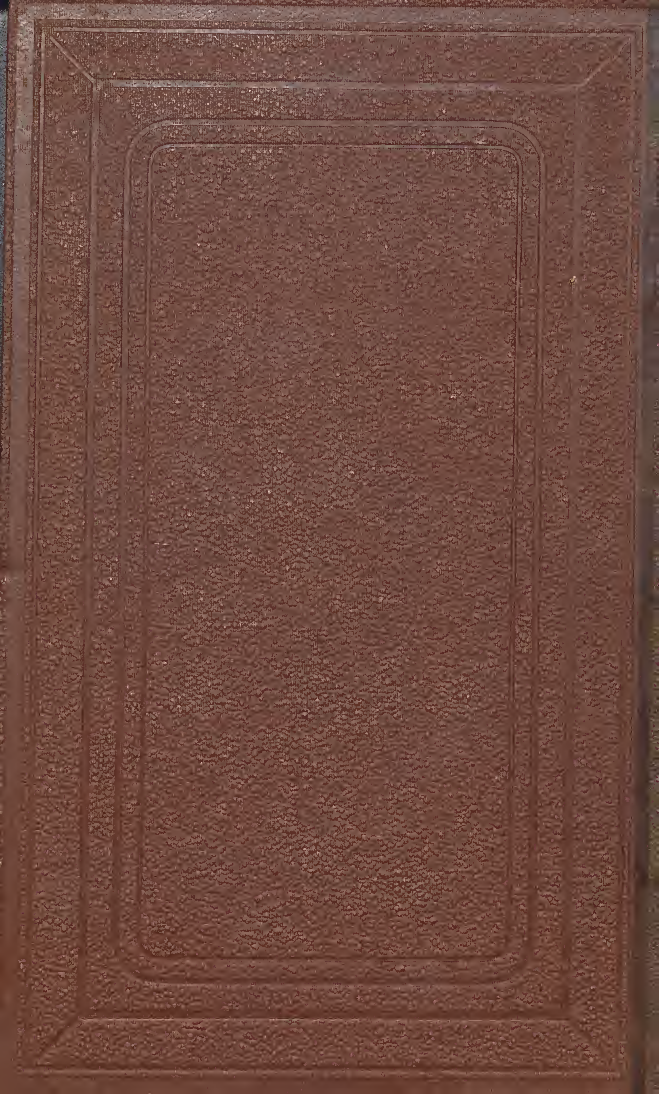






BEAUMONT

ET

FLETCHER

PROCHAINEMENT :

LILLY, MARLOWE, WEBSTER

Ouvrages parus :

CONTEMPORAINS DE SHAKSPEARE :

BEN JONSON. — 2 vol. in-8°.

MASSINGER — 1 vol. in-8°.

POËMES ET SONNETS DE SHAKSPEARE
Traduits en vers.

ÉTUDE SUR LOPE DE VEGA.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

CONTEMPORAINS DE SHAKSPEARE.

BEAUMONT

ET

FLETCHER

TRADUITS PAR

ERNEST LAFOND

AVEC

UNE NOTICE SUR LA VIE DE CES DEUX POËTES.





PARIS

J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE JACOB, 18

1865



NOTICE

SUR

BEAUMONT ET FLETCHER

I.

Francis Beaumont était le troisième fils de Francis Beaumont, juge, et naquit à Grâce-Dieu, Leicestershire, en 1586. Il fit ses études à Broadgate-Hall, maintenant Pembrocke-College, à Oxford. Il y avait quatre Francis Beaumont de cette famille en 1615, desquels trois étaient poëtes. Celui dont nous écrivons la notice étudia quelque temps les lois, mais les abandonna de bonne heure, pour se consacrer à la muse dramatique.

Beaumont mourut en 1615, et fut enterré dans l'église collégiale de Saint-Pierre, à Westminster. La première édition de ses poésies parut en 1640. Le seul poëme de *Salmacis et Hermaphroditus,* imité d'Ovide, fut imprimé de son vivant; il avait été composé à l'âge de seize ans. Ses poésies sont généralement exemptes des défauts du temps; la versification en est fort estimée, et peut se comparer à celle de Shakspeare et de Milton.

John Fletcher, fils de Richard Fletcher, évêque de Londres, était né en 1576, dans le Northamptonshire, et fut élevé à Cambridge; on dit qu'il commença par écrire une pièce en collaboration avec Ben Jonson. Il mourut de la peste en 1625, dix ans après son ami, et fut enterré dans l'église de Sainte-Marie Ovère, Southwark.

La liaison entre ces deux poëtes fut intime; il y avait entre eux similitude de goûts et d'études; ils habitaient ensemble à Banckside, près du théâtre. La tradition nous apprend qu'ils portaient les mêmes habits et le même manteau. La première pièce que l'on sait avoir été composée en commun par nos deux auteurs fut représentée en 1607. Beaumont était donc dans sa vingt et unième année.

La postérité a tellement uni leurs deux noms, qu'on ne san-

rait les séparer, et qu'il est difficile de savoir la part de chacun dans l'œuvre commune. Bien qu'il fût le plus jeune des deux, Beaumont figure le premier dans toutes les éditions. Il était donc considéré par ses concitoyens comme un esprit supérieur, et son ami, ou par franchise ou par amitié, se plut toujours à rendre un respectueux hommage à sa mémoire.

Voici l'opinion que porte sur nos deux poëtes un écrivain anglais, au commencement du XVIIe siècle.

« En fait d'esprit et de jugement, M. Beaumont était un maître. M. Jonson lui-même lui soumettait tous ses écrits. L'imagination de Fletcher égalait le jugement de Beaumont ; mais elle était si luxuriante, qu'il avait besoin de la main de son ami pour en émonder les branches superflues. »

« Ces auteurs, dit un autre, sont à une distance égale entre Shakspeare et Ben Jonson, autant au-dessus de celui-ci qu'au dessous de l'autre. Ils n'ont pas l'essor rapide, ni les vigoureux coups d'aile du premier, mais ils s'élèvent à de plus hauts sommets que le second ; Beaumont se rapprochant plus de Ben Jonson, et Fletcher de Shakspeare. »

Beaumont et Fletcher furent de leur temps les vrais rivaux de Shakspeare, et au temps de Charles Ier et de Charles II ils lui étaient préférés. « On jouait deux de leurs pièces contre une de Shakspeare ou de Ben Jonson, nous dit Dryden dans son *Essai de la poésie dramatique*, écrit en 1666, » et il ajoute : « Le langage de Shakspeare est un peu suranné ; mais, dans Beaumont et Fletcher, la langue anglaise me paraît arrivée à sa plus haute perfection ; les mots qui depuis y ont été introduits sont plutôt superflus que nécessaires. »

On les a toujours appelés les jumeaux de la poésie, et on leur a appliqué ces deux vers de leur drame de *Palamon et Arcite* :

They were an endless mine to one another;
They were each other's wife, ever begetting
New births of wit.

II.

Nous ne trouverons pas dans nos auteurs la même indépendance de génie que nous avons louée chez Massinger. Si on ne trouve chez celui-ci aucune trace saillante d'imitation de Shakspeare, nous ne pourrons en dire autant de Beaumont et Fletcher ;

ils semblent se l'être proposé pour modèle et pour maître, non pas pour le suivre servilement, mais pour lutter dignement avec lui ; ils prennent souvent des situations analogues aux siennes pour mesurer leurs forces à celles du géant. Il est intéressant de les étudier sous ce point de vue. Si dans le drame des *Deux nobles cousins* on admet la collaboration de Shakspeare, nous croyons pourtant que le rôle de la fille du geôlier, folle par amour, a été écrit par Fletcher et lui fut inspiré par le personnage charmant d'Ophélie.

La scène où Valentinien empoisonné vient mourir sur la scène rappelle celle du roi Jean mourant de la même manière. Dans une autre pièce, *A Wife for a Month*[1], nos deux poëtes renouvellent leur lutte avec le grand maître avec plus de bonheur encore et sur le même sujet.

La mort de Pontius et d'Æcius dans *Valentinien* peut se comparer à celle de Cassius et de Brutus dans *Jules César*. Dans *Rollo*, la scène de la déclaration d'amour qu'il fait à Edith, après avoir tué son père, offre la même situation que la scène entre Richard III et Anna. Nous le répétons ici à la gloire de nos poëtes, c'est une lutte plutôt qu'une imitation, et si les jeunes athlètes ne terrassent pas leur puissant adversaire, nous trouvons que souvent la victoire reste indécise.

Ce ne sont en effet pas des hommes ordinaires que ces deux poëtes ; avec moins de philosophie que Massinger et moins d'imagination créatrice que n'en avait Shakspeare, ils sont plus poëtes que le premier, autant que le second. Souvent ils mettent le lyrisme dans le drame.

N'ayant qu'un volume à leur consacrer, nous avons été dans le même embarras pour faire un choix dans leurs œuvres que pour Massinger, et nous avons regretté plus d'une fois les excellentes pièces que nous avons laissées de côté. Deux volumes pour chacun d'eux n'eussent pas été de trop. Mais n'est-ce pas déjà beaucoup exiger de nos lecteurs, que de leur imposer cinq volumes de pièces étrangères à lire ? Qui sait s'ils partageront le plaisir que nous avons éprouvé à les traduire ?

Nous n'avons pas eu pour ce volume le même guide que pour Ben Jonson et pour Massinger. M. Gifford, qui avait édité et commenté ces deux grands hommes, nous a fait défaut pour Beaumont et Fletcher, et pour bien comprendre de quelle valeur étaient pour nous les notes de cet excellent éditeur il faut savoir

1. Cette pièce n'a pas été traduite

que ni Shakspeare, ni Massinger, ni Beaumont et Fletcher n'avaient songé de leur vivant à publier leurs œuvres complètes. Les pièces de théâtre qui paraissaient séparément du vivant des auteurs se publiaient sans aucune surveillance de leur part. Elles s'imprimaient sur des copies le plus souvent dérobées au théâtre. Les imprimeurs multipliaient les erreurs du copiste; les noms même des auteurs de la pièce varient, et sur le titre, tantôt c'est un collaborateur, tantôt c'est un autre. Les vers sont souvent écrits à la suite comme de la prose, sans coupure; c'est la dimension de la page qui règle la longueur de la ligne. Les copies étaient souvent les rôles écrits pour les acteurs, et comme il leur était permis et quelquefois imposé par le directeur du théâtre de les allonger ou de les raccourcir à son gré, et d'y introduire des quolibets et même des obscénités à l'usage de certaine partie des spectateurs, on y trouve des ratures, des interpolations et des fautes d'orthographe. Les citations latines, si nombreuses, et celles empruntées à l'italien, au français ou à l'espagnol, sont mutilées d'une façon déplorable, et l'on ne peut accuser que les copistes, car ces langues étaient mieux connues de ces poëtes qu'on ne le peut juger d'après ces passages. Il fallut donc une grande habileté, et une sagacité peu commune de la part des éditeurs qui entreprirent de donner des éditions complètes de ces écrivains si peu soucieux de la postérité. Les éditeurs n'ont pas manqué, ni surtout les commentateurs, ceux-ci, comme de coutume, se querellant les uns les autres, et se disant des injures. M. Gifford qui vint des derniers est sans contredit le meilleur. Il a publié Ben Jonson et Massinger au commencement du siècle. Les lettrés anglais regrettent tous que M. Gifford n'ait pas entrepris une édition de Shakspeare, et une autre des poëtes que nous traduisons. M. Gifford était, comme on le sait, l'ami de lord Byron; lui seul avait le privilége d'oser critiquer les vers du noble poëte, qui les lui envoyait toujours avant l'impression. On ajoute que sur ses observations, et pour les corrections qu'il lui indiquait, Byron en reconnaissait la justesse et y faisait droit, mais de singulière façon : le poëte, pour sauvegarder son amour-propre, lui renvoyait le passage, non pas corrigé, mais entièrement changé.

III.

Pour l'intelligence de certains jeux de scène qui se rencontrent fréquemment dans les pièces de cette époque, nous devons

donner quelques renseignements sur la façon dont la scène était établie. Ces explications auront un effet rétroactif pour les volumes déjà publiés. La plate-forme de la scène n'était pas à un égal niveau; la partie qui était au fond du théâtre était surélevée, et servait tour à tour de galerie, de chambre à coucher, de prison et de jardin. C'est là qu'apparaissait l'ombre du père d'Hamlet; c'est le balcon de Juliette; c'est la chambre où sont enfermés les deux courtisans condamnés par Sophie au rouet et à la quenouille[1]; c'est le jardin où les deux cousins aperçoivent Émilie[2]. C'est là que jouent les comédiens d'Hamlet, etc., etc.

Cette distribution de la scène à deux étages n'était pas nouvelle. Elle avait été créée pour les mystères. Il y avait alors trois étages, le plus élevé pour le Père éternel et les anges, et un quatrième, souterrain, où les démons étaient précipités. Quelle imagination complaisante avait le public d'alors! et combien le le nôtre est plus exigeant! Il est certain que l'auteur se croyait le droit d'y compter, et doit-on s'étonner qu'il en abusât quelquefois? Lorsque le spectateur consentait à voir tour à tour dans le même lieu une prison, une chambre, une galerie, une forteresse, une rue, un palais, une grande route, une chaumière, un bois, le tout sans changement de décorations, l'auteur pouvait bien également se croire permis de faire voyager ses auditeurs d'un pays à l'autre, à travers les montagnes et les mers. Pourquoi se seraient-ils plaints? Une inscription attachée au rideau, ou collée contre un poteau, leur annonçait qu'ils étaient en France, en Italie ou en Espagne.

On se soumet moins volontiers à croire que Desdemone, Juliette, Cleora, Dorothée, Émilie et tant d'autres ravissantes créations féminines aient été si longtemps représentées par des hommes, jeunes sans doute, et sans barbe ou rasés de près, mais enfin des hommes! Il faut pourtant se rendre à l'évidence de cette étrange tradition. L'innovation qui confia aux femmes les rôles de leur sexe fut essayée une première fois le 7 novembre 1629 par quelques Françaises, ou plutôt des monstres (comme Prynne les appelle dans son *Histriomastix*), « des monstres qui essayèrent de jouer une pièce française au théâtre de Blackfriars, tentative impudente, honteuse, disgracieuse, et indigne des femmes, etc., etc. »

L'épreuve ne réussit en effet que quelques années après.

1. Massinger, *the Picture*.
2. Beaumont et Fletcher, *les Deux nobles cousins*.

Quant aux décors, ce ne fut pas avant 1660 qu'eut lieu leur introduction.

IV.

Nous avons parlé de la liaison de Beaumont avec Ben Jonson, et de la haute estime dans laquelle celui-ci le tenait malgré sa jeunesse; pour en donner la preuve à nos lecteurs, et en même temps pour mieux faire connaître l'esprit aimable et gai du collaborateur de Fletcher, nous traduisons une épitre en vers qu'il adressa à Ben Jonson pendant un assez long séjour qu'il fit hors de Londres.

« Le soleil, cette grande consolation des amis séparés par l'absence, parce qu'ils se savent éclairés partout par les mêmes rayons, fait ici mûrir nos foins; pardonne-moi ce langage campagnard; je me chauffe à sa brillante chaleur, et, couché, je rêve au vin généreux de *la Sirène*[1]. Hélas! ici nous n'avons qu'une eau mêlée à la lie d'un vin clairet, plus propre que la bière à faire de nous des hérétiques altérés, et bon tout au plus à nous inspirer des sonnets et à farcir notre cervelle de métaphores ampoulées. Une boisson tellement falsifiée, que, donnée au plus altéré, le pauvre diable ne l'accepterait pas comme une aumône, à moins qu'il n'eût la gravelle. Je crois une seule gorgée de ce breuvage capable d'annihiler l'intelligence d'un homme; et deux verres auraient suffi à faire avorter l'*Iliade* d'Homère. Ce fade liquide inspirerait à l'esprit de Sutcliff[2], dans quelque endroit où il se trouve, des vers plus mauvais encore que les siens. C'est lorsqu'il en a bu que Robert *la sagesse* écrit ses psaumes nasillards, et c'est lui qui m'inspire cette épître; cependant, je le regarde comme une potion qui nous fut envoyée par une providence toute spéciale, pour nous garantir des coups de poing, et nous empêcher de rire quand nous faisons des saluts aux gens titrés. C'est ce liquide qui tient notre esprit au niveau de notre condition; et c'est une excellente médecine pour nous faire rendre aux magistrats l'obéissance qui leur est due. Car nous vivons ici plus indépendants que vous là-bas. Ici point de haine, point

1. C'était le fameux club formé par le brillant Raleigh à la taverne de *la Sirène*, où se réunissaient Shakspeare, Ben Jonson et tous les grands esprits du temps.

2. Un poëte médiocre contemporain.

d'envie de la félicité d'autrui, nous sommes tous égaux. Mais tout considéré, l'esprit se mesure au morceau de terre que Dieu a donné à chacun. Il est vrai que les meilleurs et les plus graves de ceux qui m'entourent, avec leurs plaisanteries de vieille date, n'auraient pas le privilége de vous plaire. Nous n'avons pas assez de subtilité pour toutes les gracieusetés de la ville, le mensonge, la haine et la flatterie! Ici point d'homme qui sache revêtir les apparences peintes de l'hypocrisie, vous frapper quand vous avez les yeux fermés, et vous plaindre ensuite du coup que vous avez reçu; point d'homme, qui, pareil aux moulins destinés à moudre le grain, gagne également sa vie par tous les vents! Les plus malins peuvent bien équivoquer, par-ci par-là, pour le maquignonnage d'un cheval, mais rien de plus. Pour moi, il me semble, depuis que je vous ai quittés, avoir perdu le peu d'esprit que j'avais. Car l'esprit est comme la balle du jeu de paume, qui n'est bien reprise que lorsqu'elle est bien lancée. Que de choses nous avons vues à *la Sirène!* que de conversations! si agiles, si pleines d'une subtile flamme, que l'on aurait pu croire que chacun de nous dépensait tout son esprit dans un bon mot résolu à vivre comme un imbécile le restant de sa sotte vie! Il y avait de prodigué là assez d'esprit pour en fournir à toute la ville pendant plus de trois jours, et pour permettre à tous les bons bourgeois de parler à l'aventure tant qu'ils duraient. Lorsque nous quittions la place, nous laissions derrière nous une atmosphère suffisante à rendre spirituels les gens qui nous succédaient, tout sages ou niais qu'ils pussent être. Quant je me rappelle cela, et que je vois ici les gentilshommes campagnards applaudir mes fades plaisanteries, je sens presque le besoin de pleurer, et je vois venir le moment où je chanterai des ballades. J'en suis venu déjà à faire des énigmes, je puis chanter des refrains, faire des équivoques, et j'arriverai, je le crains, à dire tout d'une haleine et sans respirer ces longues kyrielles de mots durs et embarrassants[1]; mais une pensée de toi me rappelle à temps que c'est là l'esprit de nos jeunes étourneaux qui ne savent rien, et qui disent tout ce qu'ils savent; leurs âmes végètent comme les légumes d'un jardin. J'espère que la sévère destinée qui gouverne le monde réserve à ton ami un meilleur sort que cette vie de pauvreté et d'exil. Qu'elle me ramène donc enfin

1. C'est sans doute le jeu qui consiste à dire des phrases difficiles à prononcer, sans faire des confusions de syllabes, comme en français « un banc plein de pain blanc, un plein banc de blanc pain. »

vers toi, qui sais m'aplanir et me rendre doux le chemin du savoir! Et alors, moi qui n'ai de joie que dans ta compagnie, je proteste que mon plus grand bonheur sera de reconnaître que tout ce que j'ai de bon me vient de toi. — Ben, lorsque les scènes de ma comédie seront achevées, nous goûterons au vin; je boirai à la santé de ta muse, et tu trinqueras avec la mienne. »

Voici maintenant la réponse de Ben Jonson, également en vers, à Francis Beaumont.

« Combien je t'aime, Beaumont, combien j'aime ta muse qui m'offre un tel culte! Combien je me soupçonne moi-même de n'être pas digne des pensées indulgentes que ta plume exprime! Tu me rends à la fois heureux et inquiet. En étant prodigue d'éloges envers moi, tu me rends moins digne d'éloges. Quelle destinée est la mienne, qu'il me faille me désavouer moi-même! Quel art est le tien, si, lorsque tu me loues le plus d'écrire mieux que toi, tu me forces à envier ton style davantage encore! »

LES

DEUX NOBLES COUSINS

(THE TWO NOBLE KINSMEN)

Cette pièce fut imprimée pour la première fois en 1634, avec le titre suivant : LES DEUX NOBLES COUSINS : *représentés à Blackfriars par les serviteurs de Leurs Majestés, aux grands applaudissements du public : composés par les mémorables écrivains de leur temps*, M. JOHN FLETCHER, et M. WILLIAM SHAKSPEARE, *gentlemen*, etc.

M. Charles Knight, éditeur *de la pictorial edition of the works of Shakspeare*, 1842, l'a publiée dans les *Doubtful plays*, avec Péricles et Titus Andronicus.

La préface de l'édition de 1711 est d'accord avec l'édition de 1634.

Coleridge a dit en propres termes : « Je puis à peine conserver un doute que le premier acte de cette pièce ne soit tout entier écrit par Shakspeare. »

Charles Lamb dit de son côté : « Il me paraît peu probable que Fletcher, comme Stewens l'a prétendu, ait imité la manière de Shakspeare dans tant de scènes complètes, et rien moins que certain qu'il ait pu le faire avec tant de bonheur. »

Il a paru en 1833 une lettre sur cette question, écrite par un éminent professeur de l'université d'Édimbourg, M. William Spalding esq., qui prétend qu'une partie considérable de ce drame est *indubitablement* de la main de Shakspeare, et il en donne d'excellentes raisons; il ajoute qu'il reconnaît aussi le style de Fletcher dans ce qui n'était pas de son illustre collaborateur.

Il s'est pourtant trouvé des contradicteurs. Si l'on tombe d'accord que ce drame n'est pas l'œuvre d'un seul écrivain, si l'on veut bien reconnaître Fletcher pour l'un des auteurs, quel sera l'autre? On a parlé de Ben Jonson et de Chapman.

Pour appuyer ces opinions, on a multiplié les citations, on a comparé les styles, on a pesé les expressions; mais tout ce tra-

vail des commentateurs n'a fait qu'épaissir le doute, et rendre plus difficile une solution.

Il nous semble qu'on aurait pu s'en tenir à l'autorité du premier éditeur de 1634, qui réunit les deux noms de Shakspeare et de Fletcher.

A l'objection que l'on a faite que cette impression n'eut lieu que neuf ans après la mort de Fletcher, et dix-huit ans après celle de Shakspeare, on peut répondre que ce laps de temps n'est pas assez long pour qu'une tradition de ce genre devienne tellement obscure qu'on ne puisse lui accorder confiance.

Si l'on a dit que l'éditeur a voulu donner du relief à sa publication en mettant le nom de Shakspeare après celui de Fletcher, nous répondrons que dans ce cas il aurait dû le mettre en première ligne, et nous rappellerons ici que la réputation de Fletcher n'était pas, en ce temps-là, moindre que celle de Shakspeare. Nous avons même la certitude que l'on jouait plus souvent le premier que le second[1].

Qui ne sait qu'il a fallu près de deux siècles, et traverser de profondes ténèbres, pour élever la statue de Shakspeare sur le piédestal dont ses anciens rivaux ne sont plus que les admirables bas-reliefs ?

Nous traduisons donc cette pièce avec le respect qui est dû à l'illustre collaborateur de Fletcher.

Le sujet en est tiré d'un charmant conte de Chaucer : Arcite et Palamon, sauf le touchant épisode *de la Fille du Geôlier,* cette sœur d'Ophélie !

1. Dryden, dans son *Essai de la poésie dramatique,* écrit en 1666, page 19, 1er volume de l'édition in-folio de ses œuvres, dit en parlant de nos auteurs : « Leurs pièces sont maintenant les plus fréquemment jouées et les plus agréa- « biement reçues du public ; l'on en joue, dans le cours de l'année, deux des leurs « contre une de Shakspeare ou de Ben Jonson. »

M. Seward, dans sa préface de l'édition de 1750, dit : « Le public reçoit « enfin une nouvelle édition de deux grands poëtes qui, par une destinée égale- « ment injuste, furent, pendant près d'un siècle après leur mort, appréciés « comme égalant, rivalisant, et même *dépassant en mérite* l'immortel Shakspeare, « mais qui maintenant sont tombés et dédaignés, etc., etc. »

PERSONNAGES.

THÉSÉE, duc d'Athènes.
PALAMON, } Les deux nobles cousins, épris d'Émilie.
ARCITE, }
PIRITHOUS, général athénien.
VALERIUS, noble thébain.
TROIS BRAVES CHEVALIERS.
UN HÉRAUT.
UN GEOLIER.
UN FIANCÉ.
GERROLD, maître d'école.
UN JOUEUR DE TAMBOUR, DES PAYSANS, DES SOLDATS, ETC.

HIPPOLYTE, fiancée de Thésée.
ÉMILIE, sa sœur.
TROIS REINES.
LA FILLE DU GEOLIER, éprise de Palamon.
UN SERVITEUR D'ÉMILIE.
DES NYMPHES, DES JEUNES FILLES, ETC.

La scène est à Athènes.

LES

DEUX NOBLES COUSINS

(THE TWO NOBLE KINSMEN)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'Hymen entre portant une torche allumée; il est précédé d'un enfant qui chante et jette des fleurs; après l'Hymen, une Nymphe enveloppée de sa chevelure et portant une guirlande d'épis; ensuite THÉSÉE, entre deux autres Nymphes couronnées d'épis, suivi d'HIPPOLYTE conduite par PIRITHOUS; une Nymphe tient suspendue une couronne sur la tête de la fiancée dont la chevelure est dénouée; après elle vient ÉMILIE, qui porte la queue de sa robe.

CHANT.

Roses dépouillées de vos épines aiguës, reines des jardins par votre doux parfum et par vos riches couleurs; modestes œillets dont l'odeur est plus timide; marguerites sans parfum et cependant si délicates; thym pénétrant, emblème de la sincérité !

Perce-neige, premier-né du printemps, joyeux messager des beaux jours, avec tes pâles clochettes; primevères qui

fleurissez en naissant ; narcisses qui vous épanouissez sur une tombe ; élégants pieds d'alouette !

Vous tous, enfants chéris de la nature féconde, effeuillez-vous sous les pas des nobles fiancés, réjouissez leurs sens ! (On jette des fleurs.) Qu'aucun oiseau de l'air, au chant mélodieux, aux ailes peintes, ne soit absent d'ici !

Que le corbeau, ce funèbre prophète, le coucou médisant, la chouette au gris plumage, la pie bavarde, ne viennent pas percher sur le toit de la chambre nuptiale, pour y apporter la discorde ! Oiseaux de malheur, envolez-vous loin d'ici.

(A ce moment entrent trois reines vêtues en noir avec des voiles déchirés et des couronnes impériales. La première reine se jette aux pieds de Thésée, la seconde aux pieds d'Hippolyte, et la troisième aux pieds d'Émilie.)

LA PREMIÈRE REINE, à Thésée.

Au nom de la pitié, au nom de l'honneur, écoutez-moi, ayez pitié de moi.

LA DEUXIÈME REINE, à Hippolyte.

Au nom de votre mère, au nom du désir que vous avez de vous voir entourée de beaux enfants, écoutez-moi, ayez pitié de moi.

LA TROISIÈME REINE, à Émilie.

Pour l'amour de celui à qui Jupiter destine l'honneur de votre couche, au nom de la chasteté virginale, plaidez pour nous, plaidez pour nos malheurs ! Cette bonne action effacera vos noms du livre du trépas où nous sommes tous inscrits.

THÉSÉE.

Reine infortunée, levez-vous.

HIPPOLYTE.

Quittez cette posture.

ÉMILIE.

Ne restez pas agenouillée devant moi ; toute infortunée que je puis secourir est, pour moi, une amie précieuse.

THÉSÉE.

Quel est l'objet de votre demande? Vous, madame, parlez pour toutes.

LA PREMIÈRE REINE.

Nous sommes trois reines dont les époux souverains sont tombés devant la colère de l'impitoyable Créon; leurs corps sont étendus dans les champs souillés de Thèbes, exposés aux serres des vautours, aux becs des corbeaux et des corneilles. Créon ne veut pas permettre que nous brûlions leurs ossements pour renfermer leurs cendres dans des urnes, et soustraire aux regards sacrés de Phœbus la vue répugnante de ces cadavres dont la pourriture infecte les airs. Oh! pitié, Seigneur! ô toi, le vengeur de la terre, tire du fourreau ton glaive redouté, qui a déjà rendu tant de services au monde; rends-nous les os de nos rois morts, afin que nous puissions les ensevelir; au nom de ta bonté infinie, Thésée, considère que nos têtes couronnées n'ont plus d'autre demeure que celle des lions et des ours, d'autre toit que la voûte qui couvre toutes choses!

THÉSÉE.

Je vous en prie, ne restez pas à genoux; votre discours m'a tellement ému que j'oubliais de vous relever. J'ai entendu le récit des malheurs et de la mort de vos époux avec une telle douleur que je sens en moi le désir et la volonté de vous venger. (A la première reine.) Le roi Capanœus était votre mari. Le jour de ses fiançailles, un jour comme celui qui s'est levé aujourd'hui pour moi, je vous suivis près de l'autel de Mars; vous étiez belle en ce temps-là; Junon n'a pas un manteau plus beau que ne l'était votre chevelure, elle

ne l'étend pas sur ses épaules avec plus de magnificence; les épis de votre couronne n'étaient pas battus par le fléau, ni flétris; la Fortune, les joues pleines de fossettes, vous souriait; Hercule, notre cousin, faible devant vos doux regards, avait mis de côté sa massue, et, se sentant ému sous sa peau de lion, jura que ses muscles étaient amollis: ô douleur! ô temps! avec quels appétits terribles vous dévorez toutes choses!

LA PREMIÈRE REINE.

Oh! j'espère que quelque dieu, un dieu secourable, mettra la pitié dans votre cœur intrépide et lui inspirera le pouvoir et la volonté de devenir notre vengeur!

THÉSÉE.

O veuve! ne vous agenouillez pas de nouveau; pliez le genou devant Bellone à la tête couverte d'un casque, et priez pour moi qui suis votre soldat. — Je suis troublé. (Il s'éloigne.)

LA DEUXIÈME REINE.

Noble Hippolyte, redoutable amazone, qui as tué le sanglier aux défenses recourbées comme une faux; toi, dont le bras est aussi fort qu'il est blanc, et qui aurais fait plier les hommes sous le joug de notre sexe, si ce noble seigneur, ton fiancé, mis au monde pour faire remonter la création au rang que lui avait donné d'abord la nature, n'avait pas fait rentrer dans ses limites le torrent de ton courage en domptant à la fois ta force et ton affection; ô guerrière, qui tiens en équilibre dans ton cœur le courage et la pitié, et qui maintenant, je le sais, as sur lui plus de pouvoir qu'il n'en eut jamais sur toi; ô maîtresse absolue de sa force et de son amour, qui semblent suspendus aux

paroles de ta bouche! ô miroir de toutes les femmes, prie-le pour nous, pauvres reines, que les rayons brûlants de la guerre ont incendiées! Que l'ombre de son épée vienne rafraîchir nos fronts! Ordonne-lui de l'étendre sur nos têtes; dis-le-lui avec tout le charme que possède la voix d'une femme, dis-le comme une femme pareille à nous, et verse des larmes, s'il le faut, pour réussir; plie pour moi tes genoux, mais que ce mouvement ne dure pas plus de temps que celui d'une colombe dont un coup rapide tranche la tête; dis-lui ce que, toi, tu saurais faire si tu le voyais étendu dans une plaine ensanglantée, montrant ses dents au soleil et ses traits défigurés à la lune.

HIPPOLYTE.

Pauvre reine, n'en dites pas davantage; j'aimerais mieux faire la bonne action que vous me demandez que celle que je vais faire en ce moment, et cependant je fais celle-ci bien volontiers. Mon seigneur est ému jusqu'au fond du cœur par votre infortune; laissez-le réfléchir, je lui parlerai bientôt.

LA TROISIÈME REINE, à Émilie.

Hélas! ma pétition était glacée sur mes lèvres, mais le feu de la douleur la fait fondre en gouttes brûlantes, et le chagrin sans forme est contraint d'en prendre une.

ÉMILIE.

Relevez-vous, je vous prie; vos peines sont écrites sur vos joues.

LA TROISIÈME REINE.

Hélas! hélas! Vous ne pouvez les lire sur ma figure, vous ne pouvez les voir à travers mes larmes, que comme on voit les cailloux à travers les rides d'un

ruisseau transparent. Hélas! madame, hélas! madame, celui qui veut connaître tous les trésors du monde, doit pénétrer jusqu'au centre de la terre, et celui qui veut saisir la moindre de mes misères, doit jeter sa ligne jusqu'au fond de mon cœur. Oh! pardonnez-moi! Le désespoir qui aiguise certains esprits, fait de moi une pauvre folle.

ÉMILIE.

Je vous en prie, n'ajoutez pas un mot! Celui qui ne sent ni ne voit la pluie, quand elle tombe sur lui, ne sait ce que c'est que d'être sec ou mouillé. Si vous étiez une toile peinte par quelque artiste, je vous achèterais pour m'apprendre ce que c'est que la douleur, tant vous en êtes la démonstration visible et pénétrante; mais, hélas, vous êtes une de nos sœurs, et votre désespoir jette si ardemment ses rayons sur moi, que le reflet en pénétrera le cœur de mon frère, et l'échauffera pour la pitié, quand même il serait de pierre; ayez donc bon espoir, je vous en prie.

THÉSÉE.

Marchons vers le temple. Continuons cette auguste cérémonie.

LA PREMIÈRE REINE.

Oh! cette fête durera plus longtemps et sera plus coûteuse que la guerre que nos prières sollicitent. Souvenez-vous que votre renommée résonne comme un beffroi aux oreilles du monde; ce que vous faites promptement n'est jamais fait avec précipitation; votre première pensée vaut mieux que la méditation prolongée des autres, et votre décision est déjà plus que leurs actions; mais, par Jupiter! aussitôt que vous agissez vous êtes comme l'orfraie qui subjugue sa victime

avant de la toucher; songez, cher duc, au lit sanglant qu'ont nos époux morts!

LA DEUXIÈME REINE.

Songez à nos lits de veuves, si tristes depuis que nos époux en sont absents.

LA TROISIÈME REINE.

S'ils en ont un, ce n'est pas celui qui convient aux morts; ceux qui, fatigués de la lumière du soleil, ont été leurs propres meurtriers au moyen de la corde, du poignard, du poison ou des abîmes, obtiennent de la pitié humaine un peu de poussière et d'ombre.

LA PREMIÈRE REINE.

Tandis que les corps de nos époux gisent tout couverts de pustules sous les regards dévorants du soleil; et pourtant, lorsqu'ils vivaient, ils étaient de bons rois.

THÉSÉE.

C'est vrai; consolez-vous donc en pensant que je donnerai des tombes aux corps de vos maris, et pour cela j'aurai maille à partir avec Créon.

LA PREMIÈRE REINE.

C'est maintenant qu'il faut le faire ; l'occasion s'en présente elle-même; ce qui est chaud aujourd'hui, demain sera refroidi ; et alors le labeur inutile n'a que sa propre sueur pour récompense; Créon, en ce moment, est plein de sécurité, il ne voit pas, même en rêve, que nous sommes venues nous agenouiller devant votre puissance, baignant de pleurs nos prières pour rendre claire notre pétition.

LA DEUXIÈME REINE.

Vous pouvez le surprendre, ivre de sa victoire.

LA TROISIÈME REINE.

Et surprendre son armée dans la débauche et l'oisiveté.

THÉSÉE.

Artesius, toi qui sais le mieux faire les préparatifs de la guerre, prends les premières mesures et les meilleures pour la réussite de cette entreprise ; réunis le nombre d'hommes nécessaire pour la mener à bonne fin ; lève et fais marcher en avant nos soldats les plus braves, pendant que, nous-même, nous allons hâter ce grand acte de notre vie, cette entreprise téméraire contre les hasards du mariage.

LA PREMIÈRE REINE.

Douairières, faites vos adieux. Soyons veuves aussi de nos espérances. Ce délai ne nous laisse plus qu'un espoir éphémère.

TOUTES.

Adieu.

LA DEUXIÈME REINE.

Nous sommes arrivées à contre-temps : mais le chagrin poignant peut-il choisir l'instant propice pour solliciter, comme le ferait un esprit exempt d'angoisse ?

THÉSÉE.

C'est que, voyez-vous, chères dames, le champ de bataille où je me rends aujourd'hui m'est plus précieux que tout autre ; et il m'importe plus que toutes les actions guerrières auxquelles j'ai assisté dans le passé, ou que l'avenir me réserve.

LA PREMIÈRE REINE.

C'est proclamer plus haut encore que l'objet de

nos prières sera négligé. Lorsque ses bras (montrant Hippolyte), capables d'enchaîner Jupiter loin de l'Olympe, te ceindront comme une cuirasse ; lorsque ses lèvres, cerises jumelles, laisseront tomber leur doux nectar sur tes lèvres altérées, comment songeras-tu à des rois qui pourrissent, à des reines dont les joues sont enflées à force de pleurs? Quel souci auras-tu de ce que tu ne sens pas, lorsque ce que tu sentiras est capable de faire oublier à Mars la guerre et les tambours ? Oh ! si, une seule nuit, tu partages sa couche, chaque heure te gardera en otage pour cent autres, et tu n'auras plus de mémoire que pour les mets que te tient en réserve ce divin banquet.

HIPPOLYTE, à Thésée.

Bien qu'il soit improbable que vous éprouviez de pareils transports, j'ajoute qu'ils me feraient regretter d'en être l'objet; car je pense que, si je ne me privais pas aujourd'hui de cette joie que j'attendais, je l'avoue, avec impatience, afin de vous laisser le temps de guérir ces angoisses qui exigent un si prompt remède, j'amasserais sur moi les malédictions de toutes les femmes : c'est pourquoi, sire, je ferai un essai de mes prières sur vous, pour savoir si elles ont quelque force, ou si je dois les condamner à être muettes pour toujours. Veuillez donc retarder la fête dont nous nous occupons; suspendez une armure devant votre cœur et autour de ce cou qui sont aujourd'hui mon bien, et que je vous prête volontairement pour que vous rendiez service à ces pauvres reines.

TOUTES LES REINES.

Oh! secourez-nous dès à présent; (à Émilie et à Hippolyte) agenouillez-vous pour notre cause.

ÉMILIE.

Si vous n'accordez pas à ma sœur l'objet de sa demande avec la promptitude et l'empressement qu'elle a mis à la faire, je n'oserai désormais rien vous demander, et ne serai jamais assez courageuse pour prendre un mari.

THÉSÉE.

Relevez-vous, je vous en conjure, je me priais intérieurement moi-même de faire ce que vous vous agenouillez pour me demander.— Pirithoüs, conduisez la fiancée! Allez et priez les Dieux pour mon retour et pour le succès de mon entreprise ; n'omettez aucun des détails de cette solennité.—Reines, suivez votre champion. Vous viendrez à notre rencontre en Aulide avec les troupes que vous aurez pu réunir, vous y trouverez la moitié d'une armée que je destinais à une guerre plus importante! — (à Hippolyte) Puisqu'il faut se hâter, je scelle ce baiser sur tes lèvres de groseilles, reçois-le, ma tendre amie, comme un gage d'amour; — (aux reines) allez devant, car je veux vous voir partir. Adieu, ma gentille sœur. (Elles se dirigent vers le temple.) Pirithoüs, que la fête soit célébrée dans son intégrité! N'en retranchez pas une heure.

PIRITHOUS.

Sire, je vous suivrai de près; cette fête peut attendre jusqu'à votre retour.

THÉSÉE.

Mon cousin, je vous charge de ne pas quitter Athènes; nous serons de retour avant que la fête soit terminée; n'en retranchez donc rien; encore une fois, adieu!

LA PREMIÈRE REINE.

En agissant ainsi, tu occuperas une fois de plus la bouche de la renommée.

LA DEUXIÈME REINE.

Tu gagneras des droits à une divinité aussi grande que celle de Mars.

LA TROISIÈME REINE.

Si ce n'est plus grande! car, n'étant qu'un mortel, tu sais sacrifier tes affections au soin de ta gloire, tandis que les dieux eux-mêmes, dit-on, se laissent dominer par les leurs.

THÉSÉE.

Pour être véritablement des hommes, nous devons agir ainsi; lorsque les sens nous subjuguent, nous perdons nos droits à ce nom. — Reines, prenez courage, nous allons au-devant de votre vengeance. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

PALAMON et ARCITE.

ARCITE.

Cher Palamon, noble cousin, plus cher par l'affection de mon cœur que par celle du sang, pas plus que moi, tu n'es endurci dans les crimes de ce monde; laissons donc derrière nous la ville de Thèbes et les tentations qu'elle renferme, avant qu'on nous voie souiller l'or pur de notre jeunesse. Ici, en effet, s'abstenir des excès est une honte, comme de s'y abandonner; car ne point nager en tête du courant, c'est presque sombrer ou tout au moins se voir trahi par ses efforts; d'un autre côté, se laisser aller à la dérive, c'est courir le risque d'arriver vers quelque abîme, où notre tête

tournerait et que nous ne pourrions franchir sans avoir le corps et l'âme exténués.

PALAMON.

L'exemple est là pour confirmer vos paroles. Quelles ruines étranges ne voyons-nous pas marcher dans les rues de Thèbes depuis le jour où nous sommes allés à l'école ! Les cicatrices, les vêtements usés, voilà le profit du soldat, qui se proposait pour noble but l'honneur d'abord, puis des lingots d'or, qu'on lui refuse, bien qu'il les ait gagnés. Il est vilipendé par la paix, lui qui a combattu pour elle ! Qui donc offrira des sacrifices à l'autel dédaigné de Mars ? Mon cœur saigne quand je les rencontre, et je souhaiterais que Junon reprît ses anciens accès de jalousie pour donner de l'occupation au soldat et pour que la paix trop replète pût se purger, et retrouver son cœur charitable, car maintenant il est dur et plus dur que ne le furent jamais la discorde et la guerre.

ARCITE.

N'êtes-vous pas trop exclusif ? Ne rencontrez-vous dans les rues et dans les carrefours de Thèbes d'autres images de ruine que le soldat ? Vous aviez commencé par signaler bien d'autres exemples de décadence. Ne trouvez-vous plus d'autre objet digne de votre pitié que le soldat déconsidéré par la paix ?

PALAMON.

Oui ; j'ai pitié de la misère partout où je la rencontre ; cependant je plains le plus ceux que leurs honorables travaux couvrent de sueur, et qui ne rencontrent que la glace du mépris.

ARCITE.

Ce n'est pas de cela que j'avais eu d'abord l'inten-

tion de parler : la vertu guerrière, je le sais, est méprisée dans Thèbes. — Je parlais des dangers que nous offre notre ville si nous voulons, en y résidant, conserver notre honneur. Dans ces murs corrompus, le mal revêt des apparences séduisantes, et tout ce qui semble bien au dehors est un mal réel au dedans. Ne pas aller de pair avec les autres, c'est devenir un étranger et même un monstre.

PALAMON.

Il est en notre pouvoir, à moins que nous n'ayons eu des singes pour tuteurs, de rester les maîtres de notre conduite. Qu'ai-je besoin d'affecter la démarche de cet homme, si elle n'est pas conforme à ce que je crois convenable? Irai-je me passionner pour une autre façon d'exprimer ma pensée, si je puis être raisonnablement compris par mon propre langage, et si je parle avec sincérité? Pourquoi me croirais-je forcé de suivre les traces de celui qui se colle à la piste de son tailleur, et qui finit par être poursuivi par lui? Dites-moi comment je maudirais mon barbier et en même temps mon menton, parce que les ciseaux du premier ne taillent pas l'autre selon la mode d'un ami du prince? Quel est le décret qui me force à détacher de ma hanche ma rapière, et à la balancer avec ma main, ou me contraint à marcher sur la pointe du pied, même quand il ne fait pas de boue? Je dois être le cheval de devant dans l'attelage de ma vie, et, si je ne fais que suivre l'ornière faite par les autres chevaux, je ne suis rien. Toutes ces petites plaies légèrement cuisantes n'ont pas besoin de plantain pour les guérir; mais ce qui me déchire la poitrine et me brise presque le cœur, c'est....

ARCITE.

C'est notre oncle Créon.

PALAMON.

Lui-même, ce tyran sans frein, dont les triomphes font douter de la puissance des dieux, et semblent mettre à l'abri de leurs colères la scélératesse impunie qui n'a plus de foi que dans la faveur du prince, et ne reconnaît plus d'autre divinité que l'inconstante fortune. Ce Créon fait de toutes les facultés humaines des instruments serviles pour ses projets et ses volontés ; il exige les services de tous, et lui seul en tire les profits et la gloire. Il ne craint pas de faire le mal, mais le bien lui répugne. Ah ! que ne puis-je me faire tirer par des sangsues tout le sang de mon corps qui est parent du sien, afin qu'en le suçant elles me débarrassent de toute cette corruption !

ARCITE.

Cher cousin, au cœur bien placé, quittons sa cour, afin de n'avoir pas à tremper dans cette criante infamie ! Le lait se ressent du pâturage, il nous faudrait être ou vils ou rebelles ; nous ne serions ses cousins qu'aux dépens de nos consciences.

PALAMON.

Rien n'est plus vrai ; je crois que les échos de ses hontes ont assourdi les oreilles de la justice divine ; les cris des veuves sont refoulés dans leurs gosiers, et n'obtiennent plus audience auprès des dieux. — Valerius !

VALERIUS, entre.

VALERIUS.

Le roi vous appelle près de lui ; mais marchez avec

des pieds de plomb, jusqu'à ce que sa rage ait eu le temps de se calmer. Phœbus, quand il brisa son fouet et s'exclamait contre les chevaux de son char, ne faisait entendre que des murmures en comparaison de ses cris de fureur.

PALAMON.

Il faut peu de vent pour allumer sa colère : mais de quoi s'agit-il?

VALERIUS.

Thésée, dont les cris de guerre sont des causes d'épouvante, lui a envoyé un défi mortel et le menace d'ensevelir Thèbes sous ses ruines; déjà il s'avance pour réaliser son terrible dessein.

ARCITE.

Qu'il vienne donc! Si je ne craignais qu'il eût les dieux pour lui, il ne saurait nous inspirer un instant de terreur. Cependant quel est l'homme (je parle pour chacun de nous) qui ne perde pas le tiers de sa propre valeur, quand ses actes sont gênés par la crainte ou la certitude que ce qu'il fait est injuste?

PALAMON.

Ne songeons pas à cela ; c'est Thèbes et non pas Créon qui réclame nos services; en outre être neutres dans sa cause serait déshonneur ; le combattre serait rébellion. Restons donc avec lui et laissons le reste au gré de notre destinée qui a marqué notre dernière heure.

ARCITE.

Notre devoir est tracé. — Cette guerre est-elle imminente, ou bien a-t-on posé des conditions?

VALERIUS.

L'ennemi est en marche; le messager d'État qui a porté le défi en a donné la nouvelle.

PALAMON.

Allons donc trouver le roi! Ah! s'il portait dans son cœur le quart seulement de l'honneur qui fait battre celui de notre adversaire, le sang que nous risquons de répandre serait versé au profit de notre santé même; ce ne serait pas une perte, mais un enjeu pour la gloire; mais, hélas! nos mains agiront sans nos cœurs, et qui sait sur qui tomberont les coups du sort!

ARCITE.

Laissons à l'événement, cet arbitre infaillible, le soin de nous le dire; nous le saurons bien alors; mais suivons la pente de notre destinée. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

PIRITHOUS, HIPPOLYTE, ÉMILIE.

PIRITHOUS.

N'allez pas plus loin.

HIPPOLYTE.

Adieu, prince. Portez nos vœux à notre grand roi; bien que je n'ose douter un instant du succès de ses armes, je lui souhaite un excès même de bonheur, pour qu'il puisse désormais défier la fortune elle-même. Hâtez-vous donc de le rejoindre; les bons généraux ne se plaignent jamais d'avoir des renforts.

PIRITHOUS.

Je sais que l'océan de son courage n'a pas besoin des pauvres gouttes du mien; cependant je veux lui

en apporter le tribut. (A Émilie.) Ma charmante enfant, gardez dans votre cher petit cœur, comme en un palais, les riches qualités que le ciel y a déposées et qu'il réserve ordinairement pour ses œuvres les plus précieuses.

ÉMILIE.

Merci, monsieur; rappelez-moi au souvenir de notre royal frère; je vais, pour son triomphe, solliciter la grande déesse Bellone, et, puisque sur cette terre nos pétitions, pour être exaucées, doivent être accompagnées de présents, je lui offrirai mes larmes, sachant bien que c'est là ce qu'elle préfère. Dites à mon frère que nos cœurs sont dans son armée, sous sa tente.

HIPPOLYTE.

Et dans sa poitrine. Quant à nous, nous avons porté les armes, et nous ne savons pas verser des pleurs lorsque nos amis couvrent leur tête d'un casque, ou bien s'embarquent sur les mers, ou lorsqu'on nous parle de nouveau-nés percés de coups de lance, ou de mères qui ont fait bouillir leurs enfants dans l'eau salée de leurs larmes pour les dévorer ensuite; ainsi donc, si vous attendez que nous jouions ces rôles de petites filles, nous vous retiendrions ici une éternité.

PIRITHOUS.

Que la paix soit avec vous, comme la guerre sera avec moi! Je ne fais pas d'autres vœux. (Il sort.)

ÉMILIE.

Comme ses désirs impatients l'entraînent vers son ami! Depuis le départ de Thésée, les jeux de la cour, qui demandent pourtant une sérieuse attention et de l'habileté, n'obtiennent de lui qu'un soin nonchalant;

ni le gain ni la perte n'ont le pouvoir de le distraire de sa pensée; une chose occupe sa main, une autre son cerveau, et son esprit suffit à tout. L'avez-vous observé depuis que notre grand roi est parti?

HIPPOLYTE.

Avec beaucoup d'attention, et je ne l'en aime que mieux. Tous deux ont fait de longs voyages dans de sombres et dangereux pays où la disette et le péril se tenaient compagnie; ils ont traversé des torrents dont les moindres étaient terribles par leurs rugissements et leur course impétueuse; ils ont combattu ensemble aux lieux que la mort semblait avoir choisis pour demeure; cependant le destin les a protégés tous deux contre elle; le lien d'amitié qui les unit est noué, tissé, entremêlé avec tant d'art, de sincérité et d'adresse, que le temps peut l'user, mais non le détruire. Si l'on posait Thésée comme arbitre de lui-même, il aurait beau partager sa conscience en deux parts pour en faire deux avocats, il ne saurait décider lequel il aime le mieux de Pirithoüs ou de lui.

ÉMILIE.

Mais il est une personne qu'il préfère encore, et le raisonnement ne saurait nier que c'est vous. J'ai connu un temps où j'avais une compagne d'enfance; vous étiez à la guerre lorsqu'elle livra le trésor précieux de sa vie à la tombe orgueilleuse d'une telle proie, et prit congé de la lune qui pâlit à son départ; toutes deux nous n'avions alors que onze ans.

HIPPOLYTE.

C'était Flavina.

ÉMILIE.

Oui. Vous parlez de l'amitié de Thésée et de Piri-

thoüs. La leur a plus de fond, plus de maturité, elle est plus raisonnée, elle a pour base un jugement plus fort, et l'on peut dire que le besoin qu'ils ont eu si souvent l'un de l'autre fertilisait le sol où s'entremêlent les racines de leur affection; mais moi et celle dont je parle en soupirant, nous n'étions que des êtres innocents qui nous aimions; et, semblables aux éléments qui ne savent ni comment ni pourquoi ils agissent et cependant font des merveilles, nos âmes s'aimaient l'une l'autre sans plus de conscience de ce qu'elles faisaient; ce qu'elle préférait, je le préférais aussi; ce qu'elle condamnait, je le condamnais sans appel. La fleur que je choisissais et que je mettais sur ma poitrine (elle ne commençait alors qu'à se gonfler comme deux boutons naissants), Flavina ne cessait de désirer que lorsqu'elle en avait une pareille pour la sienne, innocent berceau où, comme un Phénix, elle mourait dans son parfum. Je n'avais dans mes cheveux aucun ornement qui ne devînt le modèle qu'elle adoptait. Je suivais pour mes plus sérieuses toilettes les fantaisies de son goût, toujours charmantes même dans son négligé le plus insouciant; si mon oreille avait saisi au passage quelque air nouveau, ou si ma voix en chantait par hasard quelqu'un de mon invention, cet air était celui qu'elle adoptait et fredonnait toujours, elle le chantait jusque dans son sommeil; le récit que je vous fais, et qui vous paraîtra bien naïf, arrive ici comme un hors-d'œuvre inattendu : il a pourtant un but, c'est de prouver que l'affection entre jeune fille et jeune fille peut être plus forte qu'entre des personnes de sexe différent.

HIPPOLYTE.

Vous êtes hors d'haleine, et cette course précipitée dans le passé est seulement pour dire que, de même que la jeune Flavina, vous ne voulez jamais aimer tout être qu'on appelle un homme.

ÉMILIE.

C'est la vérité.

HIPPOLYTE.

Hélas! ma faible sœur, bien que je sache que vous croyez vous-même à ce que vous dites, moi, je ne veux pas y croire plus que je ne me fierais à un appétit maladif qui éprouve du dégoût en même temps qu'un vif désir. Il n'en est pas moins certain, ma sœur, que si j'étais en âge de me laisser conseiller par vous, vous m'en auriez dit assez pour m'arracher des bras du noble Thésée. Je rentre maintenant pour m'agenouiller et prier pour le succès de son entreprise, assurée que je suis que, moi plus que Pirithoüs, j'occupe un trône dans son cœur.

ÉMILIE.

Je ne vous empêche pas de le penser; mais je garde ma façon de voir. (Elles sortent.)

SCÈNE IV.

Une bataille est livrée au dehors; on entend des cris de victoire; THÉSÉE entre vainqueur; LES TROIS REINES viennent à sa rencontre et tombent la face prosternée devant lui; ARCITE et PALAMON prisonniers.

LA PREMIÈRE REINE.

Qu'aucune étoile n'ait d'obscurité pour toi!

LA DEUXIÈME REINE.

Que le ciel et la terre te soient toujours favorables!

LA TROISIÈME REINE.

A tous les souhaits qui pleuvent sur ta tête, je crie : *Amen !*

THÉSÉE.

Les dieux impartiaux, qui, du haut des cieux, surveillent leur troupeau mortel, reconnaissent les coupables et les châtient quand le temps est venu. Allez, et retrouvez les ossements de vos rois morts; honorez-les par de triples cérémonies. Plutôt que de souffrir qu'il y ait une lacune dans les rites sacrés, j'y suppléerai moi-même. Nous enverrons en avant ceux qui devront vous réintégrer dans vos dignités et achever ce que notre précipitation laisse ici d'incomplet. Adieu donc, et que les regards amis des dieux restent fixés sur vous! (Les reines sortent.) Quels sont ces prisonniers?

LE HÉRAUT.

Des personnes de haut rang, comme on en peut juger par leur équipement. Des citoyens de Thèbes nous ont dit qu'ils sont les enfants des deux sœurs et neveux du roi Créon.

THÉSÉE.

Par le casque de Mars, je les ai vus pendant le combat, semblables à deux lions animés par l'odeur d'une proie, se faire de larges chemins dans mes bataillons épouvantés; ils ont constamment fixé mon attention, car c'était un spectacle qui méritait le regard d'un dieu. Quels noms m'a dit le prisonnier auquel je les demandais?

LE HÉRAUT.

Avec votre permission, on les appelle Arcite et Palamon.

THÉSÉE.

C'est vrai, c'est bien cela; ils ne sont pas morts?

LE HÉRAUT.

Ils sont à peine vivants. Si on les avait saisis avant leurs dernières blessures, il est possible qu'ils eussent guéri des premières; cependant ils respirent encore, et sont encore des hommes.

THÉSÉE.

Eh bien, traitez-les comme des hommes. La lie de pareils gens vaut mille fois mieux que le vin tiré au clair des autres. Que tous nos chirurgiens se réunissent pour les sauver; ne soyez pas avares, prodiguez nos baumes les plus précieux. Leurs existences nous intéressent plus que Thèbes leur patrie. Plutôt que de les voir libres et armés contre moi comme ce matin, j'aimerais mieux les voir morts; mais je préfère quarante mille fois les avoir prisonniers et vivants. Emportez-les promptement loin de cet air vif qui leur est contraire, et donnez-leur tous les soins qu'un homme peut donner à un homme, et plus encore à cause de moi : car ce n'est pas pour rien que j'ai connu dans ma vie les terreurs, les violences, les amitiés, les haines, les amours, les vengeances, les ardeurs, les querelles passionnées, les appétits de liberté, les fièvres, la folie, les langueurs de la volonté ou les luttes impérieuses de la raison. Toutes ces épreuves ont développé en moi un germe de pitié que la nature seule n'aurait pas fait naître. Ainsi donc à cause de moi et au nom d'Apollon, que nos meilleurs médecins leur

offrent les plus grands efforts de leur science. — Conduisez-moi à la ville, et après avoir réuni en faisceau ce que la guerre a dispersé, nous prendrons la poste pour Athènes avant notre armée. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

LES REINES entrent avec les cercueils de leurs époux au milieu d'une solennité funéraire, etc., etc.

CHANT :

Apportez les urnes et les parfums; soupirs et vapeurs, obscurcissez le jour; notre douleur frappe plus mortellement que la mort; baumes et résines, acclamations, sanglots, fioles pleines de larmes, cris d'angoisse éclatant dans les airs! tristes solennités, ennemies de la joie humaine, montrez-vous; nous appelons à ce rendez-vous funèbre toutes les douleurs.

LA TROISIÈME REINE, au cadavre de son époux.

Ce chemin funéraire vous conduit à votre tombe de famille : reprenez-vous à la joie. — Que la paix dorme avec lui!

LA DEUXIÈME REINE, à son époux.

Cet autre chemin vous conduit à la vôtre.

LA PREMIÈRE REINE, à son époux.

Vous prendrez celui-ci. Le ciel prête aux hommes mille chemins différents pour un seul et même but.

LA TROISIÈME REINE.

Ce monde est une grande ville remplie de rues en tous sens; là mort est la place du marché où chacun se rencontre. (Elles sortent de divers côtés.)

ACTE II.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GEOLIER et LE FIANCÉ.

LE GEOLIER.

Je ne puis me séparer de mon bien tant que je vivrai ; je vous donnerai pourtant quelque chose, mais pas beaucoup. Hélas ! la prison que je garde est destinée aux grands personnages; mais il en vient rarement. Pour un saumon on prend des milliers de goujons; je passe pour avoir la doublure meilleure que l'habit; mais il ne me paraît guère que la renommée dise la vérité ; je voudrais bien être réellement ce qu'on prétend que je suis. Ma foi ! après tout, ce que je possède, peu ou beaucoup, je le laisserai à ma fille le jour de ma mort.

LE FIANCÉ.

Monsieur, je ne vous demande pas plus que vous ne m'offrez, et j'assurerai à votre fille l'avantage que j'ai promis.

LE GEOLIER.

C'est bon! Nous en reparlerons plus tard, lorsque la grande cérémonie d'aujourd'hui sera terminée; mais avez-vous la promesse de ma fille ? Quand vous l'aurez, mon consentement est prêt.

LA FILLE DU GEOLIER entre.

LE FIANCÉ.

Je l'ai monsieur. La voici.

LE GEOLIER.

Votre amoureux et moi, nous parlions justement de vous pour notre vieille affaire; mais assez sur ce sujet aujourd'hui. Aussitôt que le tumulte des fêtes aura cessé, nous en verrons la fin. En attendant, soignez bien nos deux prisonniers; je puis vous dire que ce sont des princes.

LA FILLE DU GEOLIER.

J'apporte ces joncs pour tapisser leur chambre; c'est une pitié qu'ils soient en prison, et ce serait pitié qu'ils n'y fussent pas. Je crois qu'ils ont une patience à rendre l'adversité honteuse d'elle-même; la prison est fière de les posséder; leur chambre semble contenir le monde entier.

LE GEOLIER.

Ils sont réputés pour être des hommes accomplis.

LA FILLE DU GEOLIER.

En vérité, je crois qu'en disant cela la renommée ne fait que bégayer sur leur compte. Ils sont au-dessus de tout ce qu'on peut dire sur eux.

LE GEOLIER.

J'ai entendu raconter que dans la bataille ils sont les seuls qui aient fait quelque chose.

LA FILLE DU GEOLIER.

C'est ma foi bien probable, car ils sont braves jusque dans la souffrance. Je m'étonne de la mine qu'ils feraient s'ils avaient été vainqueurs, eux qui ont une telle fermeté et une telle noblesse qu'ils semblent

avoir fait entrer de force la liberté dans leur prison; ils font de leur tristesse une joie, et de l'affliction un jouet avec lequel ils plaisantent.

LE GEOLIER.

Vraiment!

LA FILLE DU GEOLIER.

Il me semble qu'ils n'ont pas plus le sentiment de leur captivité que je n'ai celui d'être la reine d'Athènes; ils mangent bien, sont gais, causent de beaucoup de choses, mais pas un mot de leur désastre et de leur captivité. Si pourtant quelquefois un soupir isolé sort comme martyrisé de la poitrine de l'un d'eux, l'autre aussitôt le gronde si gentiment que je voudrais être ce soupir ou celui qui le pousse, pour être ainsi grondée.

LE FIANCÉ.

Je ne les ai pas encore vus.

LE GEOLIER.

Le duc lui-même est venu en secret pendant la nuit (Palamon et Arcite paraissent sur la scène supérieure), comme eux-mêmes étaient venus. Pourquoi cela, je n'en sais rien. — Regardez, les voici; c'est Arcite qui regarde.

LA JEUNE FILLE.

Non, monsieur, non, c'est Palamon; Arcite est le plus petit des deux; vous pouvez voir d'ici une partie de sa personne.

LE GEOLIER.

Allons, ne le montrez pas au doigt; ils ne seraient pas contents que nous fissions d'eux notre point de mire. Retirons-nous de leur présence.

LA JEUNE FILLE.

C'est un jour de fête que de les voir. Seigneur, quelle différence il y a entre les hommes! (Ils sortent.)

SCÈNE II.

PALAMON et ARCITE en prison.

PALAMON.

Comment allez-vous, mon noble cousin?

ARCITE.

Et vous, mon cousin, comment allez-vous?

PALAMON.

Eh bien, je me sens assez fort pour sourire au malheur et pour me résigner aux tristes chances de la guerre. Nous sommes prisonniers, mon cousin, et pour toujours, je le crains.

ARCITE.

Je le crois aussi, et je soumets patiemment à cette destinée les heures que j'ai à vivre.

PALAMON.

O mon cousin Arcite, où est Thèbes maintenant? où est notre noble contrée? où sont nos amis, nos parents? Jamais plus nous ne retrouverons nos joies passées; nous ne verrons plus les hardis jeunes gens lutter entre eux dans les jeux publics et porter les écharpes de leurs dames suspendues à leur côté comme de nobles vaisseaux portent leurs banderoles; nous ne nous mêlerons plus à leurs courses rapides pour les laisser bientôt derrière nous, semblables au vent d'est qui chasse les nuées fainéantes; on ne verra plus Arcite et Palamon entraîner les applaudissements de la foule par le mouvement cadencé de leurs jambes, et gagner les couronnes avant qu'ils aient eu le temps de les souhaiter! Hélas! nous ne manierons plus nos ar-

mes, nous qu'on appelait les jumeaux de l'honneur, et nous ne sentirons plus entre nos jambes nos fougueux chevaux bondir comme les flots orgueilleux. Aujourd'hui nos bonnes épées (le dieu des combats, aux yeux rouges, n'en porta jamais de meilleures) sont détachées de nos flancs; elles se couvriront de rouille comme notre jeunesse, et seront suspendues dans les temples des Dieux qui nous haïssent. Nos mains ne les tireront plus et ne les feront plus briller comme l'éclair au milieu des armées éblouies.

ARCITE.

Non, Palamon, ces espérances sont prisonnières avec nous; dans cette prison où nous sommes, les grâces de notre jeunesse se flétriront comme un printemps trop précoce. C'est ici que la vieillesse nous atteindra, et, ce qu'il y a de pire, Palamon, elle nous y trouvera sans épouses; les doux embrassements d'une femme aimée, entremêlés de baisers aiguillonnés par mille Cupidons, n'étreindront jamais nos poitrines. Nous n'aurons point d'enfants qui nous appellent leur père. Ces images de nous-mêmes ne réjouiront jamais notre vieillesse, et il ne nous sera pas permis de leur apprendre à regarder fixement, comme de jeunes aigles, l'éclat étincelant des armes, ni à marcher à la victoire sur les traces de leurs pères. Les jeunes filles aux beaux yeux pleureront notre exil; elles maudiront, dans leurs chants, l'aveuglement de la fortune et la feront rougir de ses torts envers la jeunesse et la nature. (Regardant la prison.) Voici quel est notre monde; nous n'y connaîtrons personne autre que nous seuls; nous n'entendrons rien que la cloche qui racontera nos malheurs; la vigne mûrira, et nous ne la verrons pas;

l'été viendra avec toutes ses bénédictions : mais ici toujours demeurera l'hiver au froid mortel.

PALAMON.

C'est trop vrai, Arcite ; nous n'encouragerons plus par mille cris nos chiens thébains qui ébranlaient avec leurs voix formidables les échos de la vieille forêt ; nous ne balancerons plus sur nos têtes les javelines aiguës, et le sanglier furieux, après avoir été frappé de nos traits acérés, ne fuira plus devant nous comme la flèche du Parthe. Tous les exercices de la valeur (cette nourriture des nobles âmes) nous seront dorénavant interdits ; ô malédiction pour notre honneur, nous mourrons, oisifs, et tristes enfants de la douleur et de l'ignorance !

ARCITE.

Cependant, mon cousin, même du fond de ces misères que la fortune nous inflige, je vois s'élever deux consolations, deux vraies bénédictions, s'il plaît aux dieux de nous les continuer ; c'est la patience de notre courage et le bonheur de jouir ensemble de nos maux : tant que Palamon sera près de moi, que je meure si je regarde ces murs comme une prison !

PALAMON.

Vous dites vrai, c'est une heureuse Providence qui a rendu nos fortunes sœurs jumelles ; vous dites vrai, deux âmes mariées à deux nobles corps peuvent avoir à supporter la malice de la destinée ; mais si elles se tiennent serrées l'une à l'autre, elles ne succomberont pas, elles ne peuvent pas succomber, et supposé qu'elles succombent, les hommes braves peuvent toujours espérer le sommeil de la mort, car alors tout est dit.

ARCITE.

Nous pouvons faire un digne usage de ce lieu que maudissent tous les hommes.

PALAMON.

Comment, mon gentil cousin?

ARCITE.

Regardons cette prison comme un sanctuaire sacré qui nous tiendra éloignés de la corruption des méchants. Nous sommes jeunes, et nous voulons suivre le chemin de l'honneur, loin duquel la fréquentation journalière des hommes et la licence, ce poison des purs esprits, pourraient nous entraîner comme de faibles femmes. Quels sont les rêves de bonheur que notre imagination ne pourrait réaliser? En restant ainsi inséparables, nous sommes l'un pour l'autre une mine que rien n'épuisera, chacun de nous sera pour l'autre une femme avec ses affections toujours nouvelles, un père, un ami, toute une société; nous trouverons l'un dans l'autre les douceurs de la famille; je suis votre héritier et vous êtes le mien; cette prison sera notre héritage; aucun injuste tyran n'osera nous l'enlever; ici, avec un peu de patience, nous vivrons de longs jours en nous aimant. La satiété ne saurait nous atteindre; le bras de la guerre ne peut nous frapper, et la mer n'engloutira pas notre jeunesse. Si nous étions libres, une femme pourrait légitimement nous séparer, les intérêts se mettre entre nous, les querelles nous perdre, l'envie des méchants nous gagner. Je pourrais tomber malade, mon cousin, quelque part où vous ne le sauriez pas, et mourir sans avoir votre noble main pour me fermer les yeux et sans avoir vos prières

pour me rendre les dieux favorables; combien de choses pourraient nous séparer si nous n'étions ici!

PALAMON.

Je vous remercie, mon cousin, vous me rendez joyeux de notre captivité. Quel malheur de vivre hors d'ici et partout ailleurs! Quelle existence brutale! J'aime mieux notre palais que les leurs. Tous ces plaisirs qui changent en vanité tous les instincts de l'homme, je les devine, je les connais maintenant, et je puis dire tout haut qu'ils ne sont que des ombres fastueuses qu'entraîne avec lui le temps vieux comme le monde. Qu'étions-nous autrefois à la cour de Créon, où la justice est un péché, où la luxure et l'ignorance sont les vertus des grands? Mon cousin Arcite, si les dieux amis ne nous avaient trouvé ce logis, nous serions morts comme meurent les autres, vieux, méchants, sans être pleurés et sans autre épitaphe que les malédictions du peuple. Dois-je en dire davantage?

ARCITE.

J'aime à vous entendre toujours.

PALAMON.

Écoutez donc encore. A-t-on souvenir de deux êtres qui s'aiment mieux que nous ne nous aimons, Arcite?

ARCITE.

Certes non.

PALAMON.

Je ne crois pas possible que notre amitié cesse jamais...

ARCITE.

Jamais qu'avec notre vie; et, après notre mort, nos âmes iront retrouver celles qui aiment éternellement. Continuez donc à parler.

ÉMILIE et LA SERVANTE entrent dans le jardin [1].

ÉMILIE.

Ce jardin renferme tout un monde de fleurs ; quelle est celle-ci?

LA SERVANTE.

On l'appelle un narcisse.

ÉMILIE.

C'était certainement un gentil garçon, mais un sot de s'aimer lui-même ; n'y avait-il pas de son temps assez de jeunes filles?

ARCITE, à Palamon.

Continuez.

PALAMON, qui regarde dans le jardin.

Oui.

ÉMILIE.

A moins qu'elles n'eussent toutes le cœur dur.

LA SERVANTE.

Ce qui ne pouvait être à la vue d'un si beau jeune homme.

ÉMILIE.

Tu n'aurais pas été insensible, toi?

LA SERVANTE.

Je ne crois pas, madame.

ÉMILIE.

La bonne fille! Mais méfie-toi de l'amour malgré cela.

LA SERVANTE.

Pourquoi, madame?

1. La scène était partagée en deux parties ; celle du fond, plus élevée, est ici le jardin. Voir la notice en tête de ce volume.

ÉMILIE.

Les hommes sont des écervelés.

ARCITE, à Palamon.

Voulez-vous continuer à parler, mon cousin?

ÉMILIE.

Ne sais-tu pas faire en soie des fleurs pareilles à celle-ci?

LA SERVANTE.

Oui.

ÉMILIE.

Je veux avoir une robe qui en soit toute semée, oui, de ces fleurs-là. Elles ont une charmante couleur; ne feront-elles pas bien sur des jupes, chère fille?

LA SERVANTE.

Ce sera exquis, madame.

ARCITE.

Cousin, cousin, qu'avez-vous donc? Eh bien, Palamon.

PALAMON.

Je n'ai jamais senti que je fusse en prison que maintenant.

ARCITE

Mais, homme, qu'y a-t-il donc?

PALAMON.

Regarde et admire! Par le ciel, c'est une déesse!

ARCITE apercevant Émilie.

Ah!

PALAMON.

Inclinez-vous, c'est une déesse, Arcite!

ÉMILIE.

De toutes les fleurs, il me semble que la rose est la plus belle.

LA SERVANTE.

Pourquoi, gentille maîtresse?

ÉMILIE.

C'est le véritable emblème de la jeune fille; car, lorsque le doux vent d'ouest la courtise, elle s'épanouit modestement, et ses chastes rougeurs imitent le soleil; quand le vent du nord s'approche d'elle, rude et impatient, alors, comme la chasteté, elle renferme de nouveau toutes ses beautés dans leur bouton, et laisse le brutal s'évertuer sur les ronces chétives.

LA SERVANTE.

Cependant, chère madame, sa modestie quelquefois s'épanouit si bien qu'elle se défeuille. Une jeune fille, si elle a un sentiment d'honneur, doit se garder de prendre exemple sur elle.

ÉMILIE.

Tu es une folle.

ARCITE.

Elle est merveilleusement belle!

PALAMON.

Elle est la seule chose belle ici-bas!

ÉMILIE.

Le soleil monte, rentrons; mais garde ces fleurs: nous verrons comme l'art parviendra à les imiter. J'ai le cœur tout gai, je pourrais courir en riant aux éclats.

LA SERVANTE.

Moi, je préférerais rester couchée.

ÉMILIE.

Avec quelqu'un à côté de toi?

LA SERVANTE.

Cela dépend de qui, madame.

ÉMILIE.

Eh bien, fais ton choix. (Elle sort avec la servante.)

PALAMON.

Que pensez-vous de cette beauté?

ARCITE.

Je la trouve singulière.

PALAMON.

Ne la trouvez-vous que singulière?

ARCITE.

C'est une beauté sans égale.

PALAMON.

Un homme ne se perdrait-il pas lui-même pour l'aimer?

ARCITE.

Je ne puis dire ce que vous feriez. Moi, je l'ai fait déjà; maudits en soient mes yeux, maintenant, je sens le poids de mes chaînes.

PALAMON.

Vous l'aimez donc?

ARCITE.

Qui ne l'aimerait pas?

PALAMON.

Et vous la désirez?

ARCITE.

Plus que la liberté.

PALAMON.

Je suis le premier qui l'ai vue.

ARCITE.

Cela ne fait rien.

PALAMON.

Mais cela doit faire quelque chose

ARCITE.

Je l'ai vue aussi.

PALAMON.

Oui; mais vous ne devez pas l'aimer.

ARCITE.

Je ne l'aimerai pas comme vous : vous l'adorerez comme une déesse parce qu'elle est divine; je l'aimerai comme femme et pour la posséder; tous deux nous pourrons l'aimer ainsi.

PALAMON.

Il ne faut pas que vous l'aimiez du tout.

ARCITE.

Ne pas l'aimer? Qui m'en empêchera?

PALAMON.

Moi qui l'ai vue le premier; moi qui, par les yeux, ai pris possession de toutes les beautés qu'elle est venue révéler à ce monde. Si tu l'aimes, ou si tu nourris l'espérance de l'enlever à mes désirs, tu es un traître, Arcite, tu es faux comme sont faux tes droits auprès d'elle. Amitié, parenté, tous les liens qui nous unissent, je renie tout, si tu penses un seul moment à elle.

ARCITE.

Oui, je l'aime; et quand même l'existence de toute ma race en dépendrait, il faut qu'il en soit ainsi; je l'aime de toute mon âme. Si cela vous détache de moi, adieu Palamon. Je répète que je l'aime, et je prétends être un amant aussi digne que vous et avoir le même droit à sa beauté que tous les Palamon du monde.

PALAMON.

Vous ai-je appelé mon ami?

ARCITE.

Oui, et vous m'avez trouvé tel. Pourquoi êtes-vous aussi troublé? Laissez-moi causer froidement avec

vous; ne suis-je pas une partie de votre sang, une partie de votre âme? Vous me disiez que j'étais Palamon et vous Arcite.

PALAMON.

Oui.

ARCITE.

Ne suis-je pas sujet aux mêmes affections, aux mêmes joies, aux mêmes chagrins, aux mêmes colères, aux mêmes craintes que mon ami?

PALAMON.

Vous pouvez l'être.

ARCITE.

Pourquoi donc alors cette prétention étrange, captieuse, indigne d'un noble cousin, d'être seul à aimer? Parlez sincèrement : me jugez-vous indigne de sa vue?

PALAMON.

Non; mais vous serez injuste si vous prétendez la revoir.

ARCITE.

Parce qu'un autre a été le premier à voir l'ennemi, dois-je rester au repos, oublier mon honneur et ne pas l'attaquer?

PALAMON.

Oui, si l'ennemi est un seul homme.

ARCITE.

Mais supposez que ce seul homme préfère combattre avec moi...

PALAMON.

Qu'il le dise alors, et tu seras libre d'agir; mais elle, si tu la poursuis, tu seras aussi infâme que l'homme maudit qui trahit sa patrie.

ARCITE.

Vous êtes fou !

PALAMON.

Oui, je le serai jusqu'à ce que tu sois honnête homme, Arcite ; cela me regarde ! et si, dans ma folie, je mets en péril notre amitié, si je prends ta vie, j'agirai comme je le dois.

ARCITE.

Fi donc, monsieur, vous parlez comme un enfant. Je l'aimerai, il faut que je l'aime, je veux l'aimer, et je l'aime, et tout cela c'est mon droit.

PALAMON.

Oh ! pourquoi maintenant, oui, maintenant, perfide, toi et moi, n'avons-nous pas la chance d'avoir une heure de liberté pour saisir dans nos mains nos bonnes épées, je t'aurais bien vite appris ce qu'il en coûte d'escroquer l'affection d'un autre ; tu es plus vil qu'un voleur. Mets seulement ta tête à cette fenêtre, et avec mes ongles je t'arracherai la vie.

ARCITE.

Tu ne l'oserais pas, fou ; tu ne le peux pas, tu es faible ; mettre la tête à cette fenêtre ! J'y mettrai tout mon corps, et je sauterai dans le jardin la première fois que je la verrai, et je la prendrai dans mes bras pour défier ta colère.

LE GEOLIER entre.

PALAMON.

Silence, notre gardien entre ; je vivrai assez pour te casser la tête avec ma chaîne.

ARCITE.

Fais-le donc !

LE GEOLIER, entrant.

Avec votre permission, messieurs.

PALAMON.

Qu'y a-t-il, honnête geôlier?

LE GEOLIER.

Seigneur Arcite, vous devez vous rendre auprès du roi.

ARCITE.

Je suis prêt à vous suivre, gardien.

LE GEOLIER.

Prince Palamon, je dois vous enlever la compagnie de votre beau cousin. (Ils sortent.)

PALAMON.

Enlevez-moi aussi la vie quand bon vous semblera. — Pourquoi l'envoie-t-on chercher? Peut-être va-t-il l'épouser; c'est un homme accompli, et le duc a connaissance de son rang et de sa personne; mais sa perfidie! Pourquoi faut-il qu'un ami soit un traître? Oh! si elle lui sert à conquérir une épouse si noble et si belle, les honnêtes gens ne devront jamais aimer. Je voudrais encore la voir une fois. (Il se met à la fenêtre.) Heureux jardins! Fruits et fleurs plus heureux encore, qui mûrissez et fleurissez à l'éclat de ses beaux yeux! Ah! pour tout le bonheur de ma vie future, je voudrais être ce petit arbre, cet abricotier fleuri! Comme j'étendrais et comme j'allongerais mes folles et joyeuses branches jusqu'à sa fenêtre! J'apporterais au bord de ses lèvres un fruit digne des dieux; en me goûtant, jeunesse et plaisir seraient doublés pour elle; si elle ne l'est déjà, je la ferais déesse, et si semblable à celles de l'Olympe, que celles-ci redouteraient sa pré-

sence, et alors je serais sûr qu'elle m'aimerait. Que voulez-vous, gardien? Où est Arcite? (Le geôlier entre.)

LE GEOLIER.

Il est banni. Le prince Pirithoüs a obtenu sa mise en liberté; mais il lui est interdit par serment et sous peine de mort de remettre les pieds dans ce royaume.

PALAMON.

C'est un homme heureux! Il reverra Thèbes, il appellera aux armes les courageux jeunes hommes qui, lorsqu'il ordonne l'attaque, se précipitent comme une flamme ardente. Arcite va trouver l'occasion de se montrer un amant digne d'elle, oui, s'il en profite, et si c'est pour elle et en son honneur qu'il livre des combats; mais s'il ne sait pas la conquérir, il ne sera qu'un lâche. Que de belles actions il fera, que d'exploits pour la gagner, s'il se montre le noble Arcite! Moi, si j'étais libre, je ferais de si grandes et de si merveilleuses choses, que cette princesse, cette vierge rougissante, prendrait le rôle d'un homme pour me faire violence.

LE GEOLIER.

Seigneur, j'ai pour vous aussi une commission.

PALAMON.

Celle de m'ôter la vie?

LE GEOLIER.

Non; mais de vous éloigner de cette prison dont les fenêtres sont trop larges.

PALAMON.

Que le ciel les maudisse! Elles m'envient mon bonheur! Tuez-moi plutôt.

LE GEOLIER.

Pour être pendu ensuite? Merci.

PALAMON.

Par le ciel qui nous éclaire, si j'avais une épée, je te tuerais.

LE GEOLIER.

Pourquoi, seigneur?

PALAMON.

Tu ne m'apportes que de mauvaises nouvelles. Tu n'es pas digne de vivre; je ne veux pas m'en aller.

LE GEOLIER.

Cependant il le faut, seigneur.

PALAMON.

Pourrai-je voir ce jardin?

LE GEOLIER.

Non.

PALAMON.

Eh bien, j'y suis résolu, je ne m'en irai pas.

LE GEOLIER.

Je dois vous y forcer; et si vous devenez dangereux, je doublerai vos fers.

PALAMON.

Fais-le donc, bon gardien; je les secouerai si fort que tu ne pourras plus dormir; je te ferai danser la danse mauresque [1]. Faut-il donc que je m'en aille?

LE GEOLIER.

Il n'y a pas de remède.

PALAMON.

Adieu, charmante fenêtre! que le rude vent du nord ne te frappe jamais! Oh! chère jeune fille, si tu as jamais éprouvé ce que c'est que la douleur, rêve à mes souffrances! Allons, gardien, viens m'ensevelir. (Ils sortent.)

1. Voyez l'explication de cet exercice du *hobby horse*, dans le deuxième acte de la comédie d'*Every one out of his humour* de Ben Jonson, vol. II.

SCÈNE III.

ARCITE entre.

ARCITE.

Banni de ce royaume! La liberté est un bienfait, une grâce dont je devrais les remercier; mais l'on m'exile aussi de la félicité de voir celle pour qui je meurs. Oh! c'est un châtiment prémédité, c'est une mort qui passe toute imagination. C'est une vengeance telle que, si j'étais vieux et méchant, tous mes péchés n'auraient pu l'attirer sur moi. Palamon, tu as maintenant l'avantage; tu restes, toi, et ses beaux yeux éclaireront chaque matin ta fenêtre et t'apporteront la vie; tu pourras repaître tes regards de ces charmes que la nature n'a pu et ne pourra jamais dépasser. O dieux puissants! que Palamon est heureux! Il est à parier vingt contre un qu'il arrivera à lui parler; et, si elle est aussi bonne qu'elle est belle, je sais qu'elle l'écoutera. N'a-t-il pas une voix qui apprivoiserait les orages et ferait tressaillir les rochers immobiles? — Qu'il en arrive ce qu'il plaira aux dieux; le pire, c'est la mort; je ne quitterai pas ce royaume, je sais que ma patrie est un monceau de ruines qu'on ne peut relever. Si je pars, elle sera à lui. Je suis déterminé, un déguisement me sauvera ou me perdra. Réussir ou mourir, des deux côtés c'est le bonheur pour moi; je veux la voir, m'approcher d'elle ou perdre la vie. (Quatre hommes de la campagne entrent.)

LE PREMIER PAYSAN.

Mes maîtres, j'y veux aller, c'est sûr.

LE DEUXIÈME.

J'y veux aller aussi.

LE TROISIÈME.

Moi de même.

LE QUATRIÈME.

Eh bien, alors, courage, enfants, nous en serons quittes pour être grondés. Laissons la charrue en vacance toute cette journée, demain la queue de mes rosses la chatouilleront.

LE PREMIER.

Je suis sûr que je rendrai ma femme aussi jalouse qu'une dinde; mais cela ne me fait rien; j'irai tout de même, et la laisserai gronder.

LE DEUXIÈME.

Charge toutes les voiles demain soir, arrime-la bien, et tout se raccommodera.

LE TROISIÈME.

Donne-lui seulement de la férule sur les doigts, et tu la verras bien prendre sa leçon comme une bonne fille. Tenons-nous tous bon pour la fête du mois de mai?

LE QUATRIÈME.

Si nous tenons bon! qui nous en empêcherait?

LE TROISIÈME.

Arcas y sera.

LE DEUXIÈME.

Et Sinois, et Ricas, les trois meilleurs garçons qui aient jamais dansé sous l'arbre vert. Et vous connaissez les filles que nous trouverons là! Mais notre aimable *Dominus*, le maître d'école, en tâtera-t-il, le pensez-vous? Vous savez qu'il sait tout faire.

LE TROISIÈME.

Il mangerait son *a b c d* plutôt que d'y manquer; les choses sont assez avancées entre lui et la fille du tanneur pour qu'il ne laisse pas échapper cette occasion; la belle verra le duc, et dansera aussi.

LE QUATRIÈME.

Serons-nous victorieux?

LE DEUXIÈME.

Tous les garçons d'Athènes gonfleront leurs culottes dernière nous, et moi je serai là, et je serai ici, et je serai partout pour l'honneur de notre village. Allons, enfants, hurrah pour les tisserands!

LE PREMIER.

La fête aura lieu dans les bois.

LE QUATRIÈME.

Oh! pardonnez-moi.

LE DEUXIÈME.

Si fait, notre savant nous l'a dit; c'est là qu'il édifiera le duc par ses harangues; il est éloquent sous les arbres; mettez-le dans la plaine, sa science est muette.

LE TROISIÈME.

Nous verrons les divertissements; que chacun soit à son affaire! Mais, chers camarades, il faut faire une répétition avant que les dames nous voient: faisons cela gracieusement, Dieu sait ce qui peut nous en arriver!

LE QUATRIÈME.

C'est parfait; une fois les jeux finis, ce sera le tour de notre représentation; allons, enfants, et tenons-nous tous bien.

ARCITE.

Avec votre permission, mes honnêtes amis, où allez-vous?

LE QUATRIÈME.

Où nous allons? Quelle question!

ARCITE.

Oui, c'est une question pour moi, qui n'en sais rien.

LE TROISIÈME.

Nous nous rendons aux jeux, l'ami.

LE DEUXIÈME.

Où êtes-vous né, que vous ne le sachiez pas?

ARCITE.

Pas loin d'ici; il y a donc des jeux aujourd'hui?

LE PREMIER.

Oui, ma foi, il y en a, et des plus beaux que vous ayez jamais vus; le duc lui-même y sera en personne.

ARCITE.

Et quels sont ces divertissements?

LE DEUXIÈME.

La lutte et la course. — Il est gentil garçon.

LE TROISIÈME.

Tu ne viens pas avec nous?

ARCITE.

Non, pas encore, monsieur.

LE QUATRIÈME.

Eh bien, monsieur, prenez votre temps. Allons, mes gars.

LE PREMIER.

Je me méfie de ce gaillard; il me semble avoir plus d'un tour dans sa besace. Remarquez comme il a le corps svelte et bien tourné.

LE DEUXIÈME.

Je veux bien qu'on me pende s'il ose s'aventurer ; ce n'est qu'un plat de raisins secs. Lui, lutter? Allons donc, il rôtirait des œufs. Allons-nous-en, mes garçons. (Ils sortent.)

ARCITE, seul.

Voici une occasion qui s'offre à moi et que je n'osais souhaiter. Je connais la lutte, les plus habiles me jugeaient maître dans cet exercice, et je sais courir plus vite que le vent sur le champ de blé dont il effleure les puissants épis. J'en courrai le risque, je me rendrai là sous quelque pauvre déguisement ; qui sait si mon front ne se ceindra pas de couronnes, et si un heureux sort ne me conduira pas à l'endroit où je pourrai toujours habiter sous ses yeux. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LA FILLE DU GEOLIER, seule.

Pourquoi donc aimerais-je ce gentilhomme? Il est à parier que lui ne m'aimera jamais. Je suis de basse condition ; mon père est le pauvre gardien de sa prison, et lui, c'est un prince ; l'épouser est un rêve sans espoir ; être sa maîtresse serait mal. Chassons cette idée! A quelles tentations ne sommes-nous pas poussées, nous autres jeunes filles, lorsqu'une fois quinze ans nous tiennent! D'abord je l'ai vu ; en le voyant, j'ai pensé de suite que c'était un charmant homme ; il peut, s'il le veut, plaire à une femme plus que tout autre que j'aie jamais vu ; ensuite, j'ai eu de la compassion pour lui, et c'est ce qu'aurait ressenti, je le jure, toute jeune fille qui, dans ses rêves, voue sa vir-

ginité à un beau jeune homme. Enfin je l'ai aimé, je l'ai infiniment aimé. Et cependant il a un cousin qui est aussi très-beau; mais mon cœur bat pour Palamon, (mettant la main sur sa poitrine) et là, mon Dieu, quel bruit il fait! L'entendre chanter le soir, quel ciel c'est pour moi! et cependant ses airs sont tristes. Jamais gentilhomme n'eut un plus doux langage; lorsque j'entre le matin pour lui porter de l'eau, d'abord il courbe son noble corps, il me salue et me dit: « Bonjour, ma jolie enfant! Puisse ta gentillesse te gagner un heureux mari! » Une fois il m'a embrassée; j'en ai aimé mes lèvres bien davantage pendant une semaine; je voudrais qu'il recommençât tous les jours. Il a beaucoup de chagrin, j'en ai aussi de le voir malheureux. Que pourrais-je faire pour lui apprendre que je l'aime? car je voudrais qu'il me donnât son amour. Si je me risquais à lui rendre la liberté? Que dirait la loi? Tant pis pour la loi, tant pis pour mon père; je veux le faire cette nuit ou demain; alors il m'aimera. (Elle sort. On entend le son des trompettes et des acclamations.)

SCÈNE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PIRITHOUS, ÉMILIE, et ARCITE avec une couronne.

THÉSÉE.

Vous vous êtes comporté en héros; depuis Hercule, je n'ai pas vu un homme avec des muscles plus solides; qui que vous soyez, vous avez, à la course et à la lutte, dépassé tout ce que nous connaissons en ce temps-ci.

ARCITE.

Je suis fier de vous avoir plu.

THÉSÉE.

Quelle contrée vous a vu naître?

ARCITE.

Celle-ci, mais loin d'Athènes, prince.

THÉSÉE.

Êtes-vous gentilhomme?

ARCITE.

Mon père l'a prouvé lorsqu'il a consacré ma vie à ces nobles exercices.

THÉSÉE.

Êtes-vous son héritier?

ARCITE.

Je suis son plus jeune fils, sire.

THÉSÉE.

A coup sûr votre père est un heureux père; quelles autres preuves donnez-vous de votre naissance?

ARCITE.

Je possède un peu de toutes les nobles qualités; je puis conduire un faucon; je pourrais encourager de ma voix les cris retentissants d'une meute; je n'ose louer mon adresse dans l'équitation, cependant ceux qui me connaissent prétendent que c'est en quoi je suis le plus habile; enfin, et c'est le plus important, on peut me considérer comme un soldat.

THÉSÉE.

Vous êtes accompli.

PIRITHOUS.

Sur mon âme, c'est un bel homme.

ÉMILIE.

C'est vrai.

PIRITHOUS.

Comment le trouvez-vous, madame?

HIPPOLYTE.

Je l'admire; je n'ai jamais vu un homme si jeune qui fût en même temps si bien doué, en supposant qu'il dise la vérité.

ÉMILIE.

Croyez bien que sa mère a dû être fort belle, et sans doute il tient d'elle.

HIPPOLYTE.

Pour la figure peut-être; mais son corps, et son âme fière feraient honneur à un père accompli.

PIRITHOUS.

Remarquez-le, sa vertu brille à travers ses pauvres vêtements, comme le soleil à travers les nuages.

HIPPOLYTE.

Il est bien né, c'est sûr.

THÉSÉE.

Monsieur, quelle circonstance vous a conduit ici?

ARCITE.

Ce fut, noble Thésée, l'envie d'acquérir un nom, et d'offrir mes meilleurs services à celui que l'univers admire comme un prodige; car votre cour est la seule au monde qu'habite l'honneur à l'œil sincère.

PIRITHOUS.

Toutes ses paroles sont choisies.

THÉSÉE.

Monsieur, nous vous sommes très-redevables de votre voyage ici, et vous ne perdrez pas tous vos souhaits. — Pirithoüs, vous disposerez de ce beau gentilhomme.

PIRITHOUS.

Merci, Thésée — qui que vous soyez, vous êtes à moi : et je vous mets au service de cette noble personne, (montrant Émilie) de cette vierge éblouissante. Remarquez, je vous prie, sa beauté. Vous avez aujourd'hui honoré son jour de naissance par vos actes; et, pour la récompense qui vous est due, vous lui appartiendrez : baisez sa belle main, monsieur.

ARCITE.

Monsieur, vous êtes généreux. — Très-chère beauté, (il lui baise la main) permettez-moi de sceller ainsi ma foi et mon hommage; si jamais votre serviteur, votre très-indigne créature, venait à vous offenser, commandez-lui de mourir, il mourra.

ÉMILIE.

Ce serait trop cruel. Je verrai bientôt, monsieur, si votre service me convient ; vous êtes à moi; et je vous traiterai comme un homme au-dessus de votre rang.

PIRITHOUS.

Je vous ferai habiller; et puisque vous dites que vous êtes bon cavalier, je vous prierai de monter à cheval avec moi cet après-midi; mais ce sera un rude animal!

ARCITE.

Je ne l'en aimerai que mieux, prince, je n'aurai pas froid sur ma selle.

THÉSÉE.

Chère Hippolyte, préparez-vous, ainsi que vous, Émilie, et vous, mon ami, et vous tous; demain, au lever du soleil, nous célébrerons Mai fleuri dans les bois de Diane. — Vous accompagnerez, monsieur,

votre nouvelle maîtresse ! — Émilie, j'espère qu'il n'ira pas à pied.

ÉMILIE.

Ce serait une honte, monsieur, puisque j'ai des chevaux. — Vous choisirez; faites-moi en tout temps connaître ce qui vous manquerait; si vous me servez fidèlement, soyez sûr, monsieur, que vous aurez une aimante maîtresse.

ARCITE.

Si je ne le fais pas, qu'il m'arrive ce que haïssait mon père, le déshonneur et les coups.

THÉSÉE.

Allez, monsieur, ouvrez le chemin; vous l'avez bien gagné. Vous recevrez toutes les récompenses qui sont dues à l'honneur que vous avez conquis; nous serions injustes, si nous ne le faisions pas. — Ma sœur, vous avez, sur ma foi, un serviteur qui, si j'étais femme, serait bientôt le maître; mais vous êtes sage.

ÉMILIE.

Oui, sire, trop sage pour cela, je l'espère bien.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LA FILLE DU GEOLIER entre.

Que tous les ducs, tous les démons en rugissent s'ils veulent, il est en liberté ! J'ai tout risqué pour lui. Je l'ai amené dans un petit bois à un mille d'ici. Je l'ai laissé près d'un cèdre plus haut que les autres arbres et qui étend son ombrage comme un platane le long d'un ruisseau. Il doit rester là caché jusqu'à ce que je lui

apporte de la nourriture et une lime; car je n'ai pu le débarrasser encore de ses fers. O Amour! que tu es un enfant intrépide! mon père aurait enduré la torture plutôt que de faire ce que j'ai fait. Je l'aime plus qu'on n'aime, et au-delà de toute raison, de tout sens commun, de toute conscience. Je le lui ai fait connaître. Je ne m'en soucie pas: c'est irrémédiable, c'est un amour désespéré. Si la justice me découvre et me condamne pour ce que j'ai fait, les jeunes filles, celles qui ont un honnête cœur, chanteront mon chant funéraire, et raconteront à la postérité que ma mort a été une noble mort, et presque celle d'une martyre. Le chemin qu'il prendra sera aussi mon chemin, j'y suis décidée. Il est certain qu'il ne peut être assez inhumain pour me laisser ici. S'il le fait, les jeunes filles ne se fieraient plus si facilement aux hommes. — Cependant il ne m'a pas remerciée de ce que j'ai fait; non, et il ne m'a pas même embrassée; et cela, il me semble que ce n'est pas bien; à peine pouvais-je le décider à redevenir libre. Il avait des scrupules à cause du tort qui pouvait en résulter pour moi et pour mon père; cependant j'espère que, lorsqu'il y réfléchira, mon amour prendra des racines dans son cœur; qu'il fasse de moi ce qu'il voudra, pourvu qu'il me traite tendrement; car c'est bien ainsi qu'il doit me traiter, ou je lui dirai, à sa face, qu'il n'est pas un homme. Je vais maintenant réunir ce qui lui est nécessaire. Je ferai un paquet de mes habits, et j'irai à l'aventure, j'irai partout où la terre sera sous mes pas pourvu qu'il soit avec moi. Je veux demeurer près de lui toujours, comme son ombre. — A l'heure qu'il est, il doit y avoir du *grabuge* par toute la prison. Pendant ce

temps-là j'embrasserai celui qu'ils cherchent. Adieu, mon père; ayez beaucoup de prisonniers comme celui-là, et de filles comme moi, et vous serez bientôt obligé de vous garder vous-même.—Allons le trouver.

(Elle sort.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

On entend de la musique sur plusieurs points. Bruit et acclamations, à mesure que la foule arrive pour célébrer Mai fleuri.

ARCITE entre.

ARCITE.

Le duc a perdu Hippolyte; chacun a pris une route différente; cette grande solennité consacrée à Mai fleuri est une dette que les Athéniens payent consciencieusement. O reine Émilie, plus fraîche que mai, plus odorante que les bourgeons dorés suspendus aux branches, plus souriante que les fleurettes qui émaillent les prés et les jardins! tu peux défier ces rivages habités par les nymphes qui font de leurs ondes un ruisseau de fleurs; ô toi, joyau des bois et du monde entier, ta seule présence fait aussi de tout lieu un séjour béni. — Oh! puis-je rester froid lorsque, moi, pauvre homme, j'espère occuper un jour une place dans ta pensée! — O chance trois fois heureuse

qui m'a fait rencontrer une telle maîtresse! Félicité imprévue! Dis-moi, ô dame Fortune, toi ma souveraine après Émilie, dis-moi jusqu'à quel point je puis être fier! Elle fait attention à son humble serviteur! elle me retient auprès d'elle; et, dans cette belle matinée la plus fleurie de l'année, elle m'a fait présent d'un couple de chevaux; deux coursiers pareils seraient dignes d'être montés par deux rois sur le champ de bataille où se décideraient leurs droits à la couronne. Hélas! hélas! pauvre cousin Palamon, pauvre prisonnier! tu rêves si peu à la fortune qui me protége, que tu te regardes comme l'être le plus heureux de la terre parce que tu es près d'Émilie. Tu me crois à Thèbes, et malheureux quoique libre; mais si tu savais que ma maîtresse respire près de moi, que j'entends son langage, que je vis sous ses yeux, ô mon cousin, quelle colère s'emparerait de toi!

PALAMON, sortant d'un buisson, chargé de ses chaînes, entre en offrant ses poings à ARCITE.

PALAMON.

Perfide cousin; tu sentirais les effets de cette colère si ces emblèmes de la prison étaient brisés, et si cette main tenait un glaive. Par tous les serments réunis en un seul, moi pour accusateur, et mon amour pour juge, je te ferais confesser ta traîtrise; ô le plus perfide de ceux qui ont jamais porté une face honnête! Le plus sans honneur de ceux en qui l'apparence de l'honneur est le plus visible! Le plus faux cousin de tous ceux que les liens du sang unissent! oses-tu dire qu'elle est à toi? Je prouverai, tout enchaîné que je suis, avec ces mains vides, que tu mens, que tu es

un larron d'amour, un prince de paille, indigne du nom même de *vilain* ! Ah ! si j'avais une épée, si ces entraves disparaissaient....

ARCITE.

Cher cousin Palamon.

PALAMON.

Fourbe, emploie, en me parlant, un langage aussi laid que tes actes.

ARCITE.

Ne trouvant pas au-dedans de ma poitrine, de matière assez grossière pour me conformer à votre blason, je m'en tiens à des réponses polies; c'est votre colère qui s'abuse elle-même; elle est votre ennemie et ne peut être mon amie; je chéris l'honneur et l'honnêteté, et je m'appuie sur eux, et, bien que vous me les refusiez, c'est grâce à l'un et à l'autre, cousin, que je continuerai comme j'ai commencé. Veuillez, je vous prie, exprimer vos déplaisirs en termes convenables, puisque vous parlez avec un égal, avec un homme qui fait profession de marcher droit son chemin, et qui porte l'épée et l'âme d'un vrai gentilhomme.

PALAMON.

Oses-tu dire cela, Arcite ?

ARCITE.

Mon cousin, mon cousin, vous savez bien ce que je puis faire ; vous m'avez vu plus d'une fois user de mon épée contre les avis de la peur ; certes vous ne me laisseriez pas soupçonner par un autre, sans élever aussitôt la voix, fût-ce dans le sanctuaire.

PALAMON.

Monsieur, je vous ai vu agir dans plus d'une circonstance de façon à manifester votre bravoure ; l'on

vous appelait un bon chevalier et un brave, mais on ne peut dire que la semaine est belle, quand il y pleut un seul jour. Les hommes peuvent perdre leur caractère vaillant, lorsqu'ils inclinent à la traîtrise; et alors ils ne combattent plus que comme des ours contraints de le faire, qui fuiraient, s'ils n'étaient pas attachés.

ARCITE.

Mon cousin, vous pourriez vous dire cela à vous-même, dans votre glace, aussi bien qu'à l'oreille de celui qui vous dédaigne.

PALAMON.

Viens donc à moi ! donne-moi une arme, quand elle serait rouillée; fais-moi la charité de quelque aliment; viens ensuite à ma rencontre ta bonne épée à la main, et dis-moi que tu possèdes l'amour d'Émilie, je te pardonnerai ton crime à mon égard, et ma mort, si tu me la donnes; quand les ombres vaillantes de ceux qui sont morts courageusement me demanderont des nouvelles de ce monde, je leur répondrai seulement que tu es un noble et brave gentilhomme.

ARCITE.

Soyez donc satisfait; rentrez dans votre maison d'épines; sous la protection de la nuit je reviendrai dans ce lieu avec un repas solide, je limerai vos fers ; vous aurez des vêtements, et des parfums pour enlever cette odeur de prison ; alors, quand vous pourrez étendre vos muscles, et me direz ces seuls mots: *Arcite, je suis prêt*, vous aurez à votre choix une armure et une épée.

PALAMON.

O cieux! faut-il qu'un si noble cœur puisse être

en même temps si bas ! Il n'y a qu'Arcite au monde, Arcite seul est assez hardi pour faire ce qu'il fait.

ARCITE.

Cher Palamon !

PALAMON.

J'embrasse vous et votre offre, et vous seulement à cause de votre offre, car votre personne, je le dis sans hypocrisie, je ne puis désirer autre chose que de la trouver à la pointe de mon épée. (On entend le son des cors).

ARCITE.

Vous entendez les cors; rentrez promptement dans votre tanière, de peur que le marché qui vient de se conclure ne soit empêché dans son exécution avant notre prochaine rencontre. Donnez-moi votre main, adieu! Je vous apporterai tout ce qui sera nécessaire, prenez donc confiance et soyez fort.

PALAMON.

Tenez votre promesse, je vous prie, et tenez-la en fronçant le sourcil ; il est certain que vous ne m'aimez point; soyez rude pour moi ; ôtez cette huile de votre langage ; par l'air que je respire, je voudrais pouvoir souffleter chacune de vos paroles; mon ressentiment ne se réconcilie pas avec la raison.

ARCITE.

C'est parler franchement ! mais pardonnez-moi un dur langage. Quand j'éperonne mon cheval, je ne le gronde pas ; la tranquillité d'esprit et la colère n'ont chez moi qu'un seul visage. (On entend les cors.) Écoutez, monsieur, on appelle au banquet les hôtes dispersés ; vous devez conjecturer que j'ai là un emploi qui me réclame.

PALAMON.

Votre rôle de courtisan ne peut plaire au ciel; je sais que votre emploi n'a été obtenu qu'injustement.

ARCITE.

Je suis persuadé que j'y ai des droits ; mais cette question malade entre nous ne peut se guérir que par une saignée. Je demande humblement que vous léguiez votre plaidoyer à votre épée, et que vous n'en parliez plus.

PALAMON.

Encore un seul mot : vous allez maintenant voir ma maîtresse; car remarquez bien qu'elle est à moi.

ARCITE.

Mais alors.

PALAMON.

Attendez, je vous prie ; vous parlez de me nourrir pour me rendre ma vigueur, et vous allez maintenant contempler un soleil qui donne des forces à tout ce qu'il regarde; vous aurez donc un avantage sur moi ; mais jouissez-en jusqu'à ce que je puisse y trouver le remède. Adieu. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA FILLE DU GEOLIER, seule.

Il s'est mépris sur le ruisseau que je lui avais indiqué; et il est parti au gré de son caprice. Nous sommes maintenant tout près du matin. Hélas! Je voudrais qu'il fît une nuit perpétuelle, et que l'obscurité fût la maîtresse du monde. — Écoutons ; c'est un loup. — Le chagrin a tué toute peur en moi, et je n'ai

souci de rien, excepté de Palamon; pourvu qu'il ait cette lime, je me moque de la mâchoire des loups. Si je criais son nom? Je ne puis pas crier; si je huchais? Au lieu de lui, j'appellerais un loup, et c'est le seul service que je lui rendrais. J'ai entendu d'étranges hurlements pendant toute cette longue nuit. Ne serait-ce pas que ces bêtes fauves ont fait de lui leur proie? Il n'a pas d'armes; il ne peut courir, le tintement de ses fers aura fait dresser les oreilles à ces bêtes cruelles, qui ont en elles l'instinct de savoir quand un homme est désarmé, et qui flairent ceux qui peuvent leur résister. Sans doute il a été déchiré en morceaux, alors les autres ont hurlé tous à la fois, et maintenant ils le dévorent; — assez de cela. Soyons assez hardie pour sonner la cloche de la prison; pourquoi rester ici? Puisqu'il est parti, tout est terminé. Non, je mens. Mon père sera pendu pour l'avoir laissé fuir; il me faudra mendier, si j'estime assez la vie pour nier le fait; mais je ne voudrais pas le nier, dût-on me donner des douzaines de morts! — Je suis comme hébétée; je n'ai pas pris de nourriture depuis deux jours; j'ai bu un peu d'eau; je n'ai pas fermé les yeux excepté lorsque mes paupières secouaient leurs gouttes d'eau salée. Hélas! ma vie, dissous-toi; ne permets pas que mes esprits se dérangent de peur que je ne me noie, ou me poignarde, ou me pende moi-même. O forces de la vie, manquez-moi toutes ensemble, puisque mes meilleurs étais se brisent sous moi. — Quel chemin prendre? le meilleur est tout proche, c'est celui de la tombe. Chaque pas errant qui m'en éloigne est un supplice. — Vois, la lune est couchée, les criquets grésillonnent, le chat-huant annonce l'aube;

chacun a fini son service, excepté moi qui n'ai pas pu; mais il y a une chose qui ne peut me manquer, c'est la mort qui finit tout. (Elle sort.)

SCÈNE III.

ARCITE, avec de la viande, du vin et des limes, et PALAMON.

ARCITE.

Je dois être près de l'endroit; ho! cousin Palamon!

PALAMON.

Est-ce Arcite?

ARCITE.

Lui-même; je t'ai apporté de la nourriture et des limes; viens et ne crains rien : il n'y a pas de Thésée ici.

PALAMON.

Et personne d'aussi honnête que lui, Arcite.

ARCITE.

Cela n'importe pas. Nous argumenterons plus tard. Viens, prends courage; il ne s'agit pas de se laisser mourir comme une bête; voilà, monsieur, buvez; je sais que vous êtes faible; plus tard je causerai avec vous.

PALAMON.

Arcite, tu pourrais m'empoisonner.

ARCITE.

Je le pourrais, mais auparavant il faudrait que j'eusse peur de toi; assieds-toi, et trêve à ces vains discours. — Il ne nous convient pas, avec notre vieille renommée, de tenir des propos de lâches et de bouffons; à ta santé!

PALAMON.

Verse!

ARCITE.

Assieds-toi, je t'en prie, et laisse-moi te prier, au nom de l'honneur et de l'honnêteté qui sont en toi, de ne plus dire un mot de cette femme; cela nous troublerait; nous aurons plus tard du temps de reste.

PALAMON.

Eh bien! je te fais raison.

ARCITE.

Bois une bonne et solide gorgée; cela chauffe le sang et le fait circuler. — Est-ce qu'il ne fond pas?

PALAMON.

Attends; je te le dirai après une ou deux autres rasades.

ARCITE.

N'épargne pas le vin; le duc en a une bonne provision, mon cousin; mange maintenant.

PALAMON.

Oui.

ARCITE.

Je suis aise de te voir un si bon estomac.

PALAMON.

Je suis encore plus aise d'avoir à lui donner un si bon repas.

ARCITE.

N'est-ce pas une sotte demeure que cette forêt sauvage, mon cousin?

PALAMON.

Oui, pour ceux qui ont de mauvaises consciences.

ARCITE.

Comment trouves-tu ces viandes? ta faim n'a pas besoin de sauce.

PALAMON.

Non. Si elle en avait besoin, la vôtre est trop épicée, cher cousin; qu'est-ce que cela?

ARCITE.

De la venaison.

PALAMON.

C'est un mets vigoureux; donne-moi plus de vin; Arcite, aux jeunes filles que nous avons connues dans le temps passé! A la fille du seigneur intendant! te la rappelles-tu?

ARCITE.

Aussi bien que toi, mon cousin.

PALAMON.

Elle aimait un brun.

ARCITE.

Et puis?

PALAMON.

Et ce brun, je l'ai entendu appeler Arcite, et...

ARCITE.

Continue.

PALAMON.

Elle le rencontra sous une tonnelle. Qu'a-t-elle fait là, mon cousin? Elle a joué du virginal?

ARCITE.

Elle a certes fait quelque chose, monsieur.

PALAMON.

Qui l'a rendue souffrante un mois après, ou deux, ou trois, ou dix.

ARCITE.

La fille du commandant eut aussi son rôle, autant que je me le rappelle, mon cousin : sans quoi il y

aurait eu des mensonges en circulation ; veux-tu boire à sa santé?

PALAMON.

Oui.

ARCITE.

C'est une fort jolie brune ! En ce temps-là, quelques jeunes gens étaient à la chasse, il y avait un bois, et dans ce bois un gros hêtre; enfin il y a une histoire là-dessus. — Heigh-ho !

PALAMON.

Cette exclamation est pour Émilie, je le jurerais! Bouffon, laissez là cette gaieté contrainte ! Votre soupir, je vous le répète, s'adressait à Émilie; vil cousin, osez-vous le premier rompre nos conventions ?

ARCITE.

J'étais loin d'y penser.

PALAMON.

Par le ciel et la terre, il n'y a rien d'honnête en toi.

ARCITE.

Alors je vais te laisser ; tu es une bête fauve maintenant.

PALAMON.

C'est toi qui me rends sauvage, traître.

ARCITE.

Voici tout ce qui vous est nécessaire; des limes, des chemises, des parfums ; je reviendrai dans deux heures, et j'apporterai ce qui arrangera tout.

PALAMON.

Une épée et une armure?

ARCITE.

N'en doutez pas ; maintenant vous êtes vraiment

trop sale; adieu. (Montrant ses fers.) Débarrassez-vous de toutes ces breloques, vous ne manquerez de rien

PALAMON.

Traître!

ARCITE.

Je n'en veux pas entendre davantage. (Il sort.)

PALAMON.

S'il tient sa promesse, il mourra. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LA FILLE DU GEOLIER entre.

J'ai bien froid; toutes les étoiles sont parties; les plus petites aussi, et toutes celles qui ressemblent à des pointes d'aiguille. Le soleil a vu ma folie. (Appelant.) Palamon! — hélas, il est au ciel! — Où suis-je maintenant? Voici la mer, et là est un vaisseau; comme il se balance! Et sous l'eau, il y a un écueil caché qui le surveille. Ah! voilà le vaisseau qui le heurte! à l'instant, à l'instant, à l'instant même, oh! il y a une voie d'eau, une large! Comme ils crient! Ferlez toutes les voiles, autrement vous êtes perdus. Courez une ou deux bordées, enfants, virez de bord! Bonne nuit! bonne nuit! vous voilà partis. — J'ai bien faim, je voudrais trouver une belle grenouille, elle me raconterait des nouvelles de toutes les parties du monde. Je me ferais alors une caraque d'un beau coquillage, et je ferais voile vers l'est et le nord-est, pour aller trouver le roi des pygmées, car il est très-habile pour dire la bonne aventure. — Maintenant, il y a à parier vingt contre un que demain matin mon

père sera suspendu en l'air ; je ne dirai jamais un mot. (Elle chante.)

Je couperai ma robe verte, un pied au-dessus de mon genou; je rognerai mes boucles blondes un pouce au-dessous de mon œil.

Hey, nonny, nonny, nonny.

Il m'achètera une baguette blanche pour m'en aller à cheval, et j'irai le chercher à travers le monde qui est si grand.

Hey, nonny, nonny, nonny.

Oh! qui me donnera une épine pour que j'y appuie ma poitrine comme le rossignol [1], sans quoi je dormirai comme une toupie. (Elle sort.)

SCÈNE V.

GERROLD, QUATRE PAYSANS et le BOUFFON, DEUX OU TROIS JEUNES FILLES et le JOUEUR DE TAMBOUR.

GERROLD.

Fi! fi! quels assommants et frénétiques personnages vous êtes tous! Ai-je travaillé si longtemps à faire entrer mes rudiments dans votre caboche, vous les ai-je fait teter, et, pour employer une métaphore, vous ai-je fait avaler le consommé et la moelle de mon intelligence, pour que vous demandiez encore : où? comment? pourquoi? O capacités de ratine grossière, ô jugements d'écheveaux de soie embrouillée, vous ai-je dit : ce sera comme ceci, ce sera comme cela, pour que personne ne me comprenne? *Pro Deum, medius fidius*, vous êtes tous des imbéciles. Car voyons : je me tiens ici; le duc arrive et vous êtes-là,

1. On a prétendu que le rossignol en usait ainsi pour que le sommeil ne vînt pas interrompre son chant pendant la nuit.

cachés dans le fourré; le duc apparaît, je vais à sa rencontre; je lui débite beaucoup de choses savantes, et beaucoup de tropes; il écoute, il fait des signes avec la tête, il tousse, il s'écrie : *magnifique*, et je m'avance; à la fin je jette mon bonnet en l'air; remarquez cela; alors, vous, comme autrefois Méléagre et son sanglier, vous vous précipitez gentiment devant lui, comme de vrais amoureux, vous vous élancez en corps, décemment, et, pour employer une métaphore, vous faites avec élégance des chassés-croisés.

LE PREMIER PAYSAN.

Oui, nous les ferons avec grâce, monsieur Gerrold.

LE DEUXIÈME PAYSAN.

Appelez la compagnie; où est le joueur de tambour?

LE TROISIÈME PAYSAN.

Qui, Timothée?

LE TAMBOUR.

Présent, mes enragés, me voici?

GERROLD.

Mais, dis-je, où sont les femmes?

LE QUATRIÈME PAYSAN.

Voici Friz et Maudlin.

LE DEUXIÈME PAYSAN.

Et la petite Lucie aux jambes blanches, et *Bouncing Barbary*.

LE PREMIER PAYSAN.

Et Nell aux taches de rousseur, qui n'a jamais manqué à son maître.

GERROLD.

Où sont vos rubans, mes filles? Nagez avec vos corps, balancez-vous doucement et de façon dé-

gagée. De temps à autre, un air gracieux et un frétillement.

NELL.

Laissez-nous faire, monsieur.

GERROLD.

Où est le reste des musiciens?

LE TROISIÈME PAYSAN.

Dispersés, comme vous l'avez commandé.

GERROLD.

Couplez-les et voyez ce qui leur manque. Où est le bouffon? — Mon ami, portez votre queue sans offenser ni scandaliser les dames, et tâchez de sauter avec audace et vigueur.

LE BOUFFON.

Oui, monsieur.

GERROLD.

Quousque tandem. — Il manque une femme.

LE QUATRIÈME PAYSAN.

Nous pouvons aller siffler; toute la graisse est dans le feu.

GERROLD.

Nous avons, comme disent les auteurs, débarbouillé une tuile; nous avons été *fatuus*, et nous avons travaillé pour rien.

LE DEUXIÈME PAYSAN.

C'est cette pécore impertinente, cette mauvaise gourgandine qui nous avait promis d'être exactement ici; Cicely, la fille de la lingère! Les premiers gants que je lui donnerai seront en peau de chien. Ah! si elle manque à sa parole! — Vous pouvez attester, Arcas, qu'elle avait juré par le pain et le vin, qu'elle ne romprait pas sa promesse.

GERROLD.

Une anguille et une femme, a dit un illustre poëte, vous glisseront toujours entre les mains, si vous n'en tenez pas la queue entre vos dents. Nous voilà dans une fausse position.

LE PREMIER PAYSAN.

Que le mal du fer chaud la prenne ! Va-t-elle nous faire faux bond?

LE TROISIÈME PAYSAN.

Que ferons-nous, monsieur?

GERROLD.

Rien; notre affaire est devenue une nullité, une affreuse, une pitoyable nullité!

LE QUATRIÈME PAYSAN.

Maintenant que l'honneur de notre village est engagé, nous serons baffoués et fouettés avec des orties. Va ton chemin, Cicely, je me souviendrai de toi, je t'arrangerai.

LA FILLE DU GEOLIER entre.

LA FILLE DU GEOLIER, chantant.

Le George est arrivé du Sud, venant de la côte barbaresque, ah!

Et il a rencontré de vaillants hommes de guerre par un, par deux, par trois, ah!

Bien hêlé, bien hêlé, mes jolis galants! Dites-moi pour quel pays vous partez, ah!

Et laissez-moi vous accompagner jusqu'à ce que j'arrive au Sund, ah! —

Il y avait trois nigauds qui rencontrèrent une huette.

L'un disait c'est un hibou;

L'autre disait non.

Le troisième disait : c'est un faucon,

Et on lui enleva ses sonnettes.

LE TROISIÈME PAYSAN.

Voilà une jeune folle, un morceau délicat qui s'approche. de ce côté, maître, aussi folle et folâtre qu'un lièvre au mois de mars; si nous pouvons la décider à danser, notre affaire se raccommode. Je vous garantis qu'elle sait faire les plus rares gambades.

LE PREMIER PAYSAN.

Une folle! Nos affaires vont bien.

GERROLD.

Êtes-vous folle, bonne femme?

LA FILLE DU GEOLIER.

Je serais fâchée de ne pas l'être; donnez-moi votre main.

GERROLD.

Pourquoi?

LA FILLE DU GEOLIER.

Pour vous dire la bonne aventure; vous êtes un sot; comptez dix; je l'ai déconcerté! L'ami, il ne faut pas que vous mangiez du pain blanc; si vous en mangez, vos dents saigneront horriblement; danserons-nous, ho! Je vous connais, vous êtes chaudronnier; ne bouchez plus les trous, mais ce que vous devriez boucher.

GERROLD.

Dii boni! Un chaudronnier, mademoiselle?

LA FILLE DU GEOLIER.

Ou un conjurateur; évoquez-moi un démon, et faites-le jouer à *qui passa* avec des sonnettes et des os.

GERROLD.

Prenez-la par la main, persuadez-la avec éloquence de se tenir tranquille. *Atque opus exegi quod*

nec Jovis ira, nec ignis. — Battez la caisse et faites-la entrer.

LE DEUXIÈME PAYSAN.

Venez, la jolie fille, allons sauter.

LA FILLE DU GEOLIER.

Je veux conduire la danse.

LE TROISIÈME PAYSAN.

Oui, oui.

GERROLD.

Usez d'adresse et de persuasion ; partez, mes fils. (Ils sortent tous, excepté Gerrold.) J'entends les cors, laissez-moi méditer ; repassez vos rôles ; Pallas, inspire-moi !

THÉSÉE, PIRITHOUS, HIPPOLYTE, ÉMILIE, ARCITE et la suite.

THÉSÉE.

Le cerf a pris ce chemin.

GERROLD.

Arrêtez, édifiez-vous !

THÉSÉE.

Qu'avons-nous ici ?

PIRITHOUS.

Sur ma vie, quelque fête villageoise.

THÉSÉE.

Eh bien, monsieur, avancez, nous nous laisserons édifier. Mesdames, asseyez-vous, attendons.

GERROLD.

Duc illustrissime, salut ! Salut, ô nobles dames !

THÉSÉE.

Ce commencement est froid.

GERROLD.

Si vous nous faites la faveur de nous entendre, notre

fête villageoise sera complète ; nous sommes ici un petit nombre d'hommes, qu'en langue grossière on appelle villageois, et, pour dire la vérité et ne pas mentir, une bande joyeuse, autrement une cohue, ou bien une compagnie, ou, parlant par métaphore, un *Chorus*, qui voulons danser une *morris* devant Votre Grâce. Et moi, qui suis le directeur général, avec le titre de *Pedagogus*, chargé de laisser tomber les verges de bouleau sur les culottes des petits, et d'humilier les grands au moyen de la férule, je vous présente cette machine ou cette charpente, ô gracieux duc dont l'illustre et terrible renommée est soufflée aux quatre parties du monde, de *Dis* à *Dedalus*, du poteau à la colonne ; venez à mon aide, je suis un pauvre homme plein de bon vouloir, et, d'un seul coup d'œil, regardez, admirez cet énorme cheval... de bois, que nous avons construit à grand'peine et qui forme le *corps* de notre danse mauresque. J'apparais le premier, tout mal bâti, mal nippé, mal blanchi que je sois, pour débiter ce discours à votre noble personne, aux pieds de laquelle j'offre le fruit de mon écritoire. Après moi, c'est le *seigneur de Mai* et lady Bright, la femme de chambre, servant aussi les hommes, tous deux en guise de tapisserie silencieuse ; ensuite mon hôte et son épouse dodue, qui offrent aux voyageurs écorchés l'hospitalité, à condition qu'on la leur paye, et qui d'un signe ordonnent au sommelier d'enfler le compte. Ensuite vient le clown mangeur de chair fraîche ; enfin le bouffon, avec sa longue queue et son instrument aigu, et *multos alios* qui vont exécuter une danse. Dites oui, et tous vont paraître.

THÉSÉE.

Oui, oui, sur tous les tons, cher *Domine*.

PIRITHOUS.

Avancez.

GERROLD.

Intrate filii! Venez et dansez. (Les paysans entrent et dansent.) Mesdames, si nous avons eu de l'entrain et si nous vous avons plu dans nos *derry, derry down*, dites tout haut que le maître d'école n'est pas un clown. Duc, si nous t'avons fait plaisir, s'ils ont dansé en bons enfants, donne-nous un ou deux arbres pour faire un arbre de mai, et avant qu'une autre année s'écoule, nous te ferons encore rire.

THÉSÉE.

Prenez-en vingt, *Domine*. (A Hippolyte.) Qu'en dit ma bien-aimée?

HIPPOLYTE.

Je n'eus jamais tant de plaisir.

ÉMILIE

Cette danse a été excellente, et quant à la préface, je n'en ai jamais entendu de meilleure.

THÉSÉE.

Maître d'école, je vous remercie. — Qu'ils soient tous récompensés!

PIRITHOUS.

Voici quelque chose encore pour peindre le mât.

THÉSÉE.

Retournons à nos divertissements.

GERROLD.

Puisse le cerf que tu chasses tenir tête longtemps! Puissent tes chiens être rapides et vigoureux! qu'ils

le tuent sans anicroches, et que les dames en mangent les daintiers!

SCÈNE VI.

PALAMON, sortant d'un buisson.

PALAMON.

Voici l'heure où mon cousin m'a donné sa parole qu'il reviendrait me voir, en apportant deux épées et deux bonnes armures; s'il y manque, ce n'est ni un homme ni un soldat. Lorsqu'il m'a quitté, je ne croyais pas qu'une semaine entière pût suffire à me rendre les forces que j'avais perdues, tant j'étais faible et abattu par le jeûne. Je te remercie, Arcite, tu es un noble ennemi; je me sens par ce repos capable d'affronter le danger. Un plus long délai serait faire croire qu'au lieu d'être un soldat je ne suis qu'un porc à l'engrais; c'est pourquoi cette belle matinée sera la dernière, et avec l'épée qu'il me laissera je le tuerai, pourvu qu'elle tienne dans ma main. C'est justice! Ainsi donc, amour et fortune, soyez-moi favorables. Ah! bonjour.

ARCITE entre avec des épées et des armures.

ARCITE.

Bonjour, noble cousin.

PALAMON.

Je vous ai donné trop de peine, monsieur.

ARCITE.

Monsieur, c'est une dette d'honneur, et ce n'est que mon devoir.

PALAMON.

Je voudrais qu'il en eût toujours été ainsi; j'aurais

désiré que vous eussiez toujours été aussi bon cousin que vous êtes honnête ennemi, afin de pouvoir vous remercier par des embrassements plutôt que par des coups d'épée.

ARCITE.

Je regarderai les uns et les autres comme un noble remercîment.

PALAMON.

Eh bien, je m'acquitterai avec vous.

ARCITE.

Défiez-moi dans ces termes civils, et vous vous montrerez plus qu'une maîtresse pour moi. Si vous aimez l'honneur, n'ayez plus de colère, car, homme, nous ne sommes pas nés pour de vaines paroles; quand nous serons armés et tous les deux sur nos gardes, laissons notre furie se rencontrer comme deux vagues contraires; et l'on verra alors, sans reproches, sans injures, sans dédains jetés sur nos personnes, sans ces mines refrognées qui conviennent aux jeunes filles et aux écoliers, à qui appartiendra vraiment le droit d'aînesse pour l'héritage de cette beauté, et si elle sera à vous ou à moi. Voulez-vous vous armer, monsieur? Ou si vous ne vous sentez pas encore en état, si vos forces ne sont pas revenues, j'attendrai, mon cousin, et chaque jour je vous tiendrai compagnie, et je vous traiterai aussi bien que je le pourrai; je suis l'ami de votre personne, et j'aurais désiré, au prix de ma vie, n'avoir pas dit que j'aimais cette femme; mais puisque je l'aime, je dois justifier mon amour, et j'en affronterai les périls.

PALAMON.

Tu es un si noble ennemi, qu'il n'y a que le bras

de ton noble cousin qui soit digne de te tuer; je me porte bien, je suis robuste; choisis tes armes.

ARCITE.

Choisis toi-même.

PALAMON.

Veux-tu lutter d'héroïsme ou prétends-tu m'épargner?

ARCITE.

Si tu le crois, mon cousin, tu te trompes, car, foi de soldat, je ne t'épargnerai pas.

PALAMON.

C'est bien dit.

ARCITE.

Tu le verras bien.

PALAMON.

Eh bien, foi d'honnête homme, et par la justice de mon amour! je te payerai en même monnaie. Je prendrai cette épée.

ARCITE.

Je prendrai l'autre; je vais d'abord t'armer.

PALAMON.

Fais : mais dis-moi, mon cousin, je te prie, où tu as pris cette armure?

ARCITE.

Elle appartient au duc, et, pour dire la vérité, je l'ai dérobée. (Il lui endosse l'armure.) Est-ce que je te pince?

PALAMON.

Non.

ARCITE.

N'est-elle pas trop pesante?

PALAMON.

J'en ai porté de plus légère ; mais telle qu'elle est, elle me servira.

ARCITE.

Je la bouclerai serrée.

PALAMON.

Le plus possible.

ARCITE.

Tu n'as pas besoin d'une courroie plus longue?

PALAMON.

Non, non, nous ne nous servirons pas de chevaux : je m'aperçois que tu te battras volontiers.

ARCITE.

Cela m'est indifférent.

PALAMON.

Ma foi, à moi aussi. Cher cousin, enfonce bien les ardillons.

ARCITE.

Compte sur moi.

PALAMON.

Mon casque maintenant!

ARCITE.

Veux-tu donc te battre les bras nus?

PALAMON.

Nous n'en serons que plus agiles.

ARCITE.

Cependant, prends ces gantelets; ceux-ci sont les moins bons; prends les miens, mon bon cousin.

PALAMON.

Merci, Arcite; comment parais-je? suis-je bien maigri?

ARCITE.

Très-peu, en vérité; l'amour ne t'a pas trop maltraité.

PALAMON.

Je te garantis que je taperai dur.

ARCITE.

N'y manque pas; je t'en donnerai l'occasion, cher cousin.

PALAMON *armant Arcite.*

A toi maintenant! Il me semble, Arcite, que cette armure ressemble à celle que tu portais le jour où les trois rois furent vaincus; cependant elle est plus légère.

ARCITE.

Oh! celle-là en était une bonne! Et cependant, ce même jour tu m'as surpassé, cousin; je ne vis jamais une valeur pareille; au moment où tu chargeais l'aile gauche de l'ennemi, j'enfonçai mes éperons pour t'atteindre, et j'avais un rude cheval entre les jambes.

PALAMON.

C'est vrai, un bai-clair, je me le rappelle.

ARCITE.

Oui; mais je m'évertuai en vain, tu étais devant, et je ne pus arriver jusqu'à toi malgré toute mon envie; au reste, je fis aussi quelque chose de mon côté, par imitation.

PALAMON.

Ou plutôt par ton propre courage; tu es modeste, cousin.

ARCITE.

La première fois que je t'ai vu charger, il me sembla entendre comme un affreux coup de tonnerre.

PALAMON.

Et l'éclair de ta valeur l'avait précédé. Attends un peu; cette partie de ton armure n'est-elle pas trop étroite?

ARCITE.

Non, non, cela va bien.

PALAMON.

Je veux que rien ne te blesse que mon épée. Une contusion serait un déshonneur.

ARCITE.

Maintenant, je suis parfaitement.

PALAMON.

Prends ta distance.

ARCITE.

Choisis mon épée, je la crois meilleure.

PALAMON.

Non, merci, garde-la : ta vie dépend d'elle; celle-ci suffira, si elle est solide, pour ce que j'en attends. Que ma cause et mon honneur me protégent! (Ils saluent de différents côtés, s'avancent et s'arrêtent en face l'un de l'autre.)

ARCITE.

Et moi mon amour! Avons-nous quelque chose encore à nous dire?

PALAMON.

Ceci seulement et rien de plus : tu es le fils de ma tante; ce sang que nous désirons répandre est un sang qui nous est commun, le mien coule dans tes veines et le tien dans les miennes; mon épée est dans ma main; si tu me tues, les dieux et moi, nous te pardonnons. S'il y a là-haut une place réservée à ceux qui s'endorment dans l'honneur, je souhaite que celle de nos deux âmes qui succombera dans la lutte puisse y être

reçue. Cousin, combats vaillamment; donne-moi ta noble main.

ARCITE.

La voici, Palamon. Ma main bientôt ne s'approchera pas de toi avec la même amitié.

PALAMON.

Je t'approuve.

ARCITE.

Si je succombe, maudis-moi, et dis que j'étais un lâche, car il n'y a qu'un lâche qui meure vaincu dans un duel dont Dieu sera le juge; encore une fois, adieu, mon cousin.

PALAMON.

Adieu, Arcite. (Ils combattent; on entend des cors dans le lointain.)

ARCITE.

Écoute, Palamon, écoute; notre folie nous a perdus.

PALAMON.

Pourquoi?

ARCITE.

C'est le duc qui chasse, comme je te l'ai dit; si nous sommes surpris, c'en est fait de nous. Oh! retire-toi, au nom de l'honneur! Rentre prudemment dans ton buisson, nous retrouverons bien le moment de nous ôter la vie. Mon gentil cousin, si l'on te voit, tu périras à l'instant pour t'être évadé; et moi, si tu révèles ma présence, je périrai pour n'avoir pas obéi au décret qui m'a banni; alors le monde entier nous couvrira de mépris et dira que nous avions une noble querelle, mais que nous en étions indignes.

PALAMON.

Non, non, cousin, je ne veux plus me cacher, ni

mettre à une seconde épreuve cette grande aventure. Je connais ton habileté et vois clair dans tes desseins. Que la honte tombe sur celui qui reculera maintenant; en garde donc et sur-le-champ!

ARCITE.

Tu n'es pas fou?

PALAMON.

En garde, te dis-je, ou je prendrai sur l'heure l'avantage que tu m'offres; je crains moins ce qui peut me menacer dans l'avenir que ma présente fortune; sache, faible cousin, que j'aime Émilie, et j'ensevelirai dans cet amour toi-même et tous les obstacles.

ARCITE.

A la grâce de Dieu! Tu apprendras, Palamon, que j'ose aussi bien mourir que discourir ou dormir; cependant, je le crains, c'est à la loi que reviendra l'honneur de terminer nos destinées : défends ta vie.

PALAMON.

Défends la tienne, Arcite. (Ils recommencent le combat.)

THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉMILIE, PIRITHOUS
et leur suite.

THÉSÉE.

Quels traîtres ignorants ou insensés êtes-vous, qui, contre la teneur de mes lois, combattez ici comme des chevaliers, sans ma permission et sans hérauts d'armes? Par Castor, tous les deux vous mourrez!

PALAMON.

Tiens ta parole, Thésée; oui, c'est vrai, nous sommes tous les deux des traîtres, tous les deux nous nous sommes moqués de tes lois et de ta personne! Je suis

Palamon, un homme qui ne peut t'aimer et qui s'est enfui de la prison où tu le tenais enfermé. Pense bien à tout ce que cela mérite ! Celui-ci est Arcite ; jamais traître plus audacieux ne foula le sol qui t'appartient, jamais homme plus faux n'eut les dehors d'un ami ; c'est lui, l'homme que tu as banni, et qui est ici au mépris de tes ordres et de toi-même ; sous ce déguisement, il suit les pas de ta sœur, la belle Émilie, cette brillante étoile dont, moi, je suis à juste titre le cavalier servant, si c'est un titre que de l'avoir vue le premier et de lui avoir le premier voué mon âme ; mais ce qui est pis, il ose dire qu'elle lui appartient ; c'est de cette perfidie que je veux le châtier aujourd'hui, comme un fidèle amant. Si tu es, comme tu en as la renommée, grand et vertueux, si tu es l'arbitre impartial de toutes les querelles, dis-nous de recommencer le combat devant toi, et tu me verras, Thésée, faire de cet homme une telle justice que toi-même en seras jaloux ; ensuite tu prendras ma vie ! Je te l'abandonnerai avec joie.

PIRITHOUS.

O ciel ! quel homme plus qu'un homme est-ce là ?

THÉSÉE.

J'ai fait un serment.

ARCITE.

Nous n'implorons pas ta miséricorde, Thésée ; pour moi, mourir est chose aussi facile qu'à toi de me condamner à mourir, et tu ne me verras pas plus ému que tu ne l'es. Mais cet homme m'appelle traître, laisse-moi dire un mot à ce sujet : si c'est une trahison que d'aimer et de servir une noble beauté, je l'aime, oui, je l'aime, et mourrai en l'aimant. J'ai apporté ici ma

vie pour valider ma foi, j'ai pour ta sœur le dévouement le plus sincère et le plus absolu, je veux tuer mon cousin qui nie mon amour; appelle-moi donc traître et le plus grand des traîtres, j'en accepte le titre avec joie. Si j'ai méprisé ton édit, ô duc, demande à cette noble dame pourquoi elle est belle, pourquoi ses yeux m'ont commandé de rester pour l'aimer. Oh! si elle m'appelle, elle aussi, un traitre, je suis un vilain qui mérite de mourir sans sépulture.

PALAMON.

Tu auras pitié de nous deux, Thésée, si tu n'as de merci ni pour l'un ni pour l'autre; au nom de ta justice, ferme tes nobles oreilles aux prières; au nom de ta vaillance, au nom de ton illustre cousin dont les douze travaux ont couronné la mémoire, fais-nous mourir sur l'heure. Seulement, fais tomber sa tête un instant avant la mienne, pour que je puisse dire à mon âme qu'il n'aura pas ta sœur.

THÉSÉE.

Je vous accorde votre demande, car, je le reconnais, votre cousin m'a dix fois plus offensé que vous-même, puisqu'il a rencontré en moi plus de clémence que vous n'en avez trouvé, monsieur, bien que vous ne fussiez pas plus coupable que lui. Que personne ici ne me parle en leur faveur, car, avant que le soleil se couche, ils dormiront tous deux dans l'éternité.

HIPPOLYTE.

Hélas! c'est pitié! Maintenant ou jamais, ma sœur, parlez de manière à n'être pas refusée; autrement, la mort de ces deux cousins appellerait sur votre front les malédictions des âges futurs.

ÉMILIE.

Je ne trouve en moi, chère sœur, ni colère contre eux, ni désir de leur ruine. C'est le malheureux choix qu'ont fait leurs yeux qui les tue. Cependant, je veux être femme, j'aurai la pitié d'une femme, et mes genoux prendront racine sur cette terre, ou j'obtiendrai merci; aidez-moi, chère sœur, pour une action si vertueuse; toutes les femmes réuniront leurs prières aux nôtres.

HIPPOLYTE.

Sire, par le lien de notre mariage!

ÉMILIE.

Par notre honneur sans tache!

HIPPOLYTE.

Par cette foi, cette noble main, ce cœur fidèle que vous m'avez donnés!

ÉMILIE.

Par la pitié que vous auriez pour d'autres qu'eux, par vos propres vertus infinies!

HIPPOLYTE.

Par votre valeur, par toutes les chastes nuits que je vous ai accordées!

THÉSÉE.

Voilà d'étranges conjurations!

PIRITHOUS.

Je veux aussi me joindre à elles; par notre amitié, sire, par tous les dangers courus ensemble, par tout ce que vous aimez le mieux au monde, la guerre et votre noble femme!

ÉMILIE.

Par la pudeur d'une vierge rougissante que vous n'oseriez refuser!

HIPPOLYTE.

Par vos propres yeux! Par le serment que vous avez fait que j'étais au-dessus de toutes les femmes et presque au-dessus des hommes! par vos prières auxquelles je cédai, Thésée!

PIRITHOUS.

Et pour finir, par votre grande âme dont la pitié ne saurait être absente! Je suis le premier à implorer...

HIPPOLYTE.

Entendez ensuite ma prière...

ÉMILIE.

Moi, la troisième, laissez-moi vous crier...

PIRITHOUS.

Merci!

HIPPOLYTE.

Merci!

ÉMILIE.

Pitié pour ces princes!

THÉSÉE.

Vous me faites chanceler dans ma foi : mais, supposez que je ressente de la pitié pour ces deux jeunes gens, que voulez-vous d'elle?

ÉMILIE.

Leur vie, mais leur bannissement.

THÉSÉE.

Vous êtes une femme sage, ma sœur; vous avez de la pitié, mais vous manquez d'intelligence dans l'emploi de votre pitié; si vous désirez qu'ils vivent, trouvez un moyen plus sûr que l'exil. Comment pourront-ils vivre avec cette agonie d'amour qui envahit leurs sens? Ne se tueront-ils pas l'un l'autre? Chaque

jour ils se battront ensemble à cause de vous, à chaque heure votre honneur sera mis en question par leurs épées; soyez donc plus sage et oubliez-les, cela est aussi important pour votre honneur que pour mon serment; je l'ai dit, ils mourront: mieux vaut qu'ils meurent par la loi que l'un par l'autre... Ne me faites pas agir contre mon honneur.

ÉMILIE.

O mon noble frère! ce serment a été fait avec précipitation et fut dicté par votre colère; votre raison ne saurait le tenir; si de pareils serments étaient suivis dans leur rigueur, le monde entier devrait périr. D'ailleurs, j'ai reçu de vous-même un autre serment qui a beaucoup d'autorité, puisqu'il est basé sur l'affection. Il ne fut pas prononcé non plus dans un moment de colère, mais à une heure sérieuse.

THÉSÉE.

Quel est-il, ma sœur?

PIRITHOUS.

Répétez-le hardiment, vaillante femme.

ÉMILIE.

Vous avez juré de ne me rien refuser de ce que je pourrais vous demander : je vous lie donc aujourd'hui à votre parole; si vous y manquez, songez que c'est mutiler votre honneur. Maintenant, ce que je vous demande, c'est de la pitié, je suis sourde à toute autre chose. Quoi! dites-vous, leurs vies pourraient engendrer la ruine de ma réputation? Tout être qui m'aimera doit-il périr à cause de moi? Ce serait une cruelle sagesse! Coupe-t-on les jeunes branches vivaces qui rougissent déjà dans mille boutons parce qu'elles peuvent se dessécher un jour? O duc Thésée!

les bonnes mères qui les ont mis au monde avec douleur, toutes les jeunes filles impatientes d'aimer, me maudiront si vous tenez votre serment; elles appelleront ma beauté un crime; dans les hymnes funéraires qu'elles chanteront en l'honneur de ces deux morts, elles condamneront ma cruauté et me crieront: Malheur, malheur! jusqu'à ce que je devienne un objet de dédain pour toutes les femmes; pour l'amour du ciel, sauvez leur vie et bannissez-les!

THÉSÉE.

A quelles conditions?

ÉMILIE.

Faites-leur jurer de mettre un terme à leur querelle, d'oublier que j'existe; qu'ils jurent aussi de ne rentrer jamais dans ce royaume, et de rester, partout où ils pourront voyager, étrangers l'un à l'autre.

PALAMON.

On me mettra en pièces avant que je fasse un pareil serment! Oublier que je l'aime! O vous, dieux tout-puissants, maudissez-moi si je cesse d'aimer! J'accepterais l'exil, pourvu que nous puissions porter nos épées et notre querelle avec nous; autrement, ne perdez pas le temps en bagatelles, duc, et prenez de suite nos vies! Il faut que j'aime, et pour cet amour je dois et je prétends tuer Arcite, sur quelque endroit de la terre que ce soit.

THÉSÉE.

Et vous, Arcite, accepteriez-vous ces conditions?

PALAMON.

S'il le faisait, ce serait un lâche.

PIRITHOUS.

Voilà de vaillants hommes!

ARCITE.

Non, duc, jamais; acheter si bassement la vie serait pire, pour moi, que de vivre en mendiant; bien que je n'espère pas la posséder jamais, je veux préserver intact l'honneur de mon amour, et mourir pour elle, la mort vînt-elle de l'enfer!

THÉSÉE.

Que ferons-nous donc? Je me sens envahir par la compassion.

PIRITHOUS.

Ne la chassez pas de votre cœur.

THÉSÉE.

Dites-moi, Émilie, si l'un des deux était mort, puisque l'un ou l'autre doit mourir, consentiriez-vous à prendre le survivant pour époux? Ils ne peuvent tous deux vous posséder. Ce sont des princes dignes d'attirer vos regards, et des plus nobles parmi ceux que vante la renommée; regardez-les donc, et si vous pouvez aimer, finissez cette incertitude en faisant un choix. J'y donne d'avance mon assentiment. Y consentez-vous, princes?

LES DEUX COUSINS.

De toute notre âme.

THÉSÉE.

Celui qu'elle refusera mourra seul.

LES DEUX COUSINS.

Et de quelque genre de mort que tu voudras, duc.

PALAMON.

Si je succombe par un arrêt sorti de cette bouche, la mort sera une faveur, et tous les futurs amants béniront mes cendres.

ARCITE.

Si elle me refuse, j'épouserai la tombe, et les guerriers chanteront mon épitaphe.

THÉSÉE.

Faites donc votre choix.

ÉMILIE.

Sire, je ne le puis pas. Tous deux sont accomplis à mes yeux, et jamais, à cause de moi, un cheveu ne tombera de leurs têtes.

HIPPOLYTE.

Que va-t-il donc advenir de ces pauvres jeunes gens?

THÉSÉE.

Voici ma décision; je la ferai respecter, sur mon honneur, ou tous les deux mourront! — Vous retournerez dans votre patrie, et chacun de vous apparaîtra de nouveau dans cette ville, d'ici à un mois, accompagné de trois nobles chevaliers, et dans cet endroit même où je vais faire élever une colonne; celui des deux qui, devant nous présents ici, forcera son cousin, par un loyal et chevaleresque combat, à toucher ce pilier, celui-là possédera ma sœur; l'autre et ses amis perdront leur tête. Il n'aura pas à murmurer contre le sort et ne pourra croire que sa mort éveille un tendre intérêt dans le cœur de cette dame. Ceci vous contente-t-il?

PALAMON.

Oui! — Cousin Arcite, nous redevenons amis jusqu'à l'heure désignée.

ARCITE.

Je vous embrasse.

THÉSÉE.

Êtes-vous contente, ma sœur?

ÉMILIE.

Oui, sire; ne faut-il pas l'être? Autrement, tous deux mourraient.

THÉSÉE.

Allons, serrez-vous encore les mains, et, sur votre honneur, faites dormir votre querelle jusqu'au moment que j'ai fixé, et tenez votre promesse.

PALAMON.

Nous n'oserons pas la violer, Thésée.

THÉSÉE.

Venez, je veux maintenant vous traiter en princes et en amis. Quand vous reviendrez, celui qui vaincra, je l'établirai près de moi; quant au vaincu, je verserai des pleurs sur sa tombe. (Ils sortent.)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GEOLIER et UN AMI.

LE GEOLIER.

N'avez-vous rien appris de plus? N'a-t-on rien dit sur mon compte à propos de la fuite de Palamon?

LE PREMIER AMI.

Rien que je sache, car je revins chez moi avant que l'affaire fût entièrement terminée; cependant j'ai pu voir, avant mon départ, qu'il y avait une grande

probabilité pour qu'ils aient tous deux leur grâce, car Hippolyte et la belle Émilie imploraient Thésée à genoux avec de si tendres instances, que le duc m'a semblé hésiter s'il tiendrait le serment qu'il avait fait dans sa colère ou s'il obéirait à la douce compassion de ces nobles dames; pour les seconder, Pirithoüs, ce prince vraiment grand, y a mis la moitié de son propre cœur, si bien que j'espère que tout finira bien; je n'ai d'ailleurs pas entendu parler de vous à propos de l'évasion du prisonnier.

LE GEOLIER.

Plaise au ciel que cela continue!

UN DEUXIÈME AMI, *entrant.*

Consolez-vous, homme; je vous apporte de bonnes nouvelles.

LE GEOLIER.

Elles sont les bienvenues.

LE DEUXIÈME AMI.

Palamon vous a justifié, et a obtenu votre pardon, en découvrant la façon dont il a recouvré sa liberté avec l'aide de votre fille, qui a sa grâce aussi. Votre ancien prisonnier, pour n'être pas ingrat à l'égard de sa libératrice, a donné pour son mariage une somme d'argent, et une bonne, je vous l'assure.

LE GEOLIER.

Vous êtes un brave homme, et m'apportez toujours de bonnes nouvelles.

LE PREMIER AMI.

Comment cela s'est-il terminé?

LE DEUXIÈME AMI.

Comme cela devait être; ceux qui n'ont jamais demandé que leur demande n'ait été octroyée, ont vu

leurs prières exaucées, et les prisonniers ont la vie sauve.

LE PREMIER AMI.

Je savais bien qu'il en serait ainsi.

LE DEUXIÉME AMI.

Mais il y a de nouvelles conditions dont vous entendrez parler dans une meilleure occasion.

LE GEOLIER.

Je pense qu'elles sont bonnes.

LE DEUXIÈME AMI.

Elles sont honorables ; mais je ne sais pas si elles sont ou deviendront bonnes.

LE FIANCÉ entre.

LE PREMIER AMI.

On le saura plus tard.

LE FIANCÉ.

Hélas, monsieur, où est votre fille ?

LE GEOLIER.

Pourquoi cette question ?

LE FIANCÉ.

Oh ! monsieur, quand l'avez-vous vue ?

LE DEUXIÈME AMI.

Quelle figure il a !

LE GEOLIER.

Je l'ai vue ce matin.

LE FIANCÉ.

Était-elle bien ? était-elle en bonne santé, monsieur ? quand a-t-elle dormi ?

LE PREMIER AMI.

Voilà d'étranges questions.

LE GEOLIER.

Je ne crois pas qu'elle fût bien ; car maintenant que vous m'y faites penser, je lui ai fait ce matin même différentes questions, et elle m'a répondu de façon si extraordinaire, si puérile, si niaise, que c'était à croire qu'elle fût folle, ou ce qu'on appelle une innocente! et j'en fus fort en colère ; mais qu'avez-vous à dire sur son compte, monsieur?

LE FIANCÉ.

Rien, sinon que je la plains; mais je dois vous l'apprendre, autant que ce soit moi que tout autre qui l'aime moins que je ne le fais.

LE GEOLIER.

Voyons, parlez!

LE PREMIER AMI.

Cela va donc mal?

LE DEUXIÈME AMI.

Elle n'est pas bien?

LE FIANCÉ.

Non, monsieur, pas bien; il n'est que trop vrai qu'elle est folle!

LE PREMIER AMI.

Cela ne peut être.

LE FIANCÉ.

Croyez-moi, vous le verrez vous-même.

LE GEOLIER.

Je soupçonnais ce que vous me dites; que les dieux aient pitié d'elle! Peut-être cette folie a-t-elle pour cause son amour pour Palamon, ou sa crainte qu'on ne me punisse de l'avoir laissé échapper; peut-être ces deux choses ensemble!

LE FIANCÉ.

C'est probable.

LE GEOLIER.

Mais pourquoi venez-vous si précipitamment?

LE FIANCÉ.

Je vais vous le dire; tout à l'heure, comme je pêchais à la ligne dans le grand lac qui est derrière le palais, et comme j'attendais patiemment le long du rivage, j'entendis, à travers les joncs et les roseaux qui sont là en abondance, une voix, et une voix perçante; je prêtai une oreille attentive, je pus distinguer que c'était quelqu'un qui chantait, et, d'après la faiblesse de la voix, je jugeai qu'elle appartenait à une femme ou à un jeune garçon. Je laissai alors ma ligne pendre dans l'eau, je m'approchai, mais je n'aperçus pas la personne qui chantait, parce que les joncs et les roseaux la dérobaient à ma vue. Je me penchai, et j'entendis les paroles de la chanson; plus loin, par une petite clairière qu'avaient faite d'autres pêcheurs, je vis que c'était votre fille.

LE GEOLIER.

Continuez, monsieur, je vous prie.

LE FIANCÉ.

Elle chantait beaucoup de choses, mais ces choses n'avaient pas de sens; cependant je pus entendre qu'elle répétait souvent : « Palamon est parti; il est parti dans le bois pour ramasser des mûres; je le retrouverai demain. »

LE PREMIER AMI.

Pauvre âme!

LE FIANCÉ.

« Ses chaînes le trahiront; il sera pris, et que ferai-

je alors? J'amènerai une centaine de jeunes filles aux yeux noirs, qui aiment comme j'aime, avec des guirlandes de narcisses sur la tête, avec des lèvres rouges comme des cerises, et des joues roses comme les roses de Damas, et toutes ensemble nous danserons une danse bouffonne devant le duc, et nous demanderons sa grâce. » — Ensuite elle parlait de vous, monsieur; elle disait que vous deviez avoir la tête tranchée demain matin, et qu'elle allait cueillir des fleurs pour vous enseveliret rendre la maison belle; ensuite elle ne chantait plus que ce refrain : *le Saule, le Saule,* interrompu seulement par le nom de *Palamon, Palamon, beau Palamon; Palamon était un beau jeune homme.* — Elle était assise dans l'herbe jusqu'à mi-jambe, une guirlande de joncs entourait ses cheveux dénoués; autour d'elle on voyait mille fleurs des eaux de différentes couleurs; on l'aurait prise pour la belle nymphe qui fournit l'eau du lac, ou pour Iris descendue récemment du ciel. Elle faisait des anneaux avec les joncs qui croissaient près d'elle, et leur appliquait les plus jolies devises : *ainsi est enchaîné l'amour fidèle; vous pouvez les dénouer, mais vous ne me dénouerez pas*, et beaucoup d'autres; ensuite elle pleurait et se remettait à chanter, ou soupirait et souriait au milieu de ses soupirs, en envoyant des baisers.

LE DEUXIÈME AMI.

Cela fait de la peine!

LE FIANCÉ.

Je m'avançai vers elle; elle me vit, et aussitôt se jeta dans l'eau; je la retirai et la déposai sur le rivage; tout à coup elle m'échappa et prit le chemin de la ville avec un grand cri et une telle vitesse, qu'elle me laissa

bien loin derrière elle; trois ou quatre personnes se mirent au travers de son chemin, et l'une d'elles, que je reconnus, était votre frère; elle était tombée, on pouvait à peine la traîner: enfin je les ai laissés avec elle, et suis venu pour vous raconter tout. Tenez, les voici.

LA FILLE DU GEOLIER, SON FRÈRE et d'autres.

LA FILLE DU GEOLIER, chantant.

Puissiez-vous ne jamais plus jouir de la lumière, n'est-ce pas là une jolie chanson?

LE FRÈRE DU GEOLIER.

En effet, une très-jolie.

LA FILLE DU GEOLIER.

Je puis encore vous en chanter vingt autres.

LE FRÈRE DU GEOLIER.

Je le crois bien.

LA FILLE DU GEOLIER.

Oui, vraiment, je le puis; je peux chanter *la Bruyère* et *Bonny-Robin*. — N'êtes-vous pas un tailleur?

LE FRÈRE DU GEOLIER.

Oui.

LA FILLE DU GEOLIER.

Où est ma robe de noce?

LE FRÈRE DU GEOLIER.

Je l'apporterai demain matin.

LA FILLE DU GEOLIER.

Apportez-la de bien bonne heure, autrement vous ne me trouveriez pas; je serai dehors à réunir les jeunes filles et à payer les joueurs de violon, car je dois perdre ma virginité au chant du coq. Elle chante. *O mon beau, ô mon tendre ami! etc.*

LE FRÈRE au GEOLIER.

Vous devez prendre patiemment la chose.

LE GEOLIER.

C'est vrai.

LA FILLE DU GEOLIER.

Bonsoir, braves gens! Dites-moi, je vous prie, avez-vous entendu parler du jeune Palamon?

LE GEOLIER.

Oui, jeune fille, nous le connaissons.

LA JEUNE FILLE.

N'est-ce pas un beau gentilhomme?

LE GEOLIER à son frère.

C'est l'amour!

LE FRÈRE.

Ne la contrariez pas; car alors elle serait plus troublée encore qu'elle ne l'est.

LE PREMIER AMI.

Oui, c'est un bel homme.

LA FILLE DU GEOLIER.

Oh! le trouvez-vous? Vous avez une sœur?

LE PREMIER AMI.

Oui.

LA FILLE DU GEOLIER.

Elle ne l'aura jamais, dites-le lui; je connais une ruse pour l'en empêcher. Vous ferez mieux d'avoir l'œil sur elle; car si elle le voit une fois, elle est perdue, son affaire sera faite en une heure; toutes les jeunes filles de la ville sont amoureuses de lui, mais je me moque d'elles, et je les laisse faire; n'est-ce pas sage?

LE PREMIER AMI.

Oui.

LA FILLE DU GEOLIER.

Il y en a au moins deux cents qui sont grosses de lui; il y en aura bientôt quatre cents; cependant je tiens bon, je tiens à lui comme une coquille; tous ces enfants-là seront des garçons; à dix ans, on en fera des eunuques et des chanteurs, qui chanteront les guerres de Thésée.

LE DEUXIÈME AMI.

Ceci est étrange.

LA FILLE DU GEOLIER.

Aussi étrange que possible; mais n'en dites rien.

LE PREMIER AMI.

Non, non.

LA FILLE DU GEOLIER.

De tous les côtés du royaume, elles arrivent vers lui, je vous le garantis.

LE GEOLIER.

Elle est perdue sans remède.

LE FRÈRE.

Que Dieu nous en préserve, mon frère!

LA FILLE DU GEOLIER *à son père.*

Venez ici, vous, vous êtes un homme sage.

LE PREMIER AMI.

Le reconnaît-elle?

LE DEUXIÈME AMI.

Non! Il vaudrait mieux qu'elle le reconnût.

LA FILLE DU GEOLIER.

Vous êtes le capitaine du navire?

LE GEOLIER.

Oui.

LA FILLE DU GEOLIER.

Où est votre boussole?

LE GEOLIER.

Ici.

LA FILLE DU GEOLIER.

Voyez où est le nord, et dirigez votre bâtiment dans le bois où Palamon m'attend avec impatience. Quant aux palans, laissez-m'en le soin ; allons, hissez à bord, mes amis, et vivement.

TOUS faisant le cri des matelots.

Ough! ough! ough! L'ancre est levée, le vent est bon, apiquez la bouline, dehors la grande voile! Maître, où est votre sifflet?

LE FRÈRE.

Faisons-la rentrer à la maison.

LE GEOLIER.

Dans les huniers, mon gars.

LE FRÈRE.

Où est le pilote?

LE PREMIER AMI.

Ici.

LA FILLE DU GEOLIER.

Que reconnaissez-vous là-haut?

LE DEUXIÈME AMI.

Un beau bois.

LA FILLE DU GEOLIER.

Arrive, maître, vire de bord. Elle chante.

Quand Cinthie avec sa lumière empruntée...

Ils sortent.

SCÈNE II.

ÉMILIE, avec deux portraits.

Il me serait possible de fermer ces blessures dont les lèvres entr'ouvertes saigneront sans cela jusqu'à la mort. Je veux faire un choix et finir leurs débats; deux hommes si jeunes et si beaux ne doivent pas mourir à cause de moi. Leurs tristes mères, en accompagnant les froides dépouilles de leurs fils, ne devront pas maudire ma cruauté ! — Elle regarde le portrait d'Arcite. Ciel bon! quelle douce figure possède Arcite! Si la sage nature, qui crée les nobles corps et leur distribue ses dons les plus précieux, n'était qu'une femme mortelle, oh! dût-elle avoir les pudiques réserves d'une jeune fille, elle s'éprendrait follement de ce jeune homme. Quels beaux yeux! quelles étincelles, quel feu dans ses regards! et quelle douceur pénétrante! l'amour lui-même y trône en souriant. Tel était cet autre bel enfant, ce Ganymède, qui enflamma le cœur de Jupiter, et qu'il fit enlever pour le placer près de lui comme une brillante constellation. Quels sourcils! la grâce et la majesté y siégent; ils sont arqués comme ceux de Junon aux grands yeux, mais cent fois plus doux et plus lisses que l'épaule de Pélops. Il semble que de là, comme d'un promontoire qui s'avance dans le ciel, la renommée et l'honneur devraient battre des ailes, et chanter au monde inférieur les amours et les combats des dieux et des héros! Palamon n'est là que pour le faire valoir; près d'Arcite, il n'est qu'une ombre, une ombre blafarde; il est basané et maigre; son œil est morne, sa paupière est

pesante comme s'il venait de perdre sa mère; un caractère flegmatique! Point d'animation, point d'activité; il n'a rien de cette ardeur, et sa bouche n'a pas un sourire. — Elle prend le portrait de Palamon. Cependant, ce que nous regardons comme des défauts chez d'autres, peut plaire dans sa personne : Narcisse était un enfant triste, et cependant divin; oh! qui peut arrêter dans sa course vagabonde la fantaisie féminine? Je suis une folle et j'ai perdu la raison! Je n'ai pas fait de choix et j'ai menti si impudemment, que toutes les femmes devraient me battre. Je te demande pardon à genoux, Palamon! tu es le seul homme qui soit beau; voilà tes yeux, ces lampes de beauté qui commandent l'amour et en font une menace à laquelle les jeunes filles n'oseront jamais résister! quelle gravité hardie et cependant attrayante se peint sur cette figure brune et mâle! Amour, je suis forcée de l'avouer, c'est le seul teint qu'un homme doive désirer; Arcite éloigne-toi, auprès de lui tu n'es qu'un enfant trouvé, un bohémien. — Voilà, voilà un noble corps! — Je suis affolée, j'ai l'esprit entièrement perdu! ma foi virginale s'est enfuie de moi-même. Car si mon frère, il n'y a qu'un instant, m'avait demandé qui j'aimais, j'aurais crié : C'est Arcite; et si ma sœur maintenant me faisait cette question, c'est Palamon, m'écrierais-je. Elle regarde les deux portraits. Les voilà tous les deux, maintenant, mon frère, interroge-moi : hélas! je ne sais que répondre! Questionne-moi maintenant, ma sœur; je dirai que je veux voir encore. La fantaisie est un enfant gâté qui, devant deux friandises d'une égale douceur, ne peut se décider, mais pleure pour les avoir toutes deux! — Mais qu'est-ce, monsieur?

UN GENTILHOMME entre.

LE GENTILHOMME.

Je vous apporte des nouvelles de la part du noble duc, votre frère. Les chevaliers sont arrivés.

ÉMILIE.

Pour finir la querelle?

LE GENTILHOMME.

Oui.

ÉMILIE.

Je voudrais que ma vie se terminât auparavant! quels péchés ai-je commis, ô chaste Diane! pour que ma jeunesse sans tache soit aujourd'hui souillée de sang, et pour que ma chasteté devienne l'autel où deux amants, les plus aimables hommes qui aient jamais fait la joie d'une mère, doivent sacrifier leur vie?

THÉSÉE, PIRITHOUS, HIPPOLITE, et la suite

THÉSÉE.

Amenez-les promptement, je brûle de les voir. — Les deux amants qui se disputent votre main sont de retour, et avec eux leurs beaux chevaliers; maintenant, ma belle jeune sœur, il faut que vous aimiez l'un ou l'autre.

ÉMILIE.

Je préférerais aimer les deux, afin que ni l'un ni l'autre n'eût à succomber à cause de moi.

UN MESSAGER entre.

THÉSÉE.

Qui les a vus?

PIRITHOUS.

Moi, pendant un moment.

UN GENTILHOMME.

Et moi.

THÉSÉE, au messager.

D'où venez-vous, monsieur?

LE MESSAGER.

Je quitte les chevaliers.

THÉSÉE.

Parlez-nous-en, je vous en prie; vous qui les avez vus, dites-nous ce qu'ils sont.

LE MESSAGER.

Je vous dirai, monsieur, tout ce que j'en pense. Si j'en juge par l'extérieur, il n'y eut jamais six cœurs plus vaillants que ceux qui battent dans leurs poitrines. Celui qui est au premier rang avec Arcite paraît être un homme robuste et un prince, ses regards le disent assez. Son teint est plus près d'être brun que noir; austère et cependant noble, tout annonce qu'il est intrépide, sans peur, et avide de dangers. Les orbites de ses yeux semblent lancer au loin la lumière qu'ils recèlent, et, comme un lion fougueux, il regarde. Sa chevelure flotte longue sur ses épaules, noire et brillante comme l'aile du corbeau; ses épaules sont larges et vigoureuses; ses bras longs et musclés; il porte sur sa cuisse une épée suspendue à un ceinturon précieux, prête à sortir quand il veut sceller avec elle sa volonté. Enfin, sur ma conscience, jamais on ne vit un meilleur type de guerrier.

THÉSÉE.

Tu l'as parfaitement décrit.

PIRITHOUS.

Il ne m'en semble pas moins bien au-dessous de celui qui accompagne Palamon.

THÉSÉE.

Ami, dis-nous ce qu'il est.

PIRITHOUS.

Je le crois un prince aussi, et peut-être plus grand prince que l'autre, car son extérieur laisse voir tous les ornements qui révèlent le rang et les honneurs. Il est un peu plus gras que le chevalier dont il vient de parler, mais sa figure est plus douce; son teint est rubicond comme une grappe mûre; il a dû déjà ressentir dans son cœur la passion que son épée va défendre, et sera par cela même porté à faire sa propre cause de cette cause; sa figure laisse voir toute l'espérance qu'il conçoit de son entreprise. Lors même qu'il est animé par la colère, une bravoure tranquille, que ne trouble aucune exagération, semble se répandre dans toute sa personne et guider son bras aux grandes actions; il ne peut connaître la crainte, et n'a point l'âme molle; sa chevelure est blonde, ses cheveux sont durs, bouclés, entremêlés comme le lierre sur le roc; la foudre ne les débrouillerait pas; il porte sur ses joues le teint d'une jeune guerrière, les pures couleurs de la rose et du lis, car son menton n'a pas encore de barbe; la victoire semble loger dans ses regards, comme décidée à couronner toujours sa valeur; son nez se tient droit, signe d'honneur; ses lèvres rouges sont, après le combat, dignes des plus nobles dames.

ÉMILIE.

Faut-il donc aussi que ces hommes meurent?

PIRITHOUS.

Quand il parle, sa voix résonne comme une trompette; tous ses traits enfin sont comme on les désirerait pour soi, ils respirent la vigueur et la grâce. Il porte une hache d'acier fin dont le manche est d'or. Il peut avoir environ vingt-cinq ans.

LE MESSAGER.

Il y en a un autre qui est petit de taille, mais dont l'âme énergique le fait paraître aussi grand que qui que ce soit. Je n'ai jamais vu un extérieur promettant plus de choses.

PIRITHOUS.

Oh! celui qui a des taches de rousseur.

LE MESSAGER.

Celui-là même, seigneur. Ne sont-elles pas charmantes?

PIRITHOUS.

Oui.

LE MESSAGER.

Il me semble qu'étant si peu nombreuses et si bien disposées, elles font honneur au goût et au talent d'artiste qu'a déployés la nature. Il a des cheveux très-blonds, presque blancs, non pas couleur filasse, mais se rapprochant plutôt d'un châtain clair. Solidement construits, ses membres agiles dénotent une âme active; ses bras sont charnus et laissent voir des muscles vigoureux. Vers l'épaule, ils se gonflent gracieusement comme le ventre d'une femme qui vient de concevoir, ce qui prouve qu'il est apte au travail, et ne faiblira jamais sous le poids des armes. Vaillant, il est calme, mais c'est un tigre quand il est ému; il a les yeux gris, ce qui signifie qu'il est compatissant après la

victoire. Il est habile à deviner ses avantages, et là où il les trouve il est prompt à en profiter; il ne fait d'injustice à personne, mais n'en souffre pas. Sa figure est ronde; quand il sourit, c'est un amant; quand il plisse le front, c'est un guerrier. Autour de la tête il porte une branche de chêne, couronne de vainqueur, et dans cette branche les faveurs de sa maîtresse. Son âge, environ trente-six ans. A la main il porte une masse d'armes relevée d'argent en bosse.

THÉSÉE.

Sont-ils tous ainsi?

PIRITHOUS.

Tous sont les fils de l'honneur.

THÉSÉE.

Sur mon âme, je désire fort me rencontrer avec eux. Madame, vous allez voir combattre des hommes.

HIPPOLYTE.

Je verrai avec plaisir ces combats, mais j'en hais la cause, seigneur. Que n'emploient-ils leur bravoure à se disputer les titres de deux royaumes? C'est pitié que l'amour soit si tyrannique! Oh! ma tendre sœur, à quoi pensez-vous? Attendez; vous mêlerez vos pleurs aux larmes de leur sang, qui doit nécessairement couler.

THÉSÉE.

Vous avez acéré leur courage par votre beauté. (A Pirithoüs.) Mon honorable ami, je vous donne la direction du tournoi. Prenez vos dispositions pour que ceux-là seuls y prennent part, qui peuvent y avoir droit par leur mérite.

PIRITHOUS.

Oui, sire.

THÉSÉE.

Allons, je vais leur rendre visite; ce que l'on m'a dit d'eux m'a tellement ému, que je ne puis attendre qu'ils paraissent dans la lice. — Mon ami, soyez royal.

PIRITHOUS.

Comptez sur une splendide magnificence.

ÉMILIE.

Pauvre moi, allons pleurer; quel que soit le vainqueur, il perdra un noble cousin pour mes péchés. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE GEOLIER, LE FIANCÉ et LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Sa folie n'augmente-t-elle pas suivant le cours de la lune?

LE GEOLIER.

Elle est toujours la même, et toujours aussi douce qu'inoffensive. Point ou peu de sommeil; aucun appétit, un fréquent désir de boire; ce sont toujours des rêves d'un autre monde, et d'un meilleur; tout ce qui lui vient à l'esprit est entremêlé du nom de Palamon. Elle le met à toute sauce et le joint à tout. (La fille du geôlier entre.) Voyez, la voici qui vient. Vous allez juger de ce qu'elle fait.

LA FILLE DU GEOLIER.

Je l'ai tout à fait oubliée. Le refrain était : *En bas, oh! en bas, oh!* L'auteur de la chanson, c'était Giraldo, le professeur d'Émilie; un homme auquel il est aussi facile d'être fantasque que de marcher sur ses pieds.

— Dans l'autre monde, Didon verra Palamon, et elle oubliera son amour pour Énée.

LE DOCTEUR.

Quelles sornettes avons-nous là? Pauvre âme!

LE GEOLIER.

C'est ainsi tout le long du jour.

LA FILLE DU GEOLIER.

Quant au charme dont je vous ai parlé, le voici; vous devez porter une pièce d'argent sur le bout de votre langue, sans quoi on ne passe pas le bac; alors si vous avez la bonne chance d'arriver aux lieux qu'habitent les âmes bienheureuses, quelle belle perspective vous aurez! — Moi, et les pauvres jeunes filles qui, comme moi, ont eu leur cœur froissé et mis en morceaux par l'amour, nous irons là et nous nous occuperons tout le long du jour à cueillir des fleurs avec Proserpine. Alors je ferai un bouquet pour Palamon; alors nous le..., écoutez bien, nous le...

LE DOCTEUR.

Quelle aimable folie! Écoutons-la un peu plus longtemps.

LA FILLE DU GEOLIER.

Ma foi! je veux bien vous le dire : quelquefois nous jouons aux quatre coins, nous autres les bienheureuses. Hélas! c'est une triste vie que celle qu'ils ont de l'autre côté, ils brûlent, ils grillent, ils bouillent, ils sifflent, ils claquent des dents et lancent des malédictions. Oh! c'est une vilaine musique; prenez garde, ceux qui sont fous furieux, qui se pendent ou qui se noient, c'est là qu'ils vont : que Jupiter nous bénisse! Là ils seront mis dans une chaudière pleine de plomb liquide mêlé à la graisse des usuriers, en

compagnie d'un million de *coupe-jarrets;* ils cuiront comme des tranches de lard, et ce ne sera jamais fini.

LE DOCTEUR.

Comme sa cervelle travaille!

LA FILLE DU GEOLIER.

Les seigneurs et les courtisans qui ont fait des enfants à des jeunes filles, c'est là qu'ils sont, dans le feu jusqu'au nombril et dans la glace jusqu'au cœur : la partie coupable brûle, et la partie trompeuse gèle. En vérité, c'est un châtiment terrible; pourrait-on le croire pour une pareille bagatelle? Croyez-moi, pour échapper à ces supplices, on épouserait volontiers une sorcière pleine de lèpre, je vous l'assure.

LE DOCTEUR.

Comme elle poursuit son idée! Ce n'est pas une folie greffée, c'est une mélancolie profonde et amère.

LA FILLE DU GEOLIER.

Voir là d'orgueilleuses grandes dames ou de vaines bourgeoises hurler toutes ensemble! je serais une sotte que d'appeler cela un jeu d'agrément. L'une crie : O quelle fumée! L'autre : O quel feu! Une autre : Pourquoi me suis-je cachée derrière les tapisseries, et alors elle se lamente; une autre encore maudit celui qui la sollicitait par ses prières à le suivre dans le pavillon de son jardin. (Elle chante.)

Je serai fidèle, ô mon étoile, ô ma destinée! etc., etc. (Elle sort.)

LE GEOLIER.

Eh bien, que pensez-vous d'elle, monsieur?

LE DOCTEUR.

Je vois qu'elle a l'esprit entièrement troublé, ce à quoi je ne puis remédier.

LE GEOLIER.

Eh bien, alors?

LE DOCTEUR.

Savez-vous si elle a aimé un autre homme avant d'avoir vu Palamon?

LE GEOLIER.

J'espérais autrefois, monsieur, qu'elle avait fixé son affection sur ce garçon, mon ami.

LE FIANCÉ.

Je l'espérais aussi, et je croirais faire un bon marché si je donnais la moitié de mon bien pour qu'elle et moi nous fussions encore aujourd'hui dans les mêmes termes.

LE DOCTEUR.

Ce déréglement du sens de la vue a mis en déroute tous ses autres sens; ils peuvent revenir à eux et retrouver leurs facultés naturelles; ils sont maintenant égarés dans d'extravagantes fantaisies. Voilà ce que vous devez faire. Vous la confinerez dans un endroit où la lumière semble se glisser à la dérobée plutôt que d'être admise d'emblée. Empruntez pour vous, jeune monsieur, son ami, le nom de Palamon, dites-lui que vous venez dîner avec elle et causer d'amour; cela frappera son attention, car c'est là le but constant de son esprit; les autres objets qui se glissent entre sa pensée et ses yeux sont les œuvres extravagantes que suscite sa folie. Chantez les chansons d'amour qu'elle vous a dit avoir entendu chanter par Palamon, venez à elle avec une provision des fleurs les plus odorantes que la saison puisse fournir; ajoutez-y quelques parfums agréables aux sens; tout cela deviendra Palamon, car Palamon chantait, Palamon sentait bon, il était

tout ce qui plaît. Témoignez le désir de manger avec elle, découpez pour elle, buvez à sa santé, mêlez à tout cela des instances pour entrer dans ses bonnes grâces. Sachez quelles sont les jeunes filles, compagnes de ses jeux, qui la fréquentaient; qu'elles viennent la voir avec le nom de Palamon à la bouche, et portant à la main quelques bagatelles, en insinuant qu'elles viennent de sa part. C'est un mensonge qui trouble son esprit, et c'est par des mensonges qu'il faut combattre le mal. Cela peut la décider à manger, à dormir, et enfin ramener dans la bonne voie ses idées égarées; j'ai vu cela réussir je ne sais combien de fois; j'ai un grand espoir de voir aujourd'hui un nouveau succès de ce genre; je reviendrai la voir pendant la durée de ce traitement; mettons-le en exécution; hâtons-en la réussite, qui, n'en doutez pas, vous remettra tous en joie. (Ils sortent.)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, PIRITHOUS, HIPPOLYTE, suite.

THÉSÉE.

Qu'ils entrent, et qu'ils offrent aux dieux leurs saintes prières! Que les temples resplendissent de feux sacrés, et que les autels fassent monter en tourbillons de fumée jusqu'à l'Olympe la myrrhe et l'encens!

N'oublions rien de ce qui leur est dû. Le grand tournoi qui se prépare est un honneur rendu aux puissances divines, qui aiment les nobles luttes.

PALAMON, ARCITE, et leurs chevaliers entrent.

PIRITHOUS.

Sire, les voici.

THÉSÉE.

Vaillants adversaires au cœur fort, nobles cousins devenus ennemis, qui, dans ce jour, allez éteindre la parenté qui vous unissait, mettez pour une heure votre courage de côté, et, comme des colombes devant les saints autels de vos protecteurs, les dieux redoutables, courbez vos fronts intrépides. Votre colère est plus qu'une colère mortelle, cherchez votre appui au-dessus de la terre, et combattez avec loyauté sous le regard des dieux. Je vous laisse à vos prières, et je partage mes vœux entre vous.

PIRITHOUS.

Que la victoire couronne le plus digne ! (Thésée et sa suite sortent.)

PALAMON.

Avant que le sablier dont les grains s'écoulent ne soit vide, l'un de nous sera mort. Pensez-y donc. — Si quelque chose en moi se posait comme mon adversaire dans cette circonstance, si l'un de mes yeux s'opposait à l'autre, si un de mes bras s'armait contre mon autre bras, j'arracherais l'un et je briserais l'autre ; oui, cousin, je le ferais, bien que ce fût une partie de moi-même ; jugez donc de ce que je vous réserve.

ARCITE.

Je travaille en ce moment à chasser de ma mémoire votre nom, votre affection, notre commune parenté, et je les remplace par quelque chose que je veux détruire. Hissons donc nos voiles pour faire entrer nos vaisseaux dans le port que désignera le divin pilote.

PALAMON.

Vous parlez bien ; avant que je revienne, laissez-moi vous embrasser, mon cousin ; c'est pour la dernière fois.

ARCITE.

C'est un adieu!

PALAMON.

Oui, qu'il en soit ainsi. Adieu, cousin!

ARCITE.

Adieu, Palamon!

PALAMON et ses chevaliers sortent.

ARCITE, s'adressant à ses chevaliers.

Chevaliers, vous mes parents, vous mes amis, vous les victimes de ce sacrifice, vrais adorateurs du dieu Mars, dont l'esprit vaillant ne laissa jamais germer en vous les semences du doute, et moins encore celles de la peur, venez vous incliner avec moi devant le dieu de notre profession. Demandons-lui le cœur du lion, l'haleine du tigre, et sa fureur, et son rapide élan pour courir au combat... autrement nous souhaiterions la lenteur des limaçons ; vous savez que la proie que j'ambitionne ne peut se pêcher que dans le sang. Le combat et la victoire peuvent seuls attacher ma couronne au front de celle que j'ai surnommée la reine

des fleurs. Nous devons donc implorer ensemble celui qui fait du champ de bataille une coupe pleine de sang humain jusqu'au bord; aidez-moi, courbez vos esprits avec le mien au pied de son autel. (Ils s'agenouillent.) — O toi, tout-puissant, dont la main change en pourpre le vert neptune, toi dont les comètes annoncent la redoutable apparition, dont la présence se révèle dans les vastes campagnes par la dévastation et par des milliers de cadavres sans sépulture, dont l'haleine flétrit les moissons fécondes de Cérès, dont la main toute-puissante arrache du milieu de l'air bleu les tours crénelées, toi qui construis et renverse les ceintures de pierre qui environnent les cités, donne, à moi ton pupille, le plus jeune de tes sectateurs, donne, en ce jour, l'habileté du guerrier, afin que je porte haut ma bannière, et que je sois, avec ton secours, le vainqueur de cette journée! Donne-moi, ô grand Mars, quelque témoignage de ta faveur! (Ici ils se prosternent jusqu'à terre, et l'on entend un bruissement d'armure, suivi d'un léger coup de tonnerre imitant le fracas d'un combat; sur quoi ils se relèvent tous et s'inclinent vers l'autel.) O grand réformateur des désordres de la terre, toi qui secoues dans leurs fondements les États qui pourrissent par trop de maturité; arbitre des titres usés et couverts de poussière, toi qui soulages, en la saignant, la terre malade et guéris le monde de la pléthore humaine, j'accepte comme un augure favorable les signes que tu viens de produire, et en ton nom je marche hardiment. (Ils sortent.)

PALAMON et ses chevaliers entrent.

PALAMON.

Nos étoiles resplendiront d'un éclat nouveau ou

s'éteindront aujourd'hui; notre cause, c'est l'amour; si donc la déesse d'amour l'adopte, elle lui donnera la victoire. Mêlez donc vos esprits aux miens, vous, nobles amis, qui faites à vos propres risques votre cause de ma cause; recommandons-nous à la déesse Vénus, et implorons pour nous sa protection. (Ils s'agenouillent.) Salut, ô souveraine des secrets, toi qui as le pouvoir de distraire le plus cruel tyran de sa rage pour le faire pleurer aux pieds d'une jeune fille: toi dont un coup d'œil fait oublier à Mars son étendard, et change les cris de guerre en murmures d'amour; toi qui fais jeter au boiteux sa béquille et le guéris mieux qu'Apollon; toi qui peux forcer un roi à être le vassal de ses sujets et le vieillard le plus grave à danser! — Le vieux célibataire chauve, qui, jeune, a sauté par-dessus les flammes amoureuses, comme un enfant étourdi franchit les feux de joie, tu le saisis à soixante-dix ans, et le voilà qui, de sa voix enrouée et chevrotante, entonne les jeunes chansons d'amour. Sur qui ne s'exerce pas ton divin pouvoir? Tu ajoutes des flammes à Phœbus, plus brûlantes que les siennes. Les feux du ciel ont brûlé son fils, les tiens l'incendient à son tour. Diane chasseresse, froide et glacée, fut forcée, dit-on, à jeter son arc et à soupirer. — Prends sous ta garde ton soldat fidèle, lui qui supporte ton joug comme s'il était une couronne de roses, bien qu'il soit plus pesant que le plomb et plus aigu que des aiguilles; je n'ai jamais mal parlé de tes lois; je n'ai jamais révélé de secrets; je n'en avais pas, et j'en aurais eu que je ne l'aurais pas fait; je n'ai jamais dressé des embûches aux femmes des autres, ni lu les libelles calomniateurs des beaux esprits; je n'ai jamais, dans les grands fes-

tins, cherché à séduire une beauté, j'ai rougi devant le sourire de ceux qui ne craignent pas de le faire; j'ai été rude envers les professeurs de débauche, et je leur ai chaudement demandé s'ils avaient des mères. J'en eus une, c'était une femme, et ce sont les femmes qu'ils insultent. J'ai connu un homme de quatre-vingts hivers (je le leur disais) qui épousa une jeune fille de quatorze ans; déesse, tu as la puissance de ressusciter la poussière! Les crampes tordaient ses jambes en vis, la goutte nouait ses doigts, les convulsions faisaient presque sortir le globe de ses yeux hors de leurs orbites; tout ce qui était vie en lui n'était que torture. Cependant ce squelette eut un enfant de sa jeune compagne, et moi je crus qu'il était bien son fils, car elle jurait qu'il était de lui, et qui ne l'aurait cru? Enfin, je ne suis pas l'ami de ceux qui racontent leurs amoureux triomphes; je provoque ceux qui se vantent de ce qu'ils n'ont pas fait; je me réjouis de la déconvenue de ceux qui voudraient mal faire et ne réussissent pas. Non, je n'aime pas celui qui parle grossièrement des succès mystérieux de l'amour, et qui ne professe pas que la discrétion dans ce cas est un impérieux devoir; je n'ai jamais été l'un d'eux, et je jure que jamais amant plus fidèle que moi n'a senti palpiter son cœur. C'est pourquoi, très-douce et bénigne déesse, donne-moi la victoire dans cette lutte où s'agite le mérite du véritable amour, et, dans ta bonté, fais luire à mes yeux un témoignage de ta faveur. (Ici on entend de la musique; des tourterelles voltigent dans l'air; les chevaliers se prosternent et s'agenouillent.) O toi qui règnes dans les cœurs mortels, depuis onze ans jusqu'à quatre-vingt-dix ans, pour qui ce monde est un parc giboyeux dont nous

sommes le gibier destiné à tes chasses, je te remercie pour ce glorieux témoignage. Mon cœur innocent et sincère l'accepte avec joie, et je revêts avec assurance mon armure pour le combat. Levons-nous donc, inclinons-nous devant la déesse. Le temps marche. (Ils sortent.)

On entend des préludes; ÉMILIE entre vêtue de blanc; sa chevelure entrelacée par une guirlande d'épis, tombe sur ses épaules; une femme en blanc, la tête ornée de fleurs, tient la queue de sa robe; une autre femme, apporte une coupe d'argent remplie d'encens et de parfums qu'elle dépose au pied de l'autel; elle s'éloigne; Émilie y met le feu. Toutes font une révérence et s'agenouillent.

ÉMILIE.

O reine constante, mystique, froide et sainte, ennemie des débauches, muette, contemplative, suave, solitaire, aussi blanche que chaste, aussi pure que la neige que le vent seul caresse, qui ne permets à tes nymphes que le peu de sang nécessaire à la rougeur pudique; moi, ta prêtresse, je m'humilie devant ton autel! Daigne baisser sur ta vierge un regard de tes yeux d'émeraude, qui ne se sont jamais arrêtés sur une chose souillée... O maîtresse au front d'argent, prête ton oreille que jamais n'atteignit un terme vil, et qui fut toujours fermée aux voix lascives, prête ton oreille à ma prière qu'accompagne une pudique frayeur. Voici le dernier de mes devoirs de vestale! Je suis aujourd'hui vêtue en fiancée, mais mon cœur est vierge encore; on me donne un époux, mais je ne le connais pas. De deux, je dois en choisir un, et prier pour qu'il triomphe. Cependant mes yeux sont innocents de tout choix. Ils me sont précieux tous deux, je n'en puis condamner aucun; celui qui périrait mour-

rait sans être condamné par moi : aussi, très-modeste reine, fais que celui de ces deux prétendants qui m'aime le mieux, et qui mérite le mieux d'être aimé, m'enlève ma couronne d'épis; autrement, accorde-moi de rester parmi tes suivantes. (Ici la coupe d'encens disparaît sous l'autel, et à sa place monte un rosier qui ne porte qu'une seule rose.) Voyez comme la reine des flux et reflux se manifeste dignement sur son autel. Une seule rose! Si je suis bien inspirée, je crois que ce combat amènera la ruine de ces deux braves chevaliers, et que moi, rose virginale, je fleurirai sans être cueillie. (Ici on entend un son aigu d'instrument de musique, et la rose tombe de l'arbuste.) La fleur est tombée, l'arbre redescend; ô maîtresse divine, tu me congédies; je serai donc cueillie; je te crois, mais je ne connais pas ton propre choix; dévoile ce mystère. — J'espère qu'elle m'est favorable : ces témoignages sont de bon augure. (Elles font la révérence et sortent.)

SCÈNE II.

LE DOCTEUR, LE GEOLIER, et LE FIANCÉ habillé comme Palamon.

LE DOCTEUR.

Eh bien, le conseil que je vous ai donné lui a-t-il fait quelque bien?

LE FIANCÉ.

Oh! beaucoup. Les jeunes filles qui l'accompagnaient l'ont à moitié persuadée que j'étais Palamon; il y a une demi-heure, elle vint à moi en souriant et me demanda ce que je voulais manger, et quand je

l'embrasserais ; à quoi je répondis : sur-le-champ, et l'embrassai deux fois.

LE DOCTEUR.

Ce fut très-bien fait; vingt fois eût été mieux encore, car c'est de là que dépend la cure.

LE FIANCÉ.

Ensuite elle me dit qu'elle veillerait auprès de moi ce soir, car elle savait bien l'heure à laquelle mon accès me prendrait.

LE DOCTEUR.

Laissez-la veiller près de vous, et quand l'accès vous prendra, ayez de l'aplomb et marchez.

LE FIANCÉ.

Elle a voulu me faire chanter.

LE DOCTEUR.

Et vous avez chanté?

LE FIANCÉ.

Non.

LE DOCTEUR.

Vous avez eu tort; vous devez lui obéir en toutes choses.

LE FIANCÉ.

Hélas! je n'ai pas de voix, monsieur, et ne puis lui obéir en ceci.

LE DOCTEUR.

Faites du bruit, ce sera tout un ; si elle vous redemande, faites ce qu'elle voudra ; tout, tout ce qu'elle vous demandera.

LE GEOLIER.

Halte-là, docteur!

LE DOCTEUR.

Oui, c'est pour elle le chemin de la guérison.

LE GEOLIER.

Mais avec votre permission, il faut d'abord passer par le chemin de l'honnêteté.

LE DOCTEUR.

C'est trop de raffinement; n'allez pas perdre votre enfant pour une question d'honnêteté; guérissez-la d'abord par le moyen que je vous dis; ensuite elle sera honnête si bon lui semble, elle aura du temps devant elle.

LE GEOLIER.

Merci, docteur.

LE DOCTEUR.

Amenez-la moi, que je voie comment elle est.

LE GEOLIER.

Je vais la chercher, et je dirai que son Palamon est ici. Cependant, docteur, je crois que vous avez tort. (Il sort.)

LE DOCTEUR.

Allez, allez, vous autres pères, vous êtes de singuliers personnages; son honnêteté! si nous la droguions jusqu'à ce que nous la trouvions!

LE FIANCÉ.

Croyez-vous donc, monsieur, qu'elle ne soit pas honnête?

LE DOCTEUR.

Quel âge a-t-elle?

LE FIANCÉ.

Dix-huit ans.

LE DOCTEUR.

Elle peut l'être; mais cela ne fait rien à notre affaire; quoi que dise son père, si vous vous apercevez

qu'elle incline vers ce dont je vous parlais, vous me comprenez ?

LE FIANCÉ.

Oui, oui, très-bien, monsieur.

LE DOCTEUR.

Satisfaites son désir, allez droit votre chemin. Cela la guérira, *ipso facto*, de son humeur mélancolique.

LE FIANCÉ.

Je suis de votre opinion, docteur.

LE GEOLIER, LA FILLE DU GEOLIER et une suivante.

LE DOCTEUR.

Vous verrez le résultat. Elle vient, flattez ses caprices.

LE GEOLIER.

Venez, mon enfant, votre ami Palamon vous attend; voilà déjà une longue heure qu'il est ici pour vous rendre visite.

LA FILLE DU GEOLIER.

Je le remercie de son aimable patience. Il est bien bon, et je lui en suis très-obligée. N'avez-vous jamais vu le cheval qu'il m'a donné?

LE GEOLIER.

Si fait.

LA FILLE DU GEOLIER.

Comment le trouvez-vous?

LE GEOLIER.

C'est un très-bel animal.

LA FILLE DU GEOLIER.

Vous ne l'avez jamais vu danser ?

LE GEOLIER.

Non.

LA FILLE DU GEOLIER.

Moi, je l'ai vu souvent; il danse très-bien, très-gentiment, et, pour une gigue, on peut lui comparer qui l'on voudra : il tourne comme une toupie.

LE GEOLIER.

Ce doit être charmant.

LA FILLE DU GEOLIER.

Il dansera la danse moresque et fera vingt mille à l'heure; il fatiguerait le meilleur *hobby horse* de toute la paroisse, si je m'y connais bien : il galope au son de la romance : *Lumière d'amour*. Que pensez-vous de ce cheval ?

LE GEOLIER.

Avec toutes les qualités qu'il possède, je pense qu'on pourrait le faire jouer à la paume.

LA FILLE DU GEOLIER.

Oh ! ce ne serait rien.

LE GEOLIER.

Sait-il lire et écrire ?

LA FILLE DU GEOLIER.

Il a une très-belle main; il tient lui-même les comptes de son foin et de sa paille; le palefrenier qui veut le tromper n'a qu'à se lever de bonne heure; vous connaissez la jument marron que le duc avait?

LE GEOLIER.

Très-bien.

LA FILLE DU GEOLIER.

Elle est terriblement amoureuse de lui; pauvre bête! Mais il est comme son maître, dédaigneux et froid.

LE GEOLIER.

Quelle dot apporte-t-elle?

LA FILLE DU GEOLIER.

Environ deux cents bottes de foin et vingt boisseaux d'avoine; mais lui ne veut pas d'elle; il grasseie en hennissant de façon à séduire la jument d'un meunier; il causera sa mort.

LE DOCTEUR.

Quelles sornettes elle raconte!

LE GEOLIER.

Faites la révérence, voici votre amoureux.

LE FIANCÉ.

Chère âme, comment allez-vous! O la belle enfant! Voilà une révérence!

LA FILLE DU GEOLIER.

A votre service, honnêtement parlant. Combien avons-nous d'ici au bout du monde, messieurs?

LE DOCTEUR.

Une journée de voyage, jeune fille.

LA FILLE DU GEOLIER.

Voulez-vous venir avec moi?

LE FIANCÉ.

Que ferons-nous là, mademoiselle?

LA FILLE DU GEOLIER.

Eh bien, nous jouerons à la balle; qu'y a-t-il autre chose à faire là-bas?

LE FIANCÉ.

Je serais heureux si nous pouvions y faire notre mariage.

LA FILLE DU GEOLIER.

C'est vrai; et je puis vous assurer que nous trouverons là-bas fort à propos quelque prêtre aveugle qui se risquera à nous marier, car ici ils sont très-scrupuleux; en outre, mon père sera pendu demain ma-

tin, et ce pourrait bien être une tache dans l'affaire. N'êtes-vous pas Palamon?

LE FIANCÉ.

Ne me reconnaissez-vous pas ?

LA FILLE DU GEOLIER.

Si ; mais vous ne vous souciez pas de moi ; je n'ai que cette pauvre jupe et deux chemises grossières.

LE FIANCÉ.

Cela n'importe pas : je vous prendrai pour femme.

LA FILLE DU GEOLIER.

Bien sûr?

LE FIANCÉ.

Oui, je le jure par cette belle main.

LA FILLE DU GEOLIER.

Alors nous aurons le même lit.

LE FIANCÉ.

Quand vous le voudrez. (Il s'approche pour l'embrasser.)

LA FILLE DU GEOLIER.

Oh ! monsieur, vous souhaitez de me becqueter.

LE FIANCÉ, qui l'a embrassée.

Quoi ! vous effacez mon baiser?

LA FILLE DU GEOLIER.

C'était un doux baiser; il me parfumera en attendant le mariage. N'est-ce pas là votre cousin Arcite?

LE DOCTEUR.

Oui, mon cœur, et je suis content que mon cousin Palamon ait fait un si bon choix.

LA FILLE DU GEOLIER.

Pensez-vous qu'il me prendra pour femme?

LE DOCTEUR.

Oui, sans aucun doute.

LA FILLE DU GEOLIER, à son père.

Le croyez-vous aussi ?

LE GEOLIER.

Oui.

LA FILLE DU GEOLIER.

Nous aurons beaucoup d'enfants. — Seigneur, comme vous êtes engraissé ! J'espère que mon Palamon engraissera aussi, maintenant qu'il est en liberté : hélas ! pauvre petit poulet, il avait un mauvais logement et de la viande dure ; mes baisers le ressusciteront.

UN MESSAGER entre.

LE MESSAGER.

Que faites-vous ici ? Vous perdez le plus beau spectacle qu'on ait jamais vu.

LE GEOLIER.

Sont-ils dans le champ clos?

LE MESSAGER.

Oui ; vous avez là des fonctions à remplir.

LE GEOLIER.

J'y vais de suite. Il faut que je vous laisse.

LE DOCTEUR.

Ma foi, nous irons avec vous ; je ne veux pas manquer ce tournoi.

LE GEOLIER.

Comment l'avez-vous trouvée?

LE DOCTEUR.

Je vous garantis que d'ici trois à quatre jours je la guérirai. (Au fiancé.) Il ne faut pas la quitter, il faut la maintenir dans cette voie.

LE FIANCÉ.

Je le ferai.

LE DOCTEUR.

Faisons-la rentrer.

LE FIANCÉ.

Allons, ma douce amie, nous allons dîner; ensuite nous jouerons aux cartes.

LA FILLE DU GEOLIER.

Et nous embrasserons-nous?

LE FIANCÉ.

Oui, cent fois.

LA FILLE DU GEOLIER.

Cent vingt fois?

LE FIANCÉ.

Oui, cent vingt fois.

LA FILLE DU GEOLIER.

Ensuite nous nous coucherons.

LE DOCTEUR.

Acceptez son offre.

LE FIANCÉ.

Oui bien.

LA FILLE DU GEOLIER.

Mais vous ne me ferez pas de mal?

LE FIANCÉ.

Non, ma chère enfant.

LA FILLE DU GEOLIER.

Si vous me faites du mal, je crierai. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉMILIE, PIRITHOUS, suite.

ÉMILIE.

Je ne ferai pas un pas de plus.

PIRITHOUS.

Voulez-vous perdre ce spectacle?

ÉMILIE.

Je préférerais voir un roitelet attaquer une mouche que cette lutte; chaque atteinte menace une vaillante existence, chaque coup, partout où il tombe, semble proférer une plainte, et résonne plutôt comme une cloche que comme une lame d'acier; je veux rester ici; c'est bien assez, puisque je ne puis m'empêcher d'entendre, que mes oreilles reçoivent ce châtiment, sans que mes yeux aillent chercher le terrible spectacle qu'ils peuvent éviter.

PIRITHOUS, à Thésée.

Mon cher seigneur, votre sœur ne veut pas aller plus loin.

THÉSÉE.

Elle le doit pourtant; elle doit être présente à ces grands faits d'armes qui méritent de rester gravés dans la mémoire des hommes; il faut que ses yeux et ses oreilles y mettent le sceau du témoignage. — Il faut que vous soyez présente : vous êtes la récompense du vainqueur, le prix et la couronne qui consacreront la victoire.

ÉMILIE.

Pardonnez-moi, si j'étais là, je fermerais les yeux.

THÉSÉE.

Il faut que vous y soyez; le jugement de Dieu se passerait dans une nuit obscure, vous êtes la seule étoile qui l'éclairera.

ÉMILIE.

Je suis éteinte; toute lumière envieuse ne peut que les montrer l'un à l'autre. La nuit, cette mère de l'hor-

rible que des millions d'hommes couvrent de malédictions, en jetant aujourd'hui son noir manteau sur les deux combattants pour les empêcher de se trouver l'un l'autre, s'attirerait des remercîments et se ferait pardonner tous les forfaits dont elle est coupable.

HIPPOLYTE.

Vous devez venir.

ÉMILIE.

En vérité, je n'irai pas.

THÉSÉE.

En vous voyant, la valeur de ces chevaliers s'enflammera, car, sachez-le, vous êtes le trésor de cette guerre ; il faut que vous soyez là pour payer vos serviteurs.

ÉMILIE.

Sire, pardonnez-moi ; on peut combattre pour obtenir un royaume, sans y être.

THÉSÉE.

Bien, bien ! Alors agissez selon votre bon plaisir. Ceux qui resteront auprès de vous souhaiteraient leur place à quelques-uns de leurs ennemis.

HIPPOLYTE.

Adieu, ma sœur ; il est probable que je connaîtrai votre mari avant vous, et cela dans peu d'instants. Que les dieux choisissent pour votre fiancé celui des deux qu'ils reconnaissent pour le plus digne !

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PIRITHOUS sortent.

ÉMILIE.

Arcite a un joli visage ; cependant son œil est comme une machine de guerre en réserve ou comme un glaive enfermé dans un fourreau de velours ; la com-

passion et le mâle courage sont côte à côte sur son visage. Palamon a l'aspect plein de menaces ; son sourcil semble sculpté, et, quand il le fronce, il semble attirer dans la tombe les objets qu'il fixe. Cependant quelquefois il change, selon la nature de ses pensées ; ses yeux restent longtemps attachés aux choses qu'il regarde ; la mélancolie lui sied comme l'enjouement sied à son cousin ; mais la tristesse de Palamon se mêle aussi d'enjouement, comme si la gaieté le rendait triste et la tristesse gai. Ces sombres humeurs, qui, chez les autres, sembleraient malséantes, sont chez lui pleines de charme. (On entend les trompettes sonner la charge.) Écoutez comme ces éperons du courage excitent les princes à faire leurs preuves ! Arcite peut me conquérir, et cependant Palamon peut blesser Arcite et gâter son visage. Oh ! quelle pitié qu'une pareille chance ! Si j'étais là, je pourrais leur nuire, car leurs yeux se détourneraient du côté où je serais assise, et ce mouvement pourrait leur faire négliger une parade ou manquer une attaque au moment même où elle serait nécessaire ; il est donc préférable que je ne sois pas présente. (Fanfares ; on crie à Palamon.) Oh ! il vaudrait mieux que je ne fusse jamais née, que d'être la cause de pareils malheurs ! — Qui donc a l'avantage ?

UN SERVITEUR entre.

LE SERVITEUR.

On crie à Palamon.

ÉMILIE.

Alors il a vaincu. Cela devait être ; il portait sur ses beaux traits la victoire, et sans aucun doute il est supérieur à tous les hommes. (Au serviteur.) Courez, je

vous prie, et dites-moi ce qui se passe. (Fanfares. — On crie à Palamon.)

LE SERVITEUR.

Toujours Palamon.

ÉMILIE.

Allez et informez-vous. (Regardant le portrait d'Arcite.) Pauvre chevalier servant, tu as perdu; je portais ton portrait sur la droite de ma poitrine, celui de Palamon était à gauche. Pourquoi? je n'en sais rien : je n'avais pas de but en les plaçant ainsi; c'est le hasard qui l'a voulu. Du côté gauche est le cœur. (On entend d'autres cris et des fanfares.) Palamon avait pour lui le sort. Sans doute cette explosion de cris annonce la fin du combat.

LE SERVITEUR entre.

LE SERVITEUR.

On dit que Palamon tenait le corps d'Arcite à un pouce de la colonne, et le cri général était : A Palamon! Mais bientôt les autres chevaliers le dégagèrent bravement, et en ce moment les deux hardis jouteurs sont aux prises corps à corps.

ÉMILIE.

Que ne se confondent-ils tous les deux en un seul! — Mais à quoi bon? Quelle femme serait digne d'un homme composé de ces deux hommes? La part de chacun, la noblesse particulière à chacun d'eux réunies en un seul, donneraient à toute femme en ce monde le désavantage de la comparaison et la preuve de son infériorité. Les cris augmentent. Est-ce toujours Palamon? (On entend crier : Arcite, Arcite.)

LE SERVITEUR.

On crie maintenant : Vive Arcite!

ÉMILIE.

Je vous en prie, faites bien attention. Ouvrez vos deux oreilles. (Fanfares, clameurs : Arcite victorieux!)

LE SERVITEUR.

L'on crie : Arcite est victorieux!... Écoutez : Arcite est victorieux! La fin du combat est proclamée par le son des trompettes.

ÉMILIE.

Les moins clairvoyants voyaient bien qu'Arcite n'était pas un enfant. Par la lumière du ciel, la majesté et la grandeur de son esprit étaient transparentes en lui, et ne pouvaient pas plus se dissimuler que le feu dans la cire; autant vaudrait voir les humbles rivages entrer en lutte avec les flots lorsque les vents vagabonds les mettent en courroux. Je ne pensais pas que ce pauvre Palamon aurait eu le dessous. Cependant je n'avais pas de raison pour ne pas le penser. La raison n'est pas prophète, tandis que notre fantaisie l'est souvent. Les voici qui viennent : Hélas! pauvre Palamon!

THÉSÉE, HIPPOLYTE, PIRITHOUS, ARCITE avec la couronne de vainqueur. (Fanfares.)

THÉSÉE.

Voyez! c'est là que notre sœur est restée tremblante et inquiète. Belle Émilie, les dieux, par leur divine volonté, vous ont donné ce chevalier. Il est aussi vaillant que le plus brave qui ait jamais revêtu une armure. Donnez-moi tous deux vos mains. Recevez-la, et vous, recevez-le. Soyez unis par un amour qui doit grandir à mesure que vous vieillirez.

ARCITE.

Émilie, pour vous conquérir, je perds l'être qui

m'était le plus cher après vous; mais, si j'estime ce que vous valez, je vous ai encore achetée à bas prix.

THÉSÉE.

O sœur bien-aimée ! il vous parle pourtant du chevalier le plus brave qui ait jamais chaussé l'éperon; sans doute les dieux ont voulu qu'il mourût jeune et célibataire, de peur que sa race ne devînt ici-bas une race de dieux. Sa conduite m'a tellement ravi, qu'Alcide auprès de lui me paraîtrait un saumon de plomb; mais, quand même je m'étendrais en de plus longs détails sur la vaillance de Palamon, votre Arcite pour cela n'y perdrait rien. Car, celui que je vante a rencontré mieux que lui-même. J'ai entendu deux rossignols rivaux frapper, pendant la nuit, l'air du son de leurs gosiers; tantôt l'un chantait plus haut, tantôt c'était l'autre ; puis, le premier reprenait, et tous deux ainsi jusqu'à ce qu'ils fussent hors d'haleine, sans que l'ouïe pût être juge entre les deux musiciens. C'est ce qui eut lieu longtemps entre ces deux guerriers; et ce ne fut que difficilement que le ciel en fit un vainqueur de l'autre. (A Arcite.) Portez avec joie la couronne que vous avez conquise. Quant aux vaincus, que la loi pour eux s'exécute, car je sais que la vie leur pèse. Que cela se fasse ici! La scène ne doit pas se passer sous nos yeux. Partons donc, joyeux, bien que notre joie soit mêlée de peine. Donnez la main à votre conquête, je sais que vous ne la perdrez pas : Hippolyte, j'aperçois une larme qui tombe de vos yeux.

ÉMILIE.

Est-ce là une victoire? Oh! divinités puissantes! où est votre miséricorde? Si votre volonté ne l'avait pas décidé et ne m'ordonnait pas de vivre pour consoler

ce misérable prince privé de l'ami dont la vie lui était plus précieuse que toutes les femmes, moi aussi, je devrais et je voudrais mourir.

HIPPOLYTE.

Oh! c'est pitié que, de quatre beaux yeux qui s'étaient fixés sur une seule personne, il soit écrit qu'il y en ait deux qui doivent nécessairement se fermer.

THÉSÉE.

Le sort le veut. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

PALAMON et SES CHEVALIERS, les bras enchaînes, LE GEOLIER, L'EXÉCUTEUR DES HAUTES ŒUVRES et LA GARDE.

PALAMON.

Il est plus d'un homme vivant qui survit à l'affection de ses amis. Plus d'un père a survécu à l'amour de son fils. Ces réflexions doivent nous consoler; nous mourons, mais accompagnés de la pitié des hommes; vivre toujours, tel est leur désir; mais nous, nous évitons les tristes misères de la vieillesse, nous dupons les pleurésies et la goutte qui, dans les derniers jours, accompagnent les vieillards à tête grise. Nous allons au-devant des dieux, jeunes, sans être ployés par les ans et sans fléchir sous le poids des crimes. Les dieux, pour sûr, nous accueilleront avec plus de faveur que les autres, et nous jugeront plus dignes de partager avec eux leur coupe de nectar, car nous serons des esprits plus purs et sans tache. Mes chers cousins, dont la vie est sacrifiée à cette seule espérance, vous l'aurez vendue à trop vil prix.

LE PREMIER CHEVALIER.

Quelle fin plus belle pouvons-nous désirer? Les vainqueurs ont eu contre nous la fortune, dont les faveurs sont aussi incertaines que notre mort est assurée. Ils ne pèsent pas un grain de plus que nous dans la balance de l'honneur.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Faisons-nous nos adieux, et que notre fermeté fasse rougir la fortune chancelante dont le pied n'est jamais sûr, même sur le terrain le plus solide.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

Allons, qui commence?

PALAMON.

Celui-là même qui vous a conduits à ce dernier banquet doit le goûter avant vous. (Apercevant le geôlier.) Oh! oh! mon ami, mon ami, votre gentille fille me donna autrefois la liberté; celle que j'aurai aujourd'hui durera plus longtemps. Comment va-t-elle, dites-moi? J'ai appris qu'elle n'était pas bien; et la nature de sa maladie m'a fait de la peine.

LE GEOLIER.

Monsieur, elle est rétablie maintenant, et se mariera bientôt.

PALAMON.

Par le peu de temps qui me reste à vivre! je suis bien aise de l'apprendre; je t'en prie, dis-le-lui, recommande-moi à son souvenir, et offre-lui ceci pour augmenter sa dot. (Il lui donne une bourse.)

LE PREMIER CHEVALIER.

Faisons-lui aussi nos présents.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Est-ce une vierge?

PALAMON.

Ma foi! je le pense; c'est une douce et bonne jeune fille, à laquelle je dois plus que je ne saurais lui payer.

TOUS LES CHEVALIERS.

Saluez-la de notre part. (Ils donnent tous leur bourse.)

LE GEOLIER.

Que les dieux vous récompensent, et la rendent reconnaissante!

PALAMON.

Adieu, et que ma vie soit maintenant aussi courte que les adieux que je vous fais! (Il se place sur le billot.)

LE PREMIER CHEVALIER.

Montrez-nous le chemin, courageux ami.

LE DEUXIÈME CHEVALIER.

Nous vous suivrons avec joie. (On entend un grand cri au dedans : arrêtez, qu'on les sauve, arrêtez! Un messager arrive en toute hâte.)

LE MESSAGER.

Arrêtez! arrêtez! arrêtez!

PIRITHOUS entre précipitamment.

PIRITHOUS.

Arrêtez! arrêtez! si vous avez agi avec hâte, maudits soyez-vous! — Noble Palamon, les dieux manifesteront leur puissance dans la nouvelle vie qu'ils vous donnent.

PALAMON.

Cela peut-il être, lorsque Vénus m'a trahi? Que se passe-t-il donc?

PIRITHOUS.

Levez-vous, grand prince, prêtez l'oreille aux nou-

velles que j'apporte, et qui sont à la fois amères et douces.

PALAMON.

Qui me réveille de mon rêve?

PIRITHOUS.

Écoutez : votre cousin montait le cheval qu'Émilie lui avait autrefois donné, un cheval noir, n'ayant pas un poil blanc, ce qui, aux yeux de beaucoup de personnes, diminue son prix pour des raisons superstitieuses, et l'empêcherait d'être acheté malgré sa beauté; il semblait, avec ses sabots, compter plutôt que frapper les pavés d'Athènes; et, sur chaque dalle, il aurait fait un mille si son cavalier, par vaine gloire, lui en eût fait sentir la volonté; piétinant ainsi, l'on eût dit qu'il dansait comme à la musique de ses propres sabots (la musique commença, dit-on, par le frottement du fer); mais tout à coup un caillou envieux, froid comme le vieux Saturne, et, comme lui, recélant en lui-même un feu malveillant, fit jaillir une étincelle ou un éclair sulfurique; le cheval bouillant prit alors ombrage et s'abandonna à tout le désordre que la force donnait à la rébellion : il bondit, il se cabre, il oublie toutes les leçons de l'école, lui qui d'ordinaire y obéissait et se montrait facile à manier. Il hennit de rage à chaque coup de la cravache aiguë qui l'irrite au lieu de le dompter. Il cherche tous les moyens de malice et de ruse pour désarçonner son maître qui le tenait résolûment : car rien ne pouvait ébranler celui-ci, ni le mors qui se retourne, ni les sangles qui se brisent, ni les affreux soubresauts du cheval; il le serrait entre ses genoux si solidement que lorsque l'autre se cabrait, les jambes d'Arcite étaient

plus hautes que sa tête, et semblaient suspendues par un étrange artifice; cependant sa couronne de vainqueur lui tomba de la tête, et dans le même moment le cheval se renversa de tout son poids sur le cavalier. Le malheureux respire, mais, comme le vaisseau qui flotte encore pour être submergé par la vague prochaine; il désire beaucoup avoir un entretien avec vous. Tenez, le voici.

THÉSÉE, PALAMON, HIPPOLYTE, ÉMILIE, ARCITE sur un siége.

PALAMON.

O misérable fin de notre parenté! les dieux sont puissants! — Arcite, si ton cœur, si ton noble et vaillant cœur n'est pas brisé, donne-moi tes dernières paroles! Je suis Palamon qui t'aime quand tu vas mourir.

ARCITE.

Prends Émilie, et avec elle toutes les joies de la vie. Tends-moi ta main; adieu! J'ai compté ma dernière heure. J'ai mal agi envers toi, mais je ne fus jamais traître : pardonne-moi, cousin!... Un baiser de la belle Émilie! C'est fait, prends-la, je meurs. (Il meurt.)

PALAMON.

Que ta belle âme parte pour l'Élysée!

ÉMILIE.

Je veux fermer tes yeux, ô prince! que les âmes bienheureuses t'accompagnent; tu fus un homme juste et bon : et tant que je vivrai, je consacrerai mes larmes à ce triste anniversaire.

PALAMON.

Et moi, je lui dévouerai mon honneur.

THÉSÉE.

C'est dans ces lieux que vous avez pour la première fois combattu, c'est ici que je vous séparai; rendons aux dieux des actions de grâce de ce que vous vivez. (Montrant le corps d'Arcite.) Son rôle est joué, et, bien qu'il fût court, il le joua bien. Votre vie s'est allongée; que la rosée bénie du ciel tombe sur vous! La puissante Vénus a justifié son autel, et sa faveur vous donne celle que vous aimez; notre maître, le dieu Mars, a dignement accompli son oracle en donnant à votre cousin la grâce de la victoire. Les dieux ont tous ainsi témoigné leur justice. — Emportez ce cadavre.

PALAMON.

O cousin! pourquoi faut-il que l'on désire ce qui nous coûte la perte de ce que nous aimons? pourquoi faut-il que le prix de l'amour soit payé aux dépens de l'amitié!

THÉSÉE.

Jamais la fortune n'a joué un jeu plus subtil; celui qui a été vaincu triomphe, et le vainqueur perd la victoire. Cependant les dieux ont été justes. Palamon, votre cousin a fait l'aveu que vous aviez des droits à l'amour de cette dame : car vous l'aviez vue le premier, et le premier vous avez proclamé votre amour pour elle. Il vous la rend comme un joyau dérobé, et vous a prié de lui pardonner. Les dieux m'ont repris mon droit de juge, et eux-mêmes se sont faits les exécuteurs de leur justice; emmenez votre amante; éloignez de cette scène de mort vos amis que j'adopte pour les miens. Soyons tristes un jour ou deux, et rendons à

votre cousin les derniers honneurs. Ensuite nous reprendrons les couleurs de la joie, et nous nous réjouirons avec Palamon. Il n'y a qu'une heure, c'était pour lui que nos cœurs étaient tristes, tandis qu'ils étaient gais pour Arcite; maintenant nous nous réjouissons pour Palamon, et c'est pour Arcite que nous nous affligeons. O divins magiciens des cieux! que faites-vous de nous, pauvres mortels? Dans nos joies, dans nos regrets, dans nos peines, nous ne sommes que des enfants. Soyons reconnaissants de ce qui arrive, et ne discutons pas sur ce qui est au-dessus de notre intelligence. Allons, et conduisons-nous suivant le temps.

(Ils sortent.)

FIN DES DEUX NOBLES COUSINS.

LA

TRAGÉDIE DE VALENTINIEN

(THE TRAGEDY OF VALENTINIAN)

On ne sait à quelle époque cette pièce fut représentée pour la première fois. Nous sommes ici abandonnés du célèbre commentateur de Ben Jonson et de Massinger, M. Gifford. L'édition de Beaumont et Fletcher, 1811, nous laisse souvent sans documents. Nous y voyons seulement que la première publication de cette tragédie eut lieu en 1647. — Vers l'année 1685, le comte de Rochester y fit de nombreuses altérations et la remit au théâtre.

PERSONNAGES.

VALENTINIEN, empereur de Rome.
ÆCIUS, fidèle général de l'empereur.
BALBUS, PROCULUS, CHILAX, LICINIUS, } flatteurs de l'empereur et ses entremetteurs.
MAXIMUS, un grand capitaine, mari de Lucina.
LYCIAS, un affranchi.
PONTIUS, un honnête centurion.
PHIDIAS, ARETUS, } deux hardis et fidèles serviteurs d'Æcius.
AFRANIUS, un capitaine éminent.
PAULUS, un poëte.
LICIPPUS, un courtisan.

EUDOXIE, l'impératrice.
LUCINA, la chaste femme de Maximus.
CLAUDIA, MARCELINA, } servantes de Lucina.
ARDELIA, PHORBA, } deux entremetteuses au service de l'empereur.
TROIS SÉNATEURS, DES MÉDECINS, DES CITOYENS ET DES SOLDATS.

La scène est à Rome.

LA

TRAGÉDIE DE VALENTINIEN

(THE TRAGEDY OF VALENTINIAN)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BALBUS, PROCULUS, CHILAX et LICINIUS.

BALBUS.

Je ne vis jamais chose pareille ; elle n'est pas plus émue, changée, troublée par les espérances qu'on lui met devant les yeux ou par les promesses qu'on lui fait, quelque brillantes et positives qu'elles soient, que je ne le suis par le mouvement de mes propres jambes.

PROCULUS.

Chilax, vous êtes peut-être encore étranger à ces sortes d'intrigues, au moins à Rome. Dites-le-moi, et dites la vérité, avez-vous jamais vu dans le cours de votre vie, dans tous les chemins de séductions féminines que vous avez dû parcourir, car je présume que vous avez été, comme nous, élevé à la même école..

CHILAX.

C'est la vérité.

PROCULUS

Avez-vous, je le répète, dans l'exercice de votre art, vu jamais une telle beauté, une créature aussi rare, une femme qui, sans aucun doute, connaît sa valeur, l'apprécie, et qui doit aimer la flatterie sans laquelle la femme n'existe pas, rester honnête? honnête contre le flux de toutes les tentations? honnête pour un seul homme et pour son seul mari, et lorsqu'elle n'a que dix-huit ans, l'âge où elle ne peut savoir pourquoi elle est honnête?

CHILAX.

Je l'avoue franchement, je ne vis jamais sa pareille et ne la verrai jamais. Car toutes nos dames grecques, toutes celles que j'ai mises à l'épreuve (il est certain que j'en ai éprouvé un cent, je dirais deux cents que je n'exagérerais pas), toutes ces beautés, jeunes filles, veuves ou femmes mariées, quels que soient leur rang ou leur vocation, pourvu qu'elles soient grecques et aient de l'embonpoint (c'était là le principal objet de mon industrie), j'entreprendrais, et cela sans suer sang et eau, Proculus, si j'avais à les éprouver encore, fussent-elles deux fois plus nombreuses que je n'ai dit, je parierais de les faire céder pour moins de mille livres; mais cette jeune femme m'étonne étrangement.

LICINIUS.

Voyez-vous ces bijoux? vous m'avouerez que ce sont de jolies amorces; je puis vous assurer qu'il y a là au moins la moitié des richesses de l'Asie.

BALBUS.

Ceci n'est rien contre les splendides honneurs que

je lui ai proposés. Je l'engageai à réfléchir à tout ce que peut offrir l'ambition, à s'aider dans le vol de ses désirs par les conseils des autres, à les enfler de tout ce que ses rêves pourraient produire, à dépasser tous les exemples que donne l'histoire de femmes glorifiées et jouissant en sécurité des honneurs les plus élevés, et je finis par lui proposer d'être impératrice.

PROCULUS.

Et elle est restée froide devant de telles offres?

BALBUS.

Oui, froide comme une glace que rien ne peut fondre.

CHILAX.

Je l'ai tentée plus encore; j'ai été si loin que je crois qu'elle n'est pas une femme, au moins de celles que nous voyons dans ce siècle.

LICINIUS.

Qu'était-ce donc?

CHILAX.

Je lui ai offert ce qui devait la décider, n'eût-elle pas plus de fiel qu'une colombe : une sûre vengeance de tout ce qui pouvait la haïr, l'abaissement sous ses pieds de toutes les beautés qu'on aurait pu croire comparables à la sienne.

PROCULUS.

C'était joli.

CHILAX.

Je n'ai jamais vu ce moyen manquer; cependant je vous dirai que je lui offris plus encore, et plus que vous tous n'avez pu faire, — une chose qui aurait fait tressaillir une sainte : — La loi serait sa créature, elle la ferait, sa bouche la proclamerait; tout être vivant ver-

rait tomber de ses regards sur lui le bien ou le mal, en dépit de la fortune; on l'appellerait une nouvelle nature, et la mère de tous les siècles; le temps, l'espace lui appartiendraient; et tout ce qu'elle ferait, la vertu boiteuse le signalerait comme une bénédiction pour la postérité; nous recevrions la vie de l'air qu'elle respire et la nourriture des autres éléments dont elle se compose. Enfin, pour tous les hommes, excepté pour l'empereur (et seulement lorsque cela lui plairait), elle ne serait plus considérée comme une mortelle.

LICINIUS.

Et elle vous a entendu?

CHILAX.

Oui, comme un malade qui entend du bruit, ou comme un condamné auquel on lit son arrêt. Que je meure! mais si la vertu peut exister, si c'est autre chose qu'un nom ou un vain titre, si elle est vraiment telle que les niais se plaisent à la peindre, c'est-à-dire une puissance qui nous conserve au delà du tombeau, et fait vivre par delà des siècles les noms de ceux qui la possèdent, cette femme renferme en elle un dieu de vertu.

BALBUS.

Je voudrais que l'empereur fût ce dieu.

CHILAX.

Elle porte en elle, comme les stoïciens, le mépris de la vaine gloire et de ses fausses apparences; elle possède la foi des chrétiens et leur fermeté; la modestie vint au monde en même temps qu'elle; quand elle rougit, c'est la plus sainte chose qu'on puisse voir. C'est le plus beau temple qu'ait pu créer la nature pour y loger la chasteté.

PROCULUS.

N'est-il donc aucun moyen de prendre ce phénix?

LICINIUS.

Pas d'autre que de le réduire en cendres.

CHILAX.

Si elle était grasse, et qu'elle eût la moindre inclination vers l'amour du plaisir et des aises, si elle aimait le luxe, et fût orgueilleuse de se montrer et de se faire adorer, on aurait quelque espoir; mais, sur mon âme, elle est plus chaste et plus froide que le camphre lui-même.

BALBUS.

Je le crois aussi. Car, comme un vaisseau à toutes voiles, elle affronte toutes les vagues de l'intrigue. Je lui demandai, après beaucoup d'offres, comme je me promenais auprès d'elle (chacun de ses pas était un refus dédaigneux), je lui demandai ce qu'elle ferait si l'empereur, devenu fou d'amour, la violentait. Elle me montra du doigt un portrait de Lucrèce qui était suspendu là, et, me lançant un regard courroucé qui brûlait dans ses yeux comme un feu de vestale, elle partit.

PROCULUS.

C'est la première jolie femme qui m'ait mis en déroute. Cependant, j'ai rapproché l'un de l'autre bien des amoureux depuis trente-deux ans.

CHILAX.

Quand je réfléchis à cette femme, la vocation d'entremetteur me paraît une vocation peu ordinaire, une sage et subtile vocation qui ne peut convenir qu'à des esprits posés, discrets et intelligents, et, de même que le professeur du grand Alexandre disait que les livres

de morale ne devaient pas être lus par un jeune homme avant l'âge de vingt-cinq ans, de même ceux qui veulent entreprendre notre profession, je veux parler de celle qui mérite un peu de crédit, s'ils veulent y grandir et y gagner de l'expérience, ne doivent la commencer qu'après avoir reçu la trempe des années, et après de sérieuses études. Enfin, ce n'est certes pas un jeu d'enfant.

BALBUS.

Eh bien, à quoi concluons-nous ?

PROCULUS.

L'empereur doit tout apprendre.

LICINIUS.

Et si les femmes ne réussissent pas mieux?

CHILAX.

Comme il y a dix à parier contre un ?

PROCULUS.

Que nous restera-t-il à faire, sinon que de dresser e nouveaux filets ?

CHILAX.

Allons donc y réfléchir ; et, si rien ne réussit, ce sera la première anguille qui nous aura glissé entre les mains. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

LUCINA, ARDELIA et PHORBA.

ARDELIA.

Vous invoquez toujours cette idole qu'on appelle honneur ! mais, cet honneur pourra-t-il plus tard vous rendre votre jeunesse? Pourra-t-il effacer vos rides?

Attirera-t-il sur vous les regards des hommes lorsque vous serez vieille? L'honneur, qui n'est vraiment un dieu que pour les soldats auxquels, tout bien considéré, il n'apporte d'autre récompense que le danger, l'honneur vous donnera-t-il dans cette vie le respect universel? ou bien, les vulgaires baisers d'un mari, ce supplice d'une femme de sens, vous rendront-ils presque immortelle? Vous êtes dupe de vous-même. L'honneur d'une femme, ce sont les applaudissements des hommes. Le moyen de les obtenir, c'est de se faire voir, de se faire rechercher, et non pas d'ensevelir un pareil bonheur sous un toit enfumé.

LUCINA.

Je n'en veux pas entendre davantage.

PHORBA.

Ce teint blanc et rose, cette précieuse beauté, quand on les tient éloignés du regard des hommes qui leur donne la vie, se réduisent à néant. On n'est vraiment belle que lorsque les hommes le proclament. On douterait du phénix si on ne l'avait pas vu. L'animal qui porte sur son front l'unique corne avec laquelle il résiste aux chasseurs, s'il n'existait que dans les récits ou par la tradition, serait une fable; mais quand la vertu est mise en spectacle, l'honneur est doublé. La vertu ne va que d'une jambe ou même n'existe pas, et l'amour est un sacrilége et non un dieu, quand ils barrent le chemin aux sollicitations des hommes.

ARDELIA.

Après tout, vous pourrez encore aimer votre mari; nous ne venons pas pour faire de vous un monstre.

LUCINA.

Êtes-vous des femmes?

ARDELIA.

Oui bien ! et des femmes que vous remercierez si vous faites gracieusement usage de vos charmes.

LUCINA.

Fi! honte sur vous !

PHORBA.

Hélas! pauvre femme timide! Par mon âme, si vous n'aviez pour plaire que vos pudiques rougeurs, et si j'étais homme, je deviendrais fou d'amour. Voyez quel ornement exquis, quelle délicatesse elles ajoutent au reste !

ARDELIA.

Allons, déesse, allons; vous vous mouvez trop terre à terre; cela ne doit pas être; une sphère plus haute vous attend; venez, soyez femme, acceptez-en le rôle.

LUCINA.

Je vous en prie, laissez-moi.

PHORBA.

Ce serait un péché, chère dame, et un péché qui nous rendrait responsables de votre mélancolie. Vous ne devez pas rester seule; dans la conversation l'on résout les doutes, et l'on rend souples et malléables les choses qui s'accrochent à la conscience.

LUCINA.

Vous êtes des démons...

ARDELIA.

Que, peut-être un jour, vous remercierez de votre damnation.

LUCINA.

Je vous somme, au nom de la chasteté, de ne plus tenter mon âme. Oh! comme vous me semblez laides!

Il n'est pas étonnant que les hommes diffament notre sexe, et nous imputent tous les vices de ce monde, quand vos pareilles portent le nom de femmes. Si vous aviez des yeux pour vous voir vous-mêmes, ou quelque sentiment qui vous élevât au-dessus des viles récompenses que vous attendez de votre métier; si jamais dans votre vie, vous aviez ouï parler de vertu dans quelque région éloignée, comme on entend de loin le tonnerre; si vous aviez eu des pères et eux des âmes; des mères, mais non semblables à vous; si vous aviez en vous quelque autre chose qui ne fût pas un vice, et qui méritât moins que des malédictions; si jamais un de vos ancêtres fût mort pour une action digne de louange, vous vous sentiriez l'âme épouvantée de cette noire corruption où vous êtes tombées, vous vous fuiriez l'une l'autre pour aller vous repentir, et, de vos yeux coupables, vous laisseriez couler assez de larmes pour laver tous les crimes qui vous aveuglent et vous rendent semblables aux bêtes.

PHORBA.

Vous parlez éloquemment, madame; c'est le signe d'une éducation fructueuse; mais il faut que votre zèle religieux y ajoute la sagesse.

ARDELIA à Phorba.

Cette dame est née pour donner la félicité à l'empire, et nous pouvons en remercier les dieux.

PHORBA.

Je vous crois.

ARDELIA.

Si quelque chose peut ramener l'empereur de la carrière sauvage où ses passions le précipitent, c'est



elle : elle peut l'éclairer ; remarquez-le bien, elle est aussi sage que belle.

PHORBA.

Excessivement sage, c'est une merveille en elle, et si religieuse, que, voulût-elle pécher, elle ne le pourrait pas.

ARDELIA.

Ce n'est pas la cause de l'amour qu'elle a entre les mains, c'est celle de l'empire. C'est pour celle-ci principalement que les dieux l'ont fait naître.

PHORBA.

Elle le sait mieux que nous ne pouvons le lui apprendre ; croyez-moi, c'est sur elle que je compte pour une réforme générale, et telle, que l'univers s'en émerveillera.

ARDELIA.

C'est vrai ; je n'ai jamais cru que l'empereur eût sagesse, pitié, et l'amour de son pays, que depuis qu'il a professé son amour pour elle ; que Dieu leur donne des enfants tels que les méritent la vertu de l'une et l'amour de l'autre ! Je m'attends à voir naître d'elle un Numa, ou quelque grand homme plus grand qu'Octave.

PHORBA.

Remarquez aussi comme elle rougit, et quels flots de modestie parcourent toutes ses veines, lorsque nous nommons seulement l'empereur.

ARDELIA.

Si je le remarque ? Oh ! je l'admire aussi ; c'est parce qu'elle réfléchit que, tout en étant aussi belle que le ciel et aussi vertueuse que la vertu même, elle doit à l'empereur tout son dévouement et son obéis-

sance, et elle payera sa dette. Elle sait que, lorsque le bien de la patrie demande son affection, l'obéissance est la clef de toutes les vertus; mais c'est en ce moment-là que, semblables aux flèches de Cupidon, les rougeurs pudiques arrivent à ses joues; et, bien que l'hymen qui la lie à son époux jette ce faible cri : Arrête! Lucina, la générosité et la sagesse qui lui disent d'aimer l'empereur ont un effet plus sûr à la fois et plus heureux; si la résistance première est chaste, le consentement l'est deux fois plus.

PHORBA.

Sa sévérité pour nous...

ARDELIA.

Est une sage sévérité...

PHORBA.

Que j'apprécie et que j'aime; elle montre un sentiment exquis en réprimandant les personnes insensées qui se mêlent de demander tout haut ce qui doit rester privé entre les princes.

ARDELIA.

Quelle femme nous sommes destinées à servir!

LUCINA.

Sortez, sortez d'ici; vous êtes les agents de votre propre avarice, et non ceux du prince. Est-ce là la vertueuse doctrine que vous voulez m'enseigner? Suis-je une femme sur laquelle on puisse greffer vos vices? Si je n'avais pas eu une mère, et pour mère une femme dont la réputation qui lui survit changerait en bien le mal lui-même, je douterais de moi, tant j'ai été fouillée jusque dans les replis les plus secrets de l'âme et de l'honneur. Pourquoi, vous qui peut-être, en un temps, avez été aussi chastes que

moi, et plus belles sans doute, car vos figures, comme d'anciens palais richement construits, nous montrent encore de belles ruines; pourquoi, après avoir été des anges, êtes-vous devenues des démons? Au nom de la honte, au nom de notre sexe, au nom de ce que vous avez été (car les cèdres dépouillés par le temps ont eu de nobles branches autrefois), si vous avez quelque espoir d'un ciel autre que cette cour et d'une autre vie que celle-ci qui s'évanouira comme un rêve en ne laissant que des remords, de grâce, ne vous étudiez pas à faire mal parler de vous. Laissez les femmes vivre comme elles l'entendent; si elles doivent faillir, qu'elles trouvent leur ruine en elles-mêmes, et ne les y aidez pas de vos conseils pestiférés.

ARDELIA.

Madame, vous êtes si excellente en tout, et je dois vous le dire avec admiration, vous avez des joies si pures et des craintes si douces, votre colère est si généreuse que, pour ma part, je serais tentée de vous offenser encore pour vous entendre quand vous êtes courroucée; les femmes qui manquent de cette vivacité de sentiments (je la veux semblable à la vôtre ou je la compte pour rien), ne sont que des niaises ou des lâches.

PHORBA.

Elle serait indigne d'un rang illustre, si elle ne savait pas froncer le sourcil pour qu'on paye sa colère d'un baiser dérobé; la colère, telle que cette dame nous la montre, offre de si délicieux périls, que je vous demande, ô dieux! lequel de vous pourrait échapper à cet enchantement.

LUCINA.

Je lis dans vos cœurs. Que vos noirs péchés de-

meurent en vous! que le prix auquel vous vendez la chasteté des femmes vertueuses se change en maladies qui vous rongent les os! Je vous méprise; tous les filets que vous étendez sous mes pas pour y faire tomber ma vertu, je les balaye devant moi comme des toiles d'araignée. Allez, dites à l'empereur que vous avez rencontré une femme que, ni sa propre personne presque semblable à celle d'un dieu, ni l'univers qu'il gouverne, ni les trésors qui payeraient le monde entier, ni toutes les gloires attachées au nom de César, ni les honneurs qu'il m'offre, ni les espérances, ni les présents, ni les éternelles flatteries, ni quoi que ce soit qui lui appartienne, ni ses tentations, ni la perspective d'être appelée la mère de l'empire et la reine de toutes les divinités qu'il vénère, ne pourront rendre une prostituée.

ARDELIA.

Quel terme! vous vous méprenez sur nous, madame!

LUCINA.

Dites-lui qu'une seule chose m'a lassée, c'est d'avoir subi les discours de ses esclaves et de ses matrones, nourrices de ses crimes; que les dieux me pardonnent! mais quant à céder à sa folie, et être réduite à aimer la luxure, assurez-le bien (en lui disant que les lèvres qui prononcent ces paroles sont prêtes à les sceller de mon sang), assurez-le que cela ne sera jamais. J'ai un noble époux, dites-lui cela aussi, un noble nom, une noble famille, et enfin, — une conscience, telle est la réponse que vous aurez à faire. Quant à vous, votre vie est la honte de mon sexe, mourez meilleures! (Elle sort.)

PHORBA.

Que nous reste-t-il à faire?

ARDELIA.

Elle nous l'a dit : mourir, car il n'y a plus moyen de vivre ici, j'en suis sûre.

PHORBA.

Rien n'a prise sur elle.

ARDELIA.

Nous avons perdu des trésors. Et pourtant, madame Vertu, vous pouvez encore trébucher, si la chance le veut!

PHORBA.

Que les vers la rongent! Elle a presque gâté le métier.

ARDELIA.

Si belle! c'est mauvaise éducation, Phorba.

PHORBA.

Si les femmes prenaient l'envie de voir ce prodige et qu'elles se laissassent convertir...

ARDELIA.

Cela peut arriver, Phorba; mais si cela arrive, je veux qu'on fasse des eunuques de tous les jeunes gens. Venez, allons réfléchir; il ne faut pas qu'elle nous échappe; il y a toujours certain moment dans lequel, si on le trouve, les femmes se laissent conduire sans bride. (Elles sortent.)

SCÈNE III.

MAXIMUS et ÆCIUS.

MAXIMUS.

Non, mon noble ami, je ne puis blâmer les nations

qui secouent le joug de cet extravagant jeune homme; le monde entier (je le dis à l'ombre de notre loyauté et des sentiments d'affection qui nous lient l'un à l'autre), le monde gémit sous le poids de son sceptre. Où sont maintenant la vertu, l'honneur, le jugement et la sagesse? Qui choisit-on, qui appelle-t-on au gouvernement de l'empire, sinon des entremetteurs et des chanteuses? Oh! mon Æcius, la gloire du soldat, la fidélité des hommes nés pour le bien, sont, faute d'occupation, suspendues aux murailles en ruines comme des coquillages sur un rocher. Vous seul, et moi qui vous aime d'une amitié qui m'est plus précieuse que la faveur...

ÆCIUS l'interrompant.

Assez, mon digne ami; bien que ce soit là des vérités, et bien que ces tristes vérités demandent une réforme ou au moins quelque amélioration, rappelez-vous cependant, Maxime, que nous ne sommes que des sujets; l'obéissance à ce qui se fait, la tristesse pour ce qui se fait mal, voilà tout ce que nous pouvons nous permettre; les cœurs des princes sont semblables aux temples des dieux; jusqu'à ce que des mains impies en souillent les offrandes, un pur encens y brûle toujours. Nous ne devons pas l'éteindre parce que les prêtres qui touchent à ces choses sacrées sont méchants; considérons ce que nous sommes, par qui nous sommes; à quelles lois nous nous trouvons liés et à quel maître de ces mêmes lois; disons-nous que la majesté souveraine a droit à l'obéissance des hommes et ne doit pas être discutée, puisque les anges et les dieux s'assujettissent aux mêmes règles que les mortels, peut-être même à de plus sévères encore; et alors nous

ne voudrons pas, comme des fous désespérés, et à contre-temps, donner des ailes à nos colères dangereuses, et manquer à notre honneur.

MAXIMUS.

Mon noble ami, vous dont les leçons n'ont jamais lassé mon oreille, pesez bien ce que je vous dis, et ne croyez pas que je parle par ambition; car, par les dieux! cela n'est pas. Pourquoi donc, Æcius, sommes-nous ce que nous sommes? pourquoi sommes-nous devenus si misérables?

ÆCIUS.

Vous allez retomber dans votre accès de fièvre?

MAXIMUS.

Non! non! — Ne sommes-nous plus les fils des Romains et les héritiers de leur fortune, mais seulement des Gaulois conquis? — Notre corps n'est-il qu'un carquois pour les flèches du Parthe? Pourquoi cet empereur, cet homme que nous honorons, cet homme qui devrait être un dieu...

ÆCIUS.

Vous êtes trop curieux.

MAXIMUS.

Permettez-moi de continuer... Pourquoi ce maître de nos jours...

ÆCIUS.

Je ne veux pas vous entendre parler ainsi.

MAXIMUS.

Je serai modéré. — Pourquoi se laisse-t-il si pauvrement entraîner au mal, devant nous qui restons de muets spectateurs? Ne jugez pas mal ce que je dis, je ne sème pas de dangers dans mes paroles. Mais enfin pourquoi, et dans quel but, sommes-nous les fils

de pères fameux, et nés à Rome? Pourquoi leurs vertus sont-elles inscrites dans mille batailles gagnées à force de courage? Pourquoi leur gloire survit-elle au temps? Je crois, moi, que c'est pour notre exemple.

ÆCIUS.

Vous parlez noblement.

MAXIMUS.

Sommes-nous donc les graines de ces grands hommes pour serrer la main des entremetteurs et des vils espions, pour donner des baisers à l'ignominie et pour la courtiser comme une maîtresse? (Æcius fait un mouvement.) — Permettez encore, — vous direz que l'empereur est jeune, et, par cela même, plus disposé à recevoir les impressions de la volupté que celles de la sagesse. Cela peut être. Mais pourquoi ces plaisirs, c'est là le nom que le peuple donne à ses goûts, excèdent-ils la modération d'un homme? Allons, disons-le, mon ami, soyons justes; ce sont des vices, et de tels vices qu'ils ébranlent l'édifice de notre réputation dans toutes les nations étrangères.

ÆCIUS.

Vous fouillez la plaie trop profondément, et je dois vous le dire, ce langage tenu par tout autre que par vous serait téméraire et puni comme tel. Je vous en prie, humiliez votre esprit. Je vous crois fermement honnête, autrement vous ne seriez pas mon ami, et ce que vous venez de dire avec tant de franchise, vous croyez l'avoir dit dans l'intérêt de l'empire; cependant, prenez garde, digne Maximus, toutes les oreilles ne distingueraient pas dans vos paroles ce que j'y découvre; et vous trouveriez peu de gens pour vous donner les mêmes avis, mais beaucoup qui vous pousseraient

plus loin et même au pire : considérez, mon ami, que nous ne sommes que des ombres auxquelles d'autres donnent le mouvement : et, bien que nos plaintes s'assortissent au temps où nous vivons, tout acte serait impie; rendez-moi digne d'être votre ami par une commune loyauté, et ne me contraignez pas à n'en être digne qu'en vous blâmant. Car si mon âme, au-dedans de moi (et de cette âme font partie mes justes affections), si mon âme voulait détourner mon corps de la fidélité qui consiste dans l'obéissance, et mettre le gouvernail confié à ma vertu entre les mains de la révolte, quand j'aurais les grandes qualités des Brutus et leurs inspirations, quand ma cause aurait des apparences de justice plus grandes que la leur, tout dévoué que je sois à ma fortune, eh bien, cette âme téméraire, assez audacieuse pour me prêcher la désobéissance, servirait de premier exemple aux autres. Dites que le prince, comme je veux le croire, paraisse vicieux, qui sait s'il ne l'est pas pour mettre à l'épreuve notre loyauté? Mais, supposons qu'il soit un mauvais prince, sommes-nous les feux capables de le purifier? Non, non, mon très-cher ami, ce n'est pas la colère qui domptera l'éléphant, et l'homme qui veut apprivoiser un lion ne le prend pas par les dents.

MAXIMUS.

Ne me jugez pas mal.

ÆCIUS.

L'honnêteté de nos actions, la lumière, chaste et rougissante comme le matin, qui sort d'une vie vertueuse et dévouée, voilà ce qui peut ramener en arrière le prince entraîné; alors il verra clair, et il ne se repentira sincèrement de ses erreurs que lorsque

les âmes transparentes de ses sujets réfléchiront ses traits comme en un miroir.

MAXIMUS.

Mon très-honorable ami, je suivrai votre conseil : l'empereur paraît, je vous laisse avec lui. Puisse-t-il prospérer comme nous l'aimons tous deux. (Il sort.)

VALENTINIEN entre, causant avec CHILAX.

VALENTINIEN.

Sont-ce là vos meilleures nouvelles?

CHILAX.

Les meilleures que nous sachions, sire.

VALENTINIEN.

Partez, et dites à Maximus de venir me trouver.— Ce sont tous des imbéciles; ma propre tête me servira mieux. — Ah ! c'est vous, Æcius! Eh bien, les soldats sont-ils tranquilles?

ÆCIUS.

Plus tranquilles, je l'espère, sire.

VALENTINIEN.

J'ai appris qu'ils s'amusaient à censurer aigrement ma vie de plaisir; bref, veulent-ils se révolter contre moi?

ÆCIUS.

Les dieux les en préservent, sire! Et quant à leurs censures, ils sont de si mauvais juges, qu'avec un don de dix sesterces, je parierais leur faire chanter vos louanges plus haut qu'ils n'ont chanté vos plaisirs.

VALENTINIEN.

Je te crois. — Es-tu amoureux, Æcius?

ÆCIUS.

Oh ! non, sire; je suis trop rude pour les dames, et

les embrassements d'un homme qui ne connaît que le bruit des camps briseraient leurs tendres corps.

VALENTINIEN.

Ne le redoutez pas; elles sont plus robustes que vous ne le croyez; elles soutiendraient le choc; l'impératrice jure que vous êtes un vigoureux soldat; moi, je sais que vous êtes brave.

ÆCIUS.

Tout mon mérite a son origine dans vos bonnes grâces.

VALENTINIEN.

Dites-moi sincèrement... car vous avez assez de franchise pour dire...

ÆCIUS.

...Tout ce qui vous intéresse, c'est à moi qu'il convient de parler, comme à vous de pardonner.

VALENTINIEN.

Que disent les soldats de moi? répétez-moi leurs paroles elles-mêmes. Ne les atténuez pas, cher Æcius, mais employez les gestes et les expressions dont ils se servent entre eux.

ÆCIUS.

Je dirai tout à votre majesté, mais à la condition que vous ne vous en irriterez pas. Car, si les dieux descendaient vivre parmi nous, ceux-là même que nous regardons comme les plus rigides, on n'a qu'à faire boire ces gens-là, et ils ne se gêneraient pas pour les censurer, eux aussi.

VALENTINIEN.

Allez au fait.

ÆCIUS.

Eh bien, pour commencer, ils disent que vous

dormez trop, ce qui leur fait croire que votre majesté est trop sensuelle et laisse user ses forces dans la paresse et la volupté; et, quand vous ne dormez pas, vous buvez trop; l'ivresse leur fait craindre les soupçons d'abord, ensuite les proscriptions; et, lorsque vous ne dormez ni ne buvez, vous courez trop les femmes, et ils affirment que le résultat doit en être de briser l'intelligence, d'émousser la pointe de l'honneur, et de faire ressembler ceux qui doivent être les bastions et les remparts de l'empire à des maîtres d'armes, à des pieds-plats qu'on méprise, mais je ne les crois pas; et, quand bien même ce serait des vérités, votre vertu suffit à les corriger.

VALENTINIEN.

Ils parlent avec franchise.

ÆCIUS.

Ils disent plus (j'use de la liberté que me donne votre grâce, et ces soldats bavarderaient encore quand une épée leur traverserait le gosier!), ils disent que depuis peu, comme Néron, et avec le même oubli de votre gloire, vous vous êtes mis en veine de jouer du *violon*; c'est leur terme.

VALENTINIEN.

Ce sont des rêves d'ivrogne, Æcius.

ÆCIUS.

Je l'espère, sire. — Ils ajoutent que vous vous étudiez à la cruauté, que vous ambitionnez plutôt d'être redouté pour le sang que vous verserez qu'aimé pour votre clémence, ce qui fait, disent-ils, que les peuples vous méprisent. Ils comptent vos années et vos actions par les morts de ceux dont la fidélité et le courage vous ont fait empereur. Ils disent en

outre que vous nourrissez avec la graisse de l'empire d'étranges sangsues qu'ils appellent des entremetteurs; des créatures fainéantes et débauchées qui vous dupent; des gens faits de papier (c'est leur terme), sur lequel sont inscrits et scellés pour certain usage tous les secrets péchés de la fortune de chacun.

VALENTINIEN.

Quel est le péché qui vient après? car je m'aperçois qu'ils ne pensent guère à m'épargner.

ÆCIUS.

Pas plus qu'à vous offenser, sur mon âme, sire! Mais ces gens-là (il n'est pas au pouvoir d'un homme de les en empêcher), quand une fois ils sont oisifs et repus, ils faut qu'ils bavardent.

VALENTINIEN.

Continuez.

ÆCIUS.

J'ai déjà trop parlé, sire.

VALENTINIEN.

Je veux tout savoir.

ÆCIUS.

Il ne convient pas que vos oreilles entendent toutes ces folies; il n'en peut résulter aucun profit à votre majesté, à moins que vous ne soyez coupable de ces crimes.

VALENTINIEN.

Il se peut que je le sois; continuez donc.

ÆCIUS.

J'ai toujours appris à obéir, et je ne m'en défendrai jamais.

VALENTINIEN.

Ne cherchez pas d'excuses.

ÆCIUS.

Ils s'affligent, sire, de voir les nations que notre antique vertu a conquises au prix de longues marches, au prix de la faim, au prix de tant de nobles existences, secouer l'obéissance de Rome ; ils murmurent de voir leurs aigles vaillantes confiner leur gloire dans des villes obscures, elles qui étaient habituées à emporter des royaumes dans leurs serres ; ils demandent à grands cris des ennemis, et disent à leurs capitaines : « Les fruits de l'Italie sont fades; donnez-nous l'Égypte ou l'Afrique sablonneuse pour y déployer notre valeur, menez-nous là où nos glaives pourront dépecer des viandes et rencontrer le danger qui aiguisera notre appétit. Ici nos armes et nos corps, faits pour vêtir l'airain étincelant, sont les premières émoussées, les seconds vieillis par l'oisiveté et par les femmes. » Alors ils se remettent à crier : « Où sont les Germains, les Espagnols ou les Gaulois? Amenez-nous-les; laissez le fils de la guerre, l'homme d'acier, le grand Mithridate, venir à nous comme une tempête avec ses Parthes ailés qui cachent la face du ciel sous des pluies de flèches ; nous oserons encore combattre en vrais Romains. » Plus tard, comme des soldats fatigués après une longue marche, ils comptent leurs blessures, se plaignent en pleurant de n'en avoir pas davantage, ou qu'elles ne soient pas plus profondes, tant ils sont fiers de ces cicatrices qui les rendent beaux. D'autres fois, assis dans l'espace qu'occupait un ancien camp, semblables à de tristes pèlerins, ils se racontent les temps passés, les travaux de Jules et de Germanicus, et s'étonnent que Rome, dont les sommets se couronnaient de gloire, oublie maintenant

l'usage des conquêtes; ils blâment votre majesté et disent : « Qu'est-ce qui nous gouverne? Resterons-nous ici comme des statues? Nos pères étaient-ils les fils des Mores fainéants? Nos princes étaient-ils des Perses? Rien que de la soie et de la mollesse! Malédiction sur ceux qui, les premiers, ont donné à Néron le goût du libertinage et du sang, à Tibère la crainte et les soupçons, à Caligula tous les vices! car c'est de cette source que leurs successeurs... ce sont eux qui disent ces choses, sire.

VALENTINIEN.

A merveille! Mais pourquoi les écoutez-vous?

ÆCIUS.

Pourquoi les méritez-vous? J'en prends les dieux à témoins! J'entends ces accusations avec plus de douleur et de déplaisir que si je sentais ma vie s'écouler, jour par jour, comme les grains qui tombent du sablier.

VALENTINIEN.

Selon toutes les apparences, vous les croyez, ou au moins vous désirez qu'ils disent vrai. Prenez-y garde, il vaudrait mieux pour vous construire votre propre tombeau et vous y précipiter tout vivant que d'affronter la colère d'un prince.

ÆCIUS.

Je suis vieux, sire. Dix ans de plus ajoutés à ma vie ne sont rien. Si donc ma vie vous plaît, prenez-la; mais, je vous en prie à genoux, si les services rendus (laissez-moi me vanter que quelques-uns des miens ont été dignes de remarque) méritent quelque considération; si toutes mes actions, les hasards de ma jeunesse, les froids, les chaleurs brûlantes, les priva-

tions souffertes pour vous et pour l'empire, ne sont pas à vos yeux des crimes, je vous en conjure, par ce nom même de soldat que vous avez imprimé sur mon front, ne me laissez pas tomber aux mains de ces misérables.

VALENTINIEN.

Je ne vous comprends pas.

ÆCIUS.

Ne permettez pas que ce corps qui a vu bravement son sang couler pour César, et qui semblait avide de blessures pour sa sûreté, après avoir échappé aux glaives, aux lances, aux javelots, aux flèches, contre lesquels ma poitrine nue était ma seule armure, après avoir affronté les mers et les déserts altérés, devienne la proie d'esclaves et de vils délateurs. Je lis dans vos regards le courroux et la mort; je suis marqué pour le meurtre, et je sais que ma franchise fait de moi un homme de trop en ce monde : j'accepte l'arrêt; seulement, ô sacré César! ma suprême demande, c'est de mourir en Romain.

VALENTINIEN.

Levez-vous, vous êtes toujours mon ami et digne de mon affection. Réformez les soldats, je tâcherai de me réformer moi-même. Allez, conservez votre commandement, et soyez heureux.

ÆCIUS.

Que César vive de longs jours! (Il sort.)

CHILAX entre.

CHILAX.

Maximus attend votre majesté.

VALENTINIEN.

Dis-lui que je vais le rejoindre dans la galerie. — L'honnêteté de cet Æcius, qui est vraiment le boulevard de l'empire, a pénétré si profondément en moi, qu'il me semble que je pourrais me repentir et me laver de tous mes péchés. J'en excepte ma passion pour cette femme; elle est si belle que, lors même que je serais Dieu, elle enflammerait mon sang. (Ils sortent.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTINIEN, MAXIMUS, LICINIUS, PROCULUS, CHILAX, sont en train de jouer aux dés.

VALENTINIEN.

Allons, il faut tenir contre moi. Il n'est pas juste que je néglige la fortune quand elle m'est favorable.

LICINIUS.

Je veux mourir si j'ai d'autre enjeu à faire que mes habits ou des billets à terme. Vous avez, sire, tout mon argent.

PROCULUS.

Et le mien.

CHILAX.

Et le mien aussi.

MAXIMUS.

A moins que votre majesté ne nous fasse crédit.

VALENTINIEN.

Pas de la moindre obole.

LICINIUS.

Alors j'expose le pavillon de mon jardin.

VALENTINIEN.

Avec le verger?

LICINIUS.

Oui, si vous le désirez.

VALENTINIEN.

C'est bien. (Après avoir jeté les dés.) A vous.

PROCULUS.

Ils sont perdus.

LICINIUS.

Adieu mes figuiers!

VALENTINIEN.

Qui met encore?

CHILAX.

Jouons mon cheval, sire.

VALENTINIEN.

L'espagnol gris-pommelé?

CHILAX.

Lui-même.

VALENTINIEN, après le coup de dés.

Il est à moi.

CHILAX.

C'est vrai.

MAXIMUS.

Votre petit cheval a été vite étrillé.

CHILAX.

Cela semble ainsi; la même chose peut arriver à votre jument si la chance le veut.

MAXIMUS.

Que voulez-vous dire?

CHILAX.

Rien, seigneur; je me lamente de ma mauvaise fortune.

VALENTINIEN.

Allons, Maximus, vous n'avez pas coutume de reculer ainsi.

MAXIMUS.

Par le ciel, sire, j'ai tout perdu.

VALENTINIEN.

Vous avez encore cet anneau.

MAXIMUS.

Il n'est pas fait pour être joué, sire.

VALENTINIEN.

Quelque gage d'amour? Je vous dis de le mettre là.

MAXIMUS.

Je supplie votre majesté de me demander plutôt l'une des maisons que je possède.

VALENTINIEN.

Comme vous êtes devenu étrangement passionné pour cette babiole! Si je vous gagne cet anneau, vous pourrez le racheter quand vous voudrez, demain ou après-demain, à votre gré: je n'en ai point de souci. Je ne joue que pour profiter de ma chance; ce ne sont pas des anneaux qui me rendront plus riche.

MAXIMUS.

Jetez vos dés, sire. Le voici.

VALENTINIEN.

A vous! soyez de bon jeu. — Il est à moi.

MAXIMUS.

Votre Majesté a un bonheur persévérant. Demain, si c'est votre bon plaisir, j'en payerai le prix.

VALENTINIEN.

Demain vous l'aurez sans rien débourser ; mais je le garde aujourd'hui ; c'est ma victoire. Cher Maximus, maintenant que j'y pense, allez trouver Æcius, et dites-lui de passer sur-le-champ les cohortes en revue. J'ai entendu dire qu'elles se mutinaient pour leur paye ; allez lui prêter aide ; quand vous saurez le chiffre de ce qui leur est dû, vous aurez tout l'argent qu'il faudra, et quelque chose de plus pour arrêter leur langue.

MAXIMUS.

Je vous obéis, sire ; que les dieux vous conservent toujours dans ces pensées !

VALENTINIEN.

Bientôt je les verrai défiler moi-même.

MAXIMUS.

Que les dieux vous gardent ! (Il sort.)

VALENTINIEN.

A quel emploi pensez-vous que servira cet anneau ? Vous êtes tous des compagnons qui ne savez rien que par routine, comme les oiseaux qui répètent des leçons.

CHILAX.

C'est pour la jeune dame.

VALENTINIEN.

Mais de quelle façon ?

CHILAX.

J'avoue que je n'en sais rien.

VALENTINIEN.

Priez pour celui qui le sait. Allez-moi chercher un affranchi qui ne l'ait jamais vue. (Chilax sort. — Aux autres.) Voyez à faire de la cour un paradis.

LICINIUS.

Nous vous obéirons.

VALENTINIEN.

Qu'elle soit pleine de magnificences! que les musiciens abondent! que tous les arts soient mis à contribution, car c'est aujourd'hui mon effort suprême. Et dans le cas où vous ne réussiriez pas encore, j'ai un dernier stratagème qui aura la vertu de la faire fléchir, s'il y a en elle quelque autre chose que la vertu. Dites aux femmes d'avoir une apparence plus grave dans leur accueil.

PROCULUS.

C'est bien, sire.

VALENTINIEN.

Oui, elles sont trop zélées.

CHILAX et LYCIAS entrent.

CHILAX.

Voici l'affranchi.

LYCIAS.

Longue vie à César!

VALENTINIEN.

J'ai besoin de vous, Lycias; rentrons et je vous donnerai mes instructions. — Si jamais femme fut fragile, elle aussi devra succomber. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

CLAUDIA et MARCELINA.

CLAUDIA.

Qu'a donc notre maîtresse? Depuis quelque temps elle n'a aucun souci de voir de la compagnie.

MARCELINA.

Je l'ignore, elle craint peut-être que toute société ne se compose que de séducteurs.

CLAUDIA.

Ce serait une peur d'enfant.

MARCELINA.

Quelles sont les dames qui vinrent la voir dernièrement? Venaient-elles de la cour?

CLAUDIA.

Oui, Marcelina, ce sont de graves institutrices! elles ont l'air de vieilles poignées d'épées ciselées.

MARCELINA.

C'est vrai, ma fille; car çà et là, malgré leur surface dorée, on peut découvrir, aux endroits où l'or est usé, qu'elles ont l'âge de fer.

CLAUDIA.

Si mon jugement n'erre pas, elles ont été radoubées comme de vieux vaisseaux vermoulus.

MARCELINA.

Cela peut être.

CLAUDIA.

Car, si vous observez leur gouvernail, il pend piteusement.

MARCELINA.

Elles ont probablement passé la ligne. Voudrais-tu vivre, Claudia, assez longtemps pour leur ressembler?

CLAUDIA.

Ressembler à ces vieux chambranles? que le ciel ait pitié de moi et de tout ce qui est jeune; je préférerais faire la drôlesse jusqu'à trente ans! Oui, tant que je serai capable d'endurer la tempête et de supporter bravement le choc des combats, tant que mes cordages siffleront dans l'air, tant que je pourrai résister à tous les coups de vents, tant que je pourrai porter mes batteries et les décharger, je vivrai volontiers, Marcelina; mais non, jusqu'à ce que les coquillages s'attachent aux flancs du navire.

MARCELINA.

Tu es dans le vrai, folle : qui donc, en effet, voudrait vivre, abandonnée par les plaisirs, pour rester près de la mire et montrer le but aux flèches des autres. — N'est-il pas venu aussi des hommes?

CLAUDIA.

Des gens bien mis, et, je m'en doute, des entremetteurs à cinq à la livre!

MARCELINA.

Comment le savez-vous?

CLAUDIA.

Ils m'ont donné de grands éclaircissements là-dessus.

MARCELINA.

Prenez garde, Claudia.

CLAUDIA.

C'est à eux de prendre garde, le printemps arrive.

MARCELINA.

Ils m'ont semblé de nobles visiteurs.

CLAUDIA.

Vous le croyez, Marcelina ; moi, je les ai observés, et, par cette honnête lumière (il est encore matin.) toute révérence réservée à leurs pourpoints dorés et à leur maroquin de Milan...

MARCELINA, interrompant.

Tu es une étrange fille, Claudia.

CLAUDIA.

Je dis que vous vous trompez : Je décide que ce sont des crabes de cour qui suivent un chemin tortueux pour gagner leur vie. Je les reconnais à leurs chausses.

MARCELINA.

Silence, notre maîtresse arrive. Qui donc est avec elle ?

LUCINA et LYCIAS avec l'anneau de Maximus

CLAUDIA.

Un été qui la cite à comparaître.

MARCELINA.

Assez là-dessus, folle.

LYCIAS.

Madame, que répondez-vous à votre époux ?

LUCINA.

Dites-lui, je vous prie, que je suis soumise à sa volonté.

LYCIAS.

Pourquoi pleurez-vous, madame ? Excellente dame, personne ne veut vous offenser.

LUCINA.

Je vous supplie de me dire, monsieur…

LYCIAS.

Quoi donc, madame?

LUCINA.

Servez-vous l'empereur?

LYCIAS.

Je le sers.

LUCINA.

Dans quelles fonctions?

LYCIAS.

Je suis au service de sa chambre.

LUCINA.

Êtes-vous esclave aussi de ses volontés?

LYCIAS.

Quand ses ordres sont honnêtes et justes.

LUCINA.

Êtes-vous Romain?

LYCIAS.

Oui, noble dame, je suis de Mantoue.

LUCINA.

Quelles fonctions exerçaient vos parents?

LYCIAS.

L'un d'eux était préteur.

LUCINA.

Prenez garde de souiller sa renommée.

LYCIAS.

Pourquoi, respectable dame?

LUCINA.

Je vous enjoins de me dire, si vous savez qu'il y ait dans ce message quelque autre chose que ce que l'honnêteté, la confiance et l'obéissance vertueuse d'un

serviteur peuvent autoriser; en ce cas, prenez garde, et venez à mon aide.

LYCIAS.

Madame je ne suis pas un vil agent...

CLAUDIA, à part.

Je veux me pendre s'il ne l'est pas.

LYCIAS.

Ni un vil entremetteur de débauche. Votre époux m'a prié de lui rendre ce service; je l'ai fait; c'est à vous de venir ou de ne pas venir.

LUCINA.

J'irai, monsieur.

LYCIAS.

Ne venez pas si vous vous méfiez de moi.

LUCINA.

Vous me paraissez si honorable et si honnête, et le témoignage que vous m'apportez est si positif, que je vous crois.

LYCIAS.

Pourquoi vous tromperais-je? si j'étais suborné pour faire cette infamie, l'argent et celui qui le gagnerait ainsi pourraient-ils prospérer?

LUCINA.

Vous parlez bien, monsieur. Je voudrais que tous ceux qui servent l'empereur eussent la même manière de voir.

CLAUDIA, à part.

Ils sont tous *ad unguem*.

LUCINA.

Je vous prie de dire à mon seigneur que j'ai reçu le signe de sa volonté, et que je ne manquerai pas de me rendre auprès de lui; mais, cher monsieur, un

mot de plus avant de partir; je vous supplie de donner le moins de publicité possible à ma présence au palais.

LYCIAS.

Je vous obéirai, madame; je vous souhaite toute sorte de félicités.

LUCINA.

Je vous remercie. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

Tumulte et bruit au dehors. ÆCIUS entre poursuivant PONTIUS, et suivi de MAXIMUS.

MAXIMUS.

Modérez-vous, Æcius.

PONTIUS.

Arrêtez, seigneur; je suis Romain et soldat.

MAXIMUS, retenant Æcius.

Je vous en prie, monsieur.

ÆCIUS.

Tu es un menteur et un traître. (A Maximus.) Laissez-moi libre, ou par les dieux, mon ami, vous me rendrez dangereux. (A Pontius.) Comment oses-tu entraîner les soldats à la sédition, moi vivant? Pourquoi sèmes-tu la rébellion parmi eux, au moment même où je les passe en revue?

PONTIUS.

Écoutez-moi.

MAXIMUS.

Êtes-vous un homme?

ÆCIUS.

Oui, un homme de cœur et loyal, Maximus. Si ce traître reste vivant, nous sommes déshonorés.

MAXIMUS.

Mais écoutez ce qu'il peut vous dire.

ÆCIUS.

Ce serait le moyen de lui pardonner; je suis de nature indulgente; s'il parlait humblement, je lui ferais grâce

PONTIUS.

Je vous en supplie, mon noble général.

ÆCIUS.

Il en trouve déjà le moyen. (A Maximus.) Faites-moi place; un seul coup; et s'il m'échappe ensuite, je lui pardonne!

PONTIUS.

Si je vous appelle mon noble général, ce n'est point par crainte! Je n'ai jamais eu de souci de la mort; si vous voulez me tuer, réfléchissez, non pas au pouvoir que vous avez de le faire, mais au motif qui vous y pousse; c'est vrai, je vous reconnais pour mon général, et cette grande prérogative vous donne sur moi droit de vie et de mort; mais exercez ce droit avec justice.

ÆCIUS.

Il argumente avec moi; par le ciel, c'est un rebelle.

MAXIMUS.

Je vous en prie, pesez les raisons que vous pouvez avoir pour agir ainsi.

ÆCIUS.

Mes raisons! ne l'ai-je pas surpris prêchant les soldats sur la vie oisive qu'ils mènent et sur le déshonneur d'obéir à un prince qui ne pense qu'aux femmes? Ce sont là ses propres paroles, ami.

MAXIMUS.

Ces paroles, Æcius, furent dites imprudemment (ce fut là votre faute, une grande faute, Pontius), mais dans la bouche d'un homme qui a soif de guerre et d'une noble occupation, elles peuvent être pardonnées. Le traître, c'est celui dont le cœur héberge de coupables pensées, et non celui dont la bouche prononce en l'air un discours de mauvaise humeur!

ÆCIUS.

Pourquoi le protégez-vous? Allez! ce n'est pas honnête.

MAXIMUS.

Ne me calomniez pas, ce serait moins honnête encore, Æcius; toute votre amitié et l'affection que vous prétendez avoir pour moi, ôtez-en l'honnêteté, n'est plus qu'une faveur comme celle que vous donnez à un esclave aujourd'hui pour le faire pendre demain. Est-ce pour en arriver là que vous m'appelez votre ami?

ÆCIUS.

Pardonnez-moi. La force de l'amour que je porte à mon pays me fait quelquefois m'oublier moi-même. Sachez que, malgré tous mes efforts pour dompter mes passions, je ne suis pourtant pas un dieu. (A Pontius.) Quant à vous, monsieur, dont les paroles corruptrices se sont répandues dans l'armée comme un poison, et jettent un brouillard contagieux sur l'éclatante loyauté, remerciez d'abord ce noble gentilhomme; sans lui vous seriez mort. Maintenant, je vous enlève votre grade, et votre titre de soldat...

PONTIUS.

Puis-je encore parler?

MAXIMUS.

Écoutez-le.

ÆCIUS, continuant.

Tant qu'Æcius aura sa renommée à garder, ou au moins son commandement, vous ne porterez pas les armes pour Rome, monsieur.

PONTIUS.

Je ne les porterai jamais contre elle. L'homme condamné a pourtant le privilége de parler, seigneur. Il n'y aurait pas sans cela d'égalité devant les lois.

MAXIMUS.

Je vous prie de l'écouter, Æcius; peut-être la faute qu'il a commise, et que je trouve grande, si on la pèse dans la balance de la miséricorde, peut n'être qu'une faute téméraire et non un crime odieux.

ÆCIUS.

Parlez.

PONTIUS.

C'est vrai, seigneur, vous m'avez surpris, fatigué de la paix, et mes paroles étaient aussi déguenillées que ma fortune; c'est vrai, j'ai parlé aux soldats du souverain que nous servons; et je les ai plaints d'avoir un empereur qu'entraînent loin de nous les jeux et l'escrime, et je l'ai aussi blâmé de sa passion pour les femmes.

ÆCIUS.

Dites le reste, monsieur.

PONTIUS.

Et probablement je lui ai donné de ces bénédictions que donnent assez souvent les soldats, c'est vrai; je leur ai dit aussi que nous restions à Rome pour lui prouver que nous pouvions aller nus, et nous passer

de viandes et d'argent; que nous pouvions, lorsque ses esclaves boivent du vin, avoir soif. Je leur ai dit encore que les arbres et les racines étaient nos meilleures ressources, et les femmes, qui nous entretiennent par charité, nos nourrices, nos lits, nos foyers et nos tailleurs. Enfin, car il faut que vous entendiez aussi mon plus grand crime, je leur ai dit qu'aux temps où reviendrait la guerre, nos corps couverts d'escarres et de rhumatismes, usés par les mauvais logements, les fièvres et les besoins perpétuels, seraient plus aptes à dire des prières, et même à se coucher dans la tombe qu'à combattre l'ennemi sur des béquilles. Il est probable aussi que je leur conseillai de changer leurs lances guerrières en charrues, leurs boucliers et leurs glaives, tout rouillés par le sang de tant de nations, en bêches et en serpes qui pourraient leur gagner de l'argent, et leurs aigles vaillantes en geais ou en sansonnets pour siffler : *Ave! Cesar,* sur son passage, et recevoir en récompense un millier de drachmes; autrement nous n'attraperions jamais que des années et des feuilles de salade.

ÆCIUS.

Pensez-vous que ce fussent des discours à tenir par un capitaine, par un homme qui doit donner l'exemple?

MAXIMUS.

C'était trop dire.

PONTIUS.

Seigneur, je ne cherchais pas à les détourner de l'empire, ni à tirer leur glaive d'acier contre César; que les dieux me haïssent à jamais si la pensée m'en est venue! Donnez-moi seulement de l'occupation, et

le moyen de vivre ; au lieu de voir en moi un coupable et un semeur de mutineries, mon épée vous dira, si vous voulez bien me maintenir au poste que j'occupe, et me placer en face des plus audacieux ennemis de Rome, mon épée vous dira que je suis honnête, que j'aime mon pays, et que je n'estime ma vie qu'autant qu'elle est consacrée à César. Je vous en prie à genoux, ne faites pas compte des vaines paroles de ma langue grossière ; elles furent dictées par le besoin de Pontius et non par son cœur. Vous m'avez vu, et vous aussi, seigneur, faire jadis quelque chose pour mon pays. Vous avez pu voir les blessures que j'ai reçues et données ; je n'étais ni un lâche ni un traître.

ÆCIUS.

Tout ce que vous dites vous accuse, Pontius; vous êtes cassé, et sur mon honneur et par l'amour que je porte à César, vous ne serez jamais réintégré par moi dans vos fonctions ; je ne veux pas qu'il y ait dans mon camp une langue qui ose murmurer la sédition même entre ses dents; quand je gouverne, les soldats doivent obéir; s'ils manquent de quelque chose, leur dévouement et la promptitude de leur service feront plus pour redresser leurs torts que tout leur bavardage et leur désir de changement.

PONTIUS.

Je vous quitte alors; si ma fortune n'est plus attachée à la vôtre, mes prières vous accompagneront toujours; que les dieux vous donnent la victoire partout où vous combattrez ! Vous ne pouvez pas *casser* mes souhaits.

ÆCIUS à Maximus.

Allons, seigneur, retournons au camp.

MAXIMUS.

Hélas! pauvre Pontius! (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

CHILAX à une porte, LICINIUS et BALBUS à une autre.

LICINIUS.

Eh bien?

CHILAX.

Elle est arrivée.

BALBUS.

Alors, je vais retrouver l'empereur. (Il sort.)

CHILAX.

Vous ferez bien... Les musiciens sont-ils bien placés?

LICINIUS.

Parfaitement.

CHILAX.

Licinius, vous et Proculus, recevez-la dans la grande chambre; quand elle entrera, vous me laisserez seul; ah! écoutez-moi, Licinius. Priez ces dames de continuer leurs sollicitations, mais avec un peu plus de discrétion. — Encore un mot.

LICINIUS.

Parlez.

CHILAX.

Les bijoux et les colliers de perles sont-ils disposés sur son chemin?

LICINIUS.

Ne vous en inquiétez pas. (Il sort.)

VALENTINIEN, BALBUS et PROCULUS entrent.

VALENTINIEN.

Eh bien ! est-elle arrivée?

CHILAX.

Oui, sire; mais il vaudrait mieux que Votre Majesté ne se fît voir qu'en dernier lieu.

VALENTINIEN.

Je le pense aussi. Faites évacuer le palais, Proculus.

PROCULUS.

La chose est faite, sire.

VALENTINIEN.

Ne soyez pas trop brusques avec elle.

CHILAX.

Votre Majesté peut compter sur nous. Veuillez vous retirer; prenez courage; laissez-nous faire. Nous ne sommes pas des novices en ces sortes de choses.— Écoutez, sire, je crois nécessaire que l'on retienne les femmes de chambre dans le vestibule, sans quoi elles pourraient nuire à la réussite.

VALENTINIEN.

Vous avez raison.

CHILAX.

Rappelez-vous où vous devez être, Proculus.

PROCULUS.

Soyez tranquillé.

VALENTINIEN, BALBUS et PROCULUS sortent.

LUCINA, CLAUDIA et MARCELINA entrent.

CHILAX.

Elle entre. (Haut.) Où sont les gens de la suite?

L'empereur demande son cheval pour aller prendre l'air.

LUCINA.

Je suis aise de le trouver absent; cela m'ôte un peu la peur. Mais je le connais, et je recommence à trembler. Honneur, si jamais tu eus un temple dans le cœur d'une faible femme, si jamais la modestie brûla son encens à tes autels, viens à mon aide, et donne-moi des forces.

CHILAX.

Noble madame, vous êtes la bienvenue à la cour, la très-bien venue. Vous êtes étrangère ici, madame?

LUCINA.

Oui, selon mes désirs.

CHILAX.

Merveilleusement étrangère! aussi vous avez besoin d'un guide, je pense.

LUCINA.

C'est vrai, j'en ai besoin d'un bon.

CHILAX.

Je vous offre mes services, madame; mais dites-moi, avez-vous résolu de fréquenter la cour?

LUCINA.

Oh! non, monsieur, je l'espère bien.

CLAUDIA.

Vous êtes un courtisan, monsieur?

CHILAX.

Oui, ma belle enfant.

CLAUDIA.

Cela se devine à l'empressement avec lequel vous vous mettez en avant. Je vous en prie, combien vous ont coûté ces chausses?

CHILAX.

Voudriez-vous les porter?... Madame, vous avez là une spirituelle servante.

MARCELINA.

Deux, monsieur, sans quoi vous nous marchandez.

LUCINA.

Laissez là votre bavardage; mon mari est-il ici? Dites-le-moi, je vous en prie, monsieur.

CHILAX.

Il est ici, chère dame, il sera charmé, extrêmement charmé, merveilleusement charmé que vous veniez le visiter. Je veux vous guider.

LUCINA.

Où me mènerez-vous?

CHILAX.

Mais, vers votre époux.

LUCINA.

Est-il si difficile, monsieur, de le trouver dans ce palais, sans guide? car je ne voudrais pas vous donner cette peine.

CHILAX.

Oh! je le ferai volontiers, puisque vous êtes étrangère; et ce n'est pas une peine que de rendre service à une si vertueuse beauté; en outre...

MARCELINA.

On voit bien qu'il veut venir avec nous.

CLAUDIA.

Laissons-le prendre l'amble.

CHILAX.

Il ne convient pas à une dame de votre rang de s'avancer sans être accompagnée.

LUCINA.

J'ai mes deux suivantes, monsieur.

CHILAX.

Je veux dire, sans un homme; vous verrez l'empereur?

LUCINA.

Hélas! monsieur, je ne suis pas en état.

CHILAX.

Vous êtes assez bien; il vous en saura un gré merveilleux.

LUCINA.

Vous me flattez, cher monsieur, assez sur ce sujet.

CHILAX.

C'était seulement pour parler.

LUCINA.

Voulez-vous que nous avancions; puisqu'il faut que je sois accompagnée, prenez votre place, je vous prie.

CLAUDIA.

Et nous, monsieur, aurons-nous notre tour?

CHILAX.

Donnez-moi le temps.

MARCELINA.

Et vous nous promettez.

CHILAX.

Je ne vous promets rien.

CLAUDIA.

Promettez-nous, et tenez parole.

CHILAX.

Voilà de joyeuses dames!

LUCINA.

Ce sont des folles. Ouvrez la marche, je vous prie, monsieur. (Ils sortent.)

LICINIUS, PROCULUS et BALBUS.

LICINIUS.

Elle monte les escaliers. Maintenant, la musique! Nous étudierons l'effet qu'elle produira sur elle. — Ici des parfums.

PROCULUS.

Découvrez tous les joyaux.

LICINIUS.

Silence. (Musique.)

CHANSON.

Voici venir le printemps robuste;
Les fleurs jaunes d'or, ou d'un bleu merveilleux
Appellent délicatement les regards;
Les roses qui rougissent en s'épanouissant
Invitent l'homme à les cueillir;
Les lis plus blancs que la neige,
Les chèvrefeuilles pleins d'un doux miel,
Emblèmes de l'amour, s'écrient :
Mesdames, si l'on ne nous cueille pas, nous mourrons.

Le printemps robuste a résisté :
L'incarnat pudique, la blancheur éclatante
Invitent délicatement à l'amour
Chaque femme, chaque jeune fille.
Les cerises qui s'embrassent en mûrissant
Invitent l'homme à les goûter.
Les pommes mûrissent sur les branches
Qui vous serrent gentiment la taille:
Emblèmes de l'amour, toutes s'écrient :
Mesdames, si l'on ne nous cueille pas, nous mourrons.

SECONDE CHANSON.

Écoutez, mesdames, vous qui méprisez
Les volontés du tout-puissant Amour.

Craignez les exemples, et soyez sages :
La belle Calisto fut une nonne.
Léda, se sauvant vers un ruisseau,
Pour échapper aux désirs de l'homme,
Et s'imaginant que l'amour n'est qu'un rêve,
Devint amoureuse d'un cygne argenté.
Danaé, dans sa tour de bronze,
Insensible à l'amour, l'accueillit sous forme de pluie.

Écoutez, belles dames qui êtes prudes,
Ce que peut faire le puissant Amour.
Craignez la fière domination de cet enfant.
Il force la chaste lune à aimer.
Vesta qui veille aux feux sacrés
Que partout les espions environnent,
Et qui n'a pas, même en rêve, de lascifs désirs,
Aime et meurt au pied de ses autels :
Il peut, dans une seule petite heure,
Rebâtir Ilion plus belle, et l'incendier de nouveau.

CHILAX, LUCINA, CLAUDIA et MARCELINA entrent.

LUCINA.

Plût au ciel que mon seigneur fût ici! car maintenant j'ai peur. O mon anneau, si tu as été contrefait, ou dérobé, comme je le soupçonne par tout ce qui m'arrive, hélas! tu as trahi ta maîtresse. — Je vous en prie, monsieur, avançons; je voudrais voir mon mari.

CHILAX.

Dites-moi, madame, comment vous trouvez cette musique?

LUCINA.

L'air m'en plaît; mais les paroles en sont lascives et peu convenables pour l'oreille d'une dame.

CHILAX.

Toutes les autres en sont charmées.

LUCINA.

C'est sans doute parce qu'elles ont le cœur à l'amour.

LICINIUS.

Madame, vous êtes la bienvenue dans ce palais. — Qui accompagne madame? Il lui faut un cortége.

LUCINA.

Vous vous trompez, monsieur, je n'ai pas besoin d'une suite, comme si je venais en triomphe.

LICINIUS.

On veut vous honorer.

PROCULUS.

Ah! c'est noble à vous, madame, de venir ainsi à la cour, de bonne grâce, et en voisine. L'empereur vous en remerciera.

LUCINA.

Oh! non, monsieur, je ne mérite pas ses remercîments.

PROCULUS.

Si, par votre présence.

LUCINA.

Messieurs, excusez-moi : croyez-le, je viens trouver mon mari sur ses ordres, sans quoi je ne serais pas dans ce palais.

LICINIUS.

Qu'importe, madame? Puisque vous êtes ici, vous êtes la bienvenue; et l'empereur, qui vous aime...

LUCINA.

Assez, monsieur; je ne suis pas venue pour entendre vos leçons.

PROCULUS.

Parbleu! nous vous garderons ici; oui, noble dame, nous vous garderons ici tout un mois.

LUCINA.

Les dieux m'en préservent, monsieur... C'est une vie que j'abhorre.

PROCULUS.

Écoutez. (Il lui parle bas.)

LUCINA.

Non, monsieur.

PROCULUS.

Vous êtes la femme la plus extraordinaire...

LUCINA.

Comment cela, monsieur?

PROCULUS.

Par le ciel! ce que je vous dis est vrai, et vous vous en convaincrez.

LUCINA.

Moi! j'aimerais mieux la mort; vous pouvez l'en informer.

PROCULUS.

N'est-ce pas pitié, messieurs, que cette dame (je vais vous traiter rudement, mais sans vous blesser, madame), n'est-ce pas pitié qu'une telle dame vive seule, et qu'une beauté si divine ne soit qu'une riche tapisserie contre un mur?

LUCINA.

Cher monsieur, excusez-moi. Je ne suis point une merveille, et je ne suis pas venue ici pour cela; vous faites injure à mon mari en me retenant. Il osera vous dire par ma bouche, bien que vous apparteniez à l'em-

pereur, qu'il n'a pas une femme pour l'abandonner à vos indignes stratagèmes.

BALBUS.

Bien, bien, madame. Malgré tout ce que vous pouvez penser de nous, vous êtes la bienvenue, et vous serez la bienvenue.

LUCINA.

Prouvez-le, en me conduisant vers mon mari bien-aimé, et non en me prodiguant les flatteries. (On découvre une table pleine de bijoux.) Vous pouvez tirer ce rideau ; je les ai vus, il n'y en a pas qui vaille la moitié de mon honnêteté.

CLAUDIA.

Est-ce placé là pour qu'on en prenne ?

PROCULUS.

Oui, mademoiselle, c'est offert à votre maîtresse.

MARCELINA.

Autrement, monsieur, nous prendrions...

BALBUS.

Il y en a d'autres de moindre valeur qui sont destinés à vos mérites.

CLAUDIA.

Comme des habits moins beaux pour votre corps.

LUCINA.

Les dieux me tueront auparavant !

LICINIUS.

Il vaut mieux mourir dans les bras de l'empereur. Allons, ne vous courroucez pas, chère dame, ce ne sont que des causeries.

PHORBA et ARDELIA entrent.

PHORBA.

Où est cette étrangère? Des joncs, mesdames, des joncs! Des joncs aussi verts qu'en été pour cette étrangère [1]!

PROCULUS.

Voici des dames qui viennent vous voir!

LUCINA.

Vous vous en allez donc? Je vous comprends, vous jouez votre rôle.

PROCULUS.

C'est plutôt politesse, madame; nous voyons arriver meilleure compagnie que la nôtre; nous ne faisons que vous lasser, nous vous quittons donc seulement pour une heure, et nous ramènerons près de vous votre époux bien-aimé. (Ils sortent.)

LUCINA.

Alors, je vous remercierai. — Je suis trahie, c'est certain! eh bien, Lucina, si ta vertu doit succomber, puisse la terre, qui, après ta mort, fera pousser de tes cendres un jardin, faire circuler dans les plantes la séve de ta vertu vivante; qu'elle ne garde rien de toi, et que le soleil brûlant dessèche tes fautes!

PHORBA.

Vous êtes bien venue.

ARDELIA.

Me bénisse le ciel! Comment avez-vous trouvé le chemin de la cour?

1. Avant l'usage des tapis, on étalait des joncs sur les planchers; on les renouvelait pour honorer les visiteurs.

LUCINA.

Je ne sais pas; je voudrais n'en avoir jamais foulé le sol.

PHORBA.

Je vous prie de me le dire, chère noble dame (chère amie, aimez-nous un peu, car nous vous aimons beaucoup), ce palais n'est-il pas un paradis?

LUCINA.

C'en est un pour ceux qui n'en connaissent pas d'autre que le plaisir; l'humble paradis de ma maison me plaît bien davantage.

ARDELIA.

Avez-vous entendu la musique?

LUCINA.

Trop.

PHORBA.

Il ne faut pas être si revêche; en vérité, cette robe est la plus jolie qu'on puisse voir, Ardelia; quand vous avez mis cette robe, madame, ce n'est pas pour être de fâcheuse humeur.

ARDELIA.

Comment vous portez-vous? Hélas! pauvre femme, comme elle a froid!

LUCINA.

Tranquillisez-vous; je suis aussi bien que possible, et je serai bien portante si vous voulez bien me permettre de l'être. — Où est mon mari? c'est pour le trouver que je suis venue ici.

PHORBA.

Nous vous conduirons près de lui : il est dans la galerie.

ARDELIA.

Nous vous montrerons en même temps toute la cour.

LUCINA.

Montrez-moi Maximus, et j'aurai vu tout ce que je désire voir.

PHORBA.

Venez donc, nous serons vos guides; en marchant, nous vous raconterons de jolies historiettes, madame, qui vous rendront gaie. Vous n'êtes pas venue ici pour être triste.

LUCINA.

Je ne voudrais pas avoir de raison pour l'être. (Elles sortent.)

CHILAX et BALBUS entrent.

CHILAX.

Maintenant, une douce musique! Cours, Balbus.

BALBUS.

Je vole.

CHILAX.

Pendant ce temps-là, les femmes continueront leurs efforts; si elle leur résiste, ce sera le tour de l'empereur. Écoutez. (On fait de la musique.)

VALENTINIEN et LUCINA entrent.

LUCINA.

Salut à Votre Majesté! où sont mes femmes?

VALENTINIEN.

Elles sont sages et s'amusent à regarder les magnificences de la cour que vous dédaignez. Vouliez-vous donc, madame, vous échapper, et ne pas me voir?

LUCINA.

Je supplie Votre Majesté de considérer qui je suis et à qui j'appartiens.

VALENTINIEN.

Je le sais.

LUCINA.

Croyez-moi, sire, je ne deviendrai jamais une mauvaise femme.

VALENTINIEN.

Vous pouvez être une amie au moins pour l'homme qui vous aime plus que vous n'aimez votre vertu.

LUCINA.

Oh! sacré César!

VALENTINIEN.

Vous ne devez pas vous agenouiller devant moi.

LUCINA.

Regardez-moi, et si vous êtes assez cruel pour abuser de ma faiblesse, songez à la colère des dieux. Cette beauté tente-t-elle votre âme? Je la cacherai loin de vos yeux, ou bien je la couvrirai de lèpre, et vous me chasserez en me maudissant. Mon bien-aimé mari vous a toujours fidèlement servi, il a combattu dans vos guerres, comme s'il eût été avide de mourir pour César; il ne fut jamais traître, et jamais sa vie ne fut souillée par une mauvaise action.

VALENTINIEN.

Je le sais.

LUCINA.

Sa renommée et sa vie ont grandi ensemble et se sont étendues comme deux cèdres pour ombrager votre diadème. Oh! si vous avez en vous quelque chose d'humain, ne permettez pas qu'il soit déshonoré pour

avoir possédé une femme fidèle; que ma vertu ne soit pas le coin qui le fende en morceaux! Non, je ne crois pas que vous soyez un débauché. Ces hommes de mauvaise vie vous calomnient. Vous êtes César, le père de l'honneur de l'empire, vous approchez trop de la nature divine pour outrager la plus faible de toutes les créatures, une femme!

VALENTINIEN, à part.

Je n'ose lui dire... (Haut.) Levez-vous, belle Lucina, je ne voulais qu'éprouver votre caractère; vous êtes honnête, et, avec les éloges que vous méritez, je vais vous conduire à votre mari, et vous remettre entre ses mains. Essuyez vos beaux yeux. (A part.) Celui qui veut le mal peut ralentir, mais ne peut jamais éteindre l'ardeur qui le brûle comme un enfer. (Ils sortent.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHILAX, LICINIUS, PROCULUS, et BALBUS.

CHILAX.

C'est fait, Licinius.

LICINIUS.

Comment?

CHILAX.

J'ai honte de le raconter. S'il y a une justice au

monde, nous sommes des scélérats, et nous méritons la récompense qui leur est due.

BALBUS.

Si la chose est faite, je l'accepte, il n'est plus temps de s'en repentir. Tirons le meilleur parti de notre métier.

PROCULUS.

La peste du métier! Pourquoi notre maître n'a-t-il pas arrêté sa pensée sur une beauté dont la vertu fût attachée à quelque tissu d'or, qu'un bijou pût dompter, ou qui eût quelque mari désireux d'honneurs à tout prix? S'il faut qu'il ait des femmes, s'il ne peut vivre sans elles, pourquoi ne prend-il pas celles qui connaissent le *sport* d'avance, et sont d'autant plus capables de recommencer. En effet, une femme telle que celle-ci, quand bien même elle serait emportée d'assaut après un long siége, après de longs travaux, ou bien achetée à force de millions intelligents, restera toujours aussi froide qu'un glaçon; l'on fondrait plutôt un morceau de cristal; un inerte caillou s'enflammerait plutôt de lui-même! mais ces femmes-là ne donnent pas plus de chaleur que des cendres à peine chaudes, au foyer d'un vieillard.

LICINIUS.

Une vraie courtisane nous aurait épargné tous ces embarras, et peut-être aurait-elle été tout aussi saine. La chose une fois faite, elle n'aurait rien perdu de sa réputation; mais vraiment cette chasteté...

PROCULUS.

La peste soit d'elle! Pourquoi les femmes ne seraient-elles pas aussi libres que nous? Elles le sont en effet, et plus que nous encore, mais ce n'est pas

ouvertement. Plus nous nous montrons téméraires à leur égard, mieux nous sommes accueillis; et il n'est rien que nous ne puissions dire qu'elles n'écoutent de toutes leurs oreilles, j'en excepte la vérité.

CHILAX.

Voici l'empereur, silence! allons-nous-en, et si nous pouvons nous repentir, rentrons chez nous et prions. (Ils sortent.)

VALENTINIEN et LUCINA entrent.

VALENTINIEN.

Votre seule vertu, maintenant, c'est la patience; prenez garde, préservez votre honneur... Si vous parlez...

LUCINA.

Tant que je pourrai ouvrir la bouche, tant que j'aurai un souffle au service de mes paroles, je crierai et demanderai justice.

VALENTINIEN.

La justice ne vous entendra pas; je suis la justice.

LUCINA.

Infâme ravisseur, ne me tueras-tu pas? Amer poison de l'empire, regarde-moi; oui, si tes yeux coupables osent voir cette ruine que ta sauvage luxure a mise de niveau avec le déshonneur, cette destruction sacrilége d'un temple, cette œuvre impie qui ferait rougir ta mère, la mère d'un tel fils!... regarde et maudis-toi. Les dieux te trouveront (ils sont mon seul refuge aujourd'hui), ils te trouveront, car ils sont justes. Que l'horreur et la vengeance t'environnent désormais! L'empire, sur lequel tu pèses comme un cauchemar, te vomira comme un poison; les gens ver-

tueux ne laisseront de toi que la légende de tes crimes. Les femmes, les jeunes filles tremblantes accumuleront leurs vœux contre toi; tes propres esclaves, quand ils apprendront cela, te haïront; et ceux que tu as corrompus seront les premiers à se détacher de toi. Si tu me laisses vivre, les soldats, fatigués de ta tyrannie, rompront les liens de l'obéissance, et agiteront contre toi la pointe acérée de leurs glaives.

VALENTINIEN.

Ces paroles ne servent à rien, pas plus que les soupirs de votre agonie. Si j'ai péché, madame, accusez-en celle qui m'a séduit; maudissez-en la première cause, l'enchantement qui m'aveugla; maudissez ces beaux yeux, maudissez cette beauté divine, et maudissez aussi votre vertu.

LUCINA.

Voleur orgueilleux, quelle restitution pourras-tu me faire?

VALENTINIEN.

Je veux toujours vous aimer et vous honorer.

LUCINA.

Tu ne le peux plus. Ce qui était mon honneur, tu l'as tué; peut-il y avoir de l'amour dans la violence?

VALENTINIEN.

Vous serez toujours à moi.

LUCINA.

Oh! j'aime encore mieux ta scélératesse que tes flatteries; la première t'appartient, mais les autres ne sont qu'une vile contrefaçon. Fuis loin de moi, ou tue-moi par prudence et pour ta sûreté; car je suis pire que tu n'es; tu peux encore prier et trouver grâce;

moi! je suis à jamais perdue! mais si tu me laisses vivre, tu te perdras aussi.

VALENTINIEN.

Je ne crains pas d'autre perte que celle de l'amour. Je suis au-dessus de tout.

LUCINA.

Appelez vos entremetteuses et vos entremetteurs dorés; qu'ils triomphent et chantent aux oreilles de César : « Lucina a succombé, la chaste Lucina est conquise! » Grands dieux! quelle misérable chose cet homme a fait de moi! car je ne suis plus une épouse pour Maximus, je ne suis plus une compagnie pour les femmes vertueuses; je ne puis réclamer ni famille ni patrie, je n'ai plus qu'un nom : la concubine de César! — O sacré César (tel est le titre qu'il faut te donner), l'empire, la hache et les faisceaux qui sont les signes de la justice, les feux qui toujours brûlent pour appeler sur toi le bonheur, l'adoration d'un peuple, la gloire des combats, tout ce que les éléments ont mis à ton service; la bonne foi, cette lumière, la justice et la clémence, ces soleils de la lumière; et la piété, semblable aux étoiles; toutes ces bénédictions te furent-elles données par les dieux eux-mêmes pour violer les femmes? Ces malédictions que l'on jette à ses ennemis, celles que les Sabins lancèrent au ciel quand Romulus, comme toi, leur ravit leurs filles, je les appelle sur ta tête, plus nombreuses et plus pesantes encore!

VALENTINIEN.

Cela ne sert à rien.

LUCINA.

Que les péchés de Tarquin soient rappelés sur toi!

et que sur toi pèse la responsabilité de tous les viols! à toi la honte, à toi le meurtre! Sois partout un exemple, et un exemple terrible! — Hélas! où la pauvre vertu pourra-t-elle vivre, si moi j'ai succombé? Que peuvent faire de moi tes honneurs et tout l'empire, qu'une plus glorieuse prostituée?

VALENTINIEN.

Ou une femme meilleure! mais si vous voulez être aveugle, et dédaigner mes offres, que peut-on y faire? Allons, laissez là ces lamentations; elles ne sont qu'un vain bruit. Je suis toujours le même homme, ce serait à recommencer (soyez donc plus sage), que, je le jure par cette sacrée lumière, je recommencerais. Vous êtes si excellente, si bien faite pour être ravie; je crois que sans cela vous ne me plairiez pas...

LUCINA.

Oh! scélérat!

VALENTINIEN.

Vous êtes tellement née pour l'étonnement d'un homme, que ma raison m'abandonne et me laisse sans aide pour me diriger. Le dieu d'amour lui-même était là, devant moi, il n'avait d'yeux que pour vous; dites-moi, en toute sincérité, si je pouvais faire autrement que d'errer. Si vous voulez être à moi, seulement à moi (car vous êtes si précieuse, que je serais jaloux qu'un autre vous possédât, et même jetât les yeux sur vous; et votre époux téméraire saura qu'il éloignait de mon trône une offrande qui est trop belle pour ses propres autels), vous serez la plus puissante ici-bas; je vous placerai plus haut que je ne suis moi-même. Si vous ne le voulez pas, acceptez ce qui est fait, soyez muette. Pour prix de cette résignation, vous

pourrez avoir toujours recours à moi, je vous honorerai, et vous serez ce que vous étiez auparavant; si vous le divulguez, sachez que je suis au-dessus des fautes que je commets, et mes fautes j'ai le droit de me les pardonner. Car si votre réputation, la chose une fois connue, peut souffrir des interprétations vulgaires, la mienne restera ce que je commanderai qu'elle soit. Les princes peuvent être quelquefois l'objet de médisances obscures, mais ils portent un glaive à double tranchant contre les censures faites à voix haute. Votre mari ne peut vous venir en aide, ni l'armée; votre mari est ma créature, les soldats sont mes armes, ils frappent où je leur ordonne de frapper, je les nourris; les dieux eux-mêmes ne sauraient être irrités de cette action; s'ils m'ont voulu le plus grand, ils me veulent aussi le plus heureux, et je ne le serais pas sans le plaisir que je me suis donné. Réfléchissez, adieu. Vous trouverez vos femmes arrivées dans votre maison avant vous. Elles ont eu leur distraction aussi, et elles en ont été plus reconnaissantes que vous. (Il sort.)

LUCINA.

Que la destruction te trouve! — Maintenant, quel chemin prendrai-je? mon honnête maison frémirait de me donner un abri; mon époux doit me fuir; ma famille (tous les membres en sont honnêtes et veulent rester tels), ma famille me repoussera, pas un voisin ne voudra me connaître! quelle femme osera me regarder sans rougir? Chacune d'elles, me montrant au doigt, quand je passerai, s'écriera : « Tenez! la voilà, regardez-la bien, petits enfants; c'est elle, cette jolie dame, remarquez-la. » O mes tristes fortunes! est-ce

là le prix de la vertu? est-ce la récompense de mes prières matinales pour obtenir la protection du ciel? Hélas! il n'y a pas, je le vois, d'autre dieu que la force, il n'y a pas d'autre vertu vivante que la sensualité et le crime, autrement comment serais-je aujourd'hui si misérable!

MAXIMUS et ÆCIUS entrent.

ÆCIUS, en entrant à la cantonnade.

Que Titius se mette à la tête de la compagnie que quitte Pontius, et qu'il aille inspecter les retranchements.

MAXIMUS, apercevant Lucina en pleurs.

C'est vous, ma mie, que faites-vous ici, et en cet état?

ÆCIUS.

Lucina tout en pleurs! l'injure doit avoir été grande.

MAXIMUS.

Levez les yeux, et dites-moi pourquoi vous êtes ainsi? (Il voit son anneau.) Mon anneau! ô mon ami, j'ai deviné! — Vous à la cour, mon âme?

LUCINA.

Oui, cet anneau m'y a conduite.

MAXIMUS.

Relève-toi et retourne à la maison. — J'ai mes craintes, Æcius : ô mon meilleur ami, je suis ruiné! — (A Lucina.) Va, Lucina, déjà dans tes yeux pleins de larmes j'ai lu ton outrage, déjà j'ai trouvé César. Va, beau lis, fleur à la tige penchée! va, mon cygne argenté, et chante toi-même ton triste *requiem!* va, Lucina, et si tu l'oses, survis à cet outrage.

LUCINA.

Je ne le veux pas.

ÆCIUS.

Est-ce l'anneau que vous perdîtes au jeu?

MAXIMUS.

Lui-même, lui-même, Æcius, cet anneau maudit, ma vie et toute ma fortune. Il a plu à mon noble maître, à l'empereur, pour tous mes services, pour les dangers courus contre ses ennemis, de faire de moi mon propre entremetteur. Est-ce là de la justice, oh! mon Æcius! ai-je vécu pour souffrir cela?

LUCINA.

Adieu pour toujours, monsieur.

MAXIMUS.

Adieu! c'est un triste mot; mais il sied à ta bouche, Lucina. Cependant il me semble que nous ne devrions pas nous séparer si légèrement; nos amours ont poussé trop vigoureusement, ils ont de trop profondes racines pour que ce mot aigu d'adieu puisse les séparer si vite. Embrasse-moi, je ne trouve point de César ici; ces lèvres n'ont pas le goût des lèvres du ravisseur, je le crois, et n'est-ce pas vrai?

LUCINA.

Oh! c'est vrai.

MAXIMUS.

Je veux le croire, car tu as été toujours tendre et fidèle. — Elle l'était vraiment, Æcius.

ÆCIUS.

Et elle l'est toujours.

MAXIMUS.

Un mot encore — oh! ma Lucina, oh! ma consolation, bénédiction de ma jeunesse, vie de ma vie!

ÆCIUS.

J'en ai vu assez pour ébranler mon obéisssance! ô dieux justes, retenez moi! ceci est trop criminel!

MAXIMUS.

Pourquoi l'a-t-on choisie, elle, pour en faire une concubine? — Ah! tu étais trop chaste pour moi. Coulez, fontaines transparentes comme le cristal; enflez vos ruisseaux, douleurs humides, jusqu'à ce que vous ayez entraîné votre maîtresse dans la tombe. — Maintenant éloigne-toi de moi pour toujours.

LUCINA.

Recevez un long adieu. (Se retirant.) Divinités du ciel, si j'ai été loyale, protégez-moi.

MAXIMUS, la retenant.

Arrête; laisse-moi encore une fois te dire adieu, Lucina. Adieu, exemple de la vertu sur la terre! ô vertu étoilée, adieu; va, va chercher le ciel, et, là, brille dans la gloire auprès de Cassiopée. Nous sommes trop vils et trop fangeux ici pour te garder.

ÆCIUS.

Attendez, je veux aussi l'embrasser. Æcius ne prendra plus un baiser sur des lèvres aussi pures. Adieu, beau phénix, si vous voulez mourir. — Mais, par réflexion, si vous pouviez vous distraire un moment de ces étranges pensées, peut-être consentiriez-vous...

LUCINA.

Non.

ÆCIUS.

Ne vous méprenez pas. Je ne voudrais pas souiller votre honneur, pour l'empire tout entier, ni vouer votre nom à l'ignominie; ce serait l'œuvre d'un vilain, ce ne sera pas la mienne. Je comprends et ressens votre

douleur aussi profondément que vous; je suis le même Æcius, le même honnête homme. J'ai toujours pour Maximus le même cœur, je porte la même épée pour m'en servir au nom de la justice, et cette épée n'est point émoussée; c'est pourquoi ne prenez pas à mal mes paroles. Je voudrais seulement que vous consentissiez à vivre un peu plus longtemps, peut-être une courte année.

MAXIMUS.

Elle ne le doit pas.

LUCINA.

Pourquoi ce long délai, monsieur? ne suis-je pas assez vieille par le chagrin?

ÆCIUS.

Ce serait pour forcer cet homme extravagant au repentir, et rendre à la vertu sa vie future.

MAXIMUS.

Le moment serait, comme à présent, toujours à venir, mon Æcius.

ÆCIUS.

Qui sait si votre vue, lui présentant l'image vivante de son crime, et votre belle vertu, vision si terrible pour le coupable! ne pourraient pas chasser de son cœur l'esprit d'aveuglement, et le ramener au bien. Cette bénédiction, si vos sombres chagrins vous permettaient d'y réfléchir, serait plus vertueuse que la mort; la récompense en serait plus glorieuse. La mort ne soulagerait que vous seule, l'autre résultat soulagerait tout l'empire; d'ailleurs, contrainte à céder par la violence, le crime n'est pas le vôtre; et la justice ne peut vous atteindre. Vous pouvez vivre, et vivre en femme honorable et d'autant plus honorée; maudit-on

les arbres parce qu'on en arrache les fruits? les dieux éternels désirent-ils la mort parce que journellement nous violons leur foi qui est la chasteté du ciel? non, madame; si vous consentez à vivre, vous pouvez vivre; et de même que nos péchés envers les dieux ne font que mettre en évidence leur miséricorde et leur justice, ainsi l'outrage que vous avez reçu vous rend plus parfaite. L'empire aussi vous bénira.

MAXIMUS.

Noble Æcius, si elle était tout pour moi, excepté l'honneur; si l'honneur auquel je suis marié aussi n'était déposé qu'en moi, ne vivait et ne pouvait mourir qu'avec moi; si l'outrage qu'elle a reçu n'appartenait qu'à elle seule, ou à moi, ou à nous deux seuls; s'il n'était pas lié aux générations futures, pour renaître dans nos familles et dans nos renommées, je désirerais qu'elle vécût : bien plus je la forcerais de vivre; mais, puisque ce ne fut pas une faute de jeunesse, mais un crime étranger à sa nature, un malheur qui n'appartient ni à elle, ni à moi, ni à nous deux, puisqu'il ne s'arrête pas à nous, mais devra se retrouver dans la postérité, ceux qui nous succéderont, s'ils apprennent qu'elle a vécu, ne devront-ils pas se demander combien de fois elle a été violée, et si elle n'a pas préféré le crime à la fidélité conjugale? — C'est pourquoi il faut qu'elle meure.

ÆCIUS.

C'est pourquoi elle doit vivre, pour enseigner au monde que de pareilles morts sont de vains scrupules.

LUCINA.

La voix des anges ne saurait changer ma volonté. Quand même le monde me rendrait ma renommée

aussi belle, aussi pure que je me l'étais faite, je ne voudrais plus me fier à ce monde. L'empire ne gagnera rien à ma vie que mon histoire, qui sera, tant que je vivrai, l'histoire de mon injure; et, quand vous me conseillez de vivre afin que César puisse voir ses erreurs et se repentir, je vous dirai que sa pénitence n'est qu'un aiguillon pour ses plaisirs; ses prières, il ne les fait que pour nous abuser; et, quand il pleure, comme vous le croyez, sur ses vices, ses larmes ne sont que les gouttes meurtrières de l'if vénéneux, qui empoisonnent les arbres qui l'entourent. S'il peut s'affliger, je lui laisserai, moi qui désire sa conversion sincère et qui me glorifierais de sa pénitence, je lui laisserai le linceuil qui recevra mes tristes cendres comme une robe de deuil dans laquelle il pourra s'envelopper.

ÆCIUS.

Meurs donc! que les dieux de toutes les âmes pures t'accompagnent! et qu'en l'honneur de ta mémoire, elles chantent les louanges de ta vie juste et sans tache! A ton triste anniversaire, chaque année, tant que je vivrai, j'offrirai sur ta tombe une larme de soldat, et j'y amènerai pour pleurer ta mort un cortége de nobles femmes.

MAXIMUS.

Toutes les fleurs chastes fleuriront sur ta tombe; elles seront ta vivante épitaphe. Les légendes du temps à venir, les traditions que nous laissons derrière nous pour continuer notre vie, ne seront plus un tissu de futilités et de fables, elles seront pleines de toi pour l'éternité.

ÆCIUS.

Une fois de plus, adieu... va, va trouver l'Élysée,

où les âmes bienheureuses sont couronnées de bénédictions, où l'été et le printemps durent toujours...

MAXIMUS.

... Où n'habite pas la justice du viol, mais dont la garde est confiée à la fidélité et à l'honneur; va là-haut; car, ici, tu as vécu comme un chaste feu dans un foyer corrompu.

ÆCIUS.

Reçois nos derniers adieux.

MAXIMUS.

Que les dieux te rendent justice! (Lucina sort.)

ÆCIUS, à part.

Les pensées de Maximus commencent à travailler, je le redoute; pourtant, il fut toujours un noble Romain; je ne sais qu'en penser : il souffrira plus qu'un homme ne peut souffrir, s'il y résiste.

MAXIMUS.

Æcius! suis-je vivant? ou bien un mortel sommeil s'est-il emparé de moi? C'est ma femme que l'empereur a violée! et, comme un fidèle sujet, je dois dire que je suis bien aise de l'avoir eue pour lui. Ne dois-je pas le dire, mon Æcius?

ÆCIUS.

Je suis frappé d'un tel étonnement que ma gorge serrée ne peut trouver ni une réponse ni une consolation. Voulez-vous retourner chez vous ou venir chez moi?

MAXIMUS.

Ni l'un ni l'autre; je n'ai plus de maison, et vous êtes fou, Æcius, de me tenir compagnie; je suis un être que ma propre épée devrait abandonner, si elle n'était pas attachée solidement à mon côté. — Le titre d'en-

tremetteur est un beau titre ! — Dans quel abîme suis-je tombé ? — Par le ciel ! je n'ose rien faire...

ÆCIUS.

Ne faites rien.

MAXIMUS.

On a fait de moi un esclave flétri au front, et je dois remercier l'auteur de cet outrage. Mort de mon âme ! dois-je endurer cela patiemment ? Maximus doit-il servir de texte à des railleries ? — Je ne suis qu'un enfant, que ferais-je avec des invectives ! Je ne puis me venger... C'est César qui a fait cela ! Que suis-je auprès de César ?

ÆCIUS.

C'est bien pensé ; bien que vous ayez été outragé, ne soyez pas un traître. Le temps peut user l'outrage, mais la trahison survit toujours.

MAXIMUS.

Oh ! si tu n'étais pas vivant... et mon ami.

ÆCIUS, à part.

Je tiendrai sur tes actions un regard avisé, Maximus ; et je ne puis te blâmer, si ton cœur éclate ; car, par les dieux, l'outrage que tu as reçu mériterait la ruine universelle. — (A Maximus.) M'aimez-vous ?

MAXIMUS.

Vous êtes la seule raison de ma vie.

ÆCIUS.

Alors venez avec moi ; vous ne retournerez pas dans votre maison.

MAXIMUS.

Ni dans aucune autre ; mes peines sont trop grandes pour que des murailles puissent les contenir ; et cependant je m'étonne de ce qui m'arrive, je ne suis pas

dangereux; et, sur ma conscience, j'aurais vu l'empereur lui-même au moment de son crime, je ne lui en ferais pas de reproches; non, je le sens au fond de mon cœur, j'ai là un respect qui me lie; là au fond du cœur, ce respect trône et me domine, et il me semble que c'est un plaisir que de lui obéir.

ÆCIUS, à part.

C'est un masque pour me tromper. Je vous connais et je sais ce que vous oseriez faire; il n'y a pas de Romain plus brave et d'une valeur plus indomptable; oh! je vous surveillerai. (Haut.) Conservez toujours cette obéissance.

MAXIMUS.

Qu'est-ce que la perte d'une femme (quant au viol, grand bien en vienne à Sa Majesté, je puis être aussi téméraire avec sa femme, si je veux), qu'est-ce que la perte d'une femme sinon une pauvre fleur dont la couleur se passe, un beau printemps perdu?

ÆCIUS.

Rien de plus, Maximus, pour celui qui est fidèle.

MAXIMUS.

Eh bien! je n'en ai nul souci; je puis vivre tranquille, Æcius; car voyez-vous, mon ami, la vertu et toutes les fariboles de ce genre peuvent s'acheter, dit-on.

ÆCIUS, à part.

Il a l'esprit un peu affaibli; son chagrin lui fait dire des choses contraires à sa nature.

MAXIMUS.

Quant à la chasteté, c'est mon opinion, on n'en trouverait pas à acheter dans Rome, à moins de l'avoir commandée d'avance, il y a quelque cent ans, n'est-ce

pas, Æcius? oui, par notre dame, commandée, toute jeune, et dans l'âge le plus tendre.

ÆCIUS.

Voulez-vous aller quelque part?

MAXIMUS.

Laisse-moi te dire, mon ami; si ma femme, malgré tout, devait devenir maintenant une prostituée, une espèce de coureuse de rue, cela me vexerait; car je ne suis pas encore en colère. L'empereur est jeune et beau, et la femme est de chair; ne peuvent-ils pas s'accoupler sans qu'on s'arrache les yeux?

ÆCIUS.

Hélas! mon noble ami!

MAXIMUS.

Ne me faites pas d'hélas! je ne suis pas misérable. Il n'y a d'homme malheureux que ceux qui croient l'être.

ÆCIUS.

Voulez-vous nous promener encore?

MAXIMUS.

Allons, allons, elle n'osera pas mourir, mon ami, voilà la vérité; elle connaît maintenant les friandises, les douceurs dont un jeune prince assaisonne ses plaisirs, — et je la remercie : elle ouvre à Maximus le chemin des grandeurs; cela m'ira certainement très-bien. — Pourquoi croyez-vous qu'elle ait pleuré, et qu'elle ait prétendu avoir été violée? gardez-moi le secret, et je vous découvrirai la vérité.

ÆCIUS.

Que voulez-vous dire?

MAXIMUS.

Elle sait que je n'aime pas la chair faisandée, et

dans l'espérance qu'elle m'éloignerait d'elle, elle a inventé cette drôlerie

ÆCIUS, à part.

Feint-il d'être fou, ou l'est-il en effet?

MAXIMUS.

O dieux! mon cœur!

ÆCIUS.

Je voudrais, s'il se brise, qu'il se brisât honnêtement.

MAXIMUS.

Il me semble que je suis un peu plus extravagant que je ne l'étais; cependant, j'en remercie les dieux, je connais mon devoir.

CLAUDIA entre.

CLAUDIA.

Vous pouvez épargner vos larmes; elle est morte, oui, morte.

MAXIMUS.

Eh bien! cela devait être. — Comment est-elle morte?

CLAUDIA.

Lorsque d'abord elle est entrée dans sa maison, elle eut un monde de larmes, et rougit comme un soleil couchant aussitôt qu'elle nous vit: « Souillerai-je de la présence d'une prostituée, dit-elle, cette maison où sa noble famille a vécu et fleuri? » A ces mots elle est tombée et ne fit plus de mouvement. — Nous l'avons relevée...

MAXIMUS.

Assez, allez-vous-en. (Claudia sort.) Maintenant, mon

Æcius, si tu veux me faire plaisir, pleure un peu. Je suis tellement désséché que moi je ne puis pleurer. (Il voit Æcius pleurer.) Votre exemple fait maintenant tomber une pluie de mes yeux; guidez-moi, mon ami, et tout en nous promenant, nous prierons sincèrement pour que je puisse rester fidèle.

ÆCIUS.

C'est noblement pensé.

MAXIMUS.

N'ai-je pas été fou, Æcius?

ÆCIUS.

Un peu troublé.

MAXIMUS.

Alors, c'est que je ne sentais pas mon chagrin... J'irai avec vous; mais ne me parlez pas d'elle! Fi donc, quel niais je suis de pleurer ainsi! Que les dieux, ô Lucina, t'accueillent bien là-haut; car tu fus toujours la meilleure et la plus digne des femmes!

ÆCIUS.

Assez, assez, cher monsieur, ou je fondrai en larmes.

MAXIMUS.

J'ai fini, cher monsieur, consolez-moi. — Je voudrais qu'il y eût des guerres!

ÆCIUS.

Calmez vos esprits; allons.

MAXIMUS.

Ami, je suis calme à présent; voici la fin de mes profondes lamentations. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

PONTIUS, PHIDIAS et ARETUS.

PHIDIAS.

Par ma foi, capitaine Pontius, je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que j'ai pitié de votre disgrâce. Car il est trop vrai que l'empereur ne laisse approcher de lui aucun autre soldat que mon noble maître.

ARETUS.

Et quand Valentinien saura que vous avez été congédié pour cause de désobéissance, comment, nous qui ne sommes qu'à un rang inférieur dans ses bonnes grâces, comment pourrions-nous lui inspirer une meilleure opinion de vous? Savez-vous chanter ?

PONTIUS.

Non, certes, de façon à lui plaire, Aretus; car mes chansons ne se chantent pas au son de la viole et du luth, mais au son de la trompette, c'est mon bouclier qui me donne le ton, et leurs sujets, ce sont les blessures noblement gagnées dans les combats, et non l'amour ou les femmes.

PHIDIAS.

Il ne comprend pas ces choses-là.

PONTIUS.

Il devrait les comprendre, Phidias.

ARETUS.

Ne pourriez-vous pas renoncer à ces façons guerrières (vous le devez, si vous voulez prendre racine à la cour), et de plus apprendre comme nous à aimer ce qu'aiment nos supérieurs? à porter leurs actions comme

des vêtements qui peuvent nous tenir chaud? et, tout insensés que soient parfois leurs ordres, à les exécuter avant de les interpréter, en réfléchissant que, quel que soit le résultat, vous n'en reviendrez pas les mains vides?

PHIDIAS.

Pouvez-vous flatter, et si l'on vous en priait, mentir un peu?

PONTIUS.

Oui, comme un acteur, dans un rôle quelconque.

ARETUS.

Vous dites bien.

PONTIUS.

Mais à la condition que ces flatteries et ces mensonges ne seront pas imposés comme des vérités!

PHIDIAS.

Si fait, on les croira.

PONTIUS.

Eh bien, alors, je ne sais ni flatter ni mentir.

ARETUS.

Vous devez jurer aussi, si vous êtes à la cour.

PONTIUS.

Je jure quand on me met en colère.

PHIDIAS.

Ne pouvez-vous pas aussi faire de faux serments?

PONTIUS.

Je fais serment de renier la cour, si l'on y est aussi déshonnête.

ARETUS.

Il vous faudra aussi être entremetteur.

PONTIUS.

Dans quelles questions? entre honnêtes gens?

ARETUS.

Oh! non, monsieur, entre honnêtes femmes.

PONTIUS.

Faites-vous de ces choses-là?

PHIDIAS.

Est-ce que vous ne les approuvez pas?

PONTIUS.

Me le demandez-vous sérieusement, ou plaisantez-vous? Je ne suis pas encore tombé assez bas pour servir de but à vos railleries.

ARETUS.

Vous comprenez mal nos paroles, capitaine; c'est sincèrement que nous vous demandons si vous les approuvez.

PONTIUS.

C'est donc sincèrement que je vous dis que je les abhorre; ce sont d'odieuses allures, et je me laisserais mourir de faim plutôt que d'y tomber. Ceux qui les aiment sont des misérables; leurs vils appétits se soucient peu d'où vient le pain qu'ils mangent, ni comment ils le gagnent.

ARETUS.

Où voulez-vous en venir, monsieur?

PONTIUS.

Si vous professez d'aussi odieux principes, vous qui avez été soldats, qui avez porté les armes au service du brave Æcius, et qui avez été placés par lui auprès de l'empereur, je vous demande la permission (et, si vous ne me la donnez pas, je la prends) de vous dire que vous êtes des scélérats, oui, malgré vos habits dorés, des scélérats, des gens vils, des débauchés. Je porte encore une épée pour vous dire cela. Est-ce

là le chemin que vous enseignez à un soldat, à un homme qui a commandé une centurie de l'empire, et qui a toujours eu la réputation d'un homme de cœur? N'avez-vous pas, ailleurs, assez d'êtres oisifs, assez de lâches et de bouffons, et d'autres misérables pour remplir les fonctions de ruffians? Vous faut-il des soldats besogneux pour en augmenter le nombre? Ah! est-ce là votre belle manière de vivre? Vos pères étaient donc des entremetteurs, et vous l'êtes par héritage? Je suis pauvre, et je puis m'attendre à pis encore; cependant je préfère creuser des fossés, tailler des arbres, combler les ornières des chemins, porter de l'eau, planter des choux et des oignons, faire tout ce qu'un homme peut faire en restant honnête; je gagnerai là ma vie honorablement. Je boirai de l'eau que j'aurai bien acquise, une fois ma tâche faite, et mon salaire payé, avec plus de plaisir que vous votre vin. Je mangerai mon pain grossier qui ne sera pas maudit, et il profitera à mon corps, tandis que vos festins ne vous donnent que des maladies; je dormirai, l'heure du labeur passée, aussi bien qu'aucun de vos riches entremetteurs, et je me réveillerai plus honnête qu'eux tous. Mes vêtements, quoiqu'ils ne soient pas, comme les vôtres, les produits soyeux des péchés de l'empire, peuvent encore être chauds, et me garantir des vents aigres du nord, tandis le moindre souffle de l'opinion pénètre jusqu'à votre peau, à travers toutes vos étoffes de velours.

ARETUS.

Vous avez frappé juste; et nous ne sommes pas ce que nous paraissons être. Æcius nous a placés auprès de l'empereur comme d'honnêtes gens, et nous l'avons

servi comme d'honnêtes gens, et, bien que nous ne gagnions à cela que d'être négligés, nous resterons tels : vos malédictions ne tombent pas sur nous ; nous avons vu votre disgrâce, et nous ne connaissons aucun moyen d'y remédier. Mais vous ne manquerez pas de ce que nous possédons, brave Pontius ; soyez patient, nous vous en prions ; que ne pouvons-nous laver la tache de votre outrage ! nous sommes tout à vous, et vous vivrez à la cour en honnête homme, comme Phidias et moi.

PHIDIAS.

Le peu que nous avons, nous le partagerons avec vous. Ne craignez pas d'être ce que nous sommes, ce que nous vous avons dit n'était qu'une épreuve. Vous êtes un digne homme, et nous vous tiendrons toujours pour tel. Souffrez avec plus de patience, et alors vous serez un homme droit, Pontius. Mon excellent maître peut cesser d'être irrité, et vous reprendrez votre commandement.

PONTIUS.

J'ai trouvé sur mon chemin deux hommes honnêtes : usez de ma vie, car elle est à vous, ainsi que tout ce que je possède. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

MAXIMUS entre.

MAXIMUS.

Il n'y a pas d'autre moyen, il faut qu'il meure ! cet ami doit mourir, oui, cette âme de Maximus, sans laquelle je n'ai plus en moi de vivant que ma pauvre

honte; cette amitié parfaite, qui me garde contre l'opinion du monde, doit mourir, ou je vivrais avec une flétrissure éternelle au front; choix difficile, choix fatal! ô dieux! vous m'avez ouvert une route vers l'honneur, mais, le sol où je dois marcher, vous l'avez pavé avec cette vie précieuse que j'aime le plus au monde; cependant il faut marcher, et je passerai outre: car, si je tente l'aventure sans lui, son autorité sera comme une mer entre moi et ma vengeance, et il me fera sombrer au milieu de ma course. Il est honnête; sa loyauté pour César est inébranlable, et lorsqu'il soupçonnera que je veux attenter à la vie de Valentinien, ou seulement que je lui veux du mal; ou si je murmure simplement : « Qu'est-ce qu'un César qui ose faire cela? » il est certain qu'il me fera trancher la tête. Æcius doit mourir, ou je suis perdu. (Il réfléchit.) Pourquoi le tuerais-je? Pourquoi me tuerais-je moi-même? Car le tuer c'est me tuer; Æcius est la racine de ma vie, et si elle se dessèche, je tomberai comme une branche qui n'a plus de séve. N'est-il pas plus pour moi que ma femme? Plus que César quand j'aurais sur celui-ci la sécurité de la vengeance? N'est-il pas plus que l'honneur, et son amitié ne m'est-elle pas plus douce que l'amour d'une femme? Qu'est-ce que cet honneur dont nous sommes si étrangement ensorcelés? peut-il m'assister si j'ai besoin? Æcius l'a fait. L'honneur peut-il tenir en équilibre, entre un prince irrité et l'envie, l'existence des honnêtes gens? Æcius l'a fait. L'honneur peut-il arracher aux lâches les ailes de la peur, et les faire revenir aux combats comme des tigres? Æcius l'a fait. J'ai vécu pour voir cela. Pourquoi ce vain mot, honneur, me pousserait-il à

faire ce qui est mal et cruel? Laissons l'honneur périr : un ami est plus que le monde entier, plus que l'honneur. Lucina n'est qu'une femme, et sa perte est moindre. Avec sa vie s'en ira mon chagrin. — Mais, écoutez, Maximus, n'était-elle pas votre femme? N'est-elle pas morte pour vous avoir dit qu'elle avait été violée? La justice n'a-t-elle pas commencé par la condamner à mort, elle qui était innocente, et celui qui fit le crime doit-il vivre? Attendez un peu. Cet outrage infâme meurt-il avec elle? Les langues des hommes ne discuteront-elles pas le fait? ne diront-elles pas qu'affectant une lâche loyauté, un dévouement sans cœur, et me laissant entraîner par l'entêtement de l'amitié, j'ai livré au scandale la seule vertu de ce monde? Ceci n'est-il pas certain? Ne fut-elle pas une chaste femme, et si incomparable à toute autre par sa vertu qu'Æcius même, Æcius, cet ami qui retient mon bras, n'eût écouté que son amitié pour moi, et son amour de la justice, et l'aurait vengée, si cela n'avait pas dû être sur la personne de César? Par le ciel, il me l'a dit. Que dois-je donc faire? Les autres hommes se passionneraient pour cette cause, et moi je resterais froid! — Je crains de ne pouvoir le laisser vivre.

UN SERVITEUR entre.

LE SERVITEUR.

Seigneur, le général vous cherche.

MAXIMUS.

Va, prie-le d'entrer. (Le serviteur sort.) Oh! brave Æcius, je voudrais que tu n'eusses ni amitié pour moi, ni soupçon de ce que je veux faire, pour que je pusse

te retrancher de ce monde comme une chose indifférente. N'y a-t-il pas moyen, sans lui, d'accomplir mon dessein? Par honnêteté, il est forcé de me détruire si je tente d'agir. — Il faut qu'il meure ainsi que d'autres, c'est fatalement nécessaire : seulement l'occasion, les moyens, voilà ce qui peut varier. Je ne voudrais pas cependant aller droit à lui et l'assassiner... Il doit mourir; j'ai trouvé un moyen de le faire, un moyen sûr. Il lui fera aussi de l'honneur. Je ne sais pas à quoi me déterminer définitivement, tant je suis troublé, et tant ma conscience travaille au-dedans de moi. Ah! je voudrais être mort moi-même!

ÆCIUS entre.

ÆCIUS.

Vous marchez vite; comment m'avez-vous échappé, mon ami?

MAXIMUS.

Cette puissante fantaisie qui mène les fous m'a fait vagabonder.

ÆCIUS.

Je vous croyais devenu plus calme.

MAXIMUS.

Je le suis; mais il faut permettre d'avoir quelquefois des bourdonnements dans la cervelle.

ÆCIUS, à part.

Vous êtes dangereux, mais je saurai empêcher... (Haut.) Vous m'aviez dit que vous alliez vers l'armée.

MAXIMUS.

Pour quoi faire? pour avoir la gorge coupée? Celui-là qui me frappera le premier ne sera-t-il pas le plus brave?

ÆCIUS.

Vous m'aviez promis de vous affranchir de ces idées-là. Pourquoi vous frapperait-on?

MAXIMUS.

Je suis un ennemi, un ennemi dangereux, pire que les ennemis de Rome; je suis un lâche, un cocu, oui, un cocu volontaire : voilà deux choses pour lesquelles chacun doit me battre.

ÆCIUS.

Vous n'êtes ni l'un ni l'autre; et, si un autre que vous eût osé le dire, il serait déjà mort; car, j'en jure par l'honneur, aucun soldat n'est plus aimé que vous, ni plus estimé pour sa valeur, et pour tout ce qu'on peut apprécier dans un homme.

MAXIMUS.

Oh! je suis un vaillant homme, en vérité! mais tout cela n'importe guère; ni l'empereur, ni aucun des souverains de la terre ne sauraient trouver un défaut dans mon habit. J'ai souffert, et je puis souffrir encore. Laissez-les inventer de nouveaux outrages, je trouverai bien un dos pour les supporter, ou bien je me le romprai moi-même. Ce n'est pas une femme qui peut me faire perdre mon équilibre; il y en a qui regardent à cela, mais laissons-les y regarder jusqu'à ce qu'ils deviennent aveugles. Ce sont des niais. — Cependant il y encore en moi de la colère, et je voudrais bien la jeter quelque part; j'y pense, vous m'avez dit, ami, qu'il y avait quelque mouvement dans les provinces; j'espère que nous pourrons avoir là quelque distraction, et alors, ce qu'il y a de dangereux en moi, une bataille le chassera.

ÆCIUS.

Pourquoi me regardez-vous avec un regard si fixe?

MAXIMUS.

Dites-moi, je vous prie, si nous ne nous aimons pas extrêmement? Je vous aime tant!

ÆCIUS.

Si je disais que je ne vous aime pas autant que vous m'aimez, je ferais ce que je n'aurais jamais osé faire, je mentirais.

MAXIMUS.

Si je mourais, cela ne vous ferait-il pas du chagrin?

ÆCIUS.

Sans aucun doute.

MAXIMUS.

Pourriez-vous vivre sans moi?

ÆCIUS.

Cela me ferait beaucoup de peine de vivre sans vous, nos affections et nos deux âmes aimantes sont tellement habituées à faire ménage ensemble! mais, mourir parce que je ne pourrais pas vous faire revivre, serait trop de faiblesse, ce serait être femme. Si c'était pour sauver votre dignité, ou pour racheter votre renommée de l'oubli, ou pour vous arracher des bras d'un ennemi qui vous tiendrait corps à corps, ou pour aller vous chercher là où votre honneur vous aurait imprudemment engagé, je devrais mourir pour vous, et je mourrais.

MAXIMUS.

C'est parler en ami. (A part.) Quel animal autre que moi, qui m'y vois obligé, pourrait frapper cet homme

en ce moment? Je voudrais qu'il eût voulu me violer! Je l'aurais payé, je lui aurais joué un tour tel que ni ses eunuques ni ses petits garçons aux yeux noirs n'en auraient pu rêver de semblable. — Par tous les dieux, je suis fou à lier! — Si maintenant César était sous ma main, sur le glorieux sommet de sa puissance, au pinacle du monde, il irait au néant! Les destinées, les Parques de l'enfer, si une fois je me colletais avec lui, ne pourraient le sauver; quand il aurait en lui toute l'humanité, tout périrait; mais ce ne sont que des mots et de la faiblesse.

ÆCIUS.

Vous avez un air étrange.

MAXIMUS haut.

Je ne parais que ce que je suis. Je suis un étranger.

ÆCIUS.

A moi?

MAXIMUS.

A tout le monde. Je ne suis pas un Romain, et je ne sais pas ce que je suis.

ÆCIUS.

Alors, je vais vous quitter.

MAXIMUS.

Je trouve que cela vaudra mieux. Si vous rencontrez Maximus, je vous en prie, dites-lui d'être honnête homme pour l'amour de moi; vous pouvez beaucoup sur lui; je suis son ombre, laissez-moi seul.

ÆCIUS.

Vous n'êtes pas habitué à parler ainsi, surtout à moi, votre ami; vous avez en vous quelque dessein dangereux que vous pensez à mettre en exécution.

Prenez-y garde, au nom de notre affection. Prenez-y garde!

MAXIMUS.

Un dessein dangereux? moi! Je veux faire quelque chose? moi, mourir? ma femme n'est-elle pas morte, il y a déjà deux jours? Depuis ce temps, mes habits de deuil ne sont-ils pas déjà mangés aux vers? Ses péchés ne se sont-ils pas déjà éparpillés sur d'autres femmes? Combien d'autres ont été violées pour relever la sentinelle! Ai-je versé des larmes depuis douze heures?

ÆCIUS.

Vous pleurez maintenant.

MAXIMUS.

Quelques gouttes paresseuses restées en arrière!

ÆCIUS.

Écoutez-moi, je veux vous dire la vérité; si ce n'était hasarder et peut-être perdre tout l'empire, je me lamenterais avec vous; s'il s'agissait de toute autre existence, et non de la vie de celui qui est notre vie, le coupable devrait la perdre pour avoir commis ce crime; moi-même je la lui ôterais, et pour vous donner le repos, je me chargerais d'une sévère vengeance; mais, dans l'état présent de l'empire, lorsqu'il règne, lorsque toutes les nations penchent vers la désobéissance, si une colonne tombait, tout l'édifice s'écroulerait; je ne le veux donc pas, et il n'est pas convenable qu'on vous permette de le faire; prenez donc garde, je vous le répète. Sur des ennemis étrangers, nous pouvons nous venger nous-mêmes; mais dans notre patrie, quand il s'agit de princes éminents, et de nos princes, les dieux mêmes doivent être nos juges. Ne

soyez pas téméraire; ne permettez pas à votre glaive courroucé de trancher la vie de ceux que vous ne connaissez pas. Car, par ce coup fatal, si vous osiez le frapper, et je vous vois tout prêt, ceux qui ne sont pas nés encore, et combien de générations successives! saigneraient de la colère de Maximus! Pour moi, si vous restez ce que vous êtes, je serai toujours votre ami... Si vous changez de conduite, je ne veux pas vous flatter, vous mourrez de cette main, fussiez-vous mon âme! Je le repète encore, soyez prudent, résistez et soyez toujours honnête! je vous laisse. (Il sort.)

MAXIMUS.

Oui, laissez-moi. C'est décidé! Amitié, puisque tu ne peux survivre aux périls du moment, tu fais bien de me montrer une ruine certaine, je passerai outre. (Il sort.)

ACTE IV.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTINIEN, LICINIUS, CHILAX, et BALBUS.

VALENTINIEN.

Morte!

CHILAX.

On le croit.

VALENTINIEN.

Comment?

LICINIUS.

Le chagrin et la honte, dit-on.

VALENTINIEN.

Assez; n'en dites pas plus; c'en est trop; j'en ai trop de vous, qui avez aiguisé mes folies, démons qui êtes les auteurs de mes péchés! Où est votre habileté maintenant? vous deviez faire des miracles! il n'y avait point de chasteté qui pût résister à vos stratagèmes; elle devait, prétendiez-vous, aimer jusqu'à l'injure qui lui serait faite, et raffoler de son ravisseur! Écoutez bien ce que je vous dis, si elle est morte...

CHILAX.

Hélas! sire.

VALENTINIEN.

Taisez-vous, canailles! ô corrupteurs de ma jeunesse, ne suis-je pas César?

LICINIUS.

Un puissant César et le maître de nos vies.

VALENTINIEN.

Si elle est morte, il vaudrait mieux, pour vous, avoir été les chameaux de vos pères, gémissant sous le poids du bois et de l'eau, que d'avoir ainsi voué mes plaisirs à la destruction! Voyez à ce qu'elle vive, esclaves.

LICINIUS.

Si elle est morte, sire, nous ne sommes pas des dieux pour la ressusciter.

VALENTINIEN.

Elle ne peut pas mourir! Elle ne doit pas mourir! Ceux sur lesquels je greffe mon affection sont-ils des

vivants ordinaires? les heures leur sont-elles comptées comme à d'autres? peuvent-elles n'être plus que des cendres? Pourquoi, par vos flatteries, m'avez-vous insinué la croyance que je suis tout ce qui est? « Le monde, disiez-vous, est ma créature; les arbres mûrissent leurs fruits quand je dis : c'est l'été. Le vent qui ne connaît d'autres limites que son extravagance, n'agite plus une feuille dès que je parle. La mer avec ses montagnes de vagues orgueilleuses qui menacent le ciel, quand je dis : silence, se change en un miroir de cristal. » Puis-je faire tout cela, et elle mourir? —Bulles de savon, que le moindre vent de ma bouche crève, et qu'on oublie, moucherons qui volez autour de ma flamme et qui vous brûlez, chenilles dorées qui rongez mes honneurs, et ne vivez pas plus que le printemps de ma faveur, pourquoi me faites-vous dieu, moi qui ne puis rien? n'est-elle pas morte?

CHILAX.

Toutes les femmes ne sont pas mortes avec elles.

VALENTINIEN.

Une courtisane vulgaire vous suffit (elle vaut mieux que vous) pour les plaisirs d'un corps appauvri par la débauche; il ne vous faut qu'un simple mouvement perpétuel : suis-je un homme à trafiquer avec d'infâmes maladies? Il faut la chasteté pour le service de César, et de celles que les dieux voudraient obtenir à genoux. Vous croyez, parce que vous m'avez élevé aux plaisirs, et que vous m'en avez su procurer les plus rares, que je vais à la fin utiliser vos femmes? Je ne me soucie pas d'elles; vos femmes sont les concubines des maîtres d'armes, et le seront bientôt des palefreniers. J'ai pu quelquefois, par caprice, ou par dépit, vous

faire cocus pour varier; je ne veux pas que vous espériez jamais ni que vous rêviez même pour vous, pauvres hommes, de pareilles bénédictions. Allez! engendrez désormais votre propre infamie, gredins. J'ai été trop généreux pour vous. Vous avez chacun un héritier de la race de César, et je devrais vous en maudire; vos juments paillardes, qui sont si fières quand le vent les féconde, m'ont enseigné les grossières débauches. Toi, Licinius, tu as pour femme une Messaline, une Laïs que ne sauraient rassasier ni étalons ni taureaux. La sueur de cinquante hommes ne lui suffirait pas.

LICINIUS.

Votre Majesté plaisante, je l'espère.

VALENTINIEN.

C'est un oracle! Les péchés des autres femmes sont des actes de vertu, comparés aux siens. La tienne est une sotte, Chilax; cependant elle peut compter jusqu'à vingt amants qui ont couché avec elle, et tous pourris comme elle, vrai gibier d'hôpital. La vôtre est une sainte catin, ami Balbus.

BALBUS.

Bien, sire.

VALENTINIEN.

Une femme qui prie contre les tentations et pourtant les accepte et les subit, sans se soucier du châtiment. Elle a eu des bâtards; cinq d'entre eux sont à présent licteurs, cependant elle prie. Elle a été l'objet des chansons et des pasquinades de Rome; depuis le jour où j'ai connu une femme, elle était la maîtresse du camp, elle passait en revue toutes les cohortes, et les payait : on la montre encore en spectacle; et cependant elle prie; elle enterre maintenant des vieillards

redevenus enfants et qui ont oublié leurs rudiments; suis-je fait pour avoir les restes de ces vices flétris? Ah! une seule, une seule dans le monde pouvait me contenter, on me la montre, et on me l'arrache. Si vos femmes ne sont pas des sorcières, qu'elles le deviennent! Faites-vous sorciers vous-mêmes, et, si vous voulez sauver vos existences, évoquez devant moi cette noble femme, belle et vertueuse comme lorsque je l'ai violée, ou par les dieux...

LICINIUS.

Très-vénéré César...

VALENTINIEN.

Esclaves...

PROCULUS tenant une lettre, et LYCIAS entrent.

LYCIAS.

Cher Proculus. (Il veut lui saisir la lettre.)

PROCULUS.

Par le ciel! vous ne la verrez pas. Cela peut concerner le salut de l'empire.

VALENTINIEN.

Que dis-tu? ah! n'est-elle pas morte?

PROCULUS.

Personne n'est mort que je sache, sire; j'apporte à Votre Majesté une lettre qui vient d'être trouvée dans le palais. Elle est adressée à Maximus, et recèle certain danger...

VALENTINIEN.

Un danger! où? Doublez la garde.

PROCULUS.

Le danger n'est nulle autre part que dans la lettre.

VALENTINIEN, à part.

Avec quelle conscience bourrelée je vis, et combien je suis devenu insensé! J'ai oublié de demander au ciel le pardon de mon crime, et, par la pensée, je violais encore la mémoire de cette femme. — Il peut en effet y avoir quelque danger dans ce que j'ai fait; pourquoi resté-je ici à discuter et à gémir, en demandant ce que les dieux eux-mêmes ne peuvent pas me donner. Ils ne peuvent pas faire le mal, quand même tous leurs pouvoirs se concentreraient en un seul. — Cette lettre peut dévoiler une trahison. — Sortez, et attendez-moi dans le jardin; gardez bien le palais, et ne prévenez pas l'impératrice. (Ils sortent.) Le nom de Maximus court à travers moi comme une fièvre. C'est peut-être une lettre privée, sur des affaires privées qui ne me concernent pas. Pourquoi l'ouvrirais-je? je lui ai fait déjà assez de tort aujourd'hui. — Cependant cela me regarde peut-être; la circonstance me le dit assez; la mauvaise action que j'ai faite me le confirme. Qu'il en soit ce qu'il voudra, je la lirai : si elle ne renferme rien qui autorise mes soupçons, je laverai cette faute avec les autres dans mes prières. (Il lit la lettre.) Comment? que lis-je? « Seigneur Maximus, vous aimez Æcius, vous êtes son noble ami; dites-lui d'être moins familier, oui, moins familier avec le peuple; les temps sont dangereux. L'armée est à lui, l'empereur inspire des craintes, et l'on ne se fait pas scrupule de dire qu'il baisse. Vous qui êtes un homme constant dans l'une et l'autre fortune, conseillez, persuadez Æcius; autrement, il est perdu; quoique l'ambition soit le moindre de ses défauts, et qu'il n'y songe même pas, on ne peut savoir si la folle affection que lui

porte le peuple, dont les vœux sont ouvertement contre l'empereur, ne finira point par tenter ou plutôt par contraindre sa vertu; au point où il en est, il est tout, il ne lui manque que le nom de César; et, quand même l'empereur diminuerait la puissance d'Æcius, le danger, en ne venant pas de lui, serait plus grand encore; il est honnête et vous écoutera; des bruits sont répandus dans Rome, ils pénètrent dans chaque maison; cependant, selon mon pauvre jugement, si on leur imposait silence, le peuple, qui est en ce moment exaspéré en sa faveur, pourrait revenir à l'obéissance. Vous me connaîtrez quand Rome sera redevenue tranquille; jusque-là je vous assure de mon affection. » Point de nom! c'est peut-être un stratagème; cependant pourquoi? Il n'y a rien là que de positif, il n'y a de douteux que ma sûreté. Le brave Germanicus qui fut toujours aussi loyal, aussi droit qu'Æcius, si Tibère n'y avait mis bon ordre, aurait été fait de force empereur par les soldats, et l'aurait été; il est sage de s'en souvenir. Et Corbulon, ce Corbulon, ce Romain toujours heureux, qui détruisit les Parthes jusque dans les fibres de leur cœur, et enchaîna la race d'Arsace au respect de Rome, ne fut-il pas retranché de ce monde par Néron, parce que quelques citoyens, pris de vin, voyaient en lui l'étoffe d'un empereur? Je dois chercher ma sûreté, car les circonstances sont les mêmes, et plus graves; je sais que les soldats l'aiment plus que le ciel, et aventureront jusqu'à leurs dieux pour l'élever. Il me hait plus que la paix. Si une sotte sécurité, une confiance aveugle le laissent tranquillement grandir, un imbécile en devinerait la conséquence et se moquerait de moi. —

Mais pourquoi Maximus, que j'ai tant outragé, est-il choisi pour le conseiller ? Je n'en sais rien, sinon qu'il a été son ami, et qu'il s'est montré loyal jusqu'ici. L'est-il maintenant? J'en doute. L'outrage qu'il a reçu peut demander du sang; et lui, il n'a pas besoin du peuple. Holà ! quelqu'un.

UN SERVITEUR entre.

LE SERVITEUR.

Que désire Sa Majesté ?

VALENTINIEN.

Appelez ici Phidias et Aretus. (Le serviteur sort.) Je lui trouverai son jour. « Les temps sont dangereux, l'armée est à lui; l'empereur inspire des craintes. » Je trouve tout cela vrai. Ne m'a-t-il pas dit, comme s'il eût eu l'intention de me rendre odieux, et dit en pleine figure, et par voie d'intimidation, quels sont les vices sur lesquels se basait ma vie ? N'a-t-il pas proclamé la haine que l'armée me porte ? Quand Æcius serait plus qu'un homme, le nom sacré et la dignité de César ne suffisent-ils pas pour ébranler sa fidélité ? Tout vertueux qu'il soit, il est dangereux ; c'est un ami, mais un ami redoutable ; et je ne dormirais pas tranquille auprès d'un tel ami. — Sont-ils venus? — Je crois ce garçon-là et je le remercie; il était temps d'y regarder; si je dois périr, ceux que je crains passeront devant.

PHIDIAS et ARETUS entrent.

PHIDIAS.

Longue vie à César !

VALENTINIEN.

Æcius est-il au palais?

PHIDIAS.

Il n'y est pas ce matin; je crois qu'il est au camp.

VALENTINIEN.

Au camp? je n'aime pas ce camp. — Allez le trouver, dites-lui de venir immédiatement : écoutez-moi, qu'il vienne sans être accompagné; j'ai affaire à lui seul.

PHIDIAS.

J'obéis à Votre Majesté. (Il sort.)

VALENTINIEN.

Va. — (A Aretus.) Quel est ce soldat qui vous tient compagnie? je crois l'avoir vu déjà.

ARETUS.

Ce soldat, sire?

VALENTINIEN.

Oui, ce soldat, monsieur.

ARETUS.

Il se nomme Pontius, n'en déplaise à Votre Majesté.

VALENTINIEN.

Un capitaine?

ARETUS.

Il l'était; mais pour avoir parlé imprudemment de ses besoins, et spécialement de la disette de guerres, le noble général, dans sa sévère loyauté, l'a cassé de son grade.

VALENTINIEN.

C'était un vaillant homme?

ARETUS.

Il l'est toujours.

VALENTINIEN.

Hélas! le général aurait pu lui pardonner ses folies; les soldats ont besoin de bavarder.

ARETUS.

Je suis content de cela.

VALENTINIEN.

Il demande de l'emploi, à ce que je comprends?

ARETUS.

Oui, sire; il payerait de sa vie une pareille faveur.

VALENTINIEN.

J'ai un service à lui demander; — j'aurais honte qu'un soldat devînt un mendiant. J'aime cet homme, Aretus.

ARETUS.

Que les dieux vous protégent!

VALENTINIEN.

Dis-lui d'aller trouver Proculus, il en recevra des instructions, et une récompense. Je veux aussi qu'il soit employé, et comme soldat. Nous aurons besoin de gens comme lui.

ARETUS.

Que les faveurs du ciel vous couronnent! (Il sort.)

VALENTINIEN.

J'ai d'effrayantes ténèbres dans l'âme; jusqu'à ce que j'en sois délivré, je me sens toujours mourant. (Il sort.)

SCÈNE II.

MAXIMUS.

MAXIMUS.

Mon stratagème a réussi. La cour est sur ses

gardes, il y a de l'agitation partout; chaque coin du palais se remplit d'étranges chuchotements. On parle moins de moi, et je veux continuer à m'effacer dans l'ombre.

ÆCIUS et PHIDIAS entrent.

Voici Æcius; je vois que l'empereur a pris l'amorce; s'il est perdu, il sera mon martyr, et la route m'est ouverte; Honneur, son sang te sera compté.

ÆCIUS.

Quoi! c'est vous, mon ami, pourquoi êtes-vous ici sans armes? êtes-vous devenu marchand?

MAXIMUS.

Oui, par vos conseils salutaires, et un marchand qui trafique sans péril pour les autres. J'ai tout oublié, Æcius, et, ce qui est plus encore, tout pardonné.

ÆCIUS.

Maintenant je vous aime, je vous aime sincèrement. Vous êtes un digne Romain.

MAXIMUS.

Le repentir de mon maître sera plus, pour moi, qu'un sacrifice de vengeance et de sang. Mes yeux seuls, et non ceux des autres, pleureront la mort de ma femme.

ÆCIUS.

Vous méritez de plus en plus mon affection, vertueux ami. Que les dieux rendent le pauvre Æcius digne de vous!

MAXIMUS.

C'est moi qui suis pauvre, et qui n'ai de valeur que par votre amitié. — Mais pourquoi portez-vous le bras en écharpe? Êtes-vous blessé, Æcius?

ÆCIUS.

Une simple contusion; mon cheval est tombé sous moi, ce que je ne lui avais jamais vu faire jusqu'à ce matin.

MAXIMUS.

Plaise aux dieux que ce ne soit pas un mauvais présage! — Maintenant que j'y pense, vous devez vous en retourner, écoutez mon conseil.

ÆCIUS.

M'en retourner? pourquoi, Maximus? l'empereur m'a fait appeler.

MAXIMUS.

Je n'aime pas cet ordre à pareil moment.

ÆCIUS.

Il me le donne en tout temps, et en tout temps je lui obéis. Pourquoi pas aujourd'hui?

MAXIMUS.

Je vais vous le dire, et recevez les informations qui m'ont été données. La cour est sur ses gardes, le palais est tout en armes. C'est là ce qui éveille mes soupçons. Je n'aime pas cet ordre.

ÆCIUS.

Le feu serait-il devant moi, et ce feu devrait-il me consumer, César m'a fait demander, et je vais le trouver. Ne craignez rien, homme; s'il m'ôte la vie, il se prive de son bras droit. Je suis trop franc et trop sincère pour être suspecté.

MAXIMUS.

Alors j'ai eu tort.

ÆCIUS.

Si l'empereur, seulement parce qu'il en a le pouvoir, veut avoir ma vie, c'est là tout ce qu'il peut

réclamer de moi, il l'aura tout entière; mais laissez-le, il m'aime mieux que cela; je languis ici, et si je vis longtemps, peut-être tomberai-je par ignorance dans une faute qui mériterait la mort, et même le déshonneur. J'ose dire que tous mes péchés, ceux au moins qui regardent mon devoir, se lisent sur mon front; si donc je meurs, assez heureux pour sauver l'avenir, je bénirai la tombe dans laquelle je me coucherai, et les dieux devront accepter ma vie comme un sacrifice aussi pur que si le glaive de l'ennemi me l'eût tranchée au milieu d'un combat.

MAXIMUS.

Allez donc; mais j'irai avec vous.

ÆCIUS.

Non, mon ami, vous ne le pouvez pas.

MAXIMUS.

Il n'y a pas d'ami qui m'en empêcherait, Æcius! dois-je vous abandonner quand je crains?

ÆCIUS.

Vous le devez.

MAXIMUS.

Je ne le dois pas et je ne le veux pas. Ai-je vécu pour n'être seulement qu'un ami efféminé et qu'un compagnon de plaisir? Je puis endurer la mort aussi bien que Caton.

ÆCIUS.

Il n'y a ni mort ni danger dans cette visite, et personne ne doit m'accompagner.

MAXIMUS.

J'ai une épée aussi; et plus d'une fois déjà je l'ai mise au service de mon ami.

ÆCIUS.

Je n'ai besoin ni d'une épée ni d'un ami en cette circonstance ; je vous en prie, laissez-moi ; et si vous avez de l'amitié pour moi, ne l'exagérez pas. J'ai reçu l'ordre d'entrer seul. A souper, j'irai vous retrouver, et nous boirons un verre ou deux de vin. Vous avez besoin de bon vin, ami, vous avez été triste ; adieu !

MAXIMUS.

Adieu, mon noble ami ! laissez-moi vous embrasser avant que vous partiez. Il peut se faire que l'un de nous ne pourra embrasser l'autre de longtemps.

ÆCIUS.

Si fait, et bientôt.

MAXIMUS.

Adieu, mon bon cher Æcius.

ÆCIUS.

Adieu, Maximus, à ce soir. En vérité, vous avez trop de prévoyance. (Il sort avec Phidias.)

MAXIMUS.

Non, je n'en ai pas trop. Va-t'en, digne innocent, et fais le nombre des crimes de César si grand, que le ciel n'ait plus de pitié pour lui ! Je vais me glisser à la cour pour savoir ce qui se passe, et si Valentinien est assez diabolique pour le détruire, la tragédie commencera dans son sang. (Il sort.)

SCÈNE III.

PROCULUS et PONTIUS.

PROCULUS.

Vous aurez en outre, si vous le faites, le beau titre de patricien, et, plus encore, vous serez appelé l'ami

de César. Il n'est rien de ce qu'on peut avoir ou espérer à Rome que vous ne puissiez être sûr de posséder.

PONTIUS.

Attendez un peu, monsieur; qu'a donc fait Æcius pour qu'on le tue? je voudrais au moins avoir un prétexte.

PROCULUS.

Tout ce qu'on peut vous dire, et c'est plus que suffisant, il est traître; tout homme dévoué à l'empereur le frapperait.

PONTIUS.

Est-il vraiment aussi coupable!

PROCULUS.

Oui, un traître abominable.

PONTIUS, à part.

Que la peste t'étrangle, tu mens. — (Haut.) — J'avais toujours pensé que les soldats causeraient sa ruine à cause de leur trop grande affection pour lui.

PROCULUS.

Vous avez deviné; ils l'ont rendu ambitieux.

PONTIUS.

Alors il est perdu!

PROCULUS.

L'empereur, par une folle pitié, aurait voulu cependant le sauver.

PONTIUS.

Est-il si fou?

PROCULUS.

Plus fou encore. — Il voulait aller droit à lui au milieu de l'armée.

PONTIUS.

Le voulait-il?

PROCULUS.

Oui, Pontius, mais après avoir réfléchi...

PONTIUS.

Sagement?

PROCULUS.

Très-sagement, homme. — L'état est entre ses mains.

PONTIUS.

Vos existences aussi?

PROCULUS.

Et celles de tous.

PONTIUS.

Æcius m'a fait un outrage...

PROCULUS.

Un indigne outrage!

PONTIUS.

Par pure méchanceté : l'avez-vous remarqué?

PROCULUS.

Oh! suffisamment. Vous pouvez maintenant vous acquitter envers lui. La chose faite, vous prenez sa place.

PONTIUS.

Je vous en prie, laissez-moi y réfléchir, il y a dix à parier contre un que je m'en chargerai.

PROCULUS.

Faites-le, et soyez heureux. (Il sort.)

PONTIUS.

Cet empereur n'est fait que de méchanceté. Il est sûr que le meurtre a été son père. Ne va-t-il pas rompre la branche principale qui le porte? Sur ma conscience, l'homme est foncièrement honnête, et c'est là ce qui le tue. Vivre ici, et s'étudier à être loyal, c'est

être traître. Pourquoi mourrait-il? n'ont-ils pas des esclaves et des coquins en assez grande abondance pour faire à la mort suffisamment d'offrandes? n'ont-ils pas plus d'entremetteurs que de bêtes fauves destinées au meurtre, et assez de catins et de scélérats, et des millions de martyrs pour faire sombrer la barque de Caron, qu'il faille encore y embarquer pour l'enfer les meilleurs enfants de Rome? Puisque Æcius doit mourir, je lui montrerai, moi, un moyen de mourir noblement; et il a beau me garder rancune, il me bénira pour l'exemple que je lui donnerai. (Il sort.)

SCÈNE IV.

ÆCIUS, PHIDIAS et ARETUS.

PHIDIAS.

Vous pouvez encore vous échapper et vous réfugier au camp. Nous en courrons le risque avec vous.

ARETUS.

Ne perdez pas la vie de façon si honteuse, général! vous êtes armé, et un grand nombre d'hommes, en vous voyant l'épée à la main, et sachant pourquoi, s'empresseront de vous suivre.

ÆCIUS.

Éloignez-vous de moi. La sentence de César ne pèse-elle pas sur ce corps? ne m'a-t-on pas envoyé l'ordre d'apporter ici ma dernière heure? Ne suis-je pas le vieil Æcius toujours prêt à mourir? Vous croyez que vos paroles sont des paroles de tendresse et d'affection, ce sont des conseils de traîtrise et de désobéissance; si vous me tentez plus longtemps, vous

vous en repentirez. — Moi ! j'irais chercher ma sûreté dans le camp, lorsque la mort, dix fois plus glorieuse que la vie, et avec un plus long avenir, m'appelle au bonheur? Laissons la crainte de la mort aux niais, ou à ceux qui épousent des femmes et, leur confiant leur honneur, ne rêvent plus qu'une vie d'embrassements et de baisers ! Æcius n'en est plus à apprendre à mourir. Si vous voulez me montrer une honnête affection, tuez-moi ; j'attends ceux qui doivent le faire. Pourquoi pleurez-vous ? Suis-je donc si misérable que j'aie besoin de la pitié des hommes ? Allez ! donnez vos pleurs à ceux qui perdent l'estime de Rome, ce sont ceux-là qu'il faut plaindre ; pour moi, couronnez vos fronts, buvez du vin et beaucoup ; chantez des hymnes à ma louange ; je vais triompher, mes amis, et plus que César, car César craint de mourir, et moi j'aime la mort.

PHIDIAS.

O mon cher seigneur !

ÆCIUS.

Assez ; allez, allez, vous dis-je ! ne me montrez pas des signes de douleur ; je ne les mérite pas. Qui donc oserait se lamenter de ce que je meurs noblement ? Suis-je devenu vieux pour avoir de tels ennemis ? Quand je serai mort, parlez honorablement de moi ; c'est-à-dire, sauvez ma mémoire de l'oubli ; alors si vous devez pleurer sur les restes de votre maître, une larme ou deux conviendront. Puisque vous dites que vous aimez encore le vieil Æcius, je vous charge de faire brûler mon pauvre cadavre ; que mes amis, réunis autour de mon bûcher, chantent mes actions et mes malheurs, à moins que César ne les tue aussi ; dans vos

banquets, quand je serai parti, si l'un des convives raconte les malheurs et les tristesses de ce temps, dites comment j'ai péri, et ce sera assez; pas une parole de plus, vous dis-je; celui qui plaindra la fin de ma vie, par tous les dieux, me déshonore! Partez, éloignez-vous promptement et sagement des périls qui m'environnent; ma mort est contagieuse.

PHIDIAS.

Nous ne craignons pas de mourir.

ÆCIUS.

Craignez une mort volontaire; les justes dieux la condamnent; je ne demande pas de compagnie pour une chose que les enfants font tout seuls, et que les esclaves sont heureux d'obtenir. Vivez jusqu'à ce que vos vertus, comme les miennes, aient lassé la patience de ce siècle corrompu; mourez alors comme des martyrs, et vous connaîtrez ce que c'est que mourir dignement et comme un vrai Romain.

ARETUS

Devons-nous donc vous quitter?

ÆCIUS.

Tous nous devons mourir et nous quitter nous-mêmes, il n'importe où, ni quand, ni comment, pourvu que nous mourions bien. Celui qui a ce bonheur a-t-il besoin de commisération? Les enfants pleurent parce qu'ils ont commis une faute ou parce qu'ils ont peur; les femmes parce qu'elles ne peuvent faire leur volonté ou par dépit. Peut-il y avoir dans le sein d'un homme fort qui sait ce que pèse la mort et la vie, assez d'humide faiblesse pour noyer de pleurs une mort glorieuse, comme un enfant et comme une femme; je suis honteux de vous voir pleurer; cepen-

dant j'en suis ému, et, si ma virilité ne devait pas me le reprocher comme un regret de la vie, je pleurerais avec vous.

PHIDIAS.

Hélas! nous ne vous verrons plus.

ÆCIUS.

C'est vrai, et moi je ne verrai plus les misères auxquelles Rome est condamnée; c'est un bienfait que la vie ne pourrait me donner. Vous ne me verrez plus; mais l'homme que j'ai été, qui fut juste et loyal, qui vieillissait pour Rome, et qui, lorsque Rome l'a oublié, a su mourir parce qu'il est resté honnête, cet homme-là sera journellement avec vous; si celui-là devait mourir aussi, si je ne devais avoir aucun gain de mes voyages, ni d'autre paye de mes services comme soldat, si les annales d'Æcius ne devaient porter que ce mot : Il a vécu! oh! alors, mes amis, vous auriez raison de pleurer amèrement; les déluges ordinaires des tendres femmes, les sanglots d'enfants nouveau-nés, seraient trop peu pour témoigner de ma misère. S'il faut des larmes, je devrais les verser pour eux et pour vous; car vous vivrez et vous aurez à voir des meurtres qui feraient saigner comme s'ils vivaient encore, les cadavres desséchés dans leurs ossements; mais je crains que vous ne sachiez ce qui sera, avant que j'aie le temps de vous le dire. Si vous m'aimez (que ce mot suffise), allez-vous-en et laissez-moi; j'ai quelque entretien à avoir avec mon âme, après quoi l'épée la mieux acérée sera la bienvenue; allez, je vous en prie, allez-vous-en, vous m'avez obéi pendant que je vivais, ne soyez pas maintenant opiniâtres : c'est bien, je vous remercie, adieu; qu'une meilleure fortune vous suive

dans la vie! (Phidias et Aretus sortent.) Je suis un peu altéré, ce n'est pas la peur; cependant je dois le dire, j'en ai une; est-ce d'avoir vécu juste, et de laisser derrière moi une chair à laquelle on ne pensera plus? — Cette peur est passée! — Je les entends venir. Qui frappera le premier? je vous attends.

BALBUS, CHILAX et LICINIUS entrent.

Je veux mourir en soldat, l'épée nue à la main, mais sans m'en servir. — Pourquoi avez-vous peur? Avancez.

BALBUS.

Vous avez été soldat, Chilax?

CHILAX.

Oui, j'ai passé des revues, mais je n'ai jamais vu l'ennemi.

LICINIUS.

Il a tiré son épée; par le ciel! je n'ose...

ÆCIUS.

Pourquoi tremblez-vous? je dois mourir; ne venez-vous pas de la part de César dans ce but? Parlez!

BALBUS.

Oui, nous venons par son ordre, et nous devons vous tuer; c'est la volonté de César.

CHILAX.

Je vous enjoins de remettre votre épée au fourreau, afin que nous puissions vous tuer galamment.

ÆCIUS.

Mettre mon épée au fourreau? galamment? Où avez-vous été élevés? Vous êtes les plus plaisants assassins que j'aie jamais rencontrés, mes maîtres. Avancez

donc, imbéciles! Pourquoi me regardez-vous fixement? Sur mon honneur, coquins, je ne vous frapperai pas.

LICINIUS.

Je ne veux pas être le premier.

BALBUS.

Ni moi.

CHILAX.

Vous ferez mieux de mourir tranquillement, l'empereur saura comment vous vous comporterez.

ÆCIUS.

Je mourrais tranquille, canailles, si vous vouliez me tuer.

BALBUS.

La peste de Proculus! Il nous avait promis de nous amener ici un capitaine qui est habitué à tuer.

ÆCIUS.

Si vous ne me tuez pas promptement, j'appellerai la garde, et dirai à haute voix à quels animaux vils et lâches l'empereur a confié sa sûreté. Je dirai même que vous avez passé de mon côté, vilains! frappez donc, vils entremetteurs!

CHILAX

Par le ciel! il nous tuera! J'ai observé sa main, elle n'attend que le moment de nous atteindre. Voyez, elle s'avance.

ÆCIUS.

Si vous m'estropiez, et si vous ne me tuez pas en deux coups ou trois, et si vous ne me frappez pas de façon à me faire perdre les sens, prenez garde à vous.

CHILAX.

Je vous l'avais bien dit.

ÆCIUS.

Frappez en hommes, et donnez mille coups s'il le faut.

PONTIUS entre.

BALBUS.

Voilà Pontius.

PONTIUS.

Il n'est pas tué encore? Voilà donc l'affection que vous montrez à l'empereur; ah! je vois que vous êtes tous des traîtres : Garde à vous! (Il les attaque, Licinius se sauve.)

CHILAX.

Oh! je suis blessé!

BALBUS.

Je suis tué. (Chilax et Balbus sortent.)

PONTIUS.

Mourez, entremetteurs, comme vous avez vécu.

ÆCIUS.

Misérable, qu'as-tu fait?

PONTIUS.

J'ai tué ceux qui ne veulent pas tuer. A vous ensuite.

ÆCIUS.

N'es-tu pas Pontius?

PONTIUS.

Lui-même, celui que vous avez cassé, Æcius, et disgracié à la face de l'armée.

ÆCIUS.

Puisque tu as été soldat, ma mort n'en sera que plus noble. Est-ce la vengeance qui t'a décidé, ou bien es-tu payé pour me tuer?

PONTIUS.

L'un et l'autre.

ÆCIUS.

Eh bien! frappe.

PONTIUS.

Est-ce là tout?

ÆCIUS.

Oui.

PONTIUS.

Ne voudriez-vous pas vivre?

ÆCIUS.

Pourquoi le voudrais-je? serait-ce pour te remercier de ma vie?

PONTIUS.

Oui, si je l'épargne.

ÆCIUS.

Ne t'y trompe pas; ne t'attends pas à des actions de grâce pour une autre courtoisie que la mort; fais ton devoir.

PONTIUS.

Ne me craignez-vous pas?

ÆCIUS.

Non.

PONTIUS.

Et vous ne me saurez pas de gré?

ÆCIUS.

Cela dépendra de la façon dont tu feras ta besogne.

PONTIUS.

Quand vous serez mort, j'aurai votre place, Æcius.

ÆCIUS.

Maintenant je te redoute, et je crains, non pas pour toi, Pontius, mais pour l'empire.

PONTIUS.

Quoi! ne puis-je le gouverner, monsieur?

ÆCIUS.

Il te faudrait commencer par te gouverner toi-même; tu sais bien te battre, et bravement, tu sais endurer les périls, les ardeurs de l'été, les froids de l'hiver et la faim; les éclairs irrités du ciel ne sont pas plus soudains et plus mortels que les coups que je t'ai vu donner; quand j'arrêtais les pieds ailés de nos ennemis en fuite, je t'ai vu les moissonner comme des épis, et toujours tuer celui qui tuait; si ton âme était aussi douce dans la paix qu'elle est rude dans les combats, je serais heureux de laisser derrière moi un tel successeur. — Allons, frappe, et sois général.

PONTIUS.

Mettez-vous donc en garde, puisque je vois qu'on ne peut entamer votre honneur, et qu'il y aurait honte à moi de frapper un homme mort. Combattez pour le peu de temps qui vous reste à vivre.

ÆCIUS.

Non, tu sais que je ne le dois pas; je ne voudrais pas te donner, par la désobéissance, un si grand avantage sur moi.

PONTIUS.

Ne voulez-vous donc pas vous défendre contre votre ennemi?

ÆCIUS.

Non, parce qu'il m'est envoyé par César; je n'ai aucun pouvoir contre de tels ennemis; puisque je suis condamné, mon épée nue n'est qu'un *ornement héraldique;* je ne la tiens à la main que pour montrer que je suis soldat; si César n'avait pas enchaîné ma

défense par cet arrêt : *Qu'il meure,* tout vieux que je suis, tout labouré que je suis de cicatrices et de chagrins, je ferais avec ce bras flétri des merveilles encore, et j'ouvrirais au sein de mon ennemi de telles blessures, qu'à les voir, la miséricorde pleurerait.

PONTIUS.

Alors faites attention; regardez-moi, et soyez sûr de votre courage. Souvenez-vous qui vous êtes et pourquoi vous vivez; rappelez-vous ce que j'ai été pour vous; ne criez pas : arrêtez; et si je vous tue, ne dites pas que c'est une honteuse injustice.

ÆCIUS.

Je suis prêt.

PONTIUS.

Maintenant, Æcius, tu vas voir que je ne suis pas un traître, et bénis-moi de ce que je fais. Meurs comme je meurs. (Il se frappe.)

ÆCIUS.

Tu m'as trompé, Pontius, et je te remercie; par toutes mes espérances du ciel, tu es un Romain.

PONTIUS.

Ce n'est pas pour vous montrer ce que vous devriez faire; car la calomnie elle-même aurait honte de vous proclamer lâche, ou capable de survivre à votre honnêteté; mais, noble général, vous avez été jaloux de moi, et m'avez mis au nombre des hommes dangereux; et je dois, en mourant, vous dire que vous avez été juste en me disgraciant; cependant, croyez-moi, car il n'y a maintenant que la vérité et votre pardon qui puissent me sauver; croyez qu'en me jugeant haineux, en me prenant pour l'un de ces esprits troublés qui, comme le feu, changent en flammes tout ce qu'ils tou-

chent, vous vous êtes trompé sur mon compte; si j'étais ennemi de quelque chose, c'était de l'oisiveté; je regrettais la guerre, cette dette que réclame tout soldat. La nudité, le mépris, ces enfants de la paix et des plaisirs, le dédain pour nos cicatrices que tempérait seulement la curiosité sur la façon dont nous les avions reçues; la rouille du temps qui ronge nos corps, et commence à s'attaquer à notre honneur; la disette dans nos maisons, et plus que la disette, les outrages; ceux qui, lorsque l'ennemi menace, faisaient de nous des saints, et nous appellent pendant la paix les ulcères de Rome; la flatterie soyeuse, et la vanité couverte de plumes, oubliant quel est le vent qui leur a permis de les déployer, et quelle protection leur vaut la tranquillité dans la jouissance de leurs nombreux plaisirs; voilà mes ennemis et non l'État ou l'exigence du service. Ah! ce que je vous dis, un soldat peut le dire, et je l'étais; mais j'ai fait une faute, parce qu'un plus noble martyr me montrait le chemin de la patience, et je m'en suis écarté. Voici la fin, je meurs, général! Pontius ne veut pas vivre bassement et disgracié par celui qui l'a élevé à la vertu, et il veut encore moins survivre à ce qui est vertueux, et devenir un flatteur.

ÆCIUS.

Je manque de nom à donner à ta conduite; l'appeler seulement vertueuse est au-dessous de ce qu'elle mérite, Pontius. Les dieux en trouveront un pour toi. Tu as fait de la mort une si belle et si excellente chose, que je m'étonne que les hommes puissent vivre! Peux-tu encore parler? Ta voix a une harmonie dont mon âme voudrait être accompagnée pour s'envoler au ciel.

PONTIUS.

Un adieu! votre main, mon bon général! pardonnez-moi, croyez que tout ce qui a mérité votre colère n'était pas en moi; vous ne pouvez vivre.

ÆCIUS.

Je ne le veux pas. Encore une parole.

PONTIUS.

Mourez noblement! Rome, adieu! toi, Valentinien, écroule-toi; tu as brisé ta base. Vous m'avez donné une mort paisible et joyeuse; j'aurais donné plus de blessures, si j'avais eu plus d'haleine. (Il meurt.)

ÆCIUS.

Vit-on jamais un exemple de vertu dépasser celui-ci? Quel homme voudrait survivre à une telle mort? Quand César doublerait tous les honneurs qu'il m'a jadis prodigués et voudrait m'attacher à lui par ses faveurs comme une maîtresse, je ne me croirais grand qu'en imitant cet homme. J'ai aimé, mais jusqu'ici je n'ai pas aimé éperdûment une figure humaine. O mort, tu es plus que la beauté, et tu plais plus que la gloire! — Venez, mes amis, tuez-moi. César, sois généreux, envoie contre moi mille épées; plus elles seront nombreuses, plus prompte sera ma chute! Pourquoi tardez-vous? Venez, je baiserai vos armes. Ne me craignez pas; par tous les dieux, je vous honorerai dans chacun de vos coups. — Apparaissez, ou j'irai vous chercher à travers la cour, à travers le monde entier. J'ai jeté mon épée, vous êtes des traîtres si vous m'épargnez, et César vous anéantira. O vils poltrons! je vous poursuivrai, et avant de mourir, je vous proclamerai les mauvaises herbes de l'Italie, et les scories de la nature. Où êtes-vous, vilains, traîtres, esclaves? (Il sort.)

PROCULUS et TROIS AUTRES parcourent la scène.

PROCULUS.

J'ai su qu'il a tué le capitaine Pontius.

LE PREMIER.

Voici son épée.

PROCULUS.

N'y touchez pas, mes amis, elle combattrait toute seule; cent hommes ne suffiraient pas pour en venir à bout : je vais trouver l'empereur et demander des aides.

ÆCIUS derrière la scène.

Personne ne frappera donc un pauvre homme condamné.

PROCULUS.

Il est devenu fou furieux. Pourvoyez à votre sûreté, mes maîtres. (Ils sortent.)

ÆCIUS.

Eh bien! Æcius, vois à ce que tu dois faire. (Il ramasse son épée.) Viens, ma bonne épée; tu as été sevrée de sang trop longtemps; je veux te baiser; car tu es plus qu'un ami maintenant, tu es mon sauveur. Montre-moi le chemin du bonheur; c'est là que je vais. Vous tous, grands hommes, qui êtes tombés comme je tombe, pour conserver vivants votre honneur et votre mémoire, soyez présents, et assistez-moi, pour que je puisse rejeter toutes les espérances, excepté celle qui doit couronner ma mort. Rome, adieu! Dure longtemps, continue tes conquêtes tant que ton peuple aura une noble ambition. Maintenant, mon épée, change-moi en étoile! J'arrive, esprits bienheureux! faites-moi place à toujours dans votre Élysée! (Il se frappe.) Les hommes

craignent-ils cela? Oh! si la postérité pouvait apprendre de celui qui meurt en aimant sa blessure, qu'il n'y a point de douleur à bien mourir, et qu'il n'y a de perdus que ceux qui font leur propre enfer! (Il meurt.)

PROCULUS et DEUX AUTRES entrent.

LE PREMIER avant d'entrer.

Il est mort. Rentrez la garde.

PROCULUS.

En vérité, il est bien mort. Je suis content qu'il soit parti; c'était un démon. Le cadavre appartient à ses affranchis; par amour de la vertu, l'empereur le leur a accordé; qu'on ne les empêche pas d'entrer. (Ils sortent.)

PHIDIAS et ARETUS entrent.

PHIDIAS.

O mon noble maître! voyez, Aretus, voici un triste spectacle!

ARETUS.

O cruauté! ô César! ô temps, qui n'apportez que destruction et déluge de sang! Pourquoi as-tu été tué? Sommes-nous revenus aux règnes de Tibère et du sauvage Néron, l'homme ne peut-il être honnête maintenant, sans être certain de sa chute?

PHIDIAS.

C'est ainsi, Aretus; celui qui veut vivre aujourd'hui, doit, comme le crapaud, se nourrir d'impuretés, et s'appuyer sur la corruption pour se hisser à la grandeur. La vertu honnête, l'honneur romain, la foi, la valeur, ces richesses du vieil empire, ne sont plus aujourd'hui que les terribles signes de la peste, et les

avant-coureurs de la mort pour ceux qui les possèdent.

ARETUS.

O seigneur jamais assez regretté! ô cher maître!

MAXIMUS entre.

De qui apprendrons-nous maintenant à vivre comme des hommes? Qui nous donnera l'exemple des actions justes et nobles? Oh! tu es parti, et avec toi s'en vont la vertu et l'équité. O dernier des Romains, tu emportes en mourant la bonne foi, le courage intrépide et la solide constance! Pleure, Rome! pleure, Italie! Pleurez, vous tous qui l'avez connu! et vous, qui le redoutiez comme un noble ennemi, si vous pouvez verser d'honorables pleurs, pleurez Æcius mort, dont la chute est le fruit de l'odieuse calomnie.

PHIDIAS apercevant Maximus.

O seigneur Maximus, voilà votre digne ami!

MAXIMUS.

Que les dieux me pardonnent! — Ne pensez pas mal de moi, mes amis, si je ne verse pas de pleurs. J'ai de grands chagrins qui pleurent au dedans de moi. (Il pleure.) Cependant, j'ai trouvé des larmes. Je voudrais n'avoir jamais connu le monde ni les femmes, ni le nom maudit de l'honneur, pour que ce cadavre redevînt Æcius! Mais je suis marqué par le destin pour faire une grande action, et je te demande pardon, mon ami; ma vengeance une fois prise, je ne serai pas longtemps loin de toi. (A Phidias et à Aretus.) Vous avez fait une grande perte, supportez-la patiemment. Cependant, à dire vrai, et pour être juste, il n'est pas de patience possible. Après lui, viendra mon

tour : et ce serait à l'heure même, j'en serais content, mes amis. Qui vous préservera, maintenant?

ARETUS.

Nous sommes perdus aussi.

MAXIMUS.

Je crains que vous ne le soyez: il est probable que ceux qui ont aimé l'homme qui a succombé, et qui ont été nourris par lui, ne resteront pas longtemps derrière lui ; ce ne serait pas sage. — Je sais ce que je dois faire. O mon Æcius! peux-tu mourir ainsi, arraché par les racines, et n'avoir personne qui ressente ce que tu valais! Il vous a entretenus tous les deux depuis votre enfance, à ce que je crois?

PHIDIAS.

Oui et choisis parmi les plus pauvres.

MAXIMUS.

Et il vous aimait comme ses propres enfants?

ARETUS.

Nous l'avons éprouvé, monsieur.

MAXIMUS.

N'est-ce pas une grande perte alors que vous faites?

PHIDIAS.

Oh ! la perte des pertes ! Notre propre vie, la ruine de nos familles, l'anéantissement de notre nom, ne seraient rien auprès de cette perte.

MAXIMUS.

C'est lui, à ce que je comprends, qui vous plaça auprès de l'empereur ?

ARETUS.

C'est vrai.

MAXIMUS.

Et qui vous maintint toujours en faveur?

PHIDIAS.

Rien n'est plus vrai, monsieur.

MAXIMUS.

Il a nourri aussi vos parents, et leur a procuré les moyens d'exister. Il a fait faire de nobles mariages à vos sœurs; ne fit-il pas cela, mes amis?

ARETUS.

Oh! oui, monsieur.

MAXIMUS.

Il me semble que ce digne homme ne devrait pas être oublié; je vous le dis, en vérité, il a été bassement assassiné, et ceux qui l'aiment devraient faire quelque chose, et quelque chose peut être fait. Écartez-vous un peu, je vous prie, je voudrais pleurer seul sur son corps... oh! mon très-cher... (Il parle bas.)

PHIDIAS.

Aretus, si nous ne sommes pas prompts à agir, il nous devancera; je sais qu'il a ses projets de vengeance; nous sommes des indifférents et de misérables ingrats, si nous n'exécutons pas les nôtres. Avons-nous d'autre espérance que la mort, maintenant qu'il est mort? Oseras-tu prendre une résolution?

ARETUS.

Elle est prise.

PHIDIAS.

Alors, comme deux fleurs qui ont poussé ensemble, nous nous flétrirons ensemble, et nous entraînerons la chute de ce qui nous supportait. Quand la chose sera faite, le monde nous appellera deux bons serviteurs. — Je crains qu'il ne nous devance.

ARETUS.

Ce soir, Phidias.

PHIDIAS.

Cela suffit.

MAXIMUS.

Maintenant, mes dignes amis, j'ai fini mes lamentations. Allons brûler ce noble corps. Je ferai une flamme de tous les parfums que *Méroé*, la ville du soleil, fait pousser, et cette flamme aidera son âme à monter au ciel. Celui qui vivra dans dix siècles d'ici, devra, en racontant cette histoire, obscurcir de ses soupirs la face du ciel, et faire, de douleur, avorter les femmes enceintes. La tombe elle-même où dort le grand Sylla, s'ouvrira, et son ombre se promènera en gémissant autour de nos monuments plus grands et plus nombreux que ceux que le vert Olympe, le mont Ida ou le vieux Latmos environnent de cèdres, que l'Orient embaume de ses parfums, la Grèce de ses vins, la Thessalie de ses fleurs; ou que le ciel attristé arrose de ses pluies comme de larmes. (Ils sortent.)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHIDIAS, un poignard dans la poitrine, et ARETUS empoisonné.

ARETUS.

Il a son affaire.

PHIDIAS.

Que le pire arrive alors! Æcius, nous avons à ton âme sacrifié un César. Combien y a-t-il de temps que vous lui avez donné le poison?

ARETUS.

Une heure; j'ai pris le mien deux heures avant lui. Oh! comme je le sens bouillir dans mes veines!

PHIDIAS.

Il n'en peut guérir, j'espère?

ARETUS.

Non, Phidias; j'ai prévenu tous les antidotes; les médecins peuvent trouver la cause de son mal, mais non le guérir.

PHIDIAS.

C'est bravement fait. Nous avons pris les devants sur sa tyrannie, Aretus.

ARETUS.

Sans quoi, nous eussions manqué notre but, Phidias.

PHIDIAS.

Pourras-tu vivre encore quelque temps?

ARETUS.

Pour le torturer, ma haine me donnerait un siècle à vivre encore. Celui-là n'a qu'une pauvre cervelle, dont la vie dépend du sang qui coule de sa blessure et non de sa volonté. Et cependant, j'enfle et je brûle comme l'Etna en flammes. Mille feux inconnus sont allumés en moi; mais je ne mourrai pas de quatre heures, Phidias.

PHIDIAS.

Rappelle-toi qui mourra avec toi, et méprise la mort.

ARETUS.

Je n'ai pas besoin d'exhortation. La joie de ce que j'ai fait me fait une volupté de ce poison, et une maîtresse de la torture que j'éprouve. Comment le niais, qui meurt seul et sans avoir été vengé, peut-il trouver du plaisir à mourir?

PHIDIAS, montrant le poignard qu'il a dans la poitrine.

Cette lame qui consume ma vie, la garde encore en moi, et je ne sens pas venir l'angoisse de la mort; oh! si je puis vivre assez pour entendre les malédictions de cet odieux et cruel tyran, j'aurai la moitié de mon ciel.

ARETUS.

Retiens ton âme dans ton sein, quatre heures encore, tu entendras des souhaits terribles qui dépasseront les nôtres et tout ce que nous pouvons imaginer.

PHIDIAS.

Tu m'as doublé d'acier; adieu, Aretus; que les âmes des hommes de bien qui, comme les nôtres, ont quitté leurs corps romains pour venger bravement la vertu, guident nos ombres vers l'Élysée. Je ne voudrais pas mourir encore!

ARETUS.

Adieu, Phidias! que les dieux nous récompensent à la mesure de cette noble action! (Ils sortent de différents côtés.)

SCÈNE II.

LYCIAS et PROCULUS.

LYCIAS.

De plus en plus malade, Proculus.

PROCULUS.

O Lycias, qu'allons-nous devenir? Il eût mieux valu mourir comme l'heureux Chilax, frappé par Pontius, ou être couché dans son lit comme Balbus que sa justice a estropié.

LICINIUS entre.

LICINIUS.

Faites une douce musique; que quelqu'un chante pour enchaîner le sommeil auprès de lui; ô mes amis, l'empereur!

PROCULUS.

Que disent les médecins?

LICINIUS.

Des paroles d'un triste augure pour nous; il est empoisonné, et sans espoir de guérison.

LYCIAS.

Par qui?

LICINIUS.

Par le misérable Aretus, ce scélérat maudit.

LYCIAS.

Comment le savez-vous?

LICINIUS.

C'est lui qui, le dernier, lui a servi à boire; dispersons-nous et trouvons-le; et, puisqu'il nous a ouvert le chemin de la misère, poussons-l'y le premier. (Aux musiciens.) Doucement, il sommeille. (Ils sortent.)

VALENTINIEN entre, porté dans un fauteuil, avec EUDOXIE, les médecins et la suite. Musique et chant.

« Sommeil qui charmes les soucis, et calmes tous les maux, frère de la mort, descends doucement sur ce prince

affligé; tombe comme un nuage en ondée bienfaisante, ne fais entendre rien de bruyant, rien de pénible à son oreille assoupie; pénètre dans ses sens troublés, lentement, sans effort, comme un ruisseau qui murmure; berçons ses peines comme un vent sourd qui frémit, ou comme une neige qui voltige. Oh! glisse-toi sans violence dans son cerveau, et que tes baisers, comme ceux d'une fiancée, l'invitent au sommeil! »

VALENTINIEN.

Oh! dieux! dieux! à boire, à boire! donnez-moi une boisson plus froide, plus froide que la neige des monts Scythes! ô mon cœur!

EUDOXIE.

Comment va Votre Majesté?

UN MÉDECIN.

L'impératrice vous parle, sire.

VALENTINIEN.

Mourant, mourant, Eudoxie, mourant!

LE MÉDECIN.

Un peu de patience, Majesté.

EUDOXIE.

Que lui avez-vous donné?

LE MÉDECIN.

De précieux remèdes, chère madame, qui, nous l'espérons, doivent le soulager.

VALENTINIEN.

O fou que l'on flattait, vois ce qui arrive à ta divinité! ô Eudoxie!

EUDOXIE.

Patience, patience, Majesté!

VALENTINIEN.

Je voudrais que le Danube me traversât le corps...

EUDOXIE.

Grands dieux, soulagez-le.

VALENTINIEN.

Et le Volga, sur la face duquel le vent du nord se glace! J'ai en moi cent enfers! cent bûchers en flammes préparés pour mes funérailles! Ne puis-je donc boire?

LE MÉDECIN.

Il ne le faut pas, sire.

VALENTINIEN.

Par le ciel! en respirant, je vous incendierai tous, si vous me refusez plus longtemps; tempêtes, soufflez sur moi! Inondations qui submergez des royaumes entiers, coulez sur moi, et noyez ce feu! — Où est le scélérat?... Esclaves, suis-je immortel? Par Numa! s'il s'échappe... Oh! oh!

EUDOXIE.

Chère Majesté!

VALENTINIEN.

Comme Néron, et plus terrible, plus meurtrier, j'allumerai dans mon sein des torches pour brûler l'empire! donnez-moi mille éventails, mille éventails pour rafraîchir mon front! Appelle les vents complaisants, ô mon Eudoxie!

EUDOXIE.

Sire!

VALENTINIEN.

Oh! ne me flattez pas; je ne suis que chair, je ne suis qu'un homme et un homme mortel. — A boire, à boire, ânes bâtés que vous êtes! que peuvent vos doses, vos pilules, vos huiles, vos mithridates? Vous avez à la bouche les mots de santé, de maladie, et la seule maladie qu'aient vos patients, c'est leur argent que

vous convoitez. — Oh!... vous faites des mendiants de vos malades avant de les tuer; si je meurs, je veux que vous soyez dépouillés et mis à sec!

PROCULUS et LICINIUS entrent avec ARETUS.

PROCULUS.

Voici le traître, sire, le scélérat maudit.

VALENTINIEN à Eudoxie.

Partez, ô reine; ce spectacle ne convient pas à vos yeux : allez trouver les vestales, jetez l'encens sacré dans le trépied enflammé, et offrez un puissant sacrifice pour sauver César.

PROCULUS.

Allez, madame, et réussissez.

ARETUS s'avançant.

Allez, mais ne rapportez point d'espoir; — les dieux ont marqué ta dernière heure, Valentinien; tu n'es qu'un homme, un méchant homme, une brute, et, comme un être sensuel et sanguinaire, tu vas mourir.

PROCULUS.

O traître maudit!

ARETUS.

Maudissez-vous vous-mêmes, vils flatteurs; hurlez à l'approche des misères qui vous attendent; misérables, c'est vous dont les conseils l'ont condamné à mourir empoisonné!

VALENTINIEN.

Quoi! point d'espoir?

ARETUS.

Ne te laisse pas abuser par les prêtres et par les

médecins; ils ne peuvent te secourir; tu n'as plus à vivre qu'une courte demi-heure, pas plus, et moi, dix minutes. Je t'ai donné ce poison en souvenir d'Æcius, un tel poison qu'il suffirait à tuer tout ce qui vit dans la nature; et pour que tu ne meures pas seul, j'en ai pris aussi. L'humanité eût été renfermée en toi seul, il n'aurait dû rester personne pour repeupler la terre, les ailes du vieux temps auraient dû au même moment tomber de ses épaules, et toute raison de la vie aurait dû disparaître, que, cependant, César, pour avoir ma bien-aimée vengeance, j'aurais tout empoisonné avec toi.

VALENTINIEN.

Oh! vilain! — Je deviens plus brûlant, plus brûlant.

ARETUS.

Oui, mais tes brûlures n'approchent pas des miennes. Ce que tu sens maintenant (écoute-moi avec horreur, César) n'est encore que de la cendre chaude pour châtier les péchés de débauche et de luxure que tu as commis; bientôt viendront les véritables flammes qui punissent le meurtre.

VALENTINIEN.

Allez chercher les instruments de torture.

ARETUS.

Qu'on y aille, et je deviendrai ton flatteur. Bien plus, je t'aimerai; comparés à ce que je souffre maintenant, César, et à ce que tu vas souffrir bientôt, tes supplices sont des jouets, et des divertissements plus gais que le rire lui-même.

VALENTINIEN.

Laissez-les tranquilles! Je veux boire.

ARETUS.

Rage maintenant; mais tu ne souffres pas encore comme moi.

VALENTINIEN.

Tenez-moi, tenez-moi, tenez-moi! ou mon corps éclate!

ARETUS.

Regarde-moi, César, et vois à quelle extrémité tu dois arriver pour expier tes meurtres; les millions de douleurs de l'accouchement laborieux, toutes les maladies...

VALENTINIEN.

O mon âme torturée!

ARETUS continuant.

Les terreurs de femme, les trépidations, les désespoirs, toutes les pestes que l'ardeur du soleil enfante...

VALENTINIEN.

Æcius, oh! Æcius! oh! Lucina!

ARETUS continuant.

Ne sont que les ombres de mes tourments.

VALENTINIEN.

Cachez-moi, montagnes. Les dieux ont trouvé mes crimes! Brisez-vous, mes membres.

ARETUS.

Pas encore, sire, tu as encore une crise à subir qui dépasse ces tortures.

VALENTINIEN.

O vilain! ô scélérat infernal!

ARETUS.

O noble scélérat, mon poison danse de joie en ma poitrine; vois, César, regarde-moi maintenant souffrir, voilà ce que c'est qu'une torture; et tu la subiras

avant de mourir; je suis un feu vivant! Le taureau de bronze de Phalaris n'était qu'une fable, les tourments des âmes qui ont méprisé le ciel ne sont que de pauvres emblèmes de ce que je souffre.

VALENTINIEN.

Oh! éteignez-moi, éteignez-moi, éteignez-moi!

ARETUS.

Le feu n'est qu'une flatterie, et les horreurs que racontent les poëtes du triste lac Averne sont moins que des fictions, si on les compare à mes douleurs. Cependant, pour te prouver le ferme amour que je portais à mon maître assassiné, j'ai chanté comme un vent du sud à travers toutes ces tempêtes; mon cœur, mon cœur se desséche! tremble, tremble, ô monstre, redoute les justes dieux! moi, j'ai la paix. (Il meurt.)

VALENTINIEN.

A boire encore! que les pluies incessantes d'avril tombent dans ma poitrine! comment osez-vous me laisser ainsi dans les tourments? Enlevez ce corps monstrueux. Dieux! grands dieux! qui suis-je donc pour que tous vos châtiments tombent sur moi? écoutez-moi, entendez-moi! Je confesse que je suis un ravisseur, un meurtrier, un César que l'on hait : oh! pour laver ces crimes, ne puis-je trouver assez de prières, allumer assez de feux sur vos autels en faisant fondre la graisse du monde entier, en y ajoutant, si elle fait défaut, le sang de mille captifs? et faut-il que je brûle moi-même comme l'encens du sacrifice? O dieux! je vous méprise tous! vous n'avez plus de miséricorde, et, n'en ayant pas, vous n'êtes point des dieux. On ne prêche votre parole que pour faire croire que vous existez aux niais timides, aux femmes faciles à effrayer!

ô tourments, ô tourments, ô tourments! Douleurs au-dessus de la douleur! — O divinités! si vous êtes autre chose que des rêves et que des fantômes; si vous avez vraiment le gouvernement des choses mortelles; si vous contenez en vous-mêmes le passé, le présent et l'avenir; si vous créez l'âme des hommes et façonnez la chair qui la renferme; si vous pesez nos destinées et nos fortunes, soyez plus que tout, ô dieux! soyez grands par le pardon! ne brisez pas, dans votre colère, le beau moule que vous avez construit, car vous êtes, nous a-t-on appris, des êtres sans passions. Donnez-moi une heure pour que j'aie le temps de vous connaître! Oh! sauvez-moi. Par le même pouvoir que vous avez de créer une âme, et dans le même temps que vous mettez à cette œuvre, éloignez de moi cette destruction. — Mais vous ne le pouvez pas. Plus je veux croire à votre divinité, plus je souffre. Ma cervelle est en cendres! maintenant mon cœur! mes yeux! ô mes amis, je m'en vais, je m'en vais. De l'air! de l'air! je suis mortel! (Il meurt.)

PROCULUS.

Enlevez son corps. O Licinius, quelles misères cette mort nous laisse en héritage! Nous ne trouverons pas de pitié.

LICINIUS.

Nos vies n'en méritent pas. Que ne suis-je encore enchaîné à l'esclavage avec quelque espérance de vivre?

PROCULUS.

Une tombe paisible, ou une maladie consomptive, qui nous déroberait aux bourreaux, serait bien quelque chose, Licinius.

LICINIUS.

Tirons le meilleur parti possible de la situation; nous avons de l'or, Proculus, et si nous ne pouvons nous sauver, nous avons des épées.

PROCULUS.

Oui, mais nous n'osons pas mourir.

LICINIUS.

Je l'avais oublié; mais il y a d'autres contrées.

PROCULUS.

Nous trouverons partout la même haine pour ce que nous sommes.

LICINIUS.

Pense à ce que tu voudras, je te suivrai.

UN MESSAGER entre.

PROCULUS.

Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

Pensez à vous sauver, autrement vous êtes perdus. Les soldats se sont armés en invoquant le nom du grand Æcius; leur nouveau général qui voulait les arrêter, a été mis en morceaux; ils viennent de ce côté. En outre, les femmes de la ville ont assassiné Phorba et la débauchée Ardelia, les entremetteuses de César.

LICINIUS.

Il ne faut pas rester ici, Proculus.

PROCULUS.

O César! pourquoi avons-nous servi tes débauches? Fuyons, allons mourir dans quelque endroit où nous ne rencontrerons pas l'homme né de la femme. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

MAXIMUS entre.

MAXIMUS.

Dieux! quelle écluse de sang j'ai ouverte! mes habiles desseins sont en cours d'exécution. Il est mort! et je suis vengé. L'empire est en feu, et la désolation a fait partout sa demeure; — vivrai-je, moi qui suis l'auteur de tout cela, pour voir Rome devenir la pitié du monde après en avoir été l'orgueil? Mes amis sont partis devant, envoyés par moi. Dois-je vivre? reste-t-il ici-bas quelque chose pour laquelle on veuille vivre? Y trouverais-je un autre ami, une autre femme, d'autres êtres qui vaillent la moitié de ce qu'ils valaient, et qui méritent qu'on prenne la peine de languir dans la vie? La vertu n'a-t-elle pas pris le même chemin que leurs âmes éternelles? Ne s'est-elle pas enfuie au ciel, emportée sur la flamme de leur bûcher? Tout homme qui verra le fond de ma conduite, peut-il m'approuver? Quoique ma justice soit blanche comme la vérité, la route que j'ai suivie est tortueuse. Cela me condamne. O mon Æcius, ô ma femme vénérée qui m'avez montré le chemin du calme et du repos, qui m'avez tendu la corde pour me conduire à l'Élysée, vous qui m'avez précédé sur l'assurance que je vous récompenserais de votre amitié, soyez les premiers à sourire au sacrifice que je viens de vous envoyer; ensuite vous me verrez hardiment arriver! — (Il réfléchit longuement et reste un moment silencieux.) Attendez! je suis un insensé et un peu trop prompt à vouloir ma ruine;

ce grand projet de vengeance peut s'agrandir encore! ne puis-je devenir César? alors, il ne faudrait pas mourir! Pourquoi ne porterais-je pas la main jusque-là? Des sots et des enfants ont eu l'énergie de le faire, et ont réussi; dans ces périlleuses circonstances, la raison me le commande; je le veux, et je l'oserai. — Mes amis, pardonnez-moi; je ne suis pas disposé à mourir si ce n'est empereur. Je suis sûr que le soldat m'aime, et le peuple aussi; j'irai donc en avant; de même que ces grands cèdres que les tempêtes ont balayés des sommets d'OEta, remis debout, se changent en mâts robustes qui défient ces mêmes vents furieux qui les brisèrent vivants, de même, je me redresse; je veux, homme nouveau, me mettant au-dessus de l'humanité, et plus parfait que si je grandissais dans la vie privée, défier la mauvaise fortune. — Si je m'élève... ce fut pour un bien que ma femme a été violée; si je tombe, cette grande tentative honorera mes funérailles (Il sort.)

SCÈNE IV.

TROIS SÉNATEURS et AFRANIUS.

LE PREMIER SÉNATEUR.

Gardez toutes les portes du camp, Afranius, voyez à ce qu'elles soient fermées, sans quoi nous serons pillés. Tu es un honnête et digne capitaine.

LE DEUXIÈME SÉNATEUR.

Promettez tout aux soldats.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Parlez-leur doucement; dites-leur que nous sommes réunis pour leurs intérêts, et que nous travaillons

à choisir un César qui leur convienne, un soldat et un prodigue.

LE PREMIER SÉNATEUR.

Dites-leur aussi que nous comptons sur leurs voix libres et généreuses.

LE DEUXIÈME SÉNATEUR.

Et que nous leur accordons le droit de négative.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Si notre choix leur déplaît, ils le nommeront eux-mêmes.

LE PREMIER SÉNATEUR.

Promettez-leur trois donatifs considérables, Afranius...

LE DEUXIÈME SÉNATEUR.

Et, César une fois élu, des ennemis à combattre, avec une distribution de blé, de vin et d'huile...

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

De nouveaux habits et de nouvelles armes, et d'égales portions de terre dans les provinces, pour eux et leurs familles, à toujours.

LE PREMIER SÉNATEUR.

Voyez que la citadelle soit fortifiée.

AFRANIUS.

J'obéis. (Il sort.)

LE DEUXIÈME SÉNATEUR.

Simpronius, nous vivons en des temps déplorables.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

O Brutus! nous aurions besoin de ta vertu! Ces Césars noient dans notre sang ce que nos nobles consuls avaient acquis en versant le leur.

LE PREMIER SÉNATEUR.

Quel chemin suivrons-nous?

LE DEUXIÈME SÉNATEUR.

Je n'en vois pas de sûr.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Nous voyons nos femmes et nos filles courir à leur ruine, et nous sommes simples spectateurs, Fulvius.

LE PREMIER SÉNATEUR.

Chaque chose est à la volonté de chaque homme.

LE DEUXIÈME SÉNATEUR.

Maintenant, les vestales ne servent plus qu'à satisfaire la luxure dévorante des soldats; et les dieux sensuels se soûlent de leurs offrandes. Rome aujourd'hui est déchirée par leurs sabres et fouillée comme on fouille les entrailles de la terre pour en arracher les trésors. Que les dieux nous protégent! autrement nous ne sommes qu'un brin de paille devant leur furie.

LE PREMIER SÉNATEUR.

Partons, allons aux temples.

LE DEUXIÈME SÉNATEUR.

Allons au Capitole; ce n'est pas le temps des prières; il faut nous fortifier.

AFRANIUS rentre.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Eh bien, Afranius, quelles bonnes nouvelles?

AFRANIUS.

Un César!

LE PREMIER SÉNATEUR.

Oh! qui?

AFRANIUS.

Maximus est au milieu des soldats, et tout le camp

s'écrie : César! César! César! Il a forcé l'impératrice à l'accompagner, pour plus d'honneur.

LE DEUXIÈME SÉNATEUR.

Un heureux choix! Allons à sa rencontre.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Bénie soit sa fortune!

LE PREMIER SÉNATEUR.

Allons au-devant de lui. Faites place ici, faites place... place!

LES SÉNATEURS sortent. Fanfares. Des cris au dedans : Maximus est César. César! César! Salut, César Maximus!

AFRANIUS.

O peuple mobile! ô peuple excellent à la guerre, et lorsqu'il est gouverné! mais, dans la paix, plus violent que l'autan furieux quand il laboure la mer et la couvre d'écumes, et plus indiscipliné que les cataractes du Nil! Je dois céder, bien que je n'aime ni ne désire ce qui se fait; il le faut, ou, comme un pont pourri sur un torrent gonflé par l'orage, je me romprais, et adieu.

MAXIMUS, EUDOXIE, SÉNATEURS et SOLDATS.

LES SÉNATEURS.

Place à l'empereur!

LES SOLDATS.

Longue vie à César!

AFRANIUS.

Salut, César Maximus!

MAXIMUS.

Votre main, Afranius; conduisez-moi au palais.

d'où je ferai tomber sur vous tous mes remercîments comme une pluie. Dieux! donnez-moi la vie pour défendre d'abord l'empire, ensuite vous, mes pères; et vous, vaillants amis, les héritiers de l'antique courage et de l'antique vertu, les remparts de la vieille Rome, l'espoir du temps présent! je vous donne en ce jour tout ce que j'ai, même le fruit des périls que j'ai courus dans ma jeunesse; vous êtes mes enfants, ma famille, mes amis, et je vous garderai toujours ces pieux sentiments. Avancez, Sempronius, voici une liste de proscription contre tous les flatteurs, les licencieux entremetteurs qui ont enseigné le vice et la corruption à l'efféminé Valentinien; voyez à exécuter mes ordres. (Fanfares.)

LES SÉNATEURS.

Gloire à César!

LES SOLDATS.

Faites place à César! (Ils sortent tous, excepté Afranius.)

AFRANIUS, seul.

Nouveau César, tu as mes craintes, car Valentinien avait mes vœux. O divinités puissantes! pourquoi faut-il que nous jetions Rome en pâture à la voracité gloutonne de ces hommes enflés comme des vessies. Pour arriver au sommet de la grandeur, ils entassent victimes sur victimes, et font de leurs cadavres les bastions de leur sûreté. O Rome revêche et indocile, tu t'affaibliras par tant de changements, et tu mourras un jour sans héritier, puisqu'il te plaît de n'enfanter des fils que pour se haïr, et pour se tuer les uns par les autres. Quant à moi, je ne vis que dans l'espoir de la guerre. (Il sort.)

SCÈNE V.

PAULUS et LICIPPUS.

PAULUS.

Quand a lieu l'inauguration?

LICIPPUS.

Demain.

PAULUS.

J'aurai peu de temps.

LICIPPUS.

Trouvez un joli emblème, mettez-y un Cupidon ou le dieu du temple où César prendra les faisceaux.

PAULUS.

Ou bien l'une des Grâces?

LICIPPUS.

L'une de ces divinités ferait fort bien.

PAULUS.

Laissez-moi réfléchir. Son nom ne nous donnerait-il pas quelque chose? Voyons : *Maximus!* une anagramme! J'ai trouvé *axis*. Eh bien, ne porte-t-il pas l'empire?

LICIPPUS.

Mettez-y aussi des roues. Autrement le tirage serait trop rude.

PAULUS.

Avec quelques chansons.

LICIPPUS.

Il en faut certainement, mais qu'elles soient courtes, en langage honnête, Paulus, et sans hoquets! l'air n'en sera que plus tendre.

PAULUS.

C'est une des Grâces qui chantera.

LICIPPUS.

Allons, soit! une des Grâces.

PAULUS.

Oui, cela doit être, et en robe bleue; c'est mon idée.

LICIPPUS, à part.

Ce poëte est un peu cousin de ce peintre qui ne savait peindre qu'un lion rampant; la science de celui-ci ne sort pas des Grâces en robe bleue.

PAULUS.

Que pensez-vous d'une nymphe de la mer? et d'un ciel?

LICIPPUS.

Mais, mon homme, qu'est-ce qu'elle ferait là, il n'y a pas d'eau?

PAULUS.

Parbleu, c'est vrai; alors, ce sera une autre Grâce; et cependant il me semble qu'un arc-en-ciel...

LICIPPUS.

Tout bleu?

PAULUS.

Oh! oui, suspendu comme une voûte au-dessus de lui, et au milieu...

LICIPPUS.

Une ondée de pluie?

PAULUS.

Non! non! ce sera la troisième Grâce.

LICIPPUS.

Pourquoi donc tant de Grâces?

PAULUS.

Ou bien, Orphée revenant de l'enfer...

LICIPPUS.

En bleu aussi?

PAULUS.

Ce sera mieux encore, — et quand il s'élèvera du sein des flammes...

LICIPPUS.

Par l'enfer! ces flammes ne gâteraient-elles pas les cordes de sa lyre, Paulus?

PAULUS, continuant.

Chantant, croisant ses bras...

LICIPPUS.

Comment jouera-t-il de sa lyre?

PAULUS.

Ce sera l'affaire d'une des Grâces. — Je m'en charge.

LICIPPUS.

Charge-t'en donc, avec autant de *grâce* que tu le pourras, mon bon Paulus. Viens me trouver demain matin; et ne manque pas de prendre la mesure de sa bouche quand il parlera. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

MAXIMUS et EUDOXIE.

MAXIMUS.

Venez, mon Eudoxie bien-aimée. (S'adressant au dehors.) Ne laissez les soldats manquer ni de vin ni de rien de ce qu'ils demanderont. Lorsque le sénat sera

prêt, vous nous en donnerez avis; en ce moment, laissez-nous. (A Eudoxie.) O ma chère belle!

EUDOXIE.

Est-il possible que Votre Majesté ait couru tant de dangers pour ma beauté? Quand même elle eût été parfaite...

MAXIMUS.

Par le ciel! elle est tout ce que le ciel a pu créer de plus rare.

EUDOXIE.

Se peut-il qu'une figure, depuis si longtemps vouée aux rides par le chagrin, effacée depuis si longtemps du livre de la jeunesse et du plaisir, ait pu décider l'homme le plus considérable de l'empire, le plus grave, sachant ce qu'est la femme, le plus grand exemple de perfection que les hommes eussent devant leurs yeux, le plus fidèle, le plus constant amant d'une épouse dont la florissante beauté enorgueillissait la terre, décider un tel homme à perdre une telle femme, et cela de propos délibéré? que lui-même ait préparé la voie? bien plus, qu'il ait autorisé le viol? ne me l'avez-vous pas dit vous-même?

MAXIMUS.

C'est vrai, Eudoxie.

EUDOXIE.

Qu'il ait jeté dans l'abîme son ami le plus précieux, brisé le puissant gouvernail qui dirigeait sa vie, et fait sombrer cette vertu, et cette valeur, la plus grande que les dieux puissent donner à un homme, sans lesquelles lui n'était rien, avec lesquelles il était le plus honorable des hommes; bien plus qu'il soit arrivé jusqu'à César, et l'ait tué? Tout cela à cause de moi! —

Ou vous avez mis mon amour à trop haut prix, ou vous dissimulez, monsieur.

MAXIMUS, à part.

Oui, je dissimule en effet, et je continuerai à dissimuler jusqu'à ce que je me sois affermi : cependant, je voudrais que ma joie et l'ivresse m'eussent inspiré un mensonge plus sûr. (Haut.) Si ces choses se sont ainsi passées dans la réalité, Eudoxie, comment aurais-je dissimulé? Puis-je avoir eu un autre aiguillon que la vertu, et la tienne, ô chère dame? Un autre entraînement que celui d'une imagination éblouie, pouvait-il me faire courir un tel hasard? O vertu! ce serait à faire encore; Valentinien te posséderait encore, le vicieux Valentinien auquel tu étais attachée comme la perle à l'huître salée, comme la rose au buisson épineux! que je voudrais courir encore au milieu des mêmes périls pour conquérir ta personne sacrée. Les dieux savent si je t'honore!

EUDOXIE.

Pour un tel sacrifice, quel autre témoignage d'amour puis-je offrir que mon obéissance? ma vie, si vous la voulez, et ce sera trop peu.

MAXIMUS.

Ce serait assez pour racheter le monde entier.

EUDOXIE.

Dès ce moment, larmes de douleur pour mon époux mort, adieu! mon époux vivant vous a séchées. En témoignage de l'honneur que je veux vous faire comme à mon empereur et comme au trésorier de tous mes désirs, Eudoxie tressera de ses propres mains la guirlande de laurier qui doit couronner votre tête sacrée. Je suis peut-être amante trop passionnée de la for-

tune; mais avec vous, Royale Majesté, mon noble protecteur, second été de ma vie, ce simple mot amour est une pauvre expression de ma pensée.

MAXIMUS.

C'est la plus douce.

EUDOXIE.

En vérité, je le répète, vous m'avez achetée à haut prix.

MAXIMUS.

Non, quand je devrais perdre l'humanité.

EUDOXIE.

Maintenant vous me flattez.

UN MESSAGER entre.

LE MESSAGER.

Le sénat est aux ordres de Votre Majesté.

MAXIMUS.

Qu'ils entrent! et que la cérémonie se fasse selon toutes les règles! Dès ce jour, madame, je suis votre cavalier *servant*, et je serai fier de porter vos faveurs adorées.

EUDOXIE.

Puisse-t-il en être ainsi! (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

PAULUS et LICIPPUS.

LICIPPUS.

Votre Grâce est-elle prête?

PAULUS.

Tout est prêt.

LICIPPUS.

Qui portera la parole?

PAULUS.

Un jeune garçon.

LICIPPUS.

Un joli petit garçon en bleu, Paulus?

PAULUS.

Oui.

LICIPPUS.

Avez-vous vu le travail de là-haut?

PAULUS.

Oui bien : tout est dressé; tout est prêt.

LICIPPUS.

L'impératrice vous fait vraiment beaucoup d'honneur, Paulus. C'est elle qui a tressé la guirlande que votre Grâce bleue doit présenter à l'empereur. Mais, et les soldats?

PAULUS.

Ils sont prêts aussi; je les ferai entrer au bon moment. Je vous le garantis.

LICIPPUS.

Précédés aussi par une Grâce?

PAULUS.

La même servira pour les deux entrées.

LICIPPUS.

A l'œuvre donc; je me rends à l'office; ayez soin, mon bon Paulus, que votre Grâce soit à jeûn, afin qu'elle se tienne bien suspendue en l'air : si vous aviez besoin d'une autre voix, que feriez-vous?

PAULUS.

J'aurai une Grâce de réserve.

LICIPPUS.

Que toutes grâces vous soient rendues. (Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

Fanfares et trompettes : un banquet préparé; musique; MAXIMUS, EUDOXIE, LES SÉNATEURS, LES CHEVALIERS et LES SOLDATS entrent avec pompe; l'on porte devant eux des haches et des faisceaux.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Salut à ta dignité impériale, sacré César! reçois de la vieille Rome les souhaits qu'elle adresse au ciel pour toi : dieux sacrés, qui avez jusqu'ici tenu en équilibre sur les plateaux de votre balance, qui est celle de la justice, cette gloire de notre patrie, ce noble et complet Romain, vous qui l'avez jugé digne du poste qu'il occupe, confirmez-le dans sa dignité. Baissez vos yeux sur les enfants de Rome, ô Jupiter! notre soutien; ô Romulus, père de notre gloire! conserve-le, comme toi, juste, vaillant et généreux! Qu'il commence avec Numa, persiste avec Caton! Que les cinq premières années de Néron soient le but de ses désirs! Donne-lui l'âge et la fortune d'Émilius, et que son règne entier renouvelle le règne glorieux du grand Auguste!

CHANT :

Que l'honneur, qui vit éternellement, — Que l'honneur, généreux dans ses dons, — Que l'honneur qui voit tout et connaît — Les flux et reflux du cœur humain, — Que l'honneur, qui récompense les meilleurs, — T'apporte le repos de tes riches labeurs! — Toujours, tu fus ambitieux de lui plaire, — C'est pourquoi il fait aujourd'hui de toi un César!

LE CHŒUR :

Salut, salut, César! salut! élève-toi, — Et que ton nom survive au monde! — Nobles pères! sur son front, — Attachez cette guirlande, avec tous nos souhaits!

TOUS.

Qu'elle y reste pour l'éternité!

MAXIMUS, couronné de lauriers.

Je vous remercie, mes pères, et selon la manière dont je gouvernerai, que cette couronne se fane ou reverdisse! Maintenant le banquet! Vous êtes tous mes hôtes; que ce jour soit prodigue, mes amis; donnez-le au vin généreux et aux plaisirs souriants. Asseyez-vous, ma reine de beauté! Mes pères, prenez place.— Soldats, ce sont là de belles guerres! Pour vous est ma première charge. (Il boit; à Eudoxie.) A vous, la seconde, mon âme. (Il boit.) A chaque coupe, j'ajoute une prérogative au sénat, et un donatif aux fils de Mars.

UN CHANT :

Dieu Lyœus toujours jeune, — Toujours honoré, toujours chanté, — Ensanglanté par le jus robuste des grappes, — Viens, en mille formes voluptueuses, — Danser sur le bord de nos coupes; — Nage dans les flots cramoisis; — De ta main divine et féconde, — Fais-nous couler un ruisseau de vin : — Dieu de la jeunesse, ne laisse, en ce jour, — Entrer céans ni souci ni soupçons.

UN JEUNE GARÇON.

Race de Bellone, race de la vieille Rome, — Envie des nations conquises, arrivez de pied ferme, — Marchez au son retentissant de votre musique — Guerrière; complétez ces heures de joie et d'allégresse, — Venez, venez, vous dis-je; rangez-vous en bel — Ordre, et battez la charge!

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

L'empereur s'est alourdi par le vin qu'il a bu.

AFRANIUS, à Maximus.

Sire, le sénat attend vos remercîments.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Grand César!

EUDOXIE, à part.

Mes vœux sont remplis.

AFRANIUS, à Eudoxie.

Plairait-il à Votre Grâce de lui parler?

EUDOXIE.

Oui, mais il ne m'entendra pas, messeigneurs.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Poussez-le, Lucius; le sénat doit recevoir ses actions de grâce.

LE DEUXIÈME SÉNATEUR, à Maximus.

Majesté! Sire! César!

EUDOXIE.

Ne vous ai-je pas dit qu'il allait bien? il est mort!

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Mort! trahison! gardez le palais! ne laissez passer personne. Soldats, votre César est assassiné.

EUDOXIE.

Ne faites pas de tumulte; n'armez pas le palais; vous avez le meurtrier devant vous, et si vous avez la patience de m'entendre, sachez que je suis l'auteur de cette mort; cette couronne de lauriers qui le couronnait empereur, le couronne, mais mort.

LES SOLDATS.

Qu'on la mette en pièces!

EUDOXIE.

Des hommes sages voudraient auparavant connaî-

tre la raison de cet acte. Mourir est ce que je désire, Romains, et vos glaives m'ouvrent le plus court chemin à la mort; cependant, soldats, permettez-moi, à moi qui jadis étais votre impératrice et que vous honoriez, donnez-moi le temps de vous dire pourquoi je l'ai tué, et pesez bien mes raisons, si vous avez des cœurs d'homme, ensuite vous me condamnerez, si vous l'osez.

AFRANIUS.

Écoutez-la, nobles Romains. Elle est femme, et comme femme, elle est moins digne de vos glaives que de votre pitié. Si elle a commis ce crime par malice, le ciel nous a donné des lois qui nous permettront de faire d'elle un exemple. S'il y a là une vengeance et du sang que nous ignorions, nous réfléchirons avant d'agir.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Parle, femme sanglante.

EUDOXIE.

Oui, je parlerai. Ce Maximus, qui fut votre César, sénateurs et soldats (que le ciel me fasse mourir si je suis injuste envers les morts, ou si, pour gagner vos bonnes grâces, je dis autre chose que la vérité!), ce Maximus était un traître à sa patrie, à ses amis, à César.

LE TROISIÈME SÉNATEUR.

Femme, prenez garde.

EUDOXIE.

Je n'aurai point de pitié! Le brave Æcius (que son âme bienheureuse me persécute si je mens!), l'homme que tout le monde aimait (aux soldats,) et que vous adoriez, le premier de tous les hommes de guerre par la

valeur et par la bonté (mon propre chagrin viendra le dernier), cet ami de Maximus, ce soldat, votre bras droit, nobles Romains, calomnié par une lettre remise à l'empereur, que Maximus s'était adressée à lui-même, et dans laquelle il avait accumulé les plus noirs soupçons et les suggestions les plus misérables, fut cruellement, bassement, oui, bassement mis à mort. O mort d'un innocent! — Me tuerez-vous maintenant? — et le pauvre instrument de cette mort, mon noble époux, qui ne savait rien de plus de ce traître que les soupçons qu'il avait éveillés, est mort aussi, comme s'il eût été écrit là-haut qu'il dût être la victime expiatoire de ce meurtre. Oh! ce fut un assassinat dont Rome aurait dû rougir! — Eh bien, cet assassin méritait-il d'être César? méritait-il ma pitié? Je vous dirai plus encore, sa femme... (par le ciel, il me l'a dit dans sa joie et dans l'ivresse, et me l'a solennellement juré), ce fut lui-même qui prépara son outrage. Comment? laissez-moi gémir, vous le taire, et pleurer le crime qui s'ensuivit. Son but, c'était la possession de l'empire, et celle de ma personne. Il mentait pour celle-ci. — Telles sont mes raisons, Romains, et j'ai fait acte de justice. Selon que j'ai bien ou mal agi, jugez-moi.

AFRANIUS.

Que pouvait faire de moins un noble cœur? qu'aurions-nous fait de moins, si nous l'avions su? Romains, elle a été juste; et le ciel lui-même doit sourire à sa sentence. Dirigez tous contre moi la pointe de vos épées, si cela vous déplaît, car je me vois forcé de m'agenouiller, et de sceller sur cette main vertueuse mes remercîments et ma joie. Oui, tu as noblement agi.

LE TROISIÈME SÉNATEUR aux soldats.

Remettez vos armes au fourreau ; autrement, Romains, vous frapperiez une sainte. (A Eudoxie.) Puisses-tu vivre pour être appelée notre protectrice ; Rome a encore de nobles héritiers. Rentrons, et prions avant de faire un nouveau choix ; mettons sur le trône ensuite un César qui soit au-dessus de l'envie, du sang et du meurtre.

AFRANIUS.

Enlevez le cadavre de Maximus, donnons-lui de nobles funérailles, et que la flamme du bûcher consume à la fois ses crimes et les nôtres ! (Une marche funèbre. Ils sortent.)

FIN DE LA TRAGÉDIE DE VALENTINIEN.

LA TRAGÉDIE

DE

ROLLO, DUC DE NORMANDIE

(THE TRAGEDY OF ROLLO, DUKE OF NORMANDY)

Hills et Gardener, dans des vers qu'ils firent à la louange de cette tragédie, attribuent cette pièce à Fletcher seul; et son nom paraît seul en effet dans la première impression in-folio qui en fut faite à Oxford en 1640, avec le titre que nous lui donnons ici. Dans une deuxième édition, elle est intitulée : *Le Frère sanglant* ou *Rollo,* tragédie.

Elle n'a pas subi de changement et ne fut pas remise sur la scène après la restauration.

Fletcher a, dans les premiers actes, fait d'assez nombreux emprunts à Sénèque.



PERSONNAGES.

ROLLO, } les fils du duc de Normandie mort récemment.
OTTO, }

AUBREY, leur cousin.

GISBERT, le chancelier.

BALDWIN, le tuteur des princes.

GRANDPRÉ, } capitaines de la faction de Rollo.
VERDON, }

TREVILLE, } capitaines de la faction d'Otto.
DUPRETE, }

LA TORCHE, favori de Rollo.

HAMON, capitaine des gardes de Rollo.

ALLAN, son frère.

NORBRETE,
LA FISK,
RUFFÉE, } cinq fourbes.
DEBURE,
PIPEAU,

UN CUISINIER, UN SOMMELIER, L'YEOMAN DE LA CAVE, UN PANNETIER, DES SEIGNEURS, UN SHERIFF, OFFICIERS, GARDES ET ENFANTS.

SOPHIA, la vieille duchesse.

MATILDA, sa fille.

ÉDITH, fille de Baldwin.

La scène est dans la capitale de la Normandie.

LA TRAGÉDIE

DE

ROLLO, DUC DE NORMANDIE

(THE TRAGEDY OF ROLLO, DUKE OF NORMANDY)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GISBERT et BALDWIN.

BALDWIN.

Les frères se sont donc rencontrés?

GISBERT.

Oui.

BALDWIN.

Et l'on pense qu'ils se réconcilieront?

GISBERT.

Ou plutôt, on le désire; car, ceux dont la raison guide la pensée, n'osent pas se flatter d'une pareille espérance, Baldwin; les flammes d'affection que le duc

défunt croyait avoir réunies par le partage égal de sa sollicitude, l'ambition les divise aujourd'hui; et il existe, des deux côtés, trop d'hommes qui savent qu'ils ne peuvent s'élever aux richesses et aux dignités, ces deux objets de leur convoitise, qu'autant que l'orageuse furie des deux princes troublera l'océan politique dans ses profondeurs, et soulèvera les vagues sur le dos desquelles ils s'exhausseront; et ces gens-là sont trop expérimentés dans leur science malsaine pour laisser naître un calme qui, tout en donnant le repos aux honnêtes gens, deviendrait leur propre ruine.

BALDWIN.

Dans ce naufrage de leurs espérances et de leurs fortunes, l'État pourrait encore être sauvé, s'il existait seulement des hommes aussi dévoués au bien général et aussi fermes dans leur zèle que le brave Aubrey.

GISBERT.

Il a, en vérité, le caractère d'un parfait honnête homme, et ses actions parlent pour lui.

BALDWIN.

Mais, avez-vous remarqué les précautions soupçonneuses dont les deux frères ont fait précéder leur entrevue?

GISBERT.

Oui bien; et cependant, dire que deux frères se sont montrés l'un envers l'autre plus défiants que des ennemis jurés après une déclaration de guerre, serait se faire accuser de mensonge par des hommes étrangers à ce pays. Ils se sont salués à distance, et leur défiance était si profonde, qu'avant d'oser s'embrasser, ils se firent fouiller l'un l'autre par des serviteurs,

dans la crainte d'armes cachées; tous deux avaient ouvertement pris des antidotes, redoutant que la chambre choisie pour l'entrevue ne fût empoisonnée; les coussins et les siéges avaient été scrupuleusement interrogés. En un mot, des deux côtés, nous les avons vus tellement ombrageux et circonspects, que nous devons craindre que la concorde ne réunisse jamais deux cœurs si divisés.

BALDWIN.

Cependant nous y emploierons nos meilleurs efforts, Gisbert.

GISBERT.

Certes, ils ne feront pas défaut; mais qui sont ces gens-là?

GRANDPRÉ et VERDON entrent.

BALDWIN.

Je ne les connais point, mais leurs façons et leur langage les trahiront bientôt.

GRANDPRÉ.

Puisque nous servons Rollo, le frère aîné, nous serons Rolliens, mes enfants; il nous entretiendra comme de braves Romains; vous tenez pour lui, n'est-ce pas?

VERDON.

Oui, certes.

GRANDPRÉ.

C'est bien, et remarquez combien vous intéresse cette affaire-ci; une affaire si ardemment souhaitée par tous ceux qui tiennent leur nom de leur épée! La débauche, notre amie commune, si longtemps comprimée par le fouet aux fatales lanières, relèvera la tête;

le *pandarisme*, en chaperon français, plaidera devant elle, et dame *Virginité* sera condamnée à se promener après minuit attachée au cul d'une charrette.

VERDON.

Excellent!

GRANDPRÉ.

Que l'enfer seulement nous octroie la continuation de la querelle qui existe entre les princes, et fasse durer la besogne de l'épée plus de temps que ne durent trois bons procès devant les tribunaux! Nous ferons alors de nos avocats des caporaux, et de nos honnêtes hommes de robe des praticiens du sabre. L'étain dont se composent les *masses* de sergents, sera fondu et se convertira en vulgaires flacons dans lesquels il sera permis de boire des rasades à l'infortune de ces pouilleux!

BALDWIN à Gisbert.

Quel homme d'État!

GRANDPRÉ.

A moins d'une humble pétition, un créancier ne pourra plus demander le payement d'une dette quelle qu'elle soit, qu'une fois seulement, dans chaque année bissextile; et si, alors, le débiteur consent à donner un denier pour chaque *couronne*, il sera enregistré comme le bienfaiteur de l'autre.

VERDON apercevant Baldwin et Gisbert.

Le chancelier vous entend.

GRANDPRÉ.

Ne crains rien, j'ose maintenant parler aussi haut que lui; je veux que l'on m'entende, et que toutes mes paroles deviennent des lois. N'avez-vous pas d'yeux pour voir ce qui se passe? Toute révérence est due de la part des enfants de la robe aux hommes d'action.

GISBERT.

Comment cela?

GRANDPRÉ.

C'est la vérité! les temps, les temps sont changés. Les affaires ne se font plus avec vos parchemins, et l'on n'octroiera plus de privilége qu'il ne soit contresigné de ce large sceau. (Montrant son épée.) De celui-ci, vous le voyez? Autrefois, votre *gravité* m'a mis dans un cachot depuis la tête jusqu'au talon pour avoir brisé la caboche d'un de vos sergents teigneux; le temps de la vengeance est venu, attendez-la; car, sachez que vous n'avez plus trois heures entières à vivre.

GISBERT.

Oh! je demande un peu plus de temps.

GRANDPRÉ.

Pour quoi faire?

GISBERT.

Pour vous pendre; songez-y, ruffian.

GRANDPRÉ à Baldwin.

Quant à vous, maître d'école, vous avez une jolie fille. Voyons! oui, dans trois heures (d'ici là mes membres seront sans doute fatigués du meurtre de cinq ou six cents individus), faites-moi préparer un bain, et envoyez-moi-la pour m'entretenir. Ce sera votre rançon.

BALDWIN.

Impudente canaille!

TREVILLE et DUPRETE entrent.

GISBERT.

En voilà d'autres de la même bande.

GRANDPRÉ.

Qui êtes-vous? des Rolliens?

TREVILLE.

Non. (Il fait un geste de mépris.) Ceci pour Rollo, et pour tous ceux qui le servent! Nous tenons pour Otto.

GRANDPRÉ.

Vous me paraissez des gens de bon ton; j'agirai donc poliment avec vous; vous aurez l'honneur en ce jour d'être couchés sur les chroniques comme ayant été tués les premiers par Grandpré. Vous voyez cette épée, un joli petit joujou, le serviteur de ma vaillance, et que je pourrais hardiment nommer une épée noble, puisque, lorsqu'elle appartenait à Charlemagne, elle lui servit à faire trois cents chevaliers; ce joujou, monsieur, vous coupera la gorge, et vous rendra tout autre service équivalent.

TREVILLE.

Je vous baise les mains pour cette offre obligeante; voici une autre épée, la servante de votre serviteur, qui sera très fière de nettoyer vos chères entrailles; jusque-là, monsieur, je suis à vos ordres.

GRANDPRÉ.

Je suis votre serviteur idolâtre, monsieur. (Ils sortent tous, excepté Gisbert et Baldwin.)

GISBERT.

Que de pareilles brutes aient le droit de porter le nom d'hommes! Appellera-t-on cruauté la justice qui s'efforce d'arracher du sol ces plantes parasites et malfaisantes?

BALDWIN.

Cependant ils sont protégés, et par de grands personnages.

GISBERT.

Mais point, à coup sûr, par les honnêtes gens, Baldwin.

AUBREY entre.

AUBREY.

Que faites-vous ici, vous, les principaux ministres de l'État? Est-ce donc un temps de loisir que celui où les chefs du pays ont rempli de factions la ville et la cour? et mettez-vous votre espoir dans une faible femme qui est restée seule pour arrêter leurs mains sanglantes? Son bras débile peut-il détourner les dangers prêts à fondre sur la république, en menaçant d'ensevelir son honneur, et d'effacer la gloire même de son passé? Oh! Gisbert, les belles preuves que vous aviez données et la fréquente expérience que notre défunt maître avait faite de votre affection et de votre fidélité lui ont inspiré la résolution de vous choisir, à sa mort, pour être le tuteur, ou plutôt le second père de ses fils. Combien vous vous acquittez mal de cette charge! Je dois vous parler franchement; vous n'êtes qu'un spectateur mélancolique des intrigues odieuses que vous devriez empêcher. Que faites-vous de votre philosophie dans ces temps nécessiteux? et vous, Baldwin, que votre conscience ne soit pas tranquille non plus, car, soyez-en sûr, puisque les princes, quand ils étaient jeunes et prêts à recevoir toutes les formes, ont été confiés à votre enseignement et à vos graves instructions, on attend de vous qu'ils soient vertueux, ou l'on vous imputera tous leurs vices.

BALDWIN.

Il n'était pas en mon pouvoir, monseigneur, de changer leur nature.

GISBERT.

Et mes conseils ne peuvent avoir d'influence auprès de ceux qui ne daignent même pas m'écouter.

AUBREY.

Ces réponses conviennent-elles à vos fonctions, à vos personnes ou à votre âge? Gisbert, le pilier de nos lois, peut-il les voir foulées aux pieds ou torturées pour servir les injustes desseins des princes, sans se récrier sur ces abus? Suffit-il d'un froncement de sourcil pour lui imposer silence? ou Baldwin n'a-t-il que des larmes à verser sur la folie désespérée de ses fougueux pupilles? Ces âmes qu'il s'efforçait de façonner par les belles lettres, et dont il devait faire des modèles pour les temps à venir, peut-il de sang-froid les voir bouleversées par les menées secrètes des parasites? Il n'est pas un des préceptes propres à les guider vers le beau ou le bien, qui ne soit chassé de leur mémoire, et remplacé par quelque méchant conseil; leurs secrètes et mystérieuses conférences n'amènent au jour que des desseins diaboliques qu'un homme honnête aurait honte d'avouer. Mais je parle, quand je devrais agir, et je fais aux autres les reproches que je mérite moi-même.

ROLLO, LATORCHE, VERDON, GRANDPRÉ, OTTO, TREVILLE et DUPRETE entrent.

VERDON à Rollo.

Il faut que cela se décide : agissez maintenant, ou n'en parlez plus jamais. Nous sommes des vôtres.

ROLLO à Otto.

Vous saurez qui je suis.

OTTO.

Je le sais ; vous êtes mon égal.

ROLLO.

Je suis ton prince. — Laissez-moi passer. — Si nous étions seuls, je te forcerais d'écrire que tu es mon sujet avec le meilleur de ton sang, et je serais aise de le voir couler.

AUBREY.

Prince...

GISBERT.

Cher prince.

OTTO.

Moi, ton sujet !

ROLLO.

Oui, et je n'aurai pas, une minute de plus, l'humble patience de consentir à n'être que la moitié de moi-même. Ma naissance me donne ce duché, et mon épée en fera la tombe de tous ceux qui en foulent la surface, avant que je me sépare d'un titre ou d'une pièce de terre qui m'appartiennent.

OTTO.

Je n'ai rien à réclamer, et dédaignerais de recevoir ce que je n'ai pas besoin de demander. Sache donc de moi (bien que je ne dise pas de grands mots, les yeux rouges de rage, la face pâle d'orgueil et les gestes pleins de menaces), rappelle-toi que notre père, en mourant, à cette heure solennelle où aucune parole n'aurait dû tomber de ses lèvres sans être obéie, si tu étais vraiment son fils, notre père nous a faits cohéritiers, et nous a donné une part égale en dignités et

terres. Pour confirmer sa volonté, on a encore dans la mémoire les serments de ceux qui, s'ils m'abandonnent, appellent sur leurs têtes coupables les malédictions du parjure. Moi, ces serments, je ne les oublierai pas.

TREVILLE.

Et nous ne voulons pas que la volonté du duc défunt soit violée.

LATORCHE.

Moi, je ne veux pas qu'un aîné soit volé de ce qui est son droit.

GRANDPRÉ.

Car vous le seriez aussi du vôtre. Laissez-moi prendre place. — Je dis aussi que je ne veux pas voir pareille chose; mon épée a la pointe la plus effilée!

AUBREY.

Taisez-vous, boîtes d'amadou, qui voulez allumer une flamme qui vous consumera tous.

ROLLO.

Vous êtes importuns. (A Baldwin.) Ce n'est pas le moment d'argumenter! Mes titres n'ont pas besoin de vos défenses d'école; mon épée tranchera le nœud gordien de vos sophismes, et montrera votre imposture. (A Gisbert.) Quant à vos lois, il m'appartient de les changer comme il me plaît, car je suis au-dessus d'elles, Gisbert. Voulez-vous que je les protége? qu'elles exercent maintenant leur extrême rigueur! (Montrant Otto.) Saisissez ce traître; que votre voix le déclare d'abord dangereux, ensuite odieux; enfin, prenant le prétexte de la sûreté de l'État et de la tranquillité du peuple, tranchez-lui la tête; alors je mettrai mon épée au fourreau, et j'emploierai les lois comme une arme plus

sûre; car, grâce à leur autorité, je pourrai tuer mes ennemis.

GISBERT.

Prince, je vous accorde que les lois sont des armes utiles, mais faites pour protéger les innocents et non pour les opprimer.

ROLLO.

Vous concluez donc qu'il est innocent?

GISBERT.

Le pouvoir que lui donna son père ne peut être un crime.

AUBREY.

Et vous ne devriez pas le considérer comme tel.

BALDWIN.

Et tous ceux qui peuvent prétendre au nom d'honnête homme, vous supplieront...

ROLLO.

Ceux qui me conseilleraient de renoncer à mes droits ne sont pas d'honnêtes gens. Sortez d'ici! Je vous défie tous. Soyez de son parti, mettez de son côté vos lois, et toi, ton cœur double, et toi, bouffon populaire, toutes les règles morales de la justice et sa balance, si vous le voulez : je suis sur mes gardes.

OTTO.

Ton injustice met ton adversaire sur les siennes. Par la mémoire de celui dont la meilleure part souffre, là-haut, à cause de toi, de celui, dont ta main impie disperse les cendres vénérables au vent du mépris, et dont tu veux déchirer le juste décret, tu es indigne de ce que t'a laissé sa dernière volonté, et non ton mérite. Tu es tellement gonflé par tous les méfaits ordinaires aux tyrans, que ta poitrine, la prison de tes projets,

ne peut les contenir, mais les vomit dehors, et que tu laisses ainsi voir quel monstre auront à servir ceux qui te reconnaîtront comme leur maître.

ROLLO.

Tu ne vivras pas assez longtemps pour le voir. (Il présente son épée à la poitrine d'Otto; les deux partis en viennent aux mains.)

AUBREY, se mettant entre les frères.

Ne commencez pas vos malheurs par le meurtre. Dévouement, loyauté, respect dû à vos personnes, abandonnez-moi! — Vous me regardez fixement? sommes-nous sur un théâtre? Faut-il que ces fous se tuent entre eux comme des bretteurs, pour vous divertir? séparez-les, ou, par le ciel! je chargerai sur tous.

GRANDPRÉ à Aubrey.

La paix! la paix! Je suis pour vous, monseigneur, et, si vous voulez de moi, je remplirai les fonctions de *constable*.

AUBREY.

Ai-je vécu pour voir cela? Voulez-vous faire ce que les ennemis de ce pays n'oseraient pas souhaiter, et caresser dans vos seins ces furies que l'enfer lui-même rejetterait loin de lui? — Tuez-moi donc, je suis prêt. (Montrant Gisbert et Baldwin.) Tuez ces honnêtes gens qui s'offriraient comme victimes volontaires à tout pouvoir qui vous rendrait la raison, et referait des hommes de vous qui ne l'êtes plus.

ROLLO à son frère.

Ce sont là tes boucliers, gamin?

OTTO.

Ce sont tes remparts! et, si je n'étais sûr que la juste raison qui me pousse à t'ôter la vie ne compen-

serait pas le tort que j'aurais en versant la moindre goutte du sang qui coule dans les veines de ceux dont la vertu seule te protége, tu m'aurais déjà vu faire ce que tes fières paroles ne font que promettre.

ROLLO.

Écoute-moi; dis encore un mot et je passerai sur leurs corps pour atteindre ton cœur.

OTTO.

Il est mieux gardé par moi que par eux.

SOPHIA *entre.*

SOPHIA.

Laissez-moi passer, ou j'entre malgré vous. Qui sont ces hommes? mes fils? Plutôt ma honte! Tournez vers moi vos épées, et faites de ce misérable corps une blessure béante, afin que cette querelle dénaturée trouve une tombe dans le ventre infortuné qui vous enfanta. Osez-vous vous souvenir que vous avez une mère? osez-vous lever vos yeux sur ces cheveux blancs, que l'âge moins que la douleur a fait blanchir, et hésiter à lui obéir? C'est de moi que vous avez reçu la vie, et ces nerfs, et ces muscles et ces mains qui manient vos armes. Osez-vous les diriger sur celle à qui vous devez les moyens d'être ce que vous êtes?

OTTO.

On ne songe pas à troubler votre paix.

SOPHIA.

A quoi bon cette guerre, alors? Si vos armes se croisent l'une contre l'autre, ne serai-je pas aussi sur le chevalet de la torture? Votre sang est mon sang. Vos dangers sont les miens; j'aurais eu ma part dans

vos vertus; mais si vous persistez, mon front sera flétri des mêmes signes d'infamie que vous imprimerez sur les vôtres. Ah! si, dans votre furie, vous étouffez les sentiments d'honneur qui sont en vous, respectez donc ceux qui sont en moi, jetez à terre vos épées (votre devoir devrait être plus prompt que ma langue), et joignez vos deux mains lorsqu'elles sont encore innocentes. La chaleur de votre sang, l'ambition naturelle à votre âge vous obtiendront aisément le pardon pour ce qui s'est passé. Mais, à partir de ce moment, tout le mal que vous commettrez ne peut espérer de pardon ni des dieux ni des hommes.

GISBERT.

Pouvez-vous l'entendre et n'être pas émus?

AUBREY.

Aucune syllabe de ces pieuses paroles ne contient-elle un charme assez puissant pour repousser les maléfices de jongleurs au moyen desquels le démon vous aveugle.

OTTO.

Je commence à m'attendrir.

ROLLO.

Ma mère, je vous quitte; et vous, monsieur, soyez-lui reconnaissant pour le temps que vous avez à vivre; il ne durera que jusqu'à ma prochaine rencontre avec vous.

SOPHIA.

Oh! restez encore, et plutôt que de vous séparer ainsi, daignez m'entendre même comme ennemie! — Combien mon âme est partagée! mon affection est égale pour chacun d'eux, mes souhaits sont les mêmes, et ni l'un ni l'autre ne me les rend. O mon cœur dé-

solé, battez encore un peu de temps, ensuite brisez-vous. Je m'agenouille devant vous, je vous parlerais à genoux si ce n'était diminuer l'autorité maternelle. C'est donc comme mère que je parlerai, à toi d'abord, Otto. (Observe cependant, mon fils, comme les larmes de ta mère devancent ses paroles, et se font un chemin avant elles.) Tu es le plus jeune, Otto, sois en ce moment le premier à donner l'exemple de l'obéissance, et tu deviendras l'aîné de mon amour.

OTTO.

Quels sont les moyens de mériter ce bonheur?

SOPHIA.

Le voici : rends-moi ton épée; que ta tendresse donne à ta mère cette arme dont toute la valeur d'un ennemi ne parviendrait pas à te dépouiller! Pourquoi trembles-tu? pourquoi ces yeux soupçonneux fixés sur ton frère, pourquoi regarder son épée nue comme si elle se dirigeait contre toi? Je suis ton armure, et cette lame me traversera mille fois avant que je ne lui permette d'arriver jusqu'à ta poitrine. Ne crains donc pas.

OTTO.

Ce n'est pas pour moi que je crains, ma mère, mais pour vous. (Il lui remet son épée.) Vous êtes maintenant engagée plus loin qu'il ne sied à votre vertu dont personne ne doute; car, puisque vous m'avez désarmé de tout moyen de défense, si je succombe à présent, même par la main de mon frère, le monde vous accusera de complicité.

SOPHIA.

Que le monde entier périsse avant que l'amour maternel devienne un agent de trahison! Reprends ton

épée, et tiens-toi sur tes gardes. Mais pourtant, non; ta crainte est vaine; car je sais que mon Rollo, quoiqu'il ose plus que tout autre homme, est si noble, si délicat dans ce qui concerne son honneur jusqu'à présent sans tache, qu'il ne peut rien faire de vil. Vous le soupçonnez, il vous craint; mais moi, je vous soupçonne et je vous crains tous les deux, non point pour ma sûreté, mais pour la vôtre. Sachez donc pourtant, mes fils, que lorsque la fatalité veut qu'il y ait un trompeur et un trompé, il vaut mieux souffrir la trahison que d'agir en traître, surtout dans une guerre comme celle-ci, où la gloire reste à celui qui est vaincu. — Considérez donc pourquoi vous vous querellez; est-ce pour le duché? ou pour l'autorité sur ces sujets si prompts à obéir? Est-ce désir de richesse? quelle que soit la convoitise qui allume votre ambition, ce sera toujours une folie désespérée que de faire s'entre-tuer les sujets sur lesquels vous voulez régner, de dévaster par le fer et le feu le beau pays que vous prétendez régir, et de prodiguer les trésors qui sont les nerfs de votre autorité. C'est là ce que vous feriez en caressant les factions qui la ruinent. Éloignez, éloignez de vous ces fatales pensées. Ne laissez pas douter de l'intérêt que vous avez à posséder un pays dont vous vous disputez la dévastation.

OTTO.

Je ne désire que ce qui m'appartient. J'en veux jouir, et prétends le garder, rien de plus.

ROLLO.

Plutôt que de donner à la postérité l'occasion de dire que j'ai ruiné mon pays, qu'on partage le duché, j'en accepte la moitié.

OTTO.

J'y consens.

SOPHIA.

Partagez-moi plutôt, déchirez-moi membres par membres, et qu'on donne à ces membres autant de tombes qu'il y a de villages dans la Normandie. Le crime serait moins grand que de l'affaiblir en la morcelant. La mention seule de ce déchirement me fait envier le sort de mon époux enseveli, et presque blasphémer Dieu, qui exauça ma prière d'être féconde, et n'a pas clos mes entrailles après mon premier enfantement! Ce serait donc pour moi seule que cette seconde bénédiction d'un autre fils aurait été une source de malheur. Car, si le ciel qui me donna Rollo avait arrêté là sa bonté, si Otto, mon cher Otto, n'était pas né, ou si, vivant, il n'avait pas été aussi digne de mon amour, le ruisseau de mon affection n'aurait eu qu'un seul cours, et un cours tranquille. Toutes mes espérances se seraient reposées sur lui seul, et la fertile Normandie n'aurait pas été menacée de perdre toutes ses gloires par un funeste partage. Telle qu'elle est maintenant, c'est un beau diamant qui, conservé en son entier, excède toute estimation; mais, coupé en morceaux (quand même chacun de ces morceaux serait enchâssé dans l'or le plus fin par le plus habile artiste), il perdrait toute valeur. De même ce duché, entier comme il est, peut exciter la convoitise des rois voisins, mais leur échappera; divisé, il serait bientôt la proie de tout ennemi barbare qui voudra l'envahir.

GISBERT.

Comme ce langage les trouble?

BALDWIN.

Les yeux du prince Rollo ont perdu leur feu.

GISBERT.

Et la colère qui tout à l'heure possédait tout entier le vertueux Otto, fait place à la pitié.

AUBREY.

Ne vous arrêtez pas, madame, achevez ce que vous avez si bien commencé.

SOPHIA.

Je vois dans vos traits à tous deux les beaux signes de la réconciliation; que votre cœur ne les démente pas! les destinées offrent à votre libre choix deux exemples à suivre, la piété ou la perversité. Si cette dernière aveugle tellement votre intelligence, que vous ne puissiez voir au delà de son extérieur séduisant, ni découvrir tout ce qu'elle renferme de difforme et d'odieux, surpassez hardiment tous les crimes passés, que le dernier et le pire des actes commis par les anciens tyrans, le meurtre d'une mère, commence cette tragédie sanglante que vous devez plus tard rendre plus tragique encore. Mais, si la vertu, avec son cortége de récompenses, peut vous persuader à la prendre pour guide jusqu'à ce qu'elle vous conduise au ciel, où vous serez deux étoiles brillantes dans la sphère de l'honneur, faites de moi la souche maternelle de cent fils, tous mis au monde dans la joie et non dans la douleur, chacun d'eux devant être le père de son pays, et faites que je sois aujourd'hui la mère de votre union.

ROLLO.

Que la Renommée vous proclame à haute voix la meilleure des mères!

BALDWIN.

Oh ! les voilà qui s'embrassent en frères. (Les deux frères jettent leurs épées et s'embrassent.)

GISBERT.

La joie de mon cœur coule en larmes de mes yeux.

AUBREY.

Que jamais dorénavant on n'accuse la langue d'une femme, par respect pour la vertu de celle-ci !

OTTO.

Si désormais nous nous disputons, ce sera pour nous surpasser l'un l'autre en affection fraternelle.

ROLLO.

Otto est Rollo maintenant, et Rollo est Otto ; qu'ils n'aient qu'un seul nom puisqu'ils n'ont qu'un seul cœur ; que notre vie ne date que de cette réconciliation, et que tout le reste soit oublié !

AUBREY.

C'est parlé comme Rollo.

SOPHIA.

En l'honneur de cette paix, nous voulons que cette nuit, dans un festin public, nous noyions nos soupçons dans des vins choisis, et que la musique accueille et chante nos espérances.

BALDWIN.

Elles seront réalisées.

SOPHIA.

Elles le seront, grâce à votre aide, j'en suis sûre. O mes fils ! c'est le triomphe d'une mère !

ROLLO.

Vous le méritiez. (Ils sortent.)

GRANDPRÉ, VERDON, TREVILLE et DUPRETE restent.

GRANDPRÉ.

Vit-on jamais si belles espérances s'évanouir?

VERDON.

C'est fatal pour nous tous; et cependant, vous, Grandpré, c'est vous qui avez le moins à craindre.

GRANDPRÉ.

Pourquoi? quel espoir ai-je donc?

VERDON.

L'espoir? dites la certitude d'être pendu; vous vous rappelez la promesse du chancelier?

GRANDPRÉ.

La peste soit de vous?

VERDON.

Que pensez-vous de ce fameux bain et de cette belle jeune fille qu'on devait vous amener?

GRANDPRÉ.

O fragilité des désirs de l'homme! Tous amis maintenant! il n'y a plus de Rolliens, plus de partisans d'Otto; remettons à d'autres occasions les courtoisies que se promettaient nos épées que nous appelions nos servantes. Usons de la liberté que nous offrira cette nuit, c'est une courte session de parlement pour nous[1], dans laquelle nous aurons le privilége de circuler librement; outre du vin, nous aurons de bons mets, c'est plus que n'ont ordinairement les hommes d'épée. Venez, buvons sec ensemble, cette nuit; nous n'en serons que plus gais demain pour être fouettés ou pendus.

TREVILLE.

Montrez-nous donc le chemin. (Ils sortent.)

1. On sait que les membres du parlement ont le privilége de ne pouvoir être arrêtés pendant la session.

ACTE II.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LATORCHE et ROLLO.

LATORCHE.

Pourquoi cela vous trouble-t-il?

ROLLO.

Oui, cela me trouble, et me troublera jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque soulagement.

LATORCHE.

Réfléchissez donc, et hâtez-vous; comme un homme sage, nagez avec le courant; car si vous tournez la tête, il vous engloutira. L'occasion bénie s'offre d'elle-même à vous avec mille sécurités; le temps s'arrête pour vous montrer le but, et la résolution, ce véritable enfant de la valeur, vous invite à l'atteindre. Quelle langueur, quelle faiblesse glacée ont pénétré dans votre sein, vous, dont les seules pensées, semblables aux vents tempétueux qui labourent les forêts de mâts, avaient coutume, dans leur élan, de faire sombrer tous les hasards? Qu'est-ce? les larmes de votre mère...

ROLLO.

Je t'en prie, calme-toi.

LATORCHE.

Ses mains jointes en l'air? ses prières ou ses ma-

lédictions? Oh! pouvoir des prières et des larmes prodiguées par une femme! Prenez garde que vos soldats ne s'en doutent. C'est misérable, et, pour Rollo, pis que misérable. Prenez garde que vos amis, les nerfs de votre cause, la force qui vous porte en avant, prenez garde, vous dis-je, qu'ils ne s'en doutent; craignez que le bruit de votre propre repentir, retentissant comme un glas funéraire, n'annonce au monde la mort de vos espérances! quel noble esprit, ambitieux d'avancement, dont le métier est de labourer la vie comme un champ; quelle épée dont la garde attend la main qui doit la manier; quels bras armés pourront travailler, se mouvoir, s'agiter en faveur de Rollo, si le bruit de cette faiblesse se répand dans le monde?

ROLLO.

Ne sommes-nous pas redevenus amis? nos serments n'ont-ils pas ratifié ce qu'ont promis nos langues, les hérauts de nos cœurs?

LATORCHE.

De tristes cœurs, vraiment!

ROLLO.

Nos vénérables amis...

LATORCHE.

Ce ne sont pas, monsieur, les amis de votre honneur, mais les amis de votre chute! Qu'avez-vous fait de votre intelligence, ce noble vaisseau où naviguait votre âme à pleines voiles, et dont l'honneur était le gouvernail? Où est-elle? elle a sombré, une tempête de soupirs féminins l'a engloutie. Une telle amitié (prenez-y garde, monsieur!) est une catin souriante qui, lorsqu'elle vous baise, vous tue; une amitié soudée, rapiécée par des promesses! des haillons reteints!

ROLLO.

Latorche, il est mon frère.

LATORCHE.

Et n'en est que plus à craindre; car la haine, couvée près du foyer domestique, ressemble au tigre apprivoisé qui peut folâtrer et flatter, mais conserve toujours sa nature. Les querelles entre deux frères, et deux frères aussi puissants, sont comme ces cailloux qu'on jette dans un fleuve; la rupture de l'eau est à peine entendue, mais regardez sa surface, et vous verrez s'y élever mille anneaux courroucés, qui se gonflent toujours, qui s'étendent sans cesse; de même ces querelles enfantent des anneaux de méfiance; ces méfiances enfantent des périls, et ces périls la mort; succession de cercles qui grandissent et ne s'arrêtent qu'au rivage qui est leur tombe! Ce ne serait ni sage, ni courageux, ni sûr de s'appuyer sur cette ligue, sur cette amitié rapetassée, sur cette réconciliation perchée sur une vague qui, lorsqu'elle s'écroulera, doit entraîner avec elle votre fortune. N'est-ce pas vers un trésor qui vous appartient que vous tendez la main? La loi et la nature ne vous montrent-elles pas la route? Votre frère n'est-il pas, ne vous a-t-il pas été légué comme un sujet?

ROLLO.

Ah!

LATORCHE.

Quel est le fou qui permettrait à l'orage de troubler son repos, lorsqu'il n'a qu'à fermer sa fenêtre? Ce frère a-t-il si bien conquis votre pitié, et se place-t-il si haut qu'il obscurcisse votre lumière comme une comète de mauvais augure? Ce lion couché, rampant,

vous lèche aujourd'hui, il cache ses griffes aiguës, il ronronne cauteleusement comme un chat, pour vous duper; mais attendez que l'occasion l'aiguillonne, et que le moment soit favorable, il sautera sur sa proie, et une fois saisie, il vous sucera le cœur. — Est-ce la conscience qui vous arrête?

ROLLO.

La conscience, Latorche, qu'est-ce que c'est?

LATORCHE.

Une sorte de crainte qui enchaîne les imbéciles, une lâcheté de la nature, qui congèle le sang et glace les esprits vitaux par la simple apparition de fantômes ou de brouillards.

ROLLO.

Je ne connais pas de conscience, et ne crains point les fantômes.

LATORCHE.

Si vous les redoutiez, si la conscience existait, si l'âme indépendante pouvait souffrir un tel frein, si l'esprit orgueilleux n'était qu'un terrain bourbeux propre à la faire naître; est-il cependant nécessaire de la laisser végéter et pousser audacieusement comme une vigne sauvage, jusqu'à ce qu'elle s'enroule victorieuse autour de l'honneur et du droit, autour de notre bonheur, et qu'elle nous étouffe sous son ombre?

ROLLO.

Non, non, elle n'y réussira pas; cela ne doit pas être! Je suis décidé. Je redeviens moi-même. Pleurs de ma mère, froides prières de femme, adieu! Je vous ai oubliés. Si la conscience existe, qu'elle ne vienne pas se mettre entre une couronne et moi, alors j'y croirai. Otto (Il souffle dans l'air), je souffle ainsi dans l'air notre

amitié fraternelle; c'est une bulle de savon, un jeu d'enfant. (Il prend un des joncs qui tapissent la salle.) Et tous les vœux arrachés à ma faiblesse, je les romps en morceaux comme ce pauvre jonc inanimé que je brise.

LATORCHE.

Ah! maintenant, vous êtes dans le vrai, prince! maintenant vos yeux sont ouverts.

ROLLO.

Le dernier vœu de mon père est mort comme lui, et toutes les promesses avec lesquelles je lui ai fermé les yeux, je les ensevelis dans le même tombeau.

LATORCHE.

Oh! maintenant, vous êtes un homme, prince.

ROLLO.

Otto, tu m'as présenté mon drap mortuaire; mais avant de le revêtir et de descendre dans le sépulcre, je le tremperai dans le sang! Une couronne, une couronne! autorité sacrée, enflamme-moi! ni pitié pour ta jeunesse, frère perfide, quand même mille vierges s'agenouilleraient devant moi, ni cour de merci présidée par des yeux en pleurs, ni voix du sang, ni respect dû aux entrailles de la mère qui nous enfanta, rien ne te rachètera de ma jalouse fureur. Tu es dans mon cœur un loup que j'y nourris de mes craintes, je t'en arracherai : autrement point de sûreté pour moi.

LATORCHE.

Mais ne soyez pas trop violent, prince, ni trop hardi dans l'exécution. Les eaux engloutissantes coulent profondes et silencieuses; jusqu'à ce qu'elles aient leur proie, elles sourient dans mille serpentements afin de dorer leur fourberie; laissez dormir votre épée, laissez agir mon esprit à deux tranchants! — Cet heu-

reux banquet, cette joie promise à l'amitié jurée, sera le dernier repas de votre frère.

ROLLO.

Comment cela, mon Latorche?

LATORCHE.

Écoutez, prince. Je vais à l'instant descendre parmi les officiers de service qui président à la table. L'or, les caresses, les promesses succédant aux promesses, l'opportunité favorable, je leur prodiguerai tout.

ROLLO.

Le feras-tu artistement, Latorche?

LATORCHE.

Soyez tranquille; l'amorce sera telle, qu'elle ne laissera aucun soupçon.

ROLLO.

Va donc, et réussis.

LATORCHE.

Rentrez et revêtez votre plus doux visage. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE MAITRE CUISINIER, LE SOMMELIER, L'YCOMAN DE LA CAVE, LE PANNETIER, devant un plat, et une cruche de bière.

LE CUISINIER.

Une chaude journée! une chaude journée! oui, terriblement chaude, mes enfants! Donnez-moi à boire; ce feu est un excitant diabolique! Par mon corps, je suis toujours à sec : donne-moi la cruche, gamin; cet esquif de bois ne tient rien.

LE PANNETIER.

Eh bien, maître, quels bons mets aurons-nous? car il y aura aujourd'hui de vieux appétits.

LE CUISINIER.

Des vieux et des jeunes, l'ami; que tout le monde mange, il y aura de quoi; j'ai du lest pour tous les ventres, je vous permets d'avoir dix rangées de dents à la file, je ne m'en inquiète pas.

LE SOMMELIER.

Quelles seront ces rares munitions?

LE CUISINIER.

Il y en aura des milliers; vous aurez des porcs qui parleront français à table, un cygne gras à lard viendra d'Angleterre pour vous défier, en se dodelinant comme une barque. Je vous ferai danser, dans du vin des Canaries, un plat de pieds de veau, et des couples de chapons farcis leur joueront du violon. Une tête de veau prononcera des oracles, et des douzaines d'alouettes se lèveront de leurs plats pour chanter tout le temps du souper. Et ce n'est encore rien, mes enfants : j'ai élevé en pâte de seigle une forteresse inexpugnable, contre laquelle, pendant deux heures, une douzaine d'os à la moelle feront de continuelles attaques. Quant au poisson, je vous ferai un lac dormant de court-bouillon; vous y verrez les brochets poussant des prunes devant eux; Arion sur un dauphin, chantant des complaintes; et le brave roi *Hareng*, nageant dans l'huile et les oignons, couronné de pelures de citron, marchera droit devant lui entouré de sa bonne et forte garde de *sardines*.

LE PANNETIER.

Bravo, notre maître!

LE CUISINIER.

Et tout cela n'est encore rien. J'évoquerai une oie d'automne qui tournera trois fois sur son *orteil*, fera un entrechat, et se rassoira en criant : Venez me manger! Ceci, c'est pour le côté plaisant. Maintenant, monsieur, pour le côté lugubre, je vous amènerai lady *Longe de veau* avec le long amour qu'elle portait au prince d'Orange.

TOUS.

Bravo, l'ami, bravo!

LE CUISINIER.

Échanson, j'ai aussi mon plan pour toi, et un rare, inventé en ton honneur.

L'ÉCHANSON.

Qu'est-ce que c'est, cher maître?

LE CUISINIER.

C'est un sacrifice; une vigne en pleine végétation élèvera ses arceaux sous lesquels le dieu joufflu Bacchus se mettra à califourchon sur une barrique qui lui servira d'autel; devant lui un cabaretier dodu s'agenouillera et offrira de l'encens à sa divinité, et cet encens sera une friture de sardines et d'anchois.

LE SOMMELIER.

Ce sera au moment où l'on desservira la table pour y apporter le vin.

LE CUISINIER.

Tu as parfaitement raison, et c'est alors, sommelier, que viendra ta chanson.

LE PANNETIER.

Oh! monsieur, ce sera admirable!

L'ÉCHANSON.

Oh! monsieur, ce sera merveilleux!

LE CUISINIER.

Si vous voulez que la pâte parle, c'est en mon pouvoir; j'ai assez de feu pour faire ce miracle. Allons, serrez-vous autour de moi; répétez la chanson, la chanson à boire, afin que nous soyons parfaits en toutes choses. Supposez que je sois les deux frères :

CHANSON.

Buvez aujourd'hui, noyez tout souci,
Peut-être demain ne le pourrez-vous pas?
Jouissez de votre haleine pendant que vous l'avez,
Quand on est mort, on ne boit plus.

Le vin fait battre le cœur, réveille l'esprit;
Il est le seul remède contre la vieillesse,
Le mal de tête, la toux et la phthisie,
C'est le médecin de toutes les maladies!

Enfants, buvons à longs traits, à nos santés!
Qui boit bien aime bien la république;
Celui qui, le soir, se couche sans être ivre
Tombe avec les feuilles à la saison d'octobre.

LE CUISINIER.

Vous avez bien chanté, enfants, je lègue à vos vertus un pâté de venaison. — Quelles bonnes amies as-tu aujourd'hui? Point de femmes de la cité?

LE PANNETIER.

Si, père, la vieille troupe.

LE CUISINIER.

Par la messe! ce sont de vraies filles, maraud. Mettez de côté une échinée de bœuf et un pâté chaud : redressez un peu la hure de l'esturgeon. Et, de plus, écoutez bien, monsieur, précautionnez-moi d'un fai-

san, et voyez si vous me l'abattrez bien dans le garde-manger.

LE SOMMELIER, à l'échanson.

Dieu nous soit clément! mon gars; envoie-moi tes bouteilles retentissantes, et je te les ferai remplir d'un tel nectar que tout ce que tu diras sera du pur Hélicon.

LATORCHE entre.

Monsieur Latorche! quelle nouvelle apporte-t-il? (S'adressant à lui.) Dieu vous garde!

LATORCHE.

Dieu vous garde, mon maître! Dieu vous garde, messieurs! Vous dressez là vos savantes batteries pour le joyeux souper des deux princes? Je suis bien aise de vous rencontrer à propos, car je dois confier à votre charge, mon bon et brave sommelier, une volée de fillettes qui veulent assister à la solennité de cette nuit, et voir les deux ducs; je m'y suis engagé ou j'y perdrais mon crédit; vous avez de la place à bord?

LE SOMMELIER.

Pour un pareil fret nous trouverons de la place, et nous sommes vos serviteurs.

LE CUISINIER.

Amenez-nous-les; elles ne mourront pas de faim ici; je leur enverrai des vivres, qui feront durer vos amours pendant plus de dix jours, monsieur.

LATORCHE.

Que Dieu vous en sache gré, mon maître!

LE CUISINIER.

Sur ma parole, je le ferai.

L'ÉCHANSON.

Et le vin ne leur manquera pas non plus ; elles boiront comme des cannes.

LATORCHE.

Quel malheur que des esprits aussi distingués que les vôtres, des qualités aussi éminentes, soient réduits à de pareilles incertitudes d'existence !

LE SOMMELIER.

Hélas ! si l'État était une fois bien assis, nous aurions de bonnes places.

L'ÉCHANSON.

Nous pourrions montrer ce que nous savons faire, et aider nos amis, monsieur.

LE CUISINIER.

Et alors on aurait un peu de goût au métier ; maintenant nous sommes entre deux siéges, tout prêts, à chaque instant, de tomber sur nos nez ; et autant que nous en pouvons juger, excepté ce souper, réduits à jeûner demain.

LATORCHE.

Je voudrais vous communiquer quelque chose qui m'est dicté par la pitié que vous m'inspirez, par l'amour que je vous porte, et par l'honnêteté, le tout pour votre propre bien, et je dirai plus, pour le bonheur général.

LE CUISINIER.

Nous vous entendrons d'autant plus volontiers ; veuillez donc continuer.

LATORCHE.

Avez-vous pensé quelquefois au moyen de vous créer des certitudes, de doubler dix fois vos revenus

et vos places? Pensez-vous à la faveur du prince? de Rollo?

LE SOMMELIER.

Un beau gentilhomme!

L'ÉCHANSON.

Et qui serait libéral, s'il jouissait de ses droits.

LE CUISINIER.

Par la messe! un royal gentilhomme, en vérité! C'est lui qui ferait fumer les cheminées!

LATORCHE.

C'est ce qu'il voudrait faire, mes amis. Et vous seriez de vrais courtisans, s'il jouissait de ses droits. Qu'est-ce qui vous manquerait, alors? Oserez-vous?...

LE CUISINIER.

Soyez bref, monsieur.

LATORCHE.

Ah! j'en jure sur mon âme, je vous garantis tout cela, si seulement vous osez jouer votre rôle.

LE CUISINIER.

Ne demandez pas si j'oserai, monsieur, moi, qui ne crains ni le feu ni l'eau, on peut croire que j'oserai assez.

L'ÉCHANSON.

Croyez-le, monsieur, donnez-nous ce que vous nous promettez, vous verrez que nous ne reculerons pas.

LATORCHE.

Alors, je vais être prompt.

LE PANNETIER, à part.

Que veut dire tout cela? où prétend-il nous mener?

LATORCHE.

Et d'abord, pour tout ce que vous devrez faire, je veux (la matière pouvant paraître périlleuse) museler et enchaîner toutes les chances que vous pourriez courir, voici vos *warrants* écrits et signés.

LE PANNETIER, à part.

Des *warrants!* a-t-on besoin de cela! Grand Dieu, protége-nous!

LATORCHE.

Voici cinq cents couronnes, pour les arrhes, et maintenant, prenez ceci. (Il leur donne des papiers.)

LE SOMMELIER.

Qu'y a-t-il en ces paquets, monsieur?

L'ÉCHANSON.

Pour quel usage? et de quelle nature?

LATORCHE.

Devinez.

LE CUISINIER.

Est-ce pour tuer les rats? (Ils mangent abominablement nos pâtés,) ou bien est-ce pour agir sur le tempérament d'une femme froide comme Noël? J'ai une vieille haridelle sur les bras... Puis-je y goûter?

LATORCHE.

Votre testament est-il fait? Avez-vous dit vos prières? Votre clou serait bientôt rivé; maintenant, pour arriver au fait, pour votre instruction et pour le bien dont vous ne vous repentirez jamais, si vous êtes sages...

LE CUISINIER.

Nous serons sages comme vous le voudrez, monsieur.

LATORCHE.

Eh bien, il faut mettre ceci dans les différents mets que préfère le jeune Otto : par vous, monsieur, dans son vin ; par vous, monsieur, dans son pain ; par vous, dans son linge. Maintenant, si vous le désirez, vous avez trouvé le moyen de faire votre fortune ; et si vous n'osez pas l'entreprendre, vous avez trouvé votre perte ; décidez-vous avant que je m'en aille.

LE SOMMELIER.

Vous nous tiendrez parole?

LATORCHE.

Si j'y manque, puissé-je ne pas revoir la lumière !

LE CUISINIER.

Eh bien, alors, c'est fait !

LE SOMMELIER.

C'est fait !

LE PANNETIER, à part.

C'est fait, et cela sera défait.

LATORCHE.

A l'œuvre donc ! adieu. Vous êtes tous du même avis ?

LE CUISINIER.

Tous.

TOUS.

Oui, tous.

LATORCHE.

Alors, bien du bonheur ! (Il sort.)

LE SOMMELIER.

Qu'est-ce que nous lui avons promis?

L'ÉCHANSON.

Tu le demandes maintenant?

LE SOMMELIER.

Je voudrais savoir ce que c'est.

LE PANNETIER.

Je vais te le dire, c'est d'être tous des vilains, des coquins, des traîtres.

LE CUISINIER.

Voilà, ma foi, des titres orthodoxes.

LE SOMMELIER.

Si nous allons de l'avant...

LE CUISINIER.

Nous pouvons être pendus, roués, écartelés.

LE PANNETIER.

Rien de plus vrai, monsieur.

LE CUISINIER.

Oh! quel joli balancement je ferai sur la potence! — Je pense aussi que, la chose une fois faite, nous pourrions être récompensés, non par le bourreau, mais par un prince généreux. — Cependant, nous pouvons aussi être pendus.

L'ÉCHANSON.

Supposons que ce soit fait. Pour qui serait-ce fait? N'est-ce pas pour Rollo et pour son droit?

LE CUISINIER.

Cependant, nous pouvons être pendus.

LE SOMMELIER.

Oui, en supposant que nous soyons découverts.

L'ÉCHANSON.

Le même homme ne s'est-il pas engagé à nous protéger toujours; ne sommes-nous pas ses hommes?

LE SOMMELIER.

Bien sûr qu'il ne nous fera pas défaut.

LE CUISINIER.

S'il nous fait défaut, mes amis, nous en trouverons d'autres qui ne nous manqueront pas. Mais laissons-là le prologue de notre pièce, ces beaux écus nous promettent, ce me semble, davantage. C'est aisé à faire, aussi aisé que de faire cuire un œuf; car, regardez, messieurs; voici mes bouillons. Quelque chose me glisse entre les doigts; une pincée y tombe; je remue le tout avec ma cuiller, et voici un mets de duc : *olla podrida!* De ce côté, voici un morceau de bœuf cuit au four, il y manque un peu d'assaisonnement; une méprise insignifiante!... Au lieu de ma boîte à épices, messieurs, j'y mets un peu de ceci, et l'affaire est faite. Faut-il donner du goût à ce salmis de pluviers? c'est là le moyen; ou bien à une marinade? un peu suffit.

L'ÉCHANSON.

Et moi, lorsque je remplis la bouteille de vin...

LE CUISINIER.

Rien de plus simple, monsieur; vous lui donnez une petite bénédiction, rapide et nette... Le tour est joué.

L'ÉCHANSON.

Et la chose est faite; il lui est si naturel de nous remercier et de nous récompenser.

LE PANNETIER.

Mais c'est un péché damnable!

LE CUISINIER.

Je ne crains pas l'enfer; le feu est mon camarade; ma foi, mes enfants, je suis déterminé.

LE SOMMELIER.

Alors, je suis des vôtres.

L'ÉCHANSON.

J'en suis.

LE PANNETIER.

J'en suis aussi.

LE CUISINIER.

Après cela, on ne nous saluera pas du nom d'*honorables*, mais du nom de *seigneuries*.

LE PANNETIER, à part.

Pas cette année, à ma connaissance, car je vais vous déseigneuriser. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

UN SERVITEUR et L'ÉCUYER TRANCHANT.

LE SERVITEUR.

Parfumez la chambre, et servez la table. Gentilshommes de service, à vos places!

L'ÉCUYER TRANCHANT.

Faites place ici; place pour les plats des princes; gentilshommes, tête nue! déblayez l'entrée. — Gardes, éloignez ces curieux, — et vous, gentilshommes huissiers, voyez à ce que la galerie soit libre. — Voici les ducs. (On entend les hautbois; on sert un banquet.)

SOPHIA entre, ROLLO et OTTO, AUBREY, LATORCHE, GISBERT, BALDWIN, HAMON, MATILDA, EDITH et suite.

UN SERVITEUR, à l'oreille d'Otto.

L'information est sûre.

OTTO.

Qu'on récompense cet homme! et vous, ayez les yeux ouverts.

LE SERVITEUR.

Prince, je vous sacrifierais ma vie.

SOPHIA, *s'avançant.*

Maintenant je suis droite, messeigneurs, et je suis redevenue jeune; mes espérances, comme des fleurs depuis longtemps flétries, épanouissent leurs boutons, et promettent les fruits d'une paix éternelle. O mes enfants bénis, honneur de ma vieillesse, belle récompense de mes soins maternels, oh! laissez-moi vous embrasser ainsi, et tenir serrés dans mes bras de mère vos corps enchaînés l'un à l'autre. Oh! mes doux fils, mêlez encore une fois, entrelacez vos corps, et puisque le même lit, un lit chaste, vous a mis au monde, ne soyez plus désormais qu'un seul homme. Que les bénédictions du ciel tombent sur vous comme d'abondantes pluies!

AUBREY.

O vertu de femme, qu'on ne pourra jamais égaler! Que désormais les plus grandes pécheresses de ton sexe, en s'agenouillant sur ta tombe, deviennent des saintes!

SOPHIA.

Asseyez-vous, mes dignes fils; messeigneurs, prenez place. Ah! il me semble que cette table est noblement fournie! Voilà des mets qui nourrissent; voilà des vins qui réveillent l'esprit! Cette salle, toute tendue d'allégresse, ressemble au palais paisible du bonheur.

AUBREY.

Puisse-t-il durer longtemps! Cette coupe n'est pas plus pleine de vin que mon cœur ne l'est de joie; je la fais circuler, messeigneurs.

BALDWIN.

Puisse le cœur opiniâtre qui la refuserait ne s'enivrer que de chagrins! Les moribonds, qui la videraient avant de rendre l'âme, devraient, par la vertu de cette noble cérémonie, secouer leurs tristesses, et dormir en paix!

ROLLO, à Otto.

Vous êtes triste, mon noble frère.

OTTO.

Non, en vérité, monsieur.

SOPHIA.

N'ayez point de mélancolie en un pareil jour, mon cher fils.

ROLLO.

Mangez, je vous prie; voici quelque chose que vous aimez; goûtez de ce plat; il vous ouvrira l'appétit.

OTTO.

Je vous remercie, mon frère, je ne suis pas disposé à manger.

ROLLO.

Ou de celui-ci; vous me découragez, prince; allons, ces viandes cuites au four ont toujours été les mets préférés par vous.

OTTO.

Je n'en veux pas, je vous remercie.

SOPHIA.

Êtes-vous en bonne santé, cher enfant?

OTTO.

Oui, ma gracieuse mère.

ROLLO.

Qu'on lui donne alors une coupe remplie de vin;

— fais-moi raison; bois à ma santé, je boirai à celle de ma mère.

SOPHIA.

Allons, ô le meilleur des fils!

OTTO.

Je ne le ferai pas, ô la meilleure des mères! en vérité je n'oserais; car, depuis quelques jours, mon corps a été très-affaibli par un excès de nourriture, la promesse d'une fièvre est suspendue sur moi, prête à se réaliser, si par mon abstinence...

ROLLO, l'interrompant.

Et voulez-vous la garder dans cet épanchement de la joie générale? Une petite question de santé sera-t-elle plus forte que notre amitié?

OTTO.

Je vous prie, monsieur, de m'excuser.

ROLLO.

Excusez-vous donc vous-même, monsieur. Allons! c'est la peur qui vous tient, et non la fièvre, mon frère; et vous me donnez là un beau témoignage de tendresse! — Ma royale mère, et vous, nobles seigneurs, écoutez-moi, car il me convient en cette circonstance de parler hardiment. Quelle foi peut-on attendre de ses promesses? quel fruit d'affection naîtra de ses sourires dissimulés? quelle heureuse issue sortira de ses faux embrassements, s'il ose me flétrir ici d'un odieux soupçon? Il me prend pour un empoisonneur...

SOPHIA.

Que Dieu l'en détourne, mon fils!

ROLLO.

Pour un traître, pour un scélérat; et voilà le sujet de ses terreurs.

OTTO.

Je pourrais parler aussi.

SOPHIA.

Vous ne pourriez parler, monsieur, sans un grand oubli de toute vertu; ce gentilhomme est votre frère, votre honorable frère, et en vérité, un frère qui vous aime.

ROLLO.

S'il veut y consentir.

SOPHIA.

Un même père, le plus noble des hommes, a engendré vos deux âmes et vos deux corps; une seule mère vous a bercés; une même foi vous a été enseignée à tous deux; fi! mon Otto, où s'est envolée la bonté de votre cœur? Parce que la main droite a le privilége de couper, la main gauche doit-elle s'écrier qu'on la mutile? Ces deux mains, mon enfant, n'ont qu'une seule action, et jointes ensemble comme ceci (elle joint ses deux mains), elles appartiennent à un seul corps, et se doivent une mutuelle affection.

AUBREY, à Otto.

J'en supplie votre grâce; donnez à vos pensées de plus sûrs conseillers que le soupçon et la crainte; ces sentiments équivoques étranglent la nature, et, quand on y soumet sa raison, ils créent autour d'eux de tels brouillards, que la claire vérité ne peut les disperser. Votre frère est un noble gentilhomme, plein de franchise, d'honneur et de loyauté; ah! prenez garde, prince, la nature a pour racine la vertu et la droiture; elle est semblable au cèdre qui monte vers le ciel, et peut devenir, comme lui, dangereuse dans sa chute, si vous la précipitez de sa base.

ROLLO.

Oh! mon bon frère sait que je suis patient.

LATORCHE, à Otto.

Pourquoi votre grâce ose-t-elle l'accuser d'être un empoisonneur? N'a-t-il donc pas plus de respect pour l'amitié jurée? Ah! qui donc oserait avoir une telle pensée, si l'on ne savait que sa colère est liée par un serment!

AUBREY.

Retire-toi, brandon de discorde!

LATORCHE.

Un homme de son rang, de son autorité, de sa dignité, le fils aîné de l'honneur dans ce duché...

BALDWIN.

Honte sur vous! Retenez votre langue, votre langue venimeuse, dont le brûlant poison infestera tout, et soufflera un nouveau météore dans ce malheureux pays.

GISBERT.

Latorche, si tu es honnête ou simplement un homme, contiens-toi.

AUBREY, empêchant Latorche de parler.

Assez, assez! par le ciel! pas un mot de plus, ou vous verrez que vous jouez un rôle périlleux.

SOPHIA, à Otto.

Je t'en prie, mon cher fils.

ROLLO.

Laissez-le en paix, ma bonne mère. Et vous, messeigneurs, pour vous faire comprendre combien je respecte cette paix sacrée que j'ai jurée, et ma propre innocence , et pour éviter de prolonger une conversation qui nous attirerait dans une voie dangereuse, je

quitte la place, et je prends, cette nuit, congé de vous, en souhaitant qu'une joie générale continue à régner parmi vous.

AUBREY.

Accompagnerons-nous votre grâce?

ROLLO.

Non, je ne veux pas vous déranger. — Viens, Latorche.

ROLLO et LATORCHE sortent.

SOPHIA, à Otto.

Ne voyez-vous pas maintenant la douceur de votre frère?

OTTO.

O ma mère! si votre tendresse avait des yeux clairvoyants, cet homme vous apparaîtrait tout autre que vous ne le voyez. Vous savez l'histoire de Sinon,... ce qu'il fit lorsqu'il entreprit de ruiner Troie... dans quel nuage de ruse il cacha son cœur, ne laissant voir au dehors qu'innocence et pitié sympathique; il lançait des soupirs à faire sombrer une flotte, il faisait des récits à surprendre la confiance des saints. Quel en fut le résultat? il embrasa Ilion. Mon frère a emprunté l'artificieuse fourberie de cet homme, et s'est étudié à la rendre plus subtile encore. Oh! je pourrais vous dire, si ce n'était le respect que je porte au nom de mère, des choses qui feraient reculer dans vos veines votre sang honnête.

SOPHIA.

Qu'oseriez-vous dire?

OTTO.

Je vous le dirai en particulier dans votre cabinet,

où je veux vous suivre à l'instant. — Qu'on se lève! Je suis un peu troublé, mais cela passera.

SOPHIA.

Est-ce là cette joie que j'attendais?

OTTO.

Tout s'arrangera; ne soyez pas inquiète; je ne vous ferai pas défaut.

SOPHIA et OTTO sortent.

BALDWIN.

Je n'aime pas cela.

AUBREY.

Il y a encore quelque ressource; mais comment en tirer un résultat que nous puissions bénir?

BALDWIN.

C'est au-dessus de nos forces! — Latorche était, il me semble, fort actif. Cet homme, si on ne le surveille pas de près, fera un malheur inattendu et soudain.

AUBREY.

Que l'enfer le surveille! si un démon doit se mêler à tout ceci, le gredin peut bien en jouer le rôle. Restez debout le restant de cette nuit : je veillerai aussi, car j'ai la crainte d'un grand malheur.

BALDWIN.

Je ne me coucherai pas, et dans mes veilles, je ferai mes prières. (Ils sortent.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIA, OTTO, MATILDA, EDITH.

OTTO.

Vous vous étonnez, madame, que, malgré tous ses témoignages extérieurs d'affection cordiale, et son offre de partager entre nous le gouvernement de ce duché, mon frère Rollo n'en soit pas moins l'objet de mes soupçons, et accusé par moi de cacher sous ces apparences des intentions perfides, et de haineuses menées.

SOPHIA.

En effet, cela cause mon étonnement.

OTTO.

Et le vôtre fait le mien, puisqu'il n'y a pas, pour la trahison, de chemin plus battu et plus sûr que l'amitié.

SOPHIA.

Dans les affections entre étrangers, les perfidies se rencontrent en effet souvent, mais chez lui, elles ne sauraient démentir à ce point la nature.

OTTO.

Plus les liens sont serrés, plus aisément ils se rompent : la parenté est le meilleur manteau pour cacher la traîtrise.

SOPHIA.

Il ne se peut pas que la nature produise des fruits qui flétrissent l'arbre même qui les porte. Prenez garde, mon cher fils, que la confiance que vous accordez aux rapports intéressés qui semblent dénoncer la trahison, ne provoque elle-même la tentation de trahir, ou que votre trop grand désir de gouverner seul n'enfante en votre frère cette passion jalouse. Nous aurions plus de patience à supporter le mal chez les autres, si nous n'estimions pas notre propre bien à si haut prix.

OTTO.

La perfidie a toujours mille chances d'être excusée, quand l'innocence reste exposée sans défense aux calomnies. La destinée de la vertu est d'aveugler ses propres partisans et d'en faire trop souvent les avocats du vice. Mais la vertu doit supporter cette persécution, comme une grâce du ciel qui l'empêche de s'aimer trop elle-même.

SOPHIA.

Hélas! mon fils, ni la destinée, ni le ciel lui-même, ne pourraient contraindre le tendre souci que j'ai de votre bien, à s'aveugler sur le mal qui peut vous menacer. Ma sollicitude procède de ma crainte. Vos précautions trop subtiles vous font peut-être sauter au delà du piége; douter de la sincérité des autres, est un moyen sûr, non de l'encourager, mais de la détruire.

OTTO.

Je suis aussi loin de vouloir faire tort à sa sincérité, qu'il est loin de l'avoir dans le cœur. Ayez confiance en moi, madame; les aveux de nos serviteurs

m'ont appris, que tout ce que je devais ce soir même manger, boire, toucher ou seulement respirer, était empoisonné par ses ordres; mais, ce que je crains plus encore que sa perfidie tortueuse, c'est la violence à main armée qu'il emploiera probablement, tant il est poussé par la soif insatiable du pouvoir.

SOPHIA.

Croyez-le, mon fils, si son estomac persiste dans ces appétits grossiers, et si cette soif du pouvoir n'est pas éteinte en lui, l'emploi du poison, ou d'autres moyens lents et secrets demandent trop de temps pour satisfaire à la fougue de son esprit; mais, d'un autre côté, si vous l'accusez de vouloir dérober aux yeux la voie tortueuse de sa vengeance, c'est que sa conscience et la crainte l'empêcheront d'employer la violence à main armée; il me semble donc que vous n'avez à redouter de lui ni violence ni embûches.

MATILDA.

Chère madame, ne vous montrez pas si confiante, quand la méfiance et le soupçon paraissent si bien justifiés. Qui ne sait que les passions de Rollo ont la précipitation et la rage d'un fleuve sans bords, ou d'une mer sans limites. Les vagues de son sang bondissent à chaque souffle de l'air qu'il respire, comprenez donc la nécessité qui conseille à mon frère Otto, si modéré d'ailleurs, la prudence la plus circonspecte, et délibérons sur les moyens à opposer à de si odieux desseins. S'il arme, que mon frère arme aussi; si la trahison construit des mines souterraines, allons à sa rencontre par des contre-mines. Il est juste quelquefois aux yeux mêmes de la vertu, de rendre le mal pour le mal.

SOPHIA.

Dieu d'équité, écartez de nous une si triste justice, et tout ce qui peut la rendre nécessaire!

OTTO.

Malgré le privilége sacré de la nuit, ce n'est pas le moment de nous livrer au repos et au sommeil : qui ne sait que les œuvres de l'iniquité ont toujours l'avance sur les vertueuses entreprises; si cela est vrai pour l'ambition, la débauche et la cupidité, Dieu permette qu'il y ait aujourd'hui exception à la règle.

Entrent ROLLO, armé, et LATORCHE.

ROLLO, à Latorche.

Périsse le monde entier, avant que je cède un pouce de cet empire aux misérables qui emploient la ruse et la fourberie. Je suis, par ma naissance, exempt de pareils subterfuges; je siége, en toute justice, au-dessus du devoir, puisque je siége au-dessus de toute puissance; à celui qui possède l'autorité, tout droit est donné sur la terre et dans le ciel.

LATORCHE, montrant Otto.

Prouvez-le donc, prince; voyez le traître.

OTTO.

Il vient l'épée à la main; voyez maintenant, ma mère, l'effet de votre confiance.

SOPHIA.

Quelle rage entraîne ce monstre!

ROLLO, s'avançant.

Faites place, ou vous mourrez.

SOPHIA, qui s'est mise devant Otto.

Ouvre-toi un chemin toi-même, vipère, si tu l'oses.

OTTO, à son frère.

Voilà un forfait digne de toi.

ROLLO.

Écarte-la de devant ta poitrine.

SOPHIA, à Otto.

Embrasse-moi, fais de moi ton bouclier, mon fils, et que son épée brutale traverse mon sein pour arriver à ton innocente vie.

OTTO, à son frère.

Ne joue pas deux rôles; ne sois pas, à la fois un traître et un lâche: donne-moi une épée, et que ton armure te soit un avantage suffisant contre ma poitrine nue!

ROLLO, à sa mère.

Lâchez-le.

MATILDA.

Arrête, vil meurtrier.

ROLLO, à son frère.

Éloigne notre mère.

SOPHIA.

Oses-tu nommer ta mère, et outrager ainsi la nature?

ROLLO, à son frère.

Éloigne-la, te dis-je, traître, sans quoi, au mépris de la nature, mon épée, à travers cette femme, ira chercher ton cœur.

OTTO.

Arrête.

SOPHIA.

Tiens-moi toujours.

OTTO, la repoussant.

Pour sauver vingt cœurs et vingt existences, je ne hasarderai pas une goutte de votre sang.

SOPHIA.

Oh! alors; tu es perdu!

OTTO, libre, au-devant de son frère.

Ciel, protége mon innocence!

SOPHIA.

Criez au meurtre.

MATILDA.

Que tout le monde meure, excepté lui!

EDITH.

Au meurtre! au meurtre!

ROLLO, luttant avec Otto qui a écarté sa mère.

Ne puis-je pas vous atteindre encore?

OTTO.

Non, démon.

ROLLO.

Latorche, à mon aide! je suis tombé.

LATORCHE, l'aidant à se relever.

Relevez-vous, votre épée se refroidit, prince, retrempez-la dans la flamme, et finissez-en.

ROLLO.

Ah! à vous, monsieur. (Il frappe Otto.)

AUBREY entre.

AUBREY.

Auteur des prodiges, quelles sont ces visions?

OTTO.

Oh! donne-moi une arme, Aubrey.

SOPHIA.

Oh! séparez-les, séparez-les.

AUBREY.

Cessez, au nom du ciel!

OTTO, frappé à mort.

Oh! ne cherchez plus à combattre sa fureur; le crime est achevé. (Il meurt.)

SOPHIA, se penchant sur le corps d'Otto.

Reprends tes sens, mon Otto; le ciel ne veut pas que tu meures ainsi.

MATILDA.

Il est mort; il ne reste de vivant que la mort de toute vertu.

SOPHIA.

Oh! il a tué son frère; ciel, maudis-le!

ROLLO.

Maudis et sois maudite! C'est là le fruit de la malédiction. — Latorche, éloigne ce cadavre; prends quelques gouttes de son sang pour colorer ma chemise; ensuite va soulever les gens du palais, donne-leur à entendre qu'il nous avait attaqué dans notre lit où nous étions nu. — Le nom de frère doit-il nous empêcher de jouir de nos droits et de notre autorité? Les affections du sang doivent-elles se placer au-dessus de notre raison, quand celle-ci nous dit que tout ce qu'on peut faire contre un étranger est bon à faire aussi contre un frère, lorsque le résultat doit être le même?

ROLLO et LATORCHE sortent, GISBERT et BALDWIN entrent.

GISBERT.

Quelles terribles nouvelles nous annoncent ces cris?

AUBREY.

Voyez, et gémissez.

GISBERT.

Le prince Otto assassiné!

BALDWIN.

O meurtre exécrable! Quelle main osa l'exécuter?

AUBREY.

La main de votre élève, Baldwin.

BALDWIN.

La remarque est injuste, monseigneur; pour avoir été son professeur, ai-je pu lui enseigner cette doctrine? (A Gisbert.) Vous qui êtes son conseiller, lui auriez-vous conseillé cet odieux fratricide?

GISBERT.

Si le chef de l'État se laisse entraîner à de pareilles licences, obéir serait pire que la mort.

BALDWIN.

Le ciel est indifférent et lent à punir le crime; et le sang de l'homme le pousse à le commettre si promptement, que l'effet du crime devance le châtiment et le laisse tellement en arrière, que le criminel a le temps de jouir avant qu'il arrive.

AUBREY.

Qu'il jouisse donc de son crime en pleine sécurité! La plainte est inutile contre celui dont l'autorité ne connaît plus de limite. Notre seule ressource, puisque nous sommes sans pouvoir et sans force, est de conformer nos volontés aux circonstances, et de supporter ce que nous ne pourrions empêcher par nos murmures. Mesdames, acceptez patiemment ce que tolère la volonté du ciel. Relevez vos esprits et vos contenances royales, et, pour corriger le mal que nous savons irréparable, tâchons de l'adoucir dans ses apparences, et ne lui cherchons pas des obstacles et

des malédictions; souhaitez qu'il s'amende, consacrez vos meilleures prières à ces vœux; mais restez en repos jusqu'à ce que le ciel les accomplisse.

GISBERT.

Ces temporisations sont trop serviles pour qu'une âme virile puisse respirer dans cette lourde atmosphère; j'aimerais mieux voir la mienne remonter au ciel avec mes imprécations, que de consentir à flatter un assassin.

BALDWIN.

Laissons couler ce sang devant lui jusqu'à ce que le sien se dessèche, et que la vie lui refuse toutes les consolations humaines! Plaise à Dieu qu'il ne reste plus sous le ciel un être assez vil pour cajoler ces noires et infernales actions!

Entrent ROLLO, LATORCHE, HAMON, gardes.

ROLLO.

Hâtez-vous, Latorche, soulevez la ville comme vous avez soulevé le palais, et proclamez partout l'abominable conspiration qui menaçait ma vie.

LATORCHE.

Je le ferai, monseigneur. (Il sort.)

ROLLO.

Vous, ici, qui vous lamentez sur celui qui est mort justement, levez-vous, et laissez ce cadavre, si vous aimez votre vie! apprenez de moi comment vous pourrez la sauver par l'obéissance.

MATILDA, sur le corps de son frère mor

Que va faire ce boucher? je ne bougera pas.

ROLLO.

Bouge, et bouge sans y être forcée, ou tu ne bou-

geras plus jamais. (A sa mère.) Commande-le-lui, femme âgée et grave, toi qui connais mieux mon implacable résolution, puisque je l'ai puisée dans la source contagieuse de la tienne ; ou, si tu en as perdu l'usage, ce glaive nu servira de souffleur pour aider ta mémoire.

SOPHIA.

Levez-vous, ma fille, obéissons à sa volonté dans ce que nous pouvons, de peur qu'il n'exige ce que nous ne pourrions faire. (A Rollo.) Est-ce là tout ce que vous nous commandez ?

ROLLO.

J'ajouterai encore ceci : Gardez-vous, lorsque j'entreprendrai la justification de ce meurtre, de me contredire par une syllabe ; ayez soin qu'il ne sorte de votre bouche et de votre esprit ni un murmure ni une pensée qui démente mes paroles ; mais pesez bien dans votre cerveau que toute contradiction ne servirait qu'à augmenter votre mal ; sachez que ma main a trop bien obéi à ma volonté jusqu'à présent pour s'arrêter désormais, jusqu'à ce qu'elle ait achevé le cercle commencé.

MATILDA.

Achève-le, pourvu que je n'en sois pas complice ; celui qui te flatte partage tes crimes, et tout complice de la tyrannie est lui-même un tyran.

ROLLO.

Perfide, traîtresse, meurs donc avec ton frère. (Il veut la tuer.)

AUBREY.

Êtes-vous fou de vouloir répandre encore du sang, et de vous rendre plus horrible encore aux yeux de

votre peuple! Moi-même, je proclamerai que tout ce que dira votre agent est un mensonge.

ROLLO.

Fais-le, et reçois-en d'avance le châtiment. (Il veut le percer de son épée, mais Aubrey le désarme.) Ah! vous êtes agile! — Rends-moi mon épée, et ne t'avise pas, sur ton âme, d'exécuter ton insolente menace en contredisant ce que Latorche a mission de proclamer à mes sujets.

AUBREY.

Si je ne le fais pas, prince, ce ne sera pas à cause de vos menaces, mais pour votre bien à vous-même; car vous porter préjudice serait en porter un plus grand encore à mon pays; oui, pour que vous vous fassiez désormais une vertu de la nécessité qui vous pousse, je serai le silencieux complice de ce que vous voulez proclamer. Puisque, des deux enfants de votre noble père, vous seul survivez pour régner sur nous, puisque nous devons souhaiter qu'à son exemple, vous gouverniez avec l'amour et le dévouement de vos sujets, prions le ciel qu'au lieu de châtiment il verse sur votre cœur coupable de ce meurtre odieux une de ces solennelles bénédictions avec lesquelles il sait purifier nos âmes repentantes. Reprenez donc votre épée, usez-en désormais comme un prince et non comme un tyran.

ROLLO.

Ceci résonne bien à mes oreilles; vivez et soyez-moi favorable.

GISBERT et BALDWIN.

Oh! seigneur Aubrey!

MATILDA.

Le flatter à ce point!

SOPHIA.

Il a raison de s'accommoder aux circonstances.

GISBERT et BALDWIN.

L'étonnement s'empare de moi.

ROLLO.

Et vous, mon tuteur, et vous mon chancelier, pensez-vous qu'il ait agi sagement, et n'a-t-il pas raison d'approuver ce que j'ai cru devoir faire pour le bien du pays?

GISBERT.

Votre chancelier n'est pas votre flatteur.

BALDWIN.

Il n'est pas dans mon rôle de tuteur de professer vos doctrines.

ROLLO, à Gisbert.

Monsieur, connaissez ma volonté; pour mettre en relief la rare éloquence à laquelle vous devez votre élévation, je veux que, lorsque le peuple (je sais qu'il est sorti tout ému de ses maisons, et qu'il se hâte vers ce palais pour voir ce qui s'y passe) viendra ici avec Latorche, je veux, monsieur, que vous improvisiez votre plus beau discours pour absoudre et justifier l'acte auquel la nécessité m'a contraint; et sachez qu'un insolent refus vous ferait perdre votre tête.

GISBERT.

Moi, faire un discours pour vous absoudre? Monsieur, sachez donc qu'excuser un parricide est une chose moins aisée que de le commettre.

ROLLO.

Je ne vous demande pas, monsieur, de m'excuser, mais d'accuser mon frère comme étant la cause de sa propre mort pour avoir voulu attenter à ma vie.

GISBERT.

Je ne le ferai pas pour un monde. J'ajouterais du sang à du sang; ce serait un autre meurtre que d'accuser celui qui est tombé innocent.

ROLLO.

Emmenez-le! hors d'ici! qu'on l'entraîne immédiatement au supplice!

AUBREY.

Une telle rigueur...

ROLLO.

Celui-là périra avec lui qui parlera en sa faveur! Gardes, faites votre devoir, sous peine de la vie!

GISBERT.

Tyran! tu hâtes ta propre mort.

ROLLO.

Donne-lui des ailes. Il ose me menacer! Vilains! déchirez-le, morceau par morceau.

UN GARDE, à Gisbert.

Marchez, monsieur.

HAMOND.

Poussez-le hors d'ici.

ROLLO.

Expédiez-le sans retard; et, aussitôt expédié, venez immédiatement m'apprendre comment sa rhétorique aura pris la chose.

HAMOND.

Je n'y manquerai pas.

ROLLO.

En outre, capitaine, souvenez-vous principalement de cet ordre : lorsqu'il sera exécuté, vous interdirez à tous ses amis de lui rendre les derniers devoirs, et

vous jetterez sa carcasse aux chiens et aux oiseaux de proie.

HAMOND.

Ce sera fait, monseigneur.

ROLLO.

N'y manquez pas, sur votre vie! (Hamond, Gisbert et la garde sortent.)

BALDWIN.

Vit-on jamais outrager plus audacieusement le ciel!

ROLLO (à Baldwin).

Préparez-vous, monsieur, lorsque le peuple entrera céans, à prononcer le discours qu'il a refusé de faire.

BALDWIN.

Par crainte de la mort, n'est-ce pas? Ah! ah! ah!

ROLLO.

La mort est-elle pour vous une chose risible? Est-ce faiblesse de l'âge? où avez-vous du goût pour la mort?

BALDWIN.

Oui, j'ai du goût pour elle, tyran odieux!

ROLLO.

Vous ne voulez pas faire de discours?

BALDWIN.

Pour t'excuser, non; mais, si tu le veux, j'en ferai un pour aggraver ton crime; et je le ferai si éloquent, que je te forcerai à haïr le profit que tu en as tiré, et à le venger sur toi-même par un autre meurtre qui, celui-là, sera juste.

ROLLO.

Je te répondrai bientôt.

LATORCHE entre.

LATORCHE.

Les citoyens, prince, arrivent en foule ici, tous convaincus, par ma déclaration, de la trahison de votre frère.

ROLLO.

Honnête Latorche!

HAMOND entre.

HAMOND.

Voyez, prince, voici la tête de Gisbert.

ROLLO.

Bravo! c'est de la diligence! A-t-elle été coupée avec un glaive?

HAMOND.

Non, prince, avec la hache.

ROLLO.

Une hache! ce fut un tort. J'aurais préféré que mon excellent bourreau l'eût abattue autrement. Va, prends avec toi ce vieux radoteur, et qu'on lui tranche la tête, mais avec le glaive.

HAMOND.

Votre précepteur?

ROLLO.

Lui-même.

BALDWIN.

Pour ne t'avoir pas mieux élevé, n'est-ce pas? C'est le plus juste de tous tes damnables arrêts! Allons, capitaine, marchez devant, je vous suis.

ÉDITH.

Oh! restez-en là, duc! et, au milieu de votre

furie sanguinaire, écoutez les instances d'une pauvre jeune fille: écoutez l'enfant, la seule fille d'un malheureux père! Oh! suspendez cet ordre, je vous en conjure, par la merci dont vous pouvez avoir un jour besoin.

ROLLO.

Éloignez cette folle.

ÉDITH.

Ah! vous m'entendrez : s'il y a en vous une étincelle de pitié, si la clémence et la douce humanité ont quelque pouvoir sur vous!... — Je confesse que vous êtes prince, que votre colère est aussi puissante que vous, votre pouvoir plus grand encore...

ROLLO.

Qu'on emmène cet homme!

ÉDITH.

O capitaine! je t'en supplie, par la bravoure, par la douce âme de celle qui t'enfanta — (A Rollo). Je confesse, monsieur, que les arrêts que vous rendez contre vos ennemis sont justes et très-justes. — Bon et excellent prince, regardez-moi.

ROLLO.

Éloignez-la.

ÉDITH, à ceux qui veulent l'éloigner.

Malédiction sur les jours de celui qui me touchera! Que les bénédictions d'un père ne tombent jamais sur lui! et que le ciel jamais n'exauce ses prières! — Je vous supplie, ô sire! ces larmes vous supplient, ces mains qui ne se sont jamais jointes que pour des choses sacrées, oui, saintes comme votre autorité, ces mains vous conjurent; vous êtes un dieu au-dessus de nous, soyez donc, comme un Dieu, plein de miséricorde et

de merci. Oh! miséricorde, miséricorde, prince, miséricorde pour mon père! Cette miséricorde divine qui aura pitié de vous, lorsque votre cœur intrépide pleurera! — Je prendrai racine à vos pieds.

ROLLO.

Par le ciel! femme, je te frapperai!

ÉDITH.

Oh! volontiers, volontiers! que toute ta colère s'épuise sur moi; étudie sur moi les plus terribles tortures, pourvu que cet homme honnête, ce vieillard, cet innocent, soit épargné.

ROLLO, à ses gens.

Je vous dis de l'emmener au supplice.

ÉDITH.

Bénédiction sur toi! ô douce pitié! je te vois dans ses yeux. Je vous enjoins, soldats, au nom du prince lui-même, de relâcher mon père! Le prince est miséricordieux, pourquoi retenez-vous mon père? Le prince oublie son courroux, pourquoi garrottez-vous mon père? Il est vieux, pourquoi le blessez-vous? — Parlez, sire, oh! parlez; parlez, si vous êtes un homme! Une vie d'homme est suspendue à vos lèvres; la vie d'un ami, la vie d'un père nourricier; vous n'avez qu'un mot à dire : Miséricorde, c'est bientôt dit, ô prince! parlez, parlez.

ROLLO, à Hamond qui hésite.

Personne ici ne m'obéira! N'ai-je plus d'autorité? Sur ma vie, il mourra, celui qui n'exécutera pas mes ordres.

BALDWIN, à Édith.

Tous tes efforts ajouteront à peine une heure à ma vie.

ROLLO, auquel se pend Édith.

Coupez les mains de cette femme.

HAMOND.

Madame, lâchez-le.

ÉDITH.

Non, coupez-les; tranchez mes innocentes mains, comme il vous le commande (Baldwin est emmené par les gardes); elles auront, les premières, les convulsions de la mort. — (A Rollo.) O toi! semence de rocher, rien ne peut-il t'émouvoir? mes larmes sont-elles inutiles? toutes mes justes prières se noient-elles dans ta colère ivre? Je me relève alors hardiment, tyran sanguinaire, et à ta face et à la face du ciel, je te défie. Puisse sa clémente miséricorde, lorsque ton âme soupirera pour elle, quand ta chair fléchira, tremblante, sous le poids de tes noires iniquités, lorsque les pleurs de ta mère, les plaies saignantes de ton frère, les terreurs et les malédictions de ton peuple, et ma perte, la perte de mon vieux père, s'accumuleront contre toi...

ROLLO, à Latorche.

Qu'on le sauve! Courez, sauvez-le; sauvez son père; allez, et rachetez sa tête! (Latorche sort.)

ÉDITH, continuant.

Que la pitié, la clémence que tu imploreras alors du ciel, que cette miséricorde soient fermées à clef et te repoussent. Que les hurlements, le désespoir (hélas! mon pauvre père!), que les tourmentes de la terreur fondent sur toi, jusqu'à ce que ton cœur étouffe dans le sang.

ROLLO.

O belle et charmante colère!

LATORCHE, rentre, avec HAMOND, portant la tête de Baldwin.

LATORCHE.

Je suis arrivé trop tard, monseigneur; c'était fait, Voici sa tête.

ROLLO.

O mon cœur! — Allez, ensevelissez-le; rendez-lui les derniers honneurs, faites-lui de belles funérailles.

ÉDITH.

Et ne sera-ce pas à présent mon tour, monstre? Ciel tout-puissant! donnez-lui un châtiment digne de son forfait!

LATORCHE.

Je crois que votre prière est exaucée, et qu'il a sa peine: madame, ayez patience; cette précipitation fut un malheur. Ne blâmez pas le duc, ce n'est pas sa faute, mais la faute de la destinée. Il m'avait, vous le savez, envoyé pour arrêter l'exécution et, dans son souci pour votre douleur, il vient de donner l'ordre d'éloigner ce triste objet de vos yeux; ayez pour lui de meilleures pensées.

LES BOURGEOIS entrent.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Où est ce jeune traître?

LATORCHE.

Nobles bourgeois, voyez-le; et voyez les blessures qu'il avait faites à votre souverain.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Il faut qu'il soit le bien-aimé du ciel celui que le ciel a ainsi préservé.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Et, s'il est aimé du ciel, c'est qu'il est juste, et que ses actes sont justes.

ROLLO.

C'est parler comme un oracle! oh! combien un sage bourgeois est un bienfait du ciel! car c'est le ciel qui vous a fait sages, comme il m'a fait juste, et c'est par la même faveur qu'il m'a préservé et que sa main puissante m'a conservé la vie pour vous faire tous vivants, pour vous garder, vous, vos femmes, vos enfants, vos biens, vos terres, enfin tout ce qui, sans cela, aurait été la proie du tyran qui voulait m'assaillir dans mon lit, et m'assassiner malgré la foi jurée. Ma mère que voici, ma tendre sœur, et cet honnête seigneur auraient tous servi à combler le gouffre de Curtius ouvert par cette conspiration, dont les têtes monstrueuses étaient mon tuteur et mon chancelier, deux hommes réputés les plus graves et les plus honnêtes de mon duché. Oh! désormais, à cause d'eux, ne vous fiez plus aux honnêtes gens, mes politiques bourgeois. Oh! croyez plutôt à ceux que l'on appelle coupe-jarrets, usuriers, ou tyrans; c'est à ceux-là qu'il faut croire; puisque le monde, aux lèvres calomniatrices, n'appelle plus par d'autres noms les hommes vertueux; ne m'ont-ils pas calomnié en m'accusant d'être un tyran parce que j'ai arraché ma vie des mains de mon frère? Cependant, ceux qui ont tenté de l'empoisonner, bien que mes serviteurs, et bien qu'ils aient cru agir dans mes intérêts, seront immédiatement envoyés au supplice, vous le verrez vous-même.

LE PREMIER BOURGEOIS.

Quel bon prince nous avons là !

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Comme il est juste !

LE TROISIÈME BOURGEOIS.

Comme il est bon !

ROLLO.

Eh bien, mes chers sujets, ou plutôt les nerfs de mon corps, le souffle de mon âme, le sang de ma vie, retournez dans vos paisibles maisons, allez jouir du repos, et de la paix qui a maintenant des racines d'acier, grâce à mon épée, grâce à l'aide et à la bénédiction du ciel. Mais, avant que le sommeil enchaîne dans son doux oubli vos sens engourdis, ayez soin de louer le nom et la bonté du ciel pour le remercier de votre délivrance d'abord, et de la mienne ensuite.

LE BOURGEOIS.

Que le roi du ciel conserve notre pieux souverain !
(Les bourgeois sortent.)

ROLLO.

Merci, mon bon peuple. — Ma mère, et vous, ma tendre sœur, et vous, mon noble cousin, en prenant ainsi les choses, vous vous faites les maîtres de tout ce que je possède dans mon autorité absolue. Enlevez le corps de mon royal frère. Pleurons sa mort, puisque la destinée a voulu qu'elle fût le seul moyen pour moi d'assurer mon noble droit d'aînesse. Pleurons cette cruelle nécessité, et lavons son sépulcre de nos pieuses et tendres larmes.

AUBREY.

Si la tragédie finit ainsi, que la volonté du ciel soit

faite! nous avons consenti à ce que nous ne pouvions empêcher.

Ils sortent tous, excepté LATORCHE et ÉDITH.

LATORCHE.

Relevez-vous, chère dame; reprenez vos esprits; donnez un but plus haut à vos pensées abattues; vous avez des motifs pour le faire comme n'en eut jamais la plus heureuse et la plus honorée des femmes; lorsque vos oreilles seront plus libres d'entendre le récit de la haute fortune et de l'heureux dédommagement qui vous attendent, les malheurs qui furent inévitables seront noyés dans l'océan d'une nouvelle vie glorieuse, qui fera affluer dans vos mains, richesses, plaisirs, honneurs et royale autorité, et, bien qu'une mort bouche encore vos oreilles, il me semble que ces promesses devront vous les ouvrir; essayez seulement d'oublier cette mort.

ÉDITH.

O mon père assassiné!

LATORCHE.

Jetez à l'oubli ce qui ne peut être changé; et bénissez plutôt le destin que vous maudissez. Vous avez eu des paroles si émues, vos beaux yeux ont eu de si doux regards que vous avez mis en feu l'affection du duc; vous pouvez, dès à présent, le gouverner comme il gouverne lui-même son royaume. N'est-ce pas une douce chose? Cela ne doit-il pas dissiper dans une vive lumière les nuages de vos chagrins? aimable et excellente dame, entendez-moi, et parlez.

ÉDITH.

Je n'entends rien de ce que vous me dites.

LATORCHE.

Préparez-vous à entendre; ne faites pas du passé un rempart contre vous-même, et n'ajoutez pas à votre mauvaise fortune une obstination irréfléchie; acceptez-moi pour votre serviteur, permettez-moi de réunir, autour de vos tristesses, des plaisirs et des joies qui bientôt parleront assez haut pour que vous les bénissiez; vous verrez comme chacun s'humiliera devant vous; commandez-moi, ordonnez, je veillerai sur vous à chaque minute du jour. Au lieu du rang obscur qu'imagine votre trop modeste douleur, élevez vos pensées, et faites à mon orgueil l'honneur d'être le premier à vous initier à l'élévation qui vous attend. Oh! comme votre voix émue par la colère était ravissante! et comme le duc, entouré de vos flammes, en a eu le cœur meurtri! Oui, je veux vous servir, vous visiter, et cela, souvent.

ÉDITH.

Je ne suis pas disposée, monsieur.

LATORCHE.

Vous le serez avec le temps, madame. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA GARDE entre, suivie de trois ou quatre ENFANTS DU PEUPLE, ensuite LE SHÉRIF, LE CUISINIER, L'ÉCHANSON, LE SOMMELIER et le PANNETIER, que l'on conduit au supplice.

LE PREMIER GARDE.

Amenez les condamnés; allons! finissons-en.

LE DEUXIÈME GARDE.

Faites place devant eux! Place pour les prisonniers!

LE PREMIER ENFANT.

Nous autres, les gars, courons devant; autrement nous n'aurons pas de place.

LE DEUXIÈME ENFANT.

Sont-ce là les jeunes gens?

LE CUISINIER.

Oui, ce sont les jeunes gens que vous attendiez; je vous en prie, mes jeunes amis, ne soyez pas si pressés; on ne fera rien avant que nous soyons arrivés, je vous le jure.

LE TROISIÈME ENFANT.

Ce sera une belle pendaison! N'y en aura-t-il pas davantage?

LE SOMMELIER.

Écoutez, mon petit, vous pouvez en augmenter le nombre, si cela vous plaît.

LE CUISINIER.

L'ami, si vous êtes dépourvu de gens à pendre (vous paraissez un bon garçon), je puis vous en fournir à un prix raisonnable.

LE DEUXIÈME ENFANT.

En avant, en avant, les enfants! Il y en a assez pour nous amuser.

L'ÉCHANSON.

Que la peste vous étouffe! appelez-vous cela un amusement? Sont-ce là vos récréations? Faut-il que l'on nous pende pour vous divertir?

LE CUISINIER, à l'un des enfants.

Écoute, petit, écoute, tête de brioche. Nous allons être pendus pour cause de haute trahison, nous autres; un crime honorable! et ton imbécile de père a été pendu pour avoir volé un mouton.

LES ENFANTS.

En avant, en avant, enfants!

LE CUISINIER, montrant le pannetier.

Voyez-vous quelle mine fait à présent ce chétif coquin? Chapelure de pannetier, coquin de délateur, qui nous a procuré ces colliers! Pauvre diable de coquin, coquin constipé! (Il le bat.)

LE PANNETIER.

Je vous en prie, je vous en prie, camarades!

LE CUISINIER.

Prie pour ton âme, croûton. Où est à présent ta récompense, bon petit pain mollet, pour ta belle délation! — Je vous demande, monsieur, où sont vos écus? Trahir ses camarades, et être pendu avec eux!

L'ÉCHANSON.

Il le sera certes bien; et il le sera le premier de nous tous; c'est son privilége; une place trop bonne pour toi, canaille à la bouche enfarinée!

LE CUISINIER.

Laisse-toi pendre gentiment. Fi donc! allons, laisse là tes prières, canaille de délateur, et meurs comme un bon courtisan! meurs bravement et comme un homme! Pas de sermon comme : « Je vous en supplie, prenez exemple sur moi, bonnes gens, j'ai vécu comme un infâme. » La peste de la harangue! meurs comme on dîne : dis tes *Grâces,* et *Dieu soit avec vous!*

LA GARDE.

Allons, voulez-vous avancer?

LE CUISINIER.

Cher monsieur le shérif, avec votre permission! toute besogne faite trop vite ne fut jamais bien faite. Donnez-nous encore un peu de temps, assez pour

chanter notre propre complainte, car nous ne voulons en confier le soin à nul autre; et nous ne voulons qu'une musique de notre cru. Elle a été composée aux fumées de l'ale; on ne peut donc pas, en bonne justice, nous la refuser. Vos poëtes de petite bière sont de si piètres filous, qu'ils pendent les pendus une seconde fois; nous avons ici notre ballade; tout colporteur qui racontera notre voyage devra l'acheter; sans quoi il aurait peu de crédit pour être cru!

L'ÉCHANSON.

Encore un petit accès de gaieté, et nous sommes tout à vous.

LE GARDE.

Allons! dépêchez-vous, finissez-en.

L'ÉCHANSON.

La journée est encore longue, monsieur.

LE CUISINIER.

Allons! enfants, chantons gaiement. Nous ne chanterons jamais plus jeunes. Nous avons choisi un ton élevé, parce que cela convient à la circonstance. (Ils chantent.)

L'ÉCHANSON.

La fortune est une catin, je me soucie peu qu'on le lui dise, — Elle s'offre à étrangler un page de la cave — Qui, selon l'opinion de tout homme qui réfléchit, — Aurait dû avoir pour avocat son ivrognerie; — Mais quand la dame veut jouer un de ses tours, — Au lieu de gages elle lui donne une corde.

LE CHŒUR.

Nous sommes trois joyeux garçons,
Trois joyeux garçons,
Oui, les trois plus joyeux garçons
Qui aient jamais chanté à l'unisson
A l'ombre d'un triple gibet.

LE SOMMELIER.

J'étais un garçon bien portant, — J'avais bien soin de mes bouteilles; — Jamais elles n'étaient moisies, — Et ne contenaient jamais moins de quatre pintes. — Hélas! voilà qu'on me bouche la gorge — Avec du chanvre, monsieur, au lieu de liége! — Et l'on m'attache au gibet... — Cela prouve que la mort a, comme une fourche, — Deux branches; il y a deux moyens — Pour un homme d'être tué, — Ou comme une bouteille qu'on brise, — Ou comme un vin qui se répand.

LE CHŒUR.

Nous sommes trois joyeux garçons, etc.

LE CUISINIER.

Oh! regardez aujourd'hui — Le chef, maître cuisinier, — La gloire de la cuisine, — Qui se servait de sa lardoire — Comme jamais tailleur — Ne s'est servi de son aiguille; — Si celui-ci fait l'homme, — Le cuisinier fait les plats, — Ce que le tailleur ne sait pas faire ; — J'ai donc atteint le but de mes désirs, — Puisque moi qui, dans maint banquet, — Ai satisfait tant de goûts délicats, — Je vais maintenant être embroché — Comme un rôti, pour vous, mes maîtres.

LE CHŒUR.

Nous sommes trois joyeux garçons, etc.

LE PANNETIER.

Hommes ou bêtes, — Vous tous, enfin, — Qui portez un front ou des andouillers, — Dressez vos oreilles — Pour entendre les sanglots — Du pauvre Paul le pannetier — Qui va bientôt être rogné, — Parce qu'il a coupé en morceaux — Un pain de trahison — Avec un loyal couteau. — Oh! douloureux contraste! — D'être ainsi pendu sans raison.

LE CHŒUR.

Nous sommes trois joyeux garçons, etc.

LE CUISINIER, distribuant la ballade.

Voici pour vous un petit nombre d'exemplaires.

Maintenant, adieu, mes amis, et vous, bon shérif, ne permettez pas qu'on m'imprime avec un coquemar sur la tête.

LE SOMMELIER.

Marchons bellement, bellement! En avant, bon capitaine pannetier. (Ils sortent.)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUBREY et LATORCHE.

AUBREY.

Latorche, j'ai attendu ici pour m'entretenir avec vous; vous allez m'entendre. — Ne remuez pas vos jambes comme un homme pressé, et ne prenez pas votre mine affairée; vous ne trouveriez pas facilement une affaire plus honnête que celle dont je veux vous parler; il y aura du mérite à l'entreprendre. La fortune a voulu que vous ayez l'oreille de notre maître, et plus d'influence sur lui, que nous tous qui le servons; — personne ne vous envie, — et j'ai bien réfléchi que, quelquefois, la vérité peut se transmettre par les mêmes canaux que le mensonge. La conduite que suit Rollo ne peut avoir d'autres résultats que sa ruine; un empire, acquis par le sang et la violence, ne peut se maintenir que par les mêmes moyens, et il éprouvera,

le premier, combien cette voie est peu sûre, lui qui, travaillant toujours à détruire ses ennemis, ne fait qu'en augmenter le nombre. Ce n'est plus maintenant un frère, ni un conseiller, ni un tuteur; c'est une multitude d'hommes, qui commencent à réfléchir et à craindre que ce qui a été commencé pour ces grands personnages ne finisse par eux; or, la multitude n'est pas un monstre facile à dompter. Les princes peuvent, un par un, éplucher les nobles trop patients, et les envoyer, au fur et à mesure, à l'échafaud; mais, quand une fois ils deviennent redoutables à leurs palefreniers et à leurs savetiers, gare alors! et qu'ils prennent garde à eux! Si tu oses lui dire cela, Latorche, ce service ne discréditera pas la bonne renommée dont tu jouis parmi les hommes, sans compter le profit qui en résultera pour ton maître, et pour l'État tout entier.

LATORCHE.

Je ne comprends pas la chose ainsi; ce sont des craintes en l'air. Pourquoi les offrirais-je à son imagination? Pourquoi rendrais-je malade un homme en bonne santé? Ne colorez pas vos conseils, en prenant le prétexte de la raison d'État; celle-ci a pour maxime que tout ce qui est nécessaire est juste. Les actions du prince, quand elles sont suivies de succès, doivent être trouvées bonnes et glorifiées, et non pas mises en question. C'est une affection malfaisante que de...

AUBREY.

Achevez donc.

LATORCHE.

Que de murmurer contre son maître.

AUBREY.

Cela s'adresse-t-il à moi?

LATORCHE.

Je m'adresse à quiconque médit du prince, ou trouve à redire à sa conduite.

AUBREY.

Ah! ah! Est-ce ainsi? C'est votre mot d'ordre, monsieur.

LATORCHE.

J'ai fait serment de n'entendre rien qui porte atteinte à la dignité du prince.

AUBREY.

Ah! vraiment! depuis quand? C'est là ce que vous avez juré.

LATORCHE.

Je ne saurais dire... Le cœur des hommes se montre parfois dans leurs paroles.

AUBREY.

Je savais bien que tu étais le valet du prince; mais pas encore que tu étais son espion.

LATORCHE.

Je suis une sentinelle qui veille sur l'État, et un homme connu, monsieur, pour avoir des sentiments droits et fidèles.

AUBREY.

Oui, tu es l'entremetteur des affaires de l'État, aussi ben que celui des passions libertines de ton maître! Je ne vois rien maintenant qui puisse te racheter. Oses-tu faire parade de cœur ou d'affection, toi qui n'as jamais eu ni l'un ni l'autre? Tu ne sais aimer ou haïr qu'autant que ton maître hait ou aime avant toi. Toi qui ne portes jamais ta propre figure, mais empruntes la sienne; toi qui jettes des amorces à ses oreilles, et qui ne ris que sur les signes qu'il te fait; qui attends

qu'il exprime sa pensée pour en avoir une ; qui te glisses et pénètres dans son esprit comme si tu avais un gué à passer, tâtant d'avance où tu pourras poser ta langue avec sécurité, et qui, alors, berces d'un chant envenimé sa vertu endormie, et arrêtes les roues de sa raison et de son jugement, afin qu'elles ne marchent pas; toi qui blanchis tous ses vices, et qui enfin jettes un brouillard devant ses yeux pour qu'il ne puisse distinguer ni toi ni lui-même, tu n'es qu'un misérable! j'ose, moi, lui donner d'honnêtes conseils, et je l'aime lorsque je lui dis la vérité! Le vieil Aubrey marche par la ligne droite, c'est le plus court chemin. Il se déchire les pieds aux épines que tu écartes, toi, parasite, ou que tu broies ! — Si tu oses jeter sur moi un regard d'improbation, je te fendrai le sommet de la tête avec mon épée, et je ramènerai la peau de ton front sur tes yeux, sous le regard même de celui dont tu es le flatteur. Je te le dis en face, esclave, contre qui toutes les lois devraient se liguer aujourd'hui, et tous les êtres de bon sens s'armer, pour se défendre contre l'ennemi commun de l'humanité. Toi, tu murmures à l'oreille de ton maître qu'il vaut mieux être redouté qu'aimé; tu lui conseilles de ne se fier à l'amitié d'aucun homme, et de n'épargner point le sang de tous ceux qui le gênent : « Ce n'est point cruauté, lui dis-tu, quand le prétexte est spécieux; la souveraineté peut briser toutes les lois; pour elle, tout acte qui réussit est honnête, noble, et digne de louange. » Pendant ce temps-là, celui qui boit ce poison de tes lèvres sentira son effet virulent, à une certaine heure; lorsque le repentir ne pourra plus lui venir en aide, lorsque tous ses esprits fondront sous le feu de sa conscience, il mourra

dans les bras de ses flatteurs, sans laisser de regrets. Voici matière à réflexion pour vous.

LATORCHE.

Monsieur, tout ceci ne m'empêche pas d'aimer mon maître.

AUBREY.

Vous, l'aimer? Non; ceux-là haïssent le prince qui le rendent méchant.

Entrent ROLLO, HAMOND, ALLAN, et LA GARDE.

ROLLO.

Je n'en veux pas entendre davantage.

HAMOND.

Hélas! c'est pour mon frère que je supplie votre altesse!

ROLLO.

Quoi! un frère? N'en avais-je pas un aussi? et ce titre m'a-t-il ému, lorsqu'il a été nécessaire qu'il mourût? Qu'on l'emmène!

ALLAN.

Mon frère, n'ajoute pas un mot de plus; laisse à la bonté de ma cause le soin d'infliger la honte à ce tyran. Je suis content de succomber dans des temps comme ceux-ci, qui ont besoin de beaux exemples pour montrer au monde que l'on peut encore mourir pour la cause de l'honnêteté.

ROLLO.

Monsieur, vous êtes brave; plaise à Dieu que vous teniez la tête aussi haute quand elle sera sous le couteau du bourreau.

ALLAN.

Qu'il soit aussi intrépide à me frapper que je le

serai à recevoir le coup; et sois présent, Rollo, cela te fera trembler de me voir mourir.

AUBREY.

Quelle a été son offense?

HAMOND.

Il a donné la sépulture à Gisbert, qui avait été son maître autrefois.

ALLAN.

Oui, monseigneur Aubrey, ma reconnaissance et mon humanité sont mes crimes.

ROLLO aux soldats.

Pourquoi ne l'emmenez-vous pas?

AUBREY.

Monseigneur! — Arrêtez, soldats! — Je conjure votre altesse de ne pas perdre de tels hommes pour de si petites causes. Celui-ci vous a toujours été fidèle; c'est un grand cœur, qui a fait ses preuves dans toutes les batailles livrées par votre père. Je l'ai vu, à cheval sur le corps d'un ami tombé, le défendre contre vingt ennemis. Regardez-le; il attaquerait cent hommes à l'heure même, si vous étiez en danger.

ALLAN.

Oui, j'aurais fait cela jusqu'au moment où il a fait assassiner son frère, son chancelier et son précepteur; à ces meurtres il n'a plus, pour égaler Néron, qu'à joindre celui de sa mère.

AUBREY.

Silence! brave niais, vaillant âne! —(A Rollo.) Voici aussi son frère, monsieur, le capitaine de vos gardes. Il vous sert depuis longtemps, et porte sur sa figure et dans toute sa personne le plus noble témoignage de sa fidélité; jamais il n'a fui devant un ennemi,

vous n'avez qu'à le regarder. Oh! ne le chagrinez pas, si vous pensez à le conserver dans ses fonctions ; il n'est pas sûr de tenter de tels esprits, et de leur laisser porter des épées. Par de pareils actes, vous ferez de vos gardes des objets de terreur pour vous, et vous éloignerez violemment de vous plus de cœurs que vous n'en retiendrez. Au fait, je dois vous le dire avec ma vieille franchise et ma vieille loyauté, vous n'avez pas vécu de façon à ce que vous n'ayez pas besoin de tels hommes et de tels bras. En voici un qui, dans un jour d'épreuve, vous rendra plus de services par ses actes que toute la clique de vos flatteurs avec l'onction insipide de leurs langues.

ROLLO.

Tais-toi, tu es un bavard.

AUBREY.

Non, mais un homme qui vous aime, monseigneur, et qui ne voudrait pas vous voir creuser vous-même un abîme sous vos pas. La clémence sied aux princes et les garde mieux que tout le reste. Le respect et la terreur ne sont pas des liens d'amour, et quand les sujets commencent à craindre leur souverain, ils le haïssent.

ROLLO.

Est-ce moi qui suis duc, ou vous?

AUBREY.

Monseigneur, j'espère n'avoir point prononcé une parole qui donne lieu à cette question.

ROLLO.

Usez alors de votre obéissance. Voyez à ce qu'il soit exécuté.

AUBREY.

Monseigneur!

ROLLO.

Je ne veux pas entendre un mot de plus.

AUBREY.

J'en suis fâché. Il reste peu d'espoir de salut, monsieur, à ceux dont l'oreille a des remparts contre la vérité. — Allons, capitaine.

HAMOND.

Je vous remercie, monsieur.

AUBREY.

De quoi? de ce que je vais voir ton frère mourir en honnête homme! Continue à vivre comme lui, capitaine. Je le ferai, moi, je te le jure, quand je devrais mourir. Allons. (Ils sortent tous, excepté Rollo et Latorche.)

ROLLO.

A quoi penses-tu, Latorche?

LATORCHE.

Les paroles et les manières de cet Aubrey sonnent mal à mes oreilles, et me semblent des plus hardies.

ROLLO.

C'est son habitude.

LATORCHE.

Cela peut être, mais ce n'en est pas moins à craindre.

ROLLO.

Si c'était à craindre, ce serait à punir, et promptement.

LATORCHE.

Je n'oserais pas, monseigneur, décider ce que cela mériterait, ce serait dangereux; mais avec la faveur et la permission de votre altesse...

ROLLO.

Il parle beaucoup, c'est vrai; il prend ses aises. Laissons-le dire, Latorche, nous sommes maintenant

le seul à être duc, et le sommes en toute sécurité. Rien, devant nous, ne vient obstruer notre perspective. Nous pouvons voir à droite, à gauche, et autour de nous, et tout ce que nous voyons nous appartient. Une seule chose pourtant, une joie souhaitée nous manque encore. C'est Édith ; Édith qui, au milieu du sang et des larmes, a su gagner mon cœur, dans un moment où, si je n'avais pas senti toutes les flammes de l'amour me brûler, et tous ses traits m'atteindre, je l'aurais cru plus loin de moi que la mort.

LATORCHE.

Monseigneur, prenez un peu patience; votre bonheur est plus près que vous ne pensez; cependant, ses douleurs sont encore fraîches et vertes. Votre vigilant Latorche n'a pas été oisif; j'ai déjà la permission de la visiter et de lui envoyer des messages.

ROLLO.

O ma vie!

LATORCHE.

Si je ne trouve pas des moyens expéditifs pour l'adoucir et l'amener à votre possession, tout apprivoisée à vos désirs, dites que vous n'avez pas autour de vous un serviteur capable de remplir une charge de confiance, ni digne d'être l'humble valet de vos plaisirs.

ROLLO.

O mon Latorche, que te rendrai-je pour tant de peines, de soins et d'affection?

LATORCHE.

Prince, accordez-moi la demande dont je vous importune depuis longtemps.

ROLLO.

Ah! à propos de tes astrologues?

LATORCHE.

Oui, je veux qu'ils établissent l'horoscope de votre nativité ; je l'ai déjà dressé. O monseigneur ! vous ne connaissez pas encore toutes les craintes qui font travailler ma pensée. Je n'ai, pour votre entière sécurité, d'espoir que dans les étoiles, qui, lorsqu'on les consulte au nom de la science, en disent plus à un homme que tout autre pouvoir, puisqu'il n'en est pas au-dessus d'elles.

ROLLO.

Tu me sembles, dans tes demandes, n'avoir d'autre souci que notre intérêt ; demande pour toi-même.

LATORCHE.

Quelle chose m'intéresse plus que vous?

ROLLO.

Lève-toi donc, ô le plus honnête des hommes ! va. Nous chercherons nous-même un moyen de te récompenser.

LATORCHE.

Ah ! maintenant votre grâce est vraiment inspirée ! Maintenant, maintenant, votre altesse commence à vivre ! De cette heure dateront vos joies. Mais, sire, il me faut une procuration en blanc, afin d'y inscrire les noms de ceux que j'aurai choisis.

ROLLO.

Tu l'auras.

LATORCHE.

Ils n'oseraient pas sans cela commencer leurs opérations. Oh ! je vous apporterai des merveilles. Il y a un moine, nommé Ruffée, qui est un homme admirable ; un autre qui est un gentilhomme ; ensuite, La Fisk, le miroir de son siècle. C'est lui qui a dressé l'horoscope ;

mais il y a aussi un Norbrete (je ne l'ai jamais vu), qui a inventé un miroir, un simple miroir dans lequel on regarde. Cela ne vous paraît pas autre chose, en apparence. Sa forme est ovale, à ce que l'on m'a donné à entendre par lettre, et il vous renvoie des figures différentes les unes des autres, dont certaines répondent aux questions qu'on leur fait. Il a entouré ce miroir d'un châssis qui, influencé par la révolution des astres, est si bien assemblé selon les règles et les proportions de leurs harmonies, qu'il se meut seul comme un véritable automate ; ainsi, les statues de Dédale, les trépieds de Vulcain...

ROLLO.

Crois-tu à tout cela ?

LATORCHE.

Moi, monsieur ! Qu'est-ce qui arrêterait ma foi ou aveuglerait mes sens ? Cet homme a travaillé vingt ans ! trois fois sept, les nombres parfaits et puissants ! La science et la patience, monsieur, peuvent produire ces merveilles. Que lisons-nous du banquet d'*Hiarbas*, le grand gymnosophiste, qui se faisait servir par des sommeliers et des écuyers tranchants, tous en or massif. Les images de Mercure ne parlaient-elles pas ? et la colombe de bois qui volait ? le serpent d'airain qui sifflait ? les oiseaux d'argent qui chantaient ? Tous ces prodiges, monsieur, étaient l'œuvre de l'astrologie, hors de laquelle il n'y a ni science ni vérité.

ROLLO.

Vous êtes là dans votre sphère, Latorche ; et plutôt que de discuter avec vous, je préfère y croire. Vous avez fait entrer en moi le désir de connaître le destin qui m'attend, quel qu'il puisse être.

LATORCHE.

Je tâcherai que ce soit promptement. Pour cela, je désire qu'une personne de confiance m'accompagne (ce sera Hamond, si vous y consentez), afin que je puisse, par lui, vous envoyer les premiers messages; ensuite, je vous apporterai d'autres nouvelles, à mesure qu'elles viendront, et avec toute l'exactitude possible.

ROLLO.

Allez donc! Prenez toutes les mesures qui vous sembleront convenables; et puisse le résultat nous être favorable! (Ils sortent.)

SCÈNE II.

Entrent, RUFFÉE, DEBURE, LA FISK, NORBRETE et PIPEAU.

RUFFÉE.

Allons, prenez courage, messieurs, nous aurons de meilleurs jours, mon almanach me le dit.

DEBURE.

Quel almanach? ton croupion.

RUFFÉE.

Il ne m'a jamais démangé pour rien. Par Dieu, La Fisk, laisse-la ta face de carême! Je ne puis supporter de te voir semblable à une pauvre rosse dans son enclos, qui n'a pas eu de nourriture depuis trois jours.

LA FISK.

Jour de Dieu! il n'y en a pas trois, mais treize, ce me semble, que je n'ai eu d'aliments.

RUFFÉE.

Allons donc!

LA FISK.

Je n'ai plus souvenance d'avoir jamais vu ni viande ni écus. Vous pouvez bien parler de ces deux choses pour nous faire ouvrir ou la bouche ou la bourse; mais vous n'y verrez jamais entrer que du vent.

RUFFÉE.

Moine, je soupçonne que tu ne dis pas exactement ton office tous les jours; et je n'entends jamais claquer les grains de ton chapelet.

NORBRETE.

Par la peste! il ne se nourrit que de pensées lubriques, et il ne vit que du louage de ses œufs et de son boudin aux femmes de la halle.

RUFFÉE.

Et que faites-vous, monsieur, avec la femme de l'avocat, à qui vous faites prendre si souvent, sur votre lit doctoral, des médecines mathématiques?

LA FISK.

Allons! nous sommes tous de grands vauriens. Le meilleur d'entre nous est un chenapan; nous sommes quatre des sept péchés mortels. Outre notre concupiscence, nous sommes envieux, et gloutons des plus gloutons, quand nous avons de quoi l'être, et maintenant très-avares parce que nous manquons de tout. Enfin, notre petit page, Pipeau, est le cinquième péché capital, la paresse, et c'est lui qui nous ruine.

RUFFÉE.

C'est vrai. Cet enfant avait coutume d'être industrieux, et, de temps à autre, il nous envoyait quelque femme de marchand, lasse de son mari, ou quelque

sommelier enragé d'avoir égaré l'un de ses flacons, ou bien une servante tout en pleurs, pour avoir perdu une cuiller d'argent. Une étrille disparaissait quelquefois; enfin l'on gagnait quelque chose, mais maintenant...

PIPEAU.

Eh bien, quoi, maintenant? Ne vous ai-je pas, hier matin, apporté un petit écu de ce paysan dont j'avais dérobé et caché l'âne, afin que vous pussiez le faire apparaître par conjuration? et, le dernier soir, six sous de la femme du cuisinier, pour faire revenir le pilon que je lui avais volé? et il n'est pas encore rendu. Voilà des choses, mes maîtres, à considérer, surtout quand les temps sont difficiles. Parlez de vos domaines et de vos châteaux en l'air, et de vos douze maisons; mais c'est moi qui vous apporte des rentes, c'est Pipeau qui est votre appeau.

NORBRETE.

En vérité, il fait ce qu'il peut, et traverserait les éléments pour nous, je dois le dire à sa louange, et cela avec adresse.

LA FISK.

Mais, cependant, pas aussi bien qu'autrefois. Alors il naviguait par tous les vents, dans tous les coins et dans les moindres criques.

PIPEAU.

J'étais léger, nouvellement construit et bien gréé, quand j'arrivai vers vous, mes gentilshommes; mais aujourd'hui, à force d'avoir couru pour vous les aventures, (montrant ses habits) il s'est fait des voies d'eau çà et là, et il me manque des planches entières, voyez plutôt. Si vous voulez doubler le vaisseau, je recommencerai à visiter golfes et détroits, partout où vous

voudrez m'envoyer; mais, tel que me voilà, où puis-je faire voguer cette barque en guenilles, à moins que ce ne soit dans l'île des chenapans, et pour n'être plus qu'un méchant pirate.

NORBRETE.

Ma foi, il a raison; cher moine, il vous faut renoncer à votre *claret* limpide et petillant, et retourner pendant quelque temps à votre cidre; vous, La Fisk, renoncer à vos chapons lardés et à vos dindons, et les remplacer par des tripes proprement accommodées; Debure aussi doit se contenter de deux sous de pommes de terre, saines à la santé; plus de tables d'hôte à une *couronne* jusqu'à ce que nous ayons pu habiller à neuf notre *Infant*.

RUFFÉE.

Pourvu que votre chère personne elle-même, docteur, se soumette à ces prescriptions intelligentes.

LA FISK.

Oui, car nous savons tous la latitude de votre sensualité.

DEBURE.

Et en particulier celle de votre ventre.

RUFFÉE.

Vous débouchez une bouteille, et tout autre flacon aussi bien que le meilleur d'entre nous.

LA FISK.

Et vous trempez vos manches de chemise à défaut de manchettes en dentelles dans une bonne sauce aussi bien qu'un courtisan quelconque. (On entend une sonnette.) Écoutez! l'on sonne, qui est-ce?

RUFFÉE.

O bonne chance! je te conjure! Petit bonhomme, va voir. (Pipeau sort et revient.)

PIPEAU.

Ce sont des galants, des courtisans! L'un d'eux est un gentilhomme de la chambre du duc.

RUFFÉE.

C'est Latorche!... Attention! (A Norbrete.) Revêtez votre robe; voici le nouvel habit demandé qui nous arrive: ne vous le disais-je pas, enfants de famine! des *couronnes*, des *couronnes* vont pleuvoir dans nos poches; vous allez avoir de nouveau à foison du vin, des filles et des joueurs de violon. Que chacun aille dans son cabinet d'étude, et mette son oreille contre le trou de la serrure, et, lorsque vous m'aurez entendu préparer votre entrée, vous apparaîtrez. Mettez-moi seulement mon masque.

Ils sortent tous, excepté RUFFÉE et PIPEAU; entrent LATORCHE et HAMON.

LATORCHE.

Capitaine, ne vous éloignez pas; quand l'affaire sera terminée, vous recevrez une dépêche.

HAMON.

Je me promènerai, monsieur, dans le cloître. (Il sort.)

RUFFÉE.

Monsieur Latorche! — Heureuses les étoiles qui vous amènent ici, mon fils?

LATORCHE.

Je suis content d'entendre leur secrétaire parler

ainsi, mon savant père Ruffée. Où est La Fisk? et monsieur Debure? comment vont-ils?

RUFFÉE.

Ils sont dans leurs cabinets d'étude. Ils sont les secrétaires intimes des étoiles, monsieur, toujours enfoncés dans leurs livres; on ne saurait les en arracher. Ils y tiennent comme des ventouses; si jamais hommes ont parlé la langue de la destinée, ce sont eux.

LATORCHE.

De grâce, permettez que je les salue!

RUFFÉE, à Pipeau.

Petit, allez voir; dis-leur qui est ici; dis-leur que ce sont des amis qui sollicitent une petite portion de leur temps; une minute! Prie-les de ne pas en être avares. (Pipeau sort.) Ils sont le soleil et la lune de la science; c'est une pitié que deux astres pareils vivent obscurcis ici, eux dont les rayons pourraient illuminer les plus célèbres cours de la chrétienté.

Entrent LA FISK, DEBURE et PIPEAU.

LATORCHE.

Le duc connaîtra bientôt leur valeur.

LA FISK, à Debure.

Regardez à l'astrolabe, vous y trouverez au moins quatre *almacantors*.

DEBURE.

C'est vrai.

RUFFÉE.

Toujours leur jargon scientifique! Ils n'ont pas d'autre souci que d'apprendre et de savoir; ils sont aussi négligents de leur corps en fait de nourriture, et surtout d'habits que si tout leur manquait.

PIPEAU, à part.

Ils en ont en effet si peu, qu'on ne peut les accuser d'être des hommes à expédients.

LA FISK.

Monsieur Latorche !

LATORCHE.

Savants gentilshommes, comment vont vos éminences ?

RUFFÉE.

C'est une heureuse heure que celle où nous vous voyons, monsieur !

LATORCHE.

Vous la trouverez plus heureuse encore lorsque vous m'entendrez. (Il leur donne de l'argent.) Le duc vous salue ainsi tous les deux; et vous, mon père, quoique vous vous interdisiez de toucher à l'argent, vous pouvez en prendre votre part.

RUFFÉE.

C'est un témoignage de la bonté de son altesse; cependant, pour moi comme pour tous ceux qui ont renoncé au monde, c'est du superflu !

LA FISK.

Nous avons appris récemment l'heureux succès de son altesse.

RUFFÉE.

Et nous en rendons grâce à Dieu.

LATORCHE.

En vérité, il a échappé à une étrange conspiration, grâce aux étoiles. Ce sont ces mêmes astres qu'il vous prie, par ma voix, de consulter de nouveau pour lui, afin de compléter l'horoscope que vous avez déjà commencé.

RUFFÉE.

O monsieur! nous n'osons pas.

LA FISK.

Par crainte pour notre vie.

RUFFÉE.

C'est l'horoscope d'un prince!

LATORCHE.

Pour aller au-devant de vos craintes, et pour vous rassurer, voici un blanc-seing avec sa propre signature; inscrivez-y vos trois noms, et vous serez tous trois en pleine sécurité.

RUFFÉE.

Nous devons y réfléchir quelque temps, monsieur.

LATORCHE.

J'ai mission de vous prier d'être aussi prompts que vous le pourrez.

LA FISK.

Avez-vous le plan?

LATORCHE.

Oui.

RUFFÉE.

Oh! que n'avez-vous, monsieur, un autre *warrant!*

LATORCHE.

Pour quoi faire?

RUFFÉE.

Oh! monsieur, nous avons un docteur qui, dans cette affaire, ne jouerait pas le second rôle.

LATORCHE.

N'est-ce pas celui dont vous m'avez écrit?

RUFFÉE.

Luì-même.

LATORCHE.

J'aurais dû déjà vous demander de le voir; voici le warrant, mon père. Je croyais qu'il s'adonnait uniquement à la magie.

RUFFÉE.

Il s'adonne aussi à ces études, monsieur; c'est une matière dans laquelle il est initié; mais nous l'arracherons difficilement à son fauteuil.

LATORCHE.

Dites-lui qu'il aura de l'or.

LA FISK.

Le mot seul lui ferait jurer de ne jamais respirer en votre présence.

LATORCHE.

Que faire alors?

LA FISK.

Monsieur, s'il vous plaît de lui donner quelque chose, il faut l'envelopper dans du papier.

DEBURE.

Ou le lui laisser dans son cabinet derrière quelque livre.

RUFFÉE.

Ou dans le trou d'un vieux mur.

LA FISK.

Là ses démons familiers pourront le lui montrer; c'est le seul moyen, monsieur.

RUFFÉE.

Enfin, quelque part. — J'entre et je vais le tâter.

LATORCHE.

Prenez l'or avec vous.

RUFFÉE.

Ce ne sera pas un mal, monsieur; donnez-le au

petit; il connaît ses cachettes, et la façon d'amorcer son esprit.

PIPEAU.

Nous le mettrons dans plusieurs endroits, monsieur.

RUFFÉE.

Tu feras bien; s'il n'en trouve pas dans l'un, il le trouvera dans l'autre.

RUFFÉE et PIPEAU sortent.

LATORCHE.

Va donc. — Est-il donc si savant, messieurs?

LA FISK.

C'est la sommité de notre profession; c'est la bouche du destin! Priez le ciel que ses esprits soient en bonne humeur d'accepter vos offres, sans quoi toutes vos pièces d'or pourraient bien voler en l'air par toute la maison.

RUFFÉE.

Oui, et il pourrait bien battre le moine, s'il n'a pas sur lui une bonne provision d'eau bénite.

LA FISK.

Observez-le, monsieur, observez-le.

RUFFÉE.

Ne le contredisez point par une parole; car alors il part...

LA FISK.

S'il vient, ce qui est un hasard, cependant s'il... — Par la messe! le voici; voilà de la promptitude!

Entrent NORBRETE, RUFFÉE et PIPEAU.

NORBRETE, brusquement.

Où est l'horoscope? Voyons, dépêchons-nous; vous faites les enfants ici. — Quel est ce monsieur?

RUFFÉE.

Le premier chambellan du duc, docteur.

NORBRETE.

Qu'il le soit, s'il le veut; je lui souhaite le bonsoir; c'est un courtisan; dites-lui qu'il peut m'épargner les compliments. (Il regarde le plan.) Qu'avons-nous ici? une naissance nocturne; longitude vingt et un degrés, latitude quarante-neuf degrés et dix minutes? Comment sont disposés les angles [1]?

LA FISK.

Libra est à vingt-quatre degrés quarante-quatre minutes, et *Capricorne*...

NORBRETE.

Je le vois; regardez les planètes, où et comment elles sont placées; le Soleil et Mercure, Mars avec la queue du Dragon dans la troisième maison, et *pars fortuna* dans le fond du ciel [2]. Puis Jupiter dans la douzième maison, le Cacodémon.

1. Chaque signe du Zodiaque occupe une place qu'on nomme *maison céleste* ou maison du soleil; ces douze maisons coupent donc le Zodiaque en douze parties de trente degrés.

2. La quatrième maison ou celle de l'Écrevisse se nomme le fond du ciel, l'angle de la terre, la demeure des parents; c'est celle des trésors et des biens de patrimoine.

La douzième maison celle des Poissons, dite l'amour de Saturne, est la plus mauvaise de toutes; c'est celle des empoisonnements, des misères, des humeurs noires, de la mort.

La deuxième maison celle du Taureau, se nomme la porte inférieure; c'est la maison des richesses et des moyens de fortune.

LA FISK.

Et Vénus dans la seconde dans la porte inférieure.

NORBRETE.

Je vois; paix! Puis Saturne dans la cinquième maison; Luna dans la septième avec une grande partie du Scorpion; puis Mars et Vénus, son amour, se montrant dans l'ascendant, et uni à *Libra* par-dessus le marché! La maison de Vénus, *imum cœli*, Mars qui a gagné la septième maison (*Aries* étant sa maison habituelle) où il se trouve actuellement établi. — Tous ces signes montrent que ce dernier gouvernera ici.

RUFFÉE.

Oui, il est le maître de cette destinée, soit que vous examiniez l'horoscope d'après le système de Ptolomée ou d'après celui de Messahalah [1] de Lael ou d'Alkindus.

LA FISK.

Nulle autre planète ne jouit d'autant de dignités soit par elle-même, soit par rapport au point culminant des étoiles.

NORBRETE.

Çà, taisez-vous, puisque vous savez ces choses. Vénus, la dame de l'horoscope, étant *Libra*, l'autre partie, Mars, doit dominer; aussi, vu qu'il s'agit d'une naissance nocturne, *Luna* occupe-t-elle le premier rang, aucune planète ne l'emportant sur elle, puisqu'elle se trouve dans la septième maison où le soleil arrivé à son point d'exaltation devient l'Alchoroden.

DEBURE.

Oui, car vous observerez qu'il repose en partie

1. Messahalah était un juif fameux dans la science de l'astrologie (Sympson). Les deux autres noms semblent avoir été inventés à plaisir ou défigurés.

dans les mêmes degrés qu'elle, et jouit par ce fait de six dignités.

LA FISK.

Ce qui dépasse évidemment toutes les planètes qui figurent avec elle dans l'horoscope.

NORBRETE.

Eh mais! je savais cela, et j'aurais aussi pu vous dire qu'elle lui apparaît ici dans un *trin aspect*, presque dans un aspect carré [1], vue du Sagittaire; j'aurais pu également vous apprendre comment Mars, logé dans la même maison (mais avec un autre signe), contemple le *hileg* sous un aspect *platique*, [2], tandis qu'un aspect carré domine dans la maison du soleil. J'aurais pu vous annoncer tout cela, si vous ne vous obstiniez à me couper la parole; et bien plus, sachez que ce même aspect carré, en présence de la dame qui préside à cette destinée dans la septième maison, présage quelque danger, la queue du Dragon étant si voisine de Mars, et la tête d'Algol figurant dans la maison de la Mort.

LATORCHE.

Arrêtez, monsieur, je vous prie d'éclaircir ce point; quels sont les dangers qui le menacent?

NORBRETE.

Des dangers évidents et soudains; quand la direc-

1. Quand trois signes se trouvent dans le ciel au moment d'une opération, par exemple, le Bélier, le Lion et le Sagittaire, ils forment le *trin aspect* qui est assez favorable et partage le ciel en trois. Ceux qui partagent le ciel en six maisons donnent l'*aspect sextile* qui est médiocre, et ceux qui le divisent en quatre, comme le Bélier avec l'Écrevisse, le Taureau avec le Lion, les Gémaux avec la Vierge, présentent l'aspect carré qui passe pour funeste.

2. Nous ne savons pas le sens de ces deux mots, qui sont peut-être inventés ou défigurés par notre astrologue.

tion de hileg ou Alchoroden les amènera en opposition carrée avec l'endroit que Mars occupe dans l'horoscope (et l'heure approche), ou bien les opposera à Mars lui-même, attendez-vous à un malheur.

LATORCHE.

Mais ne saurait-on le conjurer?

NORBRETE.

La sagesse qui a présidé à la naissance peut seule les empêcher; car Mars, étant maître de la destinée en question, représente maintenant, veuillez le remarquer, une planète sextile avec Vénus, dame de l'horoscope; de sorte que Vénus, se trouvant dans le Scorpion, c'est-à-dire dans son *exilium*, tandis que Mars, au contraire, se montre dans son *gaudium*, est dominée par lui, et perd évidemment cinq degrés de sa puissance ordinaire, si bien qu'elle peut à peine mitiger l'influence opposée.

LATORCHE.

Vous ne pouvez nommer la personne que nous devons craindre?

NORBRETE.

Non. Les étoiles ne nous le disent pas; elles n'indiquent pas de nom; c'est une œuvre, monsieur, d'un autre ordre.

RUFFÉE, à Latorche.

Dites-lui qui vous soupçonnez, et dans sa sagesse, il vous donnera ses conjectures.

LATORCHE.

Monsieur, nous craignons un certain Aubrey; si c'était lui, j'en serais bien aise; car nous pourrions bientôt l'empêcher d'agir.

LA FISK, à mi-voix, de façon à n'être entendu que de Norbrete.

Je le connais, c'est le cousin du duc; un homme de grande taille; fais ton profit de cela, Norbrete.

NORBRETE, à Latorche.

Laissez-moi réfléchir; n'est-il pas proche parent du prince?

LATORCHE.

Oui, mon révérend docteur!

NORBRETE.

Foin de votre révérence; gardez-la pour vous. (Haut.) N'est-il pas de haute taille?

LATORCHE.

C'est vrai.

NORBRETE, à part, à La Fisk.

Quel âge a-t-il?

LA FISK, à part.

Environ cinquante-sept ans.

NORBRETE, haut.

Ses cheveux et sa barbe commencent à grisonner.

LATORCHE.

C'est encore vrai, monsieur.

LA FISK, bas, à Norbrete.

Il est gras.

NORBRETE, haut.

N'a-t-il pas une certaine corpulence?

LATORCHE.

Vous dépeignez l'homme, monsieur.

NORBRETE.

Eh bien, méfiez-vous de lui! adieu! (Il sort.)

LATORCHE.

Ah! c'est Aubrey. — Messieurs, je vous prie, j'accepte cela sous toutes vos garanties.

RUFFÉE.

Oh ! il vous montrera l'homme lui-même dans son miroir magique, si vous l'en priez, et si vous voulez vous rendre favorable un autre esprit.

LATORCHE.

Il pourra manger de l'or tout son soûl, s'il en désire ; voici d'abord ce que je puis vous donner ; je vais envoyer au duc cette première nouvelle, et j'irai voir les apparitions que vous voudrez me montrer ; je vous récompenserai comme jamais savants ne l'auront été ; vous m'accompagnerez à la cour, et là vous n'attendrez pas longtemps votre fortune.

RUFFÉE, à part.

Nous en avons déjà une jolie part dans notre poche. (A Pipeau.) Mon petit, nous nous habillerons tous à neuf ; tu viendras aussi avec nous. (Ils sortent tous.)

SCÈNE III.

SOPHIA, MATILDA, ÉDITH.

MATILDA.

Chère madame, écoutez la prière que vous fait respectueusement Édith, et ne restez pas tellement absorbée par le chagrin de la mort de votre fils qu'aucune autre chose ne puisse arriver à vos oreilles et à votre cœur.

SOPHIA.

Qu'a-t-elle à me dire? J'écoute.

ÉDITH.

Ma prière, madame, c'est qu'il vous plaise de penser à la juste vengeance que vous devez à votre fils,

comme au tort que vous ferait à toutes deux l'inaction dans la douleur. Le pouvoir des grands ne saurait les borner à gémir, solitairement et en secret, du malheur qui les frappe; la colère est la sœur jumelle de la douleur. On ne doit pas l'étouffer, lorsque comme sa sœur elle réclame son droit de naissance et d'action.

SOPHIA.

Le chagrin est une dette que je paye ; mais la colère ne doit se produire que lorsqu'elle peut employer sa flamme active au dehors, sans quoi elle consume le cœur qui la ressent, ou n'est qu'un météore qui s'éteint sans chaleur.

ÉDITH.

J'ai, pour l'alimenter, des moyens tels que vous n'en pouvez désirer de meilleurs, de plus aisés et de plus sûrs. Ils sont tels, que, si je n'avais l'intention d'en partager l'honneur avec vous, moi seule, je pourrais les mettre à exécution. Mais votre part dans cette dette du sang, qui crie vengeance contre le meurtrier, est plus grande encore que la mienne, il faut donc que vous prêtiez aussi vos mains à l'œuvre du châtiment. Quant à votre consentement, ce serait faire tort à votre sévère et impartiale justice, que de vous croire capable d'oublier la perfidie de ce fils que votre conscience maternelle vous a déjà fait maudire.

MATILDA.

Édith, Rollo n'est plus pour ma mère un fils né de ses entrailles, ni pour moi un frère. Car si nous lui reconnaissions encore ces titres sacrés, nous serions complices de ses crimes et, comme lui, coupables d'un sanglant parricide. Dis-nous donc les heureux moyens

que le ciel t'a inspirés pour nous affranchir de ce monstre impie et abhorré.

SOPHIA.

Qu'elle dise ce qu'elle voudra! je ne veux prêter ni l'oreille ni la main aux projets que le ciel peut lui dicter. (Elle sort).

MATILDA.

Comme elle semble étrangère à ce qu'elle désire le plus! Chère Édith, ne te décourage pourtant pas pour ton projet; sois sûre que son cœur et ses prières sont pour toi, et nous deux, sans elle, nous suffirons à faire ce que nous désirons.

ÉDITH.

Madame, je serais seule, que je ne ferais aucun doute de recevoir l'aide du ciel pour venir à bout du meurtrier. Tout ce que je désire de vous, c'est de me prêter quelques ornements et des bijoux plus riches que ceux que je puis me procurer moi-même, pour suppléer aux défauts de ma pauvre beauté, qui cependant, telle qu'elle est, a suffi pour enflammer l'imagination de Rollo. Mais, vous le savez, madame, une femme ne peut jamais être trop belle pour bouleverser le cœur d'un homme passionné. Et je veux élever les tortures de celui-ci jusqu'à ce degré où le tuer sera facile.

MATILDA.

Tu auras tous mes bijoux et tous ceux de ma mère; tu peux peindre aussi ta figure, afin qu'il meure dans un feu de diverses couleurs. As-tu déjà reçu sa visite?

ÉDITH.

Sa visite? Non. J'en recule l'heure pour hâter davantage son désir de me voir. Cependant, j'ai promis à l'un de ses agents qu'il serait admis dans ma mai-

son. Et c'est là que je voudrais le recevoir, avec tout le luxe que peut permettre la douleur, afin d'éloigner de lui tout soupçon de mes projets.

MATILDA.

Tu auras, ma chère enfant, tout ce que je pourrai réunir en joyaux et en parures; je veux t'habiller moi-même. Je ne veux pas avoir au service de mon propre amour pour celui qui me sera destiné comme époux, plus de persévérance et d'ardeur que n'en montrera ton cœur dissimulé pour les affections ensorcelées de cet homme! Désires-tu de moi une aide personnelle, ma noble Édith?

ÉDITH.

Je ne demande que vos tendres prières pour l'entier et prompt accomplissement de mon dessein.

MATILDA.

Je les ferai, comme s'il s'agissait de moi-même; car, tu le sais bien, si le sang du meilleur des hommes devait se glacer et se perdre dans l'oubli, qui craindrait dorénavant de verser le sang? et que deviendrait, hélas! l'amour sans fin que nous devons aux héros?

ÉDITH.

Que l'amour du plus digne soit votre recompense!

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROLLO, avec un miroir, AUBREY et DES SERVITEURS.

ROLLO.

Je n'avais pas encore, jusqu'ici, étudié mon miroir. (Il s'y regarde.) Parfaitement bien. (A un serviteur.) Emportez-le. (A Aubrey.) Mon cousin, comment me trouvez-vous?

AUBREY.

Je suis suffisamment instruit, monsieur, dans la science des courtisans, pour dire que votre habit sied à votre personne ; mais, si l'occasion d'une noble guerre se présentait, une armure lui siérait davantage.

ROLLO.

Vous êtes toujours pour ce grand art dont vous êtes l'un des illustres maîtres; cependant, je dois vous dire que, dans les rencontres que nous cherchons avec l'armure que voici, notre sang est aussi troublé, nos craintes sont aussi mélangées d'espérances flatteuses, et le danger dans l'action est aussi grand que lorsque nous chargeons de part en part un corps d'armée.

AUBREY.

Je ne discuterai point comment vous pouvez courir des dangers, quand il n'y a pas de chance d'être tué. Mais, en tout cas, le but qu'on veut atteindre en les

courant est aussi loin de la vertu que l'honneur l'est de la honte et du repentir.

ROLLO.

Vous êtes sévère.

AUBREY.

Je voudrais dire franchement ma pensée, sans affecter de sévérité. Je n'ai pas l'ambition de ces contradicteurs qui ne veulent rien tolérer de ce qui s'oppose au torrent de leur propre opinion, et je ne veux rien dire qui puisse vous offenser. Daignez donc être convaincu, mon gracieux prince, que mon caractère et ma discrétion m'ont appris à vous servir dans les choses honnêtes, et non à vous censurer pour les choses qui ne me touchent pas. Je ne regarde pas avec un œil chagrin vos riches habits, et ne mettrai pas mon esprit à la torture pour découvrir dans quel but vous en êtes revêtu; je désire qu'il soit honorable, et ce souhait ne saurait, je l'espère, être une offense. Mon opinion est que, dans les rapports d'un sujet à son souverain, vouloir, pour les choses non politiques, user de l'autorité d'un censeur comme Caton, serait une preuve d'arrogance et non de franchise.

ROLLO.

Je loue en vous cette modération, et je l'apprécie

HAMON entre avec des lettres.

ROLLO, prenant les lettres.

Elles viennent de Rouen? c'est Latorche qui vous envoie?

HAMON.

Oui, sire.

ROLLO.

Je ne veux pas maintenant me troubler l'esprit par une nouvelle affaire. — Cher Aubrey, lisez ces lettres, et, selon les instructions qu'elles renferment, usez de mon pouvoir pour y répondre, ou pour les exécuter.

AUBREY.

Je les lirai, monsieur.

ROLLO, à Hamon.

Vous, capitaine, amenez un escadron de votre garde dans la maison qu'habitait autrefois Baldwin, et là, vous attendrez mes ordres.

HAMON.

J'obéirai.

ROLLO.

Dans environ deux heures.

HAMON.

Je suivrai vos instructions.

ROLLO, à lui-même.

Amour, inspire-moi, et selon que tu vas m'être favorable, sois une divinité respectée ou dédaignée. (Il sort.)

HAMON.

Ma présence ici fait tort peut-être au désir que vous avez d'être seul.

AUBREY.

Capitaine, votre amitié est toujours la bien venue. Je vous prie d'attendre patiemment que j'aie parcouru ces lettres.

HAMON.

J'attendrai votre bon plaisir.

AUBREY, lisant.

Qu'est-ce que c'est? un complot contre moi!

HAMON, à part.

Qu'y a-t-il donc dans ces lettres qui puisse l'émouvoir à ce point?

AUBREY, à part.

Quoi! je serais l'objet de si basses manœuvres! Je verrais la hache suspendue sur ma tête par des gredins qui gagnent leur pain à faire le métier de fourbes! par les créatures d'un parasite, d'un esclave! Je te reconnais là, et je ne m'en étonne pas, Latorche. Mais je m'afflige que tu aies fait de cet honnête capitaine ton instrument. — Je veux éprouver si c'est de son plein gré ou par faiblesse qu'il y a consenti. — (A Hamon.) Capitaine, vous étiez là quand le prince m'a commandé de remplir les instructions que renferment ces lettres; et, je le présume, vous êtes convaincu que ni la crainte ni la partialité ne m'empêcheront d'éloigner à tout prix les dangers qui peuvent menacer le duc; non, quand même il y en aurait de plus grands encore pour moi.

HAMON.

Cela ne fait aucun doute.

AUBREY.

Et vous-même, capitaine, je crois que, sans avoir de considération pour la reconnaissance ou pour un espoir d'avancement, vous useriez de votre épée avec une foi aveugle, là où l'on vous ordonnerait de frapper.

HAMON.

Je n'ai jamais agi autrement.

AUBREY.

Et vous agirez de même encore?

HAMON.

Je crois qu'on n'en doit pas douter.

AUBREY.

Le moyen de le prouver vous est offert aujourd'hui. Tirez votre épée; — c'est bien! Maintenant, tranchez-moi la tête.

HAMON.

Que veut dire votre seigneurie?

AUBREY.

Monsieur, c'est le bon plaisir du duc, mon innocence a fait de moi un homme dangereux. Il faut que je sois retranché de cette vie, et vous êtes l'homme choisi pour exécuter les ordres du prince.

HAMON.

Je deviendrai un traître avant de le servir ainsi.

AUBREY.

Il faut que cela se fasse, et pour que vous n'en puissiez pas douter, voici votre warrant. Mais, en le lisant, souvenez-vous, Hamon, que jamais je n'ai fait tort à un homme de votre brave profession; et je dois m'affliger, bien que ce soit peu viril, que celui dont je mettais au plus haut prix l'affection, n'ait pas pu trouver d'autre que moi pour l'objet de sa haine.

HAMON.

Ce n'est pas le moment de parler maintenant, honorable seigneur! Qu'il vous plaise d'écouter votre serviteur; ce choix m'outrage, mais je ne puis, étant occupé maintenant au service du duc, vous dire de quelle façon il m'outrage; si bientôt je ne vous donne pas de fortes preuves que votre vie m'est plus chère que la mienne, puissé-je vivre et mourir infâme! Excusez-moi, monsieur. (Il sort.)

AUBREY, seul.

Des deux côtés, je suis ruiné. Des deux côtés, je

suis voué à la destruction ! De toutes parts, devant moi, derrière moi, autour de moi, mon sort fatal est fixé. Si j'étais un lâche, je pourrais l'éviter. Si mes actions étaient simplement dictées par mes intérêts, je pourrais y échapper. O honnêteté ! Toi, la fille aînée de la vertu, semence venue du ciel, pourquoi la malice et la méfiance sèment-elles tant d'épines sur le chemin de ceux qui veulent te suivre? Pourquoi nous faut-il nager vers toi, environnés de tempêtes? — Mais le ciel ne s'acquiert que par la souffrance, et non par la discussion. Supposez que Rollo sût cela d'avance, que dois-je faire ? Supposez qu'il ne le sache pas, où est ma loyauté? Je connais sa nature ; elle est tumultueuse comme la mer, et, comme la mer, il dévore les obstacles. Je sais aussi que les princes sont les propres commentateurs de leurs actes. Suis-je effrayé de mourir? de mourir honorablement? de mourir dans ma droite innocence? Ai-je affronté la mort sous toutes ses formes les plus terribles, tantôt devant les épées nues, tantôt sous le fer des lances, au milieu des grêles de flèches, dans les batailles, dans les brèches de remparts, et dois-je aujourd'hui reculer devant elle, lorsqu'elle vient à moi souriante et avec une sainte majesté? — J'irai au-devant de Rollo, ma main loyale et mon cœur lui donneront ces lettres ; et le devoir me fera supporter dignement une peine qui dépasse ce que les poëtes de cour appellent, dans leurs vers, un châtiment. Mon cœur intrépide, pour le rendre à la vertu, ne s'arrêtera pas devant la pâle épouvante de la mort.

UN MESSAGER entre.

LE MESSAGER.

Seigneur, la duchesse demande votre présence.

AUBREY.

J'y vais. — Souviens-toi, Aubrey, de conserver ton honneur vivant, quand même ton corps devrait s'endormir dans la tombe. (Il sort.)

SCÈNE II.

ÉDITH et UN PAGE; un banquet est disposé.

ÉDITH.

Maintenant, pensons au meurtre de mon père! Pensons à la ruine qui attend toute chasteté, si le meurtrier continue à régner! O mon père! âme bienheureuse, abaisse tes regards sur moi, environne d'acier le cœur de ta fille; accepte le sacrifice qu'elle vient t'offrir, et distingue ma piété filiale au milieu de ces nuages sanglants. Enlève à mon cœur la crainte, à mon sexe la pitié. De même que j'essuie ces pleurs versés pour toi, de même puissé-je oublier tout sentiment de miséricorde! Donne-moi la colère d'une femme que le sang enivre; donne-moi la sauvagerie des vents pour balayer ses prières. Puisse, comme un orage, mon œuvre de destruction tomber sur lui! Que ma rage se soulève comme une vague, pour engloutir son âme! Donne-moi l'art de flatter (car jusqu'alors mon âme énergique n'a pas su dissimuler), oui l'art de flatter, cet art des bouffons! pour le bercer et l'endormir sur le duvet de ses désirs; afin que, au plus

haut de ses espérances et de ses vœux, lorsqu'il oubliera le ciel, quand la luxure régnera seule en lui, ma main, comme un carreau de foudre qui fend la nue, puisse l'atteindre et le frapper! Je l'entends venir; va, mon page, et reçois-le par des accents mélodieux.

LE PAGE CHANTE.

Détourne, ah! détourne ces lèvres
Qui furent si doucement parjures!
Et ces yeux semblables à l'aube,
Flambeaux qui la font oublier!
Mais donne-moi encore des baisers,
Sceaux d'amour trop facilement brisés!

Cache, oh! cache ces collines de neige
Qui couronnent ton sein glacé,
Au sommet desquelles fleurissent
Ces œillets semblables à ceux d'avril!
Mais d'abord rends la liberté au pauvre cœur
Que tu retiens dans des chaînes de glace.

ROLLO entre.

ROLLO.

Quelle étoile brillante a pris la forme d'une beauté mortelle, et descend du ciel, dans tout l'éclat de la magnificence céleste, pour me consoler par sa présence? O merveille de la nature, que ma rude main ne te profane pas en touchant ta beauté; ne t'effarouche pas de ce baiser que j'offre, comme un doux sacrifice de dévouement et d'amour, à ta divinité.

ÉDITH.

Mon gracieux seigneur, ce n'est point une divinité que vous avez devant vous; je n'en ai aucune des ver-

tus, si ce n'est l'obéissance; la servante de vos volontés n'a pas droit à vos flatteries.

ROLLO.

Est-ce une flatterie que de jurer que ces yeux sont les lampes éternelles qui fournissent à l'amour le feu dont il brûle nos cœurs; que cette langue est la corde de son arc homicide; que ces soupirs sont les flèches mortelles qu'il décoche au fond de nos âmes? Oh! beau printemps, lève sur moi tes regards.

ÉDITH.

Votre grâce s'amuse.

ROLLO.

Par le ciel! mon Édith, ta mère se nourrissait de roses lorsqu'elle t'a enfantée.

ÉDITH, à part.

Et la tienne de ronces qui ont fait saigner son cœur.

ROLLO.

Le doux vent d'Arabie qui cueille sur sa route des trésors de parfums et d'aromates t'appelle sa maîtresse.

ÉDITH.

Vous plaît-il de vous asseoir?

ROLLO.

Oui, si tu veux t'asseoir auprès de moi. Belle et noble fille, on ne peut te parler; l'excellence qui rayonne autour de toi, enchaîne ma langue! Je t'en prie, parle-moi.

ÉDITH.

Et que dirai-je, monsieur?

ROLLO.

Tout ce que tu voudras; tout sera parfait! Veux-tu mon avis? Parle donc d'amour; parle de toi seule,

Édith; et, pendant que tu parleras, permets-moi de mourir de langueur.

ÉDITH, à part.

Il a un langage plein d'un étrange artifice! — Pourquoi soupirez-vous, monsieur? (A part.) Quels habiles circuits il prend pour me séduire!

ROLLO.

Le chemin qui mène au paradis, aimable jeune fille, est difficile et tortueux; le repentir lui-même, avec ses aides sacrés, en trouve à peine la porte. — Que sens-tu sur tes mains?

ÉDITH.

Vos larmes, monsieur. Vous pleurez beaucoup. (A part.) Donne-moi des forces, justice de ma cause! (Haut.) Pourquoi ce chagrin, monsieur?

ROLLO.

Oh! tu ne m'aimerais jamais, si je te le disais; cependant, pour acheter ce divin paradis, il n'est pas d'autre moyen que ce bain de larmes.

ÉDITH, à part.

Je chancelle.

ROLLO.

Ne sont-ce point des gouttes de sang?

ÉDITH.

Non.

ROLLO.

C'est pour effacer du sang qu'elles tombent. Oui, pour effacer un sang innocent; et il faut que je les laisse couler, Édith, il faut qu'elles coulent jusqu'à ce qu'elles noient mes crimes.

ÉDITH, à part.

Si cela est vrai, je n'ai plus la force de le frapper.

ROLLO.

Je t'en prie, regarde-moi; ne détourne pas les yeux! hélas! je confesse que je suis fait de méchancetés, et que j'ai été engendré avec le poids de toutes les iniquités humaines! mais vois mes remords, ô jeune fille! et n'apprends pas, toi qui ne peux offrir en sacrifice que ta douceur, toi que la nature fit tendre...

ÉDITH, *à part.*

Ma colère fond; oh! je vais perdre ma vengeance.

ROLLO, *continuant.*

N'apprends pas à tuer avec cruauté comme je l'ai fait; à assassiner avec tes regards, ces regards bénis! comme moi, je l'ai fait avec malice; quand, à cause de mon véritable amour, tu m'auras blessé à mort par ton dédain (je ne le mérite que trop, madame), quand tu m'auras enseveli pour toujours sous la terre, prends garde d'être poursuivie à ton tour par les remords qui me déchirent, et songe à mes nuits pleines de rêves horribles et sanglants; car alors le temps ne pourrait plus compter tes souffrances, ni mêler une heure de joie à tes heures douloureuses: ne vois pas en moi celui qui a tué ton père, ne me hais pas comme si j'étais encore tout souillé de sang; mais vois la blancheur de mon repentir, vois les larmes de mon cœur, la sincérité de mon amour pour Édith.

ÉDITH.

Il endort ma colère.

ROLLO.

Oh! que tes regards angéliques se tournent vers l'avenir de ma vie!... Au ciel nous demandons miséricorde, et nous l'obtenons; à la justice humaine nous

demandons notre droit, et nous l'obtenons; de toi je mendie ton amour, donne-le, et sauve-moi.

ÉDITH.

O ciel! viens à mon secours, ou je suis à jamais perdue; sa langue amollit mon cœur et le convertit à la pitié.

HAMON entre avec des gardes,

HAMON.

Gardez les portes, et, sous peine de mort, que personne n'entre sans mon ordre!

UN GARDE.

Nous vous obéirons. (Ils sortent.)

HAMON, dans le fond de la scène.

Ah! le voilà, tout entier à la volupté. J'ai ce que je désire.

ROLLO, à Édith qui voit, la première, Hamon.

Quoi donc? que regardes-tu avec épouvante?

ÉDITH.

Un secours qui me vient du ciel, je l'espère.

ROLLO, voyant Hamon.

Que fais-tu là? qui t'envoie?

HAMON.

Mon frère, et le vil service que tu exigeais de moi contre la vie d'Aubrey. — Fais ta prière.

ROLLO.

Ma prière?

HAMON.

Prie... oui, prie, si tu peux prier; sans quoi je tuerai aussi ton âme! Prie vite.

ROLLO.

Tu ne peux être assez traître...

HAMON.

C'est justice! (Il voit qu'Édith est armée d'un poignard.) Arrêtez, madame, car je vois votre dessein; la main d'une femme ne me dérobera pas ma vengeance.

ÉDITH.

C'est ma gloire!

HAMON.

C'est aussi la mienne! Attendez, et partagez-la avec moi. — Par les dieux! Rollo, il n'y a pas moyen pour toi de te sauver.

ROLLO.

Non?

HAMON.

Non. Ta vie est si monstrueuse, qu'aucun repentir ne peut la guérir.

ROLLO, prenant Édith et s'en faisant un bouclier.

Eh bien, alors, tu tueras cette femme la première, et son sang rejaillira sur ta face maudite.

HAMON.

C'est une pauvre défense, monsieur

ÉDITH.

Ne m'épargnez pas, brave capitaine.

ROLLO.

Crains de frapper, ou le diable prendra possession de toi!

HAMON.

Je craindrai de frapper comme tu craignais de frapper ton frère en face de ton honorable mère qu'il tenait comme un bouclier devant lui. — Mets cette femme de côté.

ROLLO.

Je ne le veux pas. Je ne veux pas mourir si lâchement.

HAMON.

Vil assassin, veux-tu donc te noyer dans une mer de sang?

ÉDITH.

Ne crains pas, Hamon; tue-le, bon capitaine, dépêche sa vie : mon corps se trouvera honoré par l'épée qui le traversera pour envoyer son âme noire aux enfers! Oh! si j'avais une main libre!

HAMON.

Secoue-le bravement.

ÉDITH.

Il est trop fort. Frappe-le. (Rollo, après avoir arraché le poignard d'Edith, la laisse aller.)

HAMON.

Ah! nous voilà donc face à face, monsieur. — Restez loin de lui, madame. — Quoi, il a maintenant un poignard!

ÉDITH.

Prenez garde à lui, capitaine, car à présent il peut être dangereux.

HAMON, attaquant Rollo.

Ah! vous souriez, monsieur; cela vous chatouille; à vous cette botte!

ÉDITH.

Oh! bien paré! Prenez garde qu'il ne vous entame, monsieur. Donnez un second coup; vous lui laissez trop de répit.

ROLLO.

Voyons! veux-tu me laisser la vie sauve? Je te

pardonnerai, et je te donnerai tout, honneurs, avancement, richesses, je t'appellerai mon ami.

ÉDITH.

Frappe, frappe, et ne l'écoute pas; sa langue tenterait un saint.

ROLLO.

Oh! pour le soin de mon âme!

ÉDITH.

Ne sauve rien de lui.

HAMON.

Maintenant le coup de l'adieu! êtes-vous si prudent! A toi ceci. (Il le traverse de son épée.)

ROLLO, lui donnant un coup de poignard.

A toi cela, oh! tu m'as tué bassement, bassement, bassement! (Il meurt.)

ÉDITH.

Que la juste récompense due aux meurtriers retombe sur toi! (A Hamon.) Comment allez-vous, monsieur? Ne vous a-t-il pas blessé?

HAMON.

Non; je ne sens rien.

AUBREY, de dehors.

Je vous enjoins de nous laisser passer.

LE GARDE, de dehors.

Vous ne le pouvez pas encore.

AUBREY.

Je m'ouvrirai donc moi-même le chemin.

LE GARDE.

Nous obéissons à notre capitaine, et tant qu'il ne donnera pas l'ordre...

HAMON.

Laissez-les entrer.

SOPHIA, MATILDA, AUBREY, DES SEIGNEURS, et une suite, entrent.

SOPHIA, voyant le cadavre de Rollo.

Oh! le voilà étendu! les chagrins s'accumulent sur les chagrins! oh! il baigne dans son sang!

AUBREY.

Si vous aviez parlé plus tôt, ceci aurait pu être empêché. (A la suite.) Entraînez la duchesse hors d'ici. Ce spectacle n'est pas pour elle.

MATILDA, à Édith.

Oh! ce fut bravement exécuté, jeune fille.

ÉDITH, montrant Hamon.

Voici celui qui a tout fait.

MATILDA, à Hamon.

Honneur à toi pour cet acte de justice! Oh! ce fut une action noble et courageuse! c'est un jugement que le ciel enviera! — Adieu ma douleur! tarissez-vous, mes larmes! Tous mes souhaits sont accomplis. Oh! frère sanglant, tu ne fus jamais beau qu'en ce moment, tu ne fus jamais honnête que depuis que ta vie s'est écoulée en ruisseaux de sang, comme un sacrifice expiatoire pour tes méfaits! oh! comme mes yeux se font une curée de mes joies! Je sens bondir mon cœur, tant il est léger! — Frère, que tes noirs péchés meurent avec toi, je te pardonne.

AUBREY.

Qui a fait cela?

HAMON.

Moi, et je vais en répondre à Dieu. (Il meurt.)

ÉDITH.

Il perd les sens! oh! c'est ce maudit poignard qui l'a tué.

AUBREY.

Comment cela?

ÉDITH.

Celui à qui je le destinais me l'arracha des mains, et comme ils luttaient ensemble...

AUBREY.

La justice est toujours la justice! (Au cadavre d'Hamon.) Si ce n'eût pas été en tuant ton prince, tu serais mort trop honnête. (A Édith.) Êtes-vous complice de ce meurtre?

ÉDITH.

Oui, et je m'en réjouis.

AUBREY.

J'en suis fâché pour votre jeunesse; car, bien que la sévérité de la loi ne puisse vous atteindre, la sévérité de la vie vous atteindra! Allez, qu'on la mène dans un cloître. — Menez-y dorénavant une vie pénitente.

ÉDITH.

Oh! père béni de mon âme, monsieur, je vous remercie. — Maintenant mes vengeances sont accomplies! J'aurai mes vœux pour parenté, et mes prières pour amis. (Elle sort.)

LATORCHE et ses jongleurs entrent.

LATORCHE, à Ruffée.

Attendez là; je vais entrer, et préparer le duc à vous recevoir.

NORBRETE.

Nous allons avoir de belles récompenses!

LA FISK.

Sans aucun doute.

LATORCHE.

Où peut être en ce moment mon présomptueux ami, le seigneur Aubrey? où est ce bon gentilhomme? Oh! je pourrais rire, et rire à en crever, rien qu'à l'idée que je m'en fais. Un homme sage, un vaillant homme, un juste se laisser duper, et jeter hors de ce monde par de misérables bohémiens! — Adieu, fier à bras! car je sais qu'à présent ta bouche est close! Je puis en raser une centaine de vous autres, aussi proprement, et sans laisser voir une goutte de sang. Maintenant, mon honneur, mon autorité, ma force marcheront sans lisières; mon bon plaisir sera la loi de tous; tous les genoux plieront devant ma seigneurie; les suppliants viendront en foule m'adresser leurs prières comme au saint de qui dépend leur fortune; quelle faveur ne puis-je pas obtenir? quel titre? votre seigneurie? non, c'est vulgaire. — Allons! j'y penserai demain; occupons-nous de l'affaire présente. (Il s'avance.)

AUBREY.

Qui est là?

LATORCHE, apercevant le corps de Rollo.

Oh! mort! mon maître mort? et Aubrey vivant?

LE GARDE, à Aubrey.

C'est Latorche, monsieur.

AUBREY.

Qu'on le saisisse!

LATORCHE.

O ma fortune! mon maître mort!

AUBREY.

Et vous serez comme lui avant une demi-heure; préparez-vous, bon démon. Vous devez y passer. Des millions d'or ne rachèteraient pas vos scélératesses.

Regardez le résultat de vos fourberies, vilain! et le nombre des meurtres que vous avez attirés sur votre pays. Voyez le succès de vos doctrines. — Vous vous attendiez à une récompense, monsieur; vous espériez, j'en suis sûr, un grand avancement pour toutes vos peines; eh bien! vous l'aurez. — Que son gibet soit élevé de dix pieds au-dessus de tous les autres, et pendez-le haut et court.

LATORCHE.

Pitié, pitié!

AUBREY.

C'est trop tard, bouffon. Tu auras la pitié que j'aurais attendue de toi. Qu'on l'emmène! (On entraîne Latorche.) Quels sont ces drôles? Amenez-les devant nous. — Qui êtes-vous?

NORBRETE.

Des astrologues.

AUBREY.

Vous aviez tiré un horoscope?

LA FISK.

Nous en avons tiré plus d'un.

AUBREY.

Je veux dire l'horoscope du duc. Vous êtes les créatures de Latorche?

NORBRETE.

Nous le connaissions.

AUBREY.

Que vous a-t-il promis?

NORBRETE.

Nous sommes payés.

AUBREY.

Je veux que vous soyez mieux payés encore. — Allez, et qu'ils soient fouettés !

NORBRETE.

Nous supplions votre seigneurie... nous étions engagés à son service.

AUBREY.

Je le sais, et vous serez payés en conséquence. — Fouettez-les rudement ! Fouettez le docteur jusqu'à ce qu'il avoue qu'il est un fripon.

NORBRETE.

J'en suis un, monsieur.

AUBREY.

Eh bien ! fouettez-le pour en être un. Quand ils auront reçu le fouet, menez-les au gibet pour y voir pendre leur patron. — Qu'on les emmène !

NORBRETE.

Ah ! mon cher seigneur ! (On les emmène.)

AUBREY, aux seigneurs environnants.

Maintenant, messieurs, occupons-nous de mon droit.

LE PREMIER SEIGNEUR.

Vous êtes le plus proche héritier de la couronne ; nous le reconnaissons tous ; et nous sommes tous prêts à vous en investir.

LE DEUXIÈME SEIGNEUR.

Et, pour fortifier votre droit et lui donner toute sécurité contre les tentations du crime, (Montrant Matilda.) regardez cette dame, monsieur, cettte noble dame, dont le sang est le même que le vôtre ; combien nous serions heureux si...

AUBREY.

Je vous comprends; et si la belle Matilda veut bien accepter pour époux celui qui fut toujours son cavalier servant...

MATILDA.

Dans toute la pureté, dans toute l'humilité de mon cœur et de mon dévouement, je me soumets aux volontés du noble Aubrey.

AUBREY.

Ce sont alors nos premières fiançailles! — Maintenant, à nos affaires!

LE PREMIER SEIGNEUR.

Nous sommes tous prêts à vous couronner duc de Normandie.

AUBREY.

Nous devons accomplir d'abord de tristes cérémonies. Enlevez ces corps; celui-ci était votre duc, que des funérailles princières lui soient données! Celui-là fut un soldat, rendons-lui les honneurs militaires; nous donnerons à cet honnête capitaine nos larmes; marchons tristement, et que, dans le sang qui coule de sa blessure, nous puisions un exemple qui nous fasse gouverner avec justice!

FIN DE ROLLO, DUC DE NORMANDIE.

LE

PETIT AVOCAT FRANÇAIS

(THE LITTLE FRENCH LAWYER)

Le prologue et l'épilogue établissent la collaboration de Beaumont et de Fletcher pour cette comédie. Sa première publication date de 1647. Elle eut un grand succès et a été très-fréquemment représentée.

Le goût plus raffiné qui passa la Manche après la restauration la bannit de la scène. On la mutila en 1749, pour en faire ce que les Anglais appellent *a farce;* et elle fut jouée, sans le moindre scrupule, sous le même titre.

Le plan de cette spirituelle comédie est emprunté aux Espagnols don Lewis de Castro et don Roderigo de Montalva. La fable rappelle la *Précaution inutile* de Scarron, qui avait puisé aux mêmes sources.

PERSONNAGES.

DINANT, ancien amant de Lamira, et prétendant l'aimer encore.
CLEREMONT, son ami.
CHAMPERNEL, un vieux marin estropié, époux de Lamira.
VERTAIGNE, un juge.
BEAUPRÉ, fils de Vertaigne.
VERDONE, neveu de Champernel.
LAWRIT, le petit avocat.
SAMPSON, avocat bouffon, cousin de Vertaigne.
UN PRÉVOT.
DES GENTILSHOMMES.
DES CLIENTS.
DES SERVITEURS.

LAMIRA, femme de Champernel et fille de Vertaigne.
ANABELLE, nièce de Champernel.
LA NOURRICE de Lamira.
CHARLOTTE, suivante de Lamira.

La scène est en France.

LE

PETIT AVOCAT FRANÇAIS

(THE LITTLE FRENCH LAWYER)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DINANT et CLEREMONT.

DINANT.

Ne me détournez pas de mon projet.

CLEREMONT.

Il enfantera sans doute une querelle.

DINANT.

Que m'importe? J'ai une épée.

CLEREMONT.

Ayez aussi du bon sens, ou laissez votre épée de côté. La sagesse doit la diriger; autrement, ce n'est plus bravoure, c'est folie, et une folie plus vile que de recevoir un affront.

DINANT.

Quoi ! voulez-vous que je plie le genou devant une disgrâce, et que je remercie celui qui me l'a faite? Nous ne sommes pas des stoïciens, et ce courage passif n'est louable que chez les laquais, les paysans et les marchands; il ne sied pas aux gens de qualité comme moi.

CLEREMONT.

N'adoptez pas ce vice effronté qui fait honte à notre siècle. Le sang de notre brave jeunesse, qui, jadis, se dépensait en actions honorables, à défendre ou agrandir le royaume pour la gloire de notre pays et de nos princes, se verse aujourd'hui avec prodigalité sur le sein de notre mère elle-même, la terre qui nous a enfantés, et cela pour la moindre bagatelle. Ces duels privés qui ont eu d'abord leur origine en France, et pour lesquels, aujourd'hui, nous sommes justement blâmés, sont bannis de tous les gouvernements civilisés; à peine trois à Venise en autant d'années; à Florence ils sont plus rares encore, et dans les beaux domaines du roi d'Espagne, on n'en fait pas mention; bien plus, les contrées voisines qui se glorifient d'imiter nos autres folies et viennent ici nous les acheter si cher, commencent maintenant à les détester.

DINANT.

Finirez-vous?

CLEREMONT.

J'ai entendu dire que quelques-uns de nos derniers rois, grâce aux démentis, aux prétentions à porter les faveurs d'une maîtresse, aux tricheries des cartes ou des dés, ou frivolités du même genre, ont perdu plus de braves gentilshommes qu'il n'en eût fallu pour

faire une campagne glorieuse contre les Turcs. Devons-nous donc...

DINANT.

Assez, fi donc, assez! êtes-vous aussi devenu avocat? Plaisant plaidoyer, ma foi! Assez, donnez-le à quelque orateur pour l'aider dans l'exercice de son éloquence; votre harangue pourra lui être utile et profiter aussi au curé de la paroisse; mais pour Cleremont, l'intrépide et brave Cleremont, tenir un pareil langage à son ami, à son ami qui le connaît, à Dinant qui sait par cœur son Cleremont, c'est absurde, c'est impossible!

CLEREMONT.

Que savez-vous de moi?

DINANT.

Si tu t'es oublié toi-même, je vais te le dire, et je n'ai pas besoin de chercher en arrière pour dire ce que tu étais à quinze ans, âge auquel tu as débuté crânement, et fus ennoiselé comme un jeune faucon.

CLEREMONT.

Eh bien, monsieur, eh bien?

DINANT.

Mais, dans ces derniers temps, hier encore, tu étais le second obligé de tous ceux qui te connaissaient; on collait des affiches à tous les poteaux pour te donner connaissance des endroits où se vidaient les querelles, et le nom des parties. Et, de même que, pour éviter les frais de justice, les pauvres gens cherchent des arbitres, de même tu étais choisi par ceux que tu ne connaissais pas pour accommoder leurs disputes. Enfin le jeu t'en plaisait tellement que s'il n'y avait aucune cause suffisante de duel, tu en créais une, sauf à

te mettre de la partie. Voilà vingt-cinq ans que tu suis cette noble vocation, et que tu étudies les nuances délicates des querelles humaines, et te voilà, en si peu d'heures, transformé? Certes, cette nuit tu as eu d'étranges rêves ou plutôt des visions.

CLEREMONT.

Oui, monsieur. J'ai vu en songe des fous et des duellistes liés à une même chaîne, et les duellistes avaient la préséance, ils étaient les premiers fouettés, et les pauvres fous se moquaient d'eux. Ce que j'ai été ne fait rien à l'affaire; j'ai résolu d'être ce que je serai à l'avenir.

DINANT.

Ainsi tu ne te battras plus?

CLEREMONT.

Tel est mon dessein.

DINANT.

Dans aucune occasion?

CLEREMONT.

Ici, j'hésite à vous répondre. Il est certaines injures que ni le sang ni la chair ne peuvent endurer.

DINANT.

Tu ne voudrais pas avoir la réputation d'un lâche, ni que l'on t'en donnât le nom?

CLEREMONT.

Les mots sont des mots.

DINANT.

Tu ne voudrais pas accepter un soufflet?

CLEREMONT.

Non, pas même d'un ami, serait-il ivre, et d'un ennemi pas davantage.

DINANT.

On peut donc encore espérer quelque chose de toi. Consentirais-tu à m'entendre outrager derrière mon dos?

CLEREMONT.

Me prends-tu pour une canaille? Ceux qui le voudraient faire, feraient mieux d'être muets.

DINANT.

Et si, toi présent, j'avais le dessous dans une affaire... le verrais-tu de sang-froid?

CLEREMONT.

J'aimerais mieux mourir auparavant.

DINANT.

Souffrirais-tu que l'on te prît ta maîtresse, et resterais-tu calme?

CLEREMONT.

Là, vous touchez à mon honneur; il n'y a pas de Français qui l'endurât.

DINANT.

La peste de toi! Pourquoi donc alors parles-tu de paix, toi qui montres tant de scrupule pour ce qui regarde toi ou tes amis?

CLEREMONT.

Je vous l'accorde, j'ai certains scrupules. Mais je ne me querellerais pas avec ce monsieur parce qu'il porte des culottes rouges, ni avec ce joueur parce qu'il risque mille livres dont il ne me doit rien, ni avec cet écervelé qui prend dans la rue une fille en haillons et pleine de poux, et la fait rouler en carrosse dans l'or et le velours, ni enfin pour cinq cents autres niaiseries du même genre qui ne me regardent pas. Toutefois, quand il s'agit de mon honneur ou de

l'honneur d'un ami, ma foi! j'ai une épée, et je crois avoir le droit de m'en servir pour couper la gorge d'un traître, tout en restant bon chrétien.

DINANT.

Voilà une belle religion, et plutôt que de former un schisme dans notre amitié, j'en veux être. Mais, pour parler sérieusement, tu sais la malencontreuse cour que j'ai faite à la belle Lamira?

CLEREMONT.

Trop bien, mon cher, et je me rappelle vos cadeaux, votre cour assidue (le terme est trop beau), vos services d'esclave, vos sérénades du matin, vos promenades nocturnes de trois heures, sous la pluie, pour la voir à sa fenêtre; quelquefois on vous riait au nez, quelquefois on vous recevait et l'on vous admettait à l'honneur de baiser son gant, le bord de sa robe, et même, je crois, ses pantoufles; comme vous triomphiez alors! C'était là de l'amour!

DINANT.

Je ne nie pas ces folies. Cet amour insensé m'avait rendu si ridicule! Tu sais quelle fut ma récompense?

CLEREMONT.

Elle fut telle que vous la méritiez; celui qui d'une poupée fait une déesse n'en mérite pas une autre.

DINANT.

Aujourd'hui, mon ami, car tu l'es...

CLEREMONT.

Je ne suis pas un ami complaisant.

DINANT.

Aujourd'hui, cette orgueilleuse ingrate est mariée à l'impotent Champernel.

CLEREMONT.

Je le connais; c'est un hardi marin, et la mer lui a réussi, sauf la perte d'un bras et d'une jambe, aussi bien qu'au meilleur capitaine qui soit sorti du port de Marseille. Ma foi! si vous supportez cela, vous êtes sans cœur; la peste soit de l'homme, cela m'irrite; si l'affaire me concernait, je tuerais toute la famille.

DINANT.

Il n'y a qu'un instant tu me prêchais la patience.

CLEREMONT.

Je revenais du confessionnal; et, pour pénitence, il m'avait été enjoint d'être, pendant trois heures, un homme de paix, et d'en avoir le langage; mais, maintenant qu'elles sont écoulées, et le passé étant absous, je commence une nouvelle taille; par le pied fourchu du diable, fais ce qu'il te plaira, je te seconderai.

DINANT.

Je ne voudrais pas volontairement rougir de sang ma conscience encore blanche; cependant, j'ai dessein, en pleine rue, lorsque les époux reviendront de l'église (ils doivent passer par ici), de leur dire ma façon de penser, et hardiment.

CLEREMONT.

Quand ta bouche serait la bouche d'un canon, je resterai près de toi, mon cher. Les voici. (On entend de la musique.)

DINANT.

Observons-les un peu.

CLEREMONT.

Voilà de bons violons.

VERTAIGNE, CHAMPERNEL, LAMIRA et sa nourrice. BEAUPRÉ et VERDONE. (On chante un épithalame.)

« Allons tous; amenez la fiancée, et placez-la aux côtés de son époux; belles jeunes filles, accompagnez-la; pures et saintes pensées, occupez son esprit. Vous toutes, vierges pudiques, rougissez et souhaitez que souvent reviennent de belles nuits pareilles à celle-ci.

CHOEUR.

« Hymen, remplis la maison de joie, allume tes flammes sacrées, bénis leur couche d'un saint amour; maintenant, étoile de beauté, apparaissez. »

DINANT, s'avançant.

Écartez-vous, car je veux qu'on m'entende.

VERTAIGNE.

Voilà une étrange incivilité!

DINANT.

C'est la seule courtoisie que mérite un outrage! Votre conscience vous rend tous pâles, mais je teindrai vos joues de rougeur, si, dans vos veines arides, il reste assez de sang honnête pour les colorer. D'abord à vous, monsieur, le père de cette fiancée, que vous envoyez vivante à la tombe.

CHAMPERNEL.

Comment, à la tombe!

DINANT.

Soyez patient, monsieur, je vous parlerai bientôt. (A Vertaigne.) Vous qui m'avez ouvert libéralement votre maison pour me donner l'occasion de faire ma cour à votre fille, qui approuviez ma naissance, ma personne, mon âge et ma fortune, vous qui êtes riche, et qu'on tenait pour sage jusqu'alors, qui auriez dû, comme

père, penser à votre fille quand vous lui choisissiez un époux, et songer plutôt aux plaisirs légitimes que réclament la jeunesse et la chaleur du sang, qu'au vide que sa dot devait faire à votre bourse ; vous qui avez déjà un pied dans la tombe, et ne pensez qu'au gain comme si vous étiez assuré de vivre toujours ; quel a été votre but en choisissant cet homme ? En quoi ai-je mérité votre dédain ? ma famille et mon rang valent les vôtres, ma réputation est égale à celle dont vous jouissez, et, pour ne pas me louer, la ville me range au premier rang de ses meilleurs citoyens. Mais Champernel est riche ! il a besoin d'une gouvernante et peut se passer de votre or ; de plus, vous dites qu'il est vieux et que probablement tout son bien reviendra à votre famille ; c'est de la prévoyance, je l'avoue, mais, chez un gentilhomme, c'est un honteux calcul. Je ne connais pas de marchands ni même de pirates qui vendent leurs compatriotes pour en faire des esclaves. Cependant, vous, un gentilhomme, pour épargner un peu d'or, vous vendez votre fille et la livrez à pire que l'esclavage.

CLEREMONT.

En vérité, c'est parler avec aplomb !

BEAUPRÉ.

Monsieur, je choisirai un autre moment pour vous dire que ce dur langage s'adresse à un vieillard et à mon père.

DINANT.

Comme il vous plaira.

CLEREMONT.

Va ton chemin, laisse-moi le soin de lui répondre, à lui ou à tout autre.

VERDONE.

Vous montrez trop de présomption, vous pourriez vous en repentir.

DINANT, à Lamira.

Quant à vous, ingrate fille, trop oublieuse de mon amour, maintenant je puis honorablement vous faire des reproches, puisque j'ai perdu l'espoir de vous obtenir. Cependant j'y gagne, car vous auriez été pour moi un tourment auquel j'échappe. Vous à qui la nature a, d'une main libérale, donné un extérieur excellent, et l'éducation un langage, une intelligence et un jugement remarquables, je vous le demande, lorsque avec désespoir vous comprendrez combien vous vous êtes rendue malheureuse et misérable, et quand vous reconnaîtrez que vous n'en devez accuser que vous seule, à qui pourrez-vous demander pitié pour vos malheurs? Peut-être direz-vous que vous obéissez aux volontés de votre père, oubliant que les ordres injustes de nos parents n'ont pas droit à notre obéissance; ou bien que vous êtes riche, et que tous les plaisirs s'achètent avec l'or; cependant, considérez la source de cette richesse, et votre possession en sera troublée.

CHAMPERNEL.

Vous savez, monsieur, que je l'ai bien acquise, et honorablement.

DINANT.

Mais aux dépens de qui? et comment? rappelez-vous-le. Vous pouvez avoir des maisons magnifiquement meublées. (Se tournant vers Lamira.) Mais demandez à ce brave soldat d'où viennent ces belles choses; il ne saurait mentir et répondra franchement : Ces

riches tapisseries de haute lisse furent prises à bord de tel vaisseau ; cette argenterie fut ma part dans tel ou tel autre ; ces beaux joyaux, je les pris en débarquant dans tel village, après avoir tué la matrone ou la jeune fille à laquelle ils ont été volés. Les vins que vous buvez sont aussi des coupables ; car, pour avoir ces vins de Candie, j'ai ruiné trois marchands ; ces sucreries en ont ruiné trois autres. Bref, tout ce que vous porterez, madame, toucherez et verrez, a été acheté par la violence, et vous ne vous ébaudirez que dans les pleurs et dans les gémissements de ceux qu'il a dépouillés.

CHAMPERNEL.

C'est faux, bassement faux.

VERSAIGNE.

Laissez parler ces bavards.

DINANT.

Enfin ces joies, ces joies permises que l'hymen apporte à ceux qui donnent leurs mains aux chaînes qu'il bénit, ces joies qui récompensent un amour et une affection mutuels, et qui n'ont rien de commun avec l'amour de l'or, vous serez assez malheureuse pour ne les pas goûter. Cette nuit de noce ne vous offrira qu'un lit de veuve, et vous pleurerez de ne pas l'être quand vous vous verrez privée des plaisirs qu'attendent les fiancées.

CHAMPERNEL.

Tu es un vilain, un odieux calomniateur.

CLEREMONT, à Dinant.

Frappe-le.

DINANT.

Non, il n'en vaut pas la peine.

CHAMPERNEL.

Oh! si je te tenais sous une voûte fermée, où j'aurais seulement assez d'espace pour manier mon épée, et d'où tu ne pourrais fuir, je te forcerais de tomber à genoux, et de te mordre toi-même la langue qui vient de m'injurier.

VERTAIGNE.

Je vous en prie, ayez de la patience.

LAMIRA à Champernel.

Aujourd'hui vous êtes mon sujet, laissez-moi vous commander.

CHAMPERNEL.

Je suis fou de rage; je ne me connais plus, je ne vous connais plus. Retirez-vous! —(à Dinant.) Est-ce à vous tous, jeunes gens, qui préférez la fumée de la paix au feu glorieux de la guerre, et qui vous engraissez comme d'impuissants frelons, grâce au travail de vos aïeux qui, comme moi, abeilles industrieuses, ont rempli le pays, leur ruche, de glorieuses dépouilles, est-ce à vous de censurer nos actions? Vous trouvez à redire au butin que j'ai rapporté! Si vous aviez vu les horreurs d'un combat sur mer, vous sauriez au prix de quels dangers je l'ai conquis. Le feu, au milieu duquel je combattais sans peur, que je croyais éteindre avec le sang de l'ennemi, et qui redoublait comme si ce sang eût été de l'huile; la poudre faisant sauter le pont de mon vaisseau, avec un bruit capable d'assourdir les plus violents tonnerres, et jetant, comme pour défier les tempêtes du ciel, les fous désespérés qui m'assaillaient dans la mer en furie et tout épouvantée du nombre des cadavres qui retombaient dans ses profondeurs! Point de victoire qui ne

fût à la fois une victoire contre les quatre éléments, le feu, l'air, la mer et les sables qu'elle renferme. Oh! vous confesseriez, pauvres hommes, impuissants à toujours de conquérir la richesse et l'honneur de façon si périlleuse, vous confesseriez que celui qui a passé par toutes ces terribles aventures, et qui les a traversées sans peur, est digne d'une récompense et ne mérite pas qu'on donne l'odieux nom de vol à ce prix de son courage.

DINANT, à Lamira.

Voilà, madame, la galanterie à laquelle vous devez vous attendre.

CLEREMONT.

Cela sera divertissant et vous servira à passer les heures de la nuit, puisque vous n'aurez rien autre chose à faire. Mon bon monsieur, vous avez la langue en excellent état, et je souhaiterais à cette jeune dame que cette jambe, ce bras, et autre chose encore que je ne nommerai pas, eussent la même vigueur.

CHAMPERNEL.

Vous achèterez ces brocards au prix du meilleur de votre sang! A mon aide encore une fois, ô mon noble courroux! (A ses amis.) Non, ne bougez pas; moi seul je dois me faire justice; ma seule jambe suffira pour les atteindre et mon unique bras pour corriger ces scandaleux bavards! (Il tombe.) Oh! faut-il que mes nobles blessures empêchent ma vengeance! Et vous aussi, vous me raillez, je crois! Je n'ai pas gagné ces blessures, comme vous vos maladies, dans les maisons de filles ou par les excès de vin dans les tavernes. Ma jambe fut enlevée par un boulet, mon bras fut coupé par un sabre, et leur perte, que je

dois à la bravoure de l'ennemi, me fait plus d'honneur que si tous deux étaient encore à leur place comme lorsque je pris la mer. Vous n'êtes Français que pour avoir eu la peine de naître en France et pour y avoir été traités par les médecins. Allez! allez! vous vous moquez de ma jambe, et chacun de vos os est un pronostic d'almanach qui vous prédit le temps que nous devons avoir.

DINANT.

Tirez votre épée.

CLEREMONT.

Ou bien échangez-la contre une béquille, elle pourra vous être utile, et vous passerez votre vie à raconter à votre femme quel homme vaillant vous étiez jadis.

DINANT.

Vantez-lui le mérite, pour une jeune dame, de donner de la bouillie à un vieux bonhomme.

CLEREMONT.

Payez un chirurgien pour lui apprendre à rouler des bandes autour de vos membres brisés.

DINANT.

Ou bien à faire des cataplasmes et à supporter l'odeur des huiles et des emplâtres écœurants.

VERTAIGNE, à Champernel qui pleure.

Fi, monsieur, fi! vous qui avez résisté en brave à des dangers de toute sorte, vous cédez devant les sottes plaisanteries d'un rival!

LAMIRA.

Verser des larmes le jour de vos noces! (A Dinant et à Cleremont.) Vous êtes grossiers, messieurs.

CHAMPERNEL.

Ce sont des larmes de rage; oh! faut-il que je vive pour jouer ce rôle de femme! Ciel tout-puissant, rends-moi, rien que pour une heure, la force que j'avais autrefois, afin que je châtie, en ces hommes, leur folie et leur grossièreté; cela fait, et quand tu voudras, je te rendrai la forteresse de ma vie, et je serai content.

CLEREMONT.

Quel succès! nous l'avons fait pleurer.

VERDONE, à Champernel.

Vous aurez satisfaction, j'agirai comme je le dois, ou je vous permets de me désavouer.

BEAUPRÉ.

Vous avez un frère, ma sœur, je ne dirai rien de plus. Ce jour est votre jour de noce, nous sommes en pleine rue, et, bien qu'ils se montrent insoucieux de leur honneur, je ne suivrai pas leur exemple.

VERTAIGNE.

S'il y a des lois à Paris, vous répondrez un jour de ce sanglant affront.

CLEREMONT.

Vous qui vivez d'elles, allez donc, pour l'amour de Dieu, les étudier; quant à moi, je ne les connais point et ne m'en soucie guère. (A Dinant.) Avez-vous quelque autre chose à dire?

DINANT.

Rien autre; j'ai obtenu le résultat que je voulais. — Lamira pleure; je crains d'en avoir trop dit; je l'aimais tant autrefois que je ne puis encore endurer ses larmes.

DINANT et CLEREMONT sortent.

CHAMPERNEL, à Verdone.

C'est convenu; soyez digne d'être mon neveu.

VERDONE.

Si j'y manque, ne me reconnaissez plus. — Cousin Beaupré... (Ils s'écartent pour causer ensemble.)

CHAMPERNEL, à Lamira.

O ma vie, ne te repens pas de ce que tu as fait; tu verras que je ne suis pas un homme décrépit. Je serai jeune et constant dans mon amour, et, crois-moi, en dépit des calomnies que ces personnes grossières ont jetées sur moi, crois-le bien, j'aurai la chaleur d'un jeune homme, et je saurai remplir mon rôle d'époux.

LAMIRA.

Mon cher monsieur, je suis votre servante; si je voulais me repentir, et foi de vierge je ne le veux pas, il serait trop tard pour défaire le nœud que l'Église a noué. Seulement, si vous avez bonne opinion de moi et de ma vertu, et vous avez daigné donner ce nom à ma faiblesse, faites en sorte, je vous en conjure, que ce qui s'est passé entre Dinant et moi, ou ce que vous venez d'entendre de sa bouche, n'engendre pas dans votre cœur des soupçons et des doutes.

CHAMPERNEL.

Moi vous soupçonner! vous pensez que je serai jaloux? oh! sur ma vie, vous vous trompez, chère âme; et, pour vous le prouver, causez avec qui bon vous semblera, montez à cheval avec qui vous voudrez, amusez-vous avec les personnes que vous choi-

sirez, et tant qu'il vous fera plaisir. Je ne veux d'autre garde auprès de vous que votre propre conscience.

LAMIRA.

J'userai avec modération de cette liberté, monsieur.

BEAUPRÉ, à Verdone.

J'y suis décidé; retirez-vous, je vous suivrai.

CHAMPERNEL, à Vertaigne.

Monsieur, vous baissez la tête; ne vous dégoûtez pas de votre gendre jusqu'à ce qu'il vous en ait donné quelque cause; et vous ne l'aurez jamais.

VERTAIGNE.

Monsieur, vous m'apprenez le langage que je dois tenir; je suis heureux de me voir votre allié de si près.

VERDONE et BEAUPRÉ sortent.

LAMIRA, à part.

O mes craintes! (A sa nourrice.) Nourrice, suis mon frère sans qu'il te voie, et sache quel chemin il prend.

LA NOURRICE.

Je le saurai, madame. (Elle sort.)

CHAMPERNEL, à Versaigne.

Entre nous, les compliments sont superflus. Allons, messieurs. Nous songerons plus tard à l'affront que nous avons reçu ici. Il ne serait pas convenable d'entretenir la moindre pensée capable d'apporter le trouble soit dans nos cœurs, soit dans la célébration de cette fête nuptiale. (Ils sortent.)

DINANT et CLEREMONT.

CLEREMONT.

Nous aurons de l'amusement, ne crains rien.

DINANT.

Quel amusement, je te prie?

CLEREMONT.

Eh bien! nous nous battrons; je le sais, et je l'ai lu dans le regard courroucé du jeune Verdone. Beaupré, lui aussi, était pâle et tremblait, signe habituel de colère. Ce sont tous deux de braves garçons éprouvés et estimés, et je suis fier d'avoir en face de moi des hommes avec lesquels l'honneur sera sauf. Ce sont de beaux joueurs, et ils mettront en relief leurs adversaires. Lorsque je vais sur le terrain, Dieu me garde de rencontrer un gamin inexpérimenté ou un lâche. Le premier, pour se faire une réputation, y va trop chaudement; et le lâche est si prompt à rompre qu'on ne saurait l'atteindre, si l'on n'a pas un cheval, et un cheval bon coureur.

DINANT.

Et, pendant ce temps, vous ne songez pas au danger?

CLEREMONT.

Du danger! il n'y en a pas plus qu'à se rencontrer dans un souper avec une douzaine d'amis, avec lesquels on boit ferme. Un accident inattendu peut vous surprendre aussi soudainement à table qu'ailleurs. Nous y sommes préparés.

DINANT.

Lamira aime beaucoup son frère.

CLEREMONT.

Qu'est-ce que cela nous fait?

DINANT.

Et s'il me demande raison des paroles que j'ai prononcées, et que mon honneur me défend de rétracter, le peu d'espoir que j'ai de posséder celle qu'après le ciel je souhaite le plus m'est ravi.

CLEREMONT.

Que pouvez-vous espérer, puisqu'elle est mariée?

DINANT.

O mon Cleremont, je vous livre tous les secrets de mon cœur; et j'ai la confiance que tout ce que je renferme là sera pour vous, comme pour moi, une pensée intime qui n'aura point de retentissement au dehors. Je suis Français, et nous sommes nés, la plupart, courtisans; elle est femme, et, bien que jusqu'ici le feu de ma passion n'ait pas eu le pouvoir de fondre la glace de sa chasteté, le temps et l'occasion peuvent l'amener à mes désirs; j'avoue qu'ils sont d'assez mauvaise nature, cependant je les poursuivrai; aujourd'hui son mariage, selon toute probabilité, au lieu de les contrarier, pourra m'aider à les satisfaire.

CLEREMONT.

Le vent tourne-t-il de ce côté? Dis-moi, je te prie : quelle distance y a-t-il entre ta passion amoureuse et le libertinage?

DINANT.

La distance est petite; mais, je t'en prie, ne me gronde pas.

CLEREMONT.

Loin de là : en avant, mon homme! J'ai plus d'une peccadille à me reprocher, et je ne blâmerai pas un

crime dont je ne suis pas exempt. Quant à son mariage, j'estime, et la plupart des garçons seront de mon avis, que c'est pour elle un bon prétexte de faire la coquette sans risquer son honneur.

DINANT.

Plaise au ciel qu'elle en fasse usage! je serais le plus heureux des hommes.

CLEREMONT.

Assez sur ce sujet. (Regardant vers la porte.) Vois maintenant si je n'ai pas le don de prophétie.

BEAUPRÉ et VERDONE entrent.

BEAUPRÉ.

Monsieur Dinant, je suis bien aise de vous trouver.

DINANT.

Je suis à votre service.

VERDONE.

Cher monsieur Cleremont, j'ai longtemps souhaité d'être plus connu de vous.

CLEREMONT.

J'ai le même désir, monsieur.

BEAUPRÉ, à Dinant.

Monsieur, je vous ai toujours regardé comme un bon gentilhomme, et j'avoue que j'aurais été très-fier de vous appeler mon frère; mais la volonté de mon père m'a refusé ce bonheur. Je sais qu'il n'y a pas d'homme qui sache commander à ses passions; je ne veux donc pas condamner le langage excessif qu'il vous a plu de tenir à mon père et à ma sœur. — Il est vieux, et elle est femme. Je suis très-fâché que mon honneur me contraigne à vous prier de me faire la

faveur de me rencontrer avec vous et votre épée à un mille de la Cité.

DINANT.

Vous m'honorez beaucoup par cette demande; je suis heureux d'être à vos ordres.

BEAUPRÉ.

O monsieur, vous m'apprenez ce que j'ai à vous dire. — L'heure?

DINANT.

Demain au lever du soleil, si cela vous agrée.

BEAUPRÉ.

Le lieu?

DINANT.

Près du clos de vigne, à l'est de la ville.

BEAUPRÉ.

C'est entendu. (Montrant Verdone.) Ce gentilhomme, si cela vous est agréable, me tiendra compagnie.

CLEREMONT.

C'est convenu. Je serai là pour aider mon ami.

VERDONE.

Vous m'y trouverez, à coup sûr.

BEAUPRÉ.

Bonjour, messieurs.

DINANT.

A vos ordres.

CLEREMONT.

Nous sommes glorieux d'être vos serviteurs.

BEAUPRÉ et VERDONE sortent.

Je pense qu'il n'y a pas de nation, sous le cie , où l'on se coupe la gorge avec plus de formes et de poli-

tesse que chez nous[1]. Si tu as quelques prières à faire, tu pourras, cette nuit, les rappeler à ta mémoire et t'en servir; quant à moi, comme j'ai peu de chose à perdre, j'ai moins de souci; ainsi donc, jusqu'à demain matin je te laisse à tes dévotions; après quoi, mets en œuvre le noble courage que je t'ai vu souvent, et nous nous battrons comme dans une forteresse.

DINANT.

Tu es l'honneur même; ta résolution rendrait d'acier le cœur d'un lâche; je suis heureux d'avoir un tel ami. Loin de moi maintenant tout sentiment tendre, tout désir passionné! Soin de ma renommée, prenez possession entière de mon cœur! L'honneur tient la première place, et l'amour la seconde.

(Ils sortent.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAMIRA et CHARLOTTE.

LAMIRA.

Mon mari dort toujours, Charlotte?

CHARLOTTE.

A ne pas se réveiller de sitôt. A l'air joyeux de Votre Seigneurie, je devine que, cette nuit, le bon sei-

1. Ici nos auteurs se rencontrent avec Molière, comme plus loin, page 495.

gneur a fait des prouesses inaccoutumées; rien d'étonnant qu'il se repose.

LAMIRA.

Vous vous émancipez beaucoup.

CHARLOTTE.

Je suis votre créature, madame, et, quand vous êtes contente, je ne saurais être triste; pardonnez-moi donc si je parle comme une folle; cependant j'aurais mieux aimé prendre votre place, cette nuit, si c'eût été le brave Dinant, votre premier et très-fervent adorateur, qui eût assisté à ce festin qui, ce me semble, a donné à Monseigneur une indigestion de sommeil.

LAMIRA.

Assez.

CHARLOTTE.

Je me tais, madame.

LAMIRA.

Avez-vous vu ma nourrice, ce matin?

CHARLOTTE.

Non, madame.

LAMIRA.

Je suis pleine de craintes. (On frappe.) Qui est là?

CHARLOTTE.

Celle-là même que vous demandiez.

LAMIRA.

Faites-la entrer, et laissez-nous. (Charlotte sort.) Eh bien, nourrice, quelle nouvelle?

LA NOURRICE.

O madame! de terribles nouvelles! Ils doivent se battre ce matin; cela ne fait aucun doute. J'ai vu votre frère et Verdone prendre leurs chevaux, comme je passais près d'eux.

LAMIRA.

Où est Cleremont!

LA NOURRICE.

Je le rencontrai aussi, et monté sur son cheval.

LAMIRA.

Où est Dinant?

LA NOURRICE.

Là est notre espoir; je l'ai arrêté par une ruse. J'espère avoir bien fait.

LAMIRA.

Quelle ruse?

LA NOURRICE.

Je lui ai dit que Votre Seigneurie lui envoyait l'ordre de venir sur-le-champ chez elle; et pour le lui prouver je lui ai montré l'anneau qu'il a vu souvent à votre doigt et dont vous m'avez fait présent. Il attend là, dehors, déguisé, et, si vous avez réellement sur lui le pouvoir que vous vous supposez, c'est à vous de l'arrêter ou de changer sa détermination.

LAMIRA.

Savez-vous quelle est la place du rendez-vous?

LA NOURRICE.

Oui, c'est là où le duc de Bourgogne se rencontra avec Louis XI.

LAMIRA.

Cela suffit; je vous récompenserai libéralement. (La nourrice sort.) Allez, et ramenez-le. — J'ai beaucoup aimé Dinant, tant que cet amour était légitime; mais j'ai éteint cette flamme depuis que j'appartiens à un autre. Vérité, pardonne-moi, et ne me fais pas un crime de la dissimulation que je me vois obligée d'employer pour sauvegarder mon frère.

DINANT entre.

DINANT.

Me voici à vos ordres; vous méritez peu que l'on vous obéisse, et pourtant vous voyez que je suis toujours votre pauvre dupe, et que je ne puis m'empêcher d'arriver quand vous m'appelez.

LAMIRA.

Vous parlez comme si vous vous repentiez de votre obéissance; vous ne mériteriez pas alors mes remercîments; il fut un temps où vous auriez reçu cet ordre comme une faveur.

DINANT.

J'avais alors l'espoir d'une récompense.

LAMIRA.

Ne suis-je pas toujours Lamira, et vous Dinant? Il est encore en mon pouvoir, bien que je n'en prenne pas l'engagement, de récompenser votre amour et votre dévouement.

DINANT.

C'est au moins une consolation.

LAMIRA.

Mais ne croyez pas que j'estime assez peu ma réputation pour la livrer à qui refuserait de l'acheter par un service, dût-il y avoir danger à le rendre!

DINANT.

Nommez le danger, quelque horrible qu'il puisse être, madame, et vous verrez si je reculerai devant lui; seulement soyez prompte à le nommer, je vous en conjure.

LAMIRA.

Je vais donc vous mettre à l'épreuve : vous ne

vous battrez pas aujourd'hui avec mon frère. Vous tressaillez. J'ai entendu parler de votre querelle ; ma beauté n'est pas la beauté d'Hélène, pour qu'elle soit conquise ou défendue au prix du sang. Si vous attendez de moi des faveurs, méritez-les par votre obéissance; il n'est pas d'autre moyen de les gagner.

DINANT.

Vous me demandez ce que me défend mon honneur, qui est ici en jeu et serait compromis, ainsi que celui d'un ami qui m'est plus précieux encore, d'un ami qui s'est engagé, non pour lui-même, mais pour moi.

LAMIRA.

Insensé que vous êtes, osez-vous solliciter de moi l'accomplissement de vos désirs et me contraindre non-seulement à tromper mon époux, mon père et ma famille, mais à inscrire le nom d'adultère, sinon sur mon front, au moins dans ma conscience, et mettez-vous votre honneur en face de ces sacrifices? Le vôtre souffrirait accidentellement, le mien dans tout ce qu'il a d'essentiel. Si vous m'obéissez, vous perdrez quelque estime; mais de la part de qui? de quelques écervelés; moi, l'humanité me censurerait, et non sans raison.

DINANT.

Je perdrai ce que je désire le plus au monde, plutôt que de mettre en danger un ami si précieux, ou de m'avouer un lâche; mieux vaudrait n'être point homme.

LAMIRA, à part.

Ce moyen ne réussira pas; voyons autre chose. — (Haut) Allons; je ne désire pas que vous soyez un lâche,

et je ne veux pas peser la vie d'un frère avec la vôtre; allez à ce rendez-vous, combattez avec lui, tuez-le honorablement; je ne m'en soucie pas, pourvu que moi, Lamira, vous ne me laissiez pas, à cause de vous, souffrir dans ma réputation.

DINANT.

A cause de moi?

LAMIRA.

Oui, Dinant, à cause de vous; la tendresse que je vous porte est cause que l'on m'a flétrie déjà du nom de femme plus que légère.

DINANT.

Ah! si je connaissais le misérable!

LAMIRA.

Je ne le nommerai pas, et je ne vous donnerai aucun signe pour le reconnaître; mais, si vous l'osez, montez, sur l'instant, à cheval, et rendez-vous au *Westport*, dans la Cité; là, vous défendrez ma renommée contre tous ceux que vous rencontrerez, pendant deux heures; alors... je ne veux point jurer, Dinant... mais je crois que je me déciderai à vous accorder ce que vous désirez. Si vous me refusez, désespérez-en; par la lumière du ciel, je ne vous verrai plus.

DINANT.

Deux heures, dites-vous?

LAMIRA.

Seulement deux heures.

DINANT.

Je ne serais pas un gentilhomme, si je m'en faisais le moindre scrupule; cette faveur arme mon bras, et vous pouvez compter sur moi. (Il sort.)

LAMIRA.

Me voici satisfaite ; le rendez-vous n'aura pas lieu, et mon frère sera sauf; c'est là le but que je veux atteindre. (Elle sort.)

SCÈNE II.

CLEREMONT, seul, sur le terrain.

CLEREMONT.

Je suis le premier; c'est autant d'honneur de gagné. Je prie le ciel de me tirer du reste aussi honorablement. (Regardant sa montre.) L'heure est passée ; je m'étonne que Dinant n'arrive pas; c'est pourtant bien l'endroit désigné. (Il regarde.) Non, je ne le vois pas venir; c'est pourtant sa querelle qui m'amène ici, et je ne l'ai jamais vu infidèle à sa parole et chancelant dans son honneur. Cependant je ne vois rien, ni cheval ni homme. Cela me vexerait fort qu'il me laissât seul ici, à la merci de deux épées, et, ma foi, de deux bonnes lames. Je ne l'ai jamais vu arriver le dernier.

BEAUPRÉ et VERDONE entrent.

BEAUPRÉ.

Vous êtes le bien rencontré, Cleremont.

VERDONE.

Vous êtes un galant homme, monsieur, et vous aimez votre ami.

BEAUPRÉ.

Vous savez que c'est ici la place du rendez-vous?

CLEREMONT, regardant.

Point de Dinant!

BEAUPRÉ.

Nous ne venons pas pour causer, mais pour agir. Nous sommes à vos ordres, monsieur.

CLEREMONT.

L'heure n'est pas passée, messieurs; le jour est assez long. (A part.) Est-il possible qu'il ne vienne pas? (Haut.) Vous voyez que je suis prêt; j'attends que mon ami arrive; faites un tour ou deux, ce ne sera pas long.

VERDONE.

Nous sommes venus pour nous battre.

CLEREMONT.

Et nous nous battrons, soyez tranquilles; mais faites seulement un petit tour ou deux. Je crois l'apercevoir; finissez votre tour, nous allons commencer.

BEAUPRÉ.

Ce n'est pas lui; nous ne voulons pas être dupés.

CLEREMONT, à part.

Pour qui me prend-il? (Haut.) Je vous en prie, messieurs, fumez une pipe de tabac, ou chantez quelque air nouveau; pendant ce temps-là, messieurs...

VERDONE.

Allons, tirez votre épée; vous savez l'usage; le premier arrivé est le premier servi.

CLEREMONT.

Bien que ce soit l'usage, je ne considère pas la coutume comme honnête : quel honneur gagnerez-vous à vous battre avec un seul homme?

BEAUPRÉ.

Alors, rendez votre épée.

CLEREMONT.

Rendre mon épée; vous parlez hébreu; je préfére-

rais être mis en morceaux. Attendez une minute seulement, je vais prendre le premier qui se présentera. (Un vieux gentilhomme traverse la scène.) Monsieur, vous êtes un vieux gentilhomme?

LE VIEUX GENTILHOMME.

En effet, monsieur, j'en suis un.

CLEREMONT.

Et vous ne portez point d'épée?

LE VIEUX GENTILHOMME.

Je n'en ai pas besoin, monsieur.

CLEREMONT.

Je voudrais que vous en eussiez besoin, et que vous en eussiez une; j'ai à vous demander un petit service, un rien. Vous voyez ces messieurs?

LE VIEUX GENTILHOMME.

Vous avez besoin d'un second? En vérité, monsieur, je n'ai jamais été un beau tireur; je voudrais que vous eussiez mon fils; mais il est en Italie; c'est un bon gentilhomme. (A Beaupré et Verdone.) Vous ferez aussi bien, galants, si ce n'est pas pour une cause capitale que vous êtes ici, de montrer plus de merci; ce gentilhomme peut rendre à son pays...

CLEREMONT, l'interrompant.

Monsieur, si vous ne voulez pas vous battre, ne vous mêlez pas de demander grâce pour moi. Voici votre chemin.

LE VIEUX GENTILHOMME.

Bonjour, messieurs. (Il sort.)

VERDONE.

Vous voyez quelle chance vous avez; vous ferez mieux de rendre votre épée.

CLEREMONT.

Messieurs, attendez encore; sur mon honneur on se battra avec vous. — Oh! Dinant, Dinant! — (Deux gentilshommes passent.) En voilà deux qui portent des épées, et qui semblent d'honnêtes gens. — Messieurs, si vous êtes gentilshommes, que l'un de vous vienne à mon aide! J'ai besoin d'un second pour faire face à ces galants; vous savez ce que c'est qu'une affaire d'honneur?

LE PREMIER GENTILHOMME.

Monsieur, excusez-nous; nous allons faire la même besogne que vous, et nous battre à l'instant, sans quoi nous serions à votre disposition.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Dieu vous soit en aide! bonjour. (Les deux gentilshommes sortent.)

CLEREMONT.

Est-ce avoir de la chance?

BEAUPRÉ.

Allons, choisissez, ou rendez votre épée...

CLEREMONT.

Au nom de votre loyauté, attendez le premier qui passera, et ensuite j'en courrai la fortune; et, si je ne me bats pas comme un homme... (A part.) Fi, Dinant! N'es-tu qu'un traître?

LAWRIT, avant d'entrer parle à la cantonade.

LAWRIT.

Je comprends tous vos procès. (Tour à tour à ses clients.) Dans le vôtre, il s'agit de blé; dans le vôtre, de clous et de miroirs. — Voulez-vous me rendre fou?

n'ai-je pas vos dossiers, et encore la réclamation de celui-ci pour la fonte des cloches? envoyez vos témoins. — Que voulez-vous que je fasse? Voulez-vous me briser la tête? ma cervelle fond, en vérité! (A un client, à part.) — Dites à votre maître que, foi de gentilhomme, sa cause passera la première. (A un autre.) Recommandez-moi à votre maîtresse, et dites-lui que s'il y a une plume extraordinaire et assez haute pour elle... (A un autre.) Je vous dépêcherai aussi, je connais votre affaire, pour le transport des vertugadins. (A tous.) Ne m'ennuyez plus, je vous le répète; assez de vexation; dites à ma femme de m'envoyer des *puddings*, j'ai une cause à plaider pour laquelle il me faut des *puddings*, et assez de *puddings!* — Adieu. (Il entré.)

CLEREMONT.

Dieu vous aide, monsieur.

BEAUPRÉ.

Je voudrais qu'il prît ce petit homme.

VERDONE.

C'est un singulier personnage.

CLEREMONT.

Si vous n'êtes pas pressé, monsieur...

LAWRIT.

Si, je suis pressé, excessivement pressé, monsieur; je vais au tribunal; vous voyez cette liasse de papiers; si vous avez quelque affaire qui me concerne, soyez bref, contez-moi-la, et payez les honoraires.

CLEREMONT.

Monsieur, j'ai une affaire; mais elle ne concerne pas le tribunal.

LAWRIT.

Alors elle ne me regarde pas.

CLEREMONT.

Monsieur, j'ai besoin de vous; c'est une question d'épée, monsieur.

LAWRIT.

Je ne suis point armurier, monsieur, je suis avocat.

BEAUPRÉ.

Quel regard!

VERDONE.

S'il le décide jamais à se battre...

CLEREMONT, à Lawrit.

Ne vous hâtez pas tant; vous portez là une bonne épée!

LAWRIT.

Je n'en sais rien; je ne l'ai jamais tirée; je ne sais même pas si c'est une épée.

CLEREMONT.

Je dois vous prier de l'essayer, monsieur, et de m'aider auprès de ces messieurs; il me manque un second, vous me paraissez un homme, et c'est une bonne œuvre.

LAWRIT.

Je suis un avocat, monsieur, et non un bretteur.

CLEREMONT.

Vous qui engendrez tant de querelles, vous êtes le mieux fait pour les vider.

BEAUPRÉ.

Tout cela est divertissant.

VERDONE.

Ce garçon finira-t-il par se battre?

LAWRIT.

A ce que je peux croire, monsieur, je suis un poltron fieffé; ne vous fiez pas à moi; je suis un poltron.

CLEREMONT.

Essayez, essayez; vous vous trompez. (A Beaupré.) Marchons, messieurs; ce gentilhomme va nous suivre.

LAWRIT.

Monsieur, êtes-vous fou? D'ici à une demi-heure commence ma besogne.

CLEREMONT.

Qu'importe? Nous bâclerons cela en un quart d'heure. Ici, dans ce fond, messieurs, l'endroit paraît convenable.

BEAUPRÉ.

Bien! nous attendrons, monsieur.

VERDONE.

Ma foi! ce sera un duel comique. (A Lawrit.) Vous allez suivre?

LAWRIT.

Foi d'homme sincère, je ne puis me battre.

CLEREMONT, à Beaupré et Verdone.

Allez, allez devant. (Beaupré et Verdone sortent; à Lawrit.) Je sais que vous le pouvez; j'aime votre modestie; je sais que vous vous battrez et très-bien, et que vous aurez autant de fougue que de jugement à opposer à la furie de nos adversaires. Je lis cela dans vos yeux.

LAWRIT.

Qu'on me pende, si c'est vrai! et je vous somme, au nom du roi, de ne plus me parler de me battre.

CLEREMONT.

Et moi, je vous somme, au nom du roi, d'être brave, et, si vous ne l'êtes pas promptement, je commencerai par vous, je vous ferai danser : (montrant son épée) voici mon archet; — mon cher avocat, tu te battras.

LAWRIT.

Éloignez-vous, monsieur, ou je vous jetterai une poignée de poussière dans la bouche.

CLEREMONT.

C'est bravement parler, et de façon digne de toi, noble avocat! Allons, prends tes outils.

LAWRIT.

Je n'ai pas dit que je me battrais.

CLEREMONT.

Moi, je dis que si, et crânement!

LAWRIT.

Si je me bats (je dis si, mais n'y comptez pas, et, cependant, je sens là certaine démangeaison), que ferai-je de mes papiers?

CLEREMONT.

Déposez-les; ils ne se sauveront pas, homme.

LAWRIT.

Mais je puis être tué, et que deviendront alors mes procès et mes affaires? — Je ne me battrai pas, je ne puis pas me battre. — Mes causes!

CLEREMONT.

Tu te battras quand tu en aurais mille; tu es un homme à te battre pour quelque cause que ce soit, et à t'en tirer avec honneur.

LAWRIT.

Hum! hum! dites-vous cela? Si j'allais être assez sot pour devenir vaillant!

CLEREMONT.

Je sais que tu es très-vaillant.

LAWRIT.

Le pensez-vous? Je suis perdu pour toujours, si cela est vrai; oui, perdu pour toujours, je vous le dis,

mon honnête ami; car je ne cesserai plus de me quereller. Combien de temps nous battrons-nous? Car je ne puis attendre, et je n'attendrai pas; le tribunal...

CLEREMONT.

C'est l'affaire d'un instant.

LAWRIT, suspendant son sac sur sa poitrine.

Alors je vais suspendre là mon sac; cela peut me garantir le ventre; je n'ai jamais aimé un fer froid de ce côté.

CLEREMONT.

Vous agissez sagement.

LAWRIT.

Aidez-moi à tirer mon épée du fourreau; vite, vite... Elle n'a pas vu le jour depuis dix ans.

CLEREMONT, tirant l'épée de Lawrit.

Comme elle grince! Cette épée ne respire que vengeance.

LAWRIT.

Maintenant, je vais enfoncer mon chapeau, et je dirai mes prières en vous suivant. Marchons, mon bonhomme; si je suis tué, souvenez-vous du petit avocat. (Ils sortent.)

BEAUPRÉ entre.

BEAUPRÉ.

Les voilà qui viennent ensemble. Ce gaillard-là pourrait bien être solide. (Lawrit entre.) Prenez cette place; je prends celle-ci. Combattons bravement.

LAWRIT.

Allons-y gaiement, mes enfants. Messieurs, jouez beau jeu avec nous, et pas de bottes perfides.

BEAUPRÉ.

Avancez, monsieur. (Voyant le sac à procès que Lawrit a sur la poitrine.) Qu'as-tu là? un pudding sur le ventre? Je verrai ce qu'il contient.

LAWRIT.

Tâchez alors d'y enfoncer droit votre cuiller. (Ils se battent.) Allons! puisqu'il faut que je me batte, parez-moi ça, je n'y mets pas de science. (Il reçoit un coup de pointe que son sac lui pare.) Merci, mon sac!

BEAUPRÉ, se battant.

N'y a-t-il donc que de l'enflure en vous? L'animal se bat les yeux fermés. (Beaupré est désarmé, Lawrit met le pied sur son épée.)

LAWRIT.

Ah! voilà votre force en escrime, monsieur! tenez-vous à l'écart, ou je vous enfonce mon épée dans le corps. Je l'ai, je l'ai; tenez-vous loin, vous dis-je. — (Il crie) J'ai son épée!

CLEREMONT (de dedans).

Garde-la! aie bien soin de la garder!

LAWRIT.

Je la tiendrai plutôt avec mes dents. (A Beaupré.) Eloignez-vous; plus loin, plus loin encore, restez tranquille, regardez d'un autre côté, ou je vais vous rejoindre. — Est-ce là tout? j'entreprendrais de fournir en deux jours toutes les boutiques d'armuriers du royaume.

BEAUPRÉ.

Male peste! Quelle mauvaise chance; désarmé par un freluquet! par un limaçon! par un chien!

LAWRIT.

Trêve de ces épithètes, monsieur le gentilhomme. Assez, mon cher, assez! ne me provoquez pas. Allez

vous promener au marché aux chevaux; sifflez, monsieur. — Qu'est-ce qu'il me reste à faire, maintenant?

CLEREMONT entre poursuivi par VERDONE.

CLEREMONT.

A l'aide! je suis presque hors d'haleine.

LAWRIT.

De tout mon cœur. A vous, monsieur, ce pâté froid. (Il se trompe et donne un coup à Cleremont.)

CLEREMONT.

C'est moi que tu frappes, imbécile.

LAWRIT.

Mets-toi de côté, alors, nigaud. Délivrance! Délivrance! (Il frappe Verdone au talon et lui prend aussi son épée.)

CLEREMONT.

Tiens bien.

LAWRIT.

Je n'ai garde de rien lâcher. Messieurs, voici quatre sols, achetez-vous deux poignards de plomb. (A Cleremont.) Me suis-je bien comporté?

CLEREMONT.

Comme un vrai gentilhomme.

BEAUPRÉ.

Nous sommes honteusement battus.

VERDONE.

C'est la mauvaise chance; nous retrouverons notre heure.

CLEREMONT.

J'en serai enchanté, messieurs.

BEAUPRÉ et VERDONE sortent.

LAWRIT.

Où est mon manteau? où sont mes chiffons? — Ou bien avez-vous encore quelque bataille? (Il fait le geste de se battre.) un ou deux croisements d'épée?

CLEREMONT.

Je suis votre sincère ami, monsieur.

LAWRIT.

Cela peut être, monsieur.

CLEREMONT.

Comment pourrai-je vous rendre grâce pour votre courtoisie?

LAWRIT.

Tout ce que je vous demande, c'est de prendre la querelle à votre compte, et que je n'en entende plus parler; ce sont des folies pour lesquelles je n'ai, au fait, pas de prédilection. Aidez-moi à remettre mon épée au fourreau.

CLEREMONT.

Très-volontiers, mais je ne veux pas vous laisser sans vous témoigner ma gratitude.

LAWRIT.

Je vais vous dire : je ne veux pas de votre gratitude; bien plus, je ne veux plus entendre parler de cela. Prenez les deux épées, ne me mettez pas en colère, mais laissez-moi tranquille; en matière d'honneur, je suis à vos ordres. (Lawrit sort.)

CLEREMONT.

C'est le plus rare avocat que je connaisse; il est très-brave, je le garantis. — Eh bien, Dinant, com-

ment vous justifierez-vous? je n'en dis pas plus. — Je suis chargé comme un armurier. (Il sort.)

DINANT entre.

DINANT.

Être ainsi envoyé dans une ambassade impertinente, laisser mon ami engagé et mon honneur souillé! Voilà de jolies choses. Je suis mis ici, en sentinelle perdue, sur la piste d'un compagnon qui a insulté ma maîtresse, un vil compagnon qui doit, dit-elle, passer dans ce chemin; qu'est-ce que c'est que ce vil compagnon? d'où vient-il? s'appelle-t-il Guillaume, Jean, Antoine ou Richard? Je n'en sais rien. C'est une canaille que je suis obligé de trouver; je me suis mis sur le dos la charge d'un âne. — Cleremont a dû se battre, comment s'en est-il tiré? — Que pensera de moi le monde dorénavant? Oh femme! femme! vous m'envoyez à la chasse pour votre compte, au risque de ma réputation: quel beau pouvoir vous avez sur nous! — Voilà deux heures que je trotte par ici, j'ai regardé tous les passants et n'ai point trouvé mon homme, ni une figure à querelle. (Lawrit, chantonnant dehors, entre.) Qu'est cela? C'est une voix de coquin. Le chanteur vient de ce côté.

LAWRIT (chantant).

« Il frappa si fort que la visière cassa, et Tarquin en put entendre le bruit. »

DINANT.

Quel ménestrel avons-nous là? Écoutons-le un peu.

LAWRIT (chantant).

« Ensuite il lui rompit le cou »

DINANT.

Ce peut être un coquin, c'est au moins un coquin de bonne humeur! Quel alphabet de grimaces il porte écrit sur sa figure! Voyez comme il s'escrime! Ce doit être là mon gredin, je n'en ai pas vu encore un plus vraisemblable.

LAWRIT (continuant).

« Un homme prit-il jamais la cause d'une femme? Allons donc, allons donc. »

DINANT.

Mon bon monsieur *Allons donc, Allons donc*, qui êtes-vous?

LAWRIT.

Mon cher monsieur, que vous importe? (Il chante.) « *Allons donc, allons donc.* »

DINANT.

La peste soit de vous, monsieur *Allons donc!* Qu'est-ce que vous faites là avec votre sac de bougran, et d'où venez-vous? (A part.) Je me battrais avec mon ombre maintenant.

LAWRIT.

Superbe chevalier, qui apparaissez comme sire Lancelot, je n'ai nul souci de vous dire qui je suis, ni pareillement d'où je viens.

DINANT.

Voilà une précieuse canaille! — Attends, attends, bon Tristam, laisse-moi faire une question à ta hautesse. N'as-tu jamais outragé certaine dame?

LAWRIT.

Non! outrager une dame est chose difficile, monsieur.

DINANT.

Est-ce votre avis, monsieur? N'avez-vous pas outragé son honneur?

LAWRIT.

Non! outrager l'honneur d'une femme est chose impossible.

DINANT.

Il est sûr que je tiens mon coquin. Quel est ton nom?

LAVRIT.

Mon nom est *Coq deux fois victorieux*. Traite-moi respectueusement ou je serai *Coq trois fois vainqueur*.

DINANT.

Qu'est-ce que tout cela? Vous avouez que vous avez outragé une dame?

LAWRIT.

Vous mentez.

DINANT.

Et que vous avez outragé son honneur?

LAWRIT.

Vous mentez. Parlez vite, car j'ai fort à faire.

DINANT.

Qui es-tu donc? et qui peux-tu être, oison sauvage, qui oses me donner de pareils démentis; tu m'étonnes.

LAWRIT.

Continuez à vous émerveiller jusqu'à ce que le temps vous éclaircisse la chose. (Il veut s'en aller, Dinant le retient.)

DINANT.

Tu ne peux t'en aller ainsi. Êtes-vous gentilhomme?

LAWRIT.

Demandez-le à ceux dont je porte les dépouilles.

DINANT.

C'est quelque chevalier *de la lune.*

LAWRIT.

Je te dis que je suis aussi bon gentilhomme que le duc. J'ai déjà accompli... — Suffit, allez à vos affaires.

DINANT.

Mais la dame, monsieur?

LAWRIT.

Votre dame? que la peste l'étouffe! et madame sa mère aussi! qu'ai-je à faire avec vos dames?

CLEREMONT entre.

CLEREMONT.

J'entends la voix du petit avocat, a-t-il pris le même chemin? Ce doit être par ici.

DINANT à Lawrit.

Canaille de biscuit sec, je vous étrillerai pour ce blasphème. Oh! je vous ai donc trouvé.

CLEREMONT.

C'est aussi la voix de Dinant.

LAWRIT.

Moi, je te défie, fais ton tout; « oh! oh! s'écria Lancelot », et tu verras bien que je suis un vrai gentilhomme, et je dirai en prenant le ton de fausset: ta dame est une coquette, une gueuse, et je le dis, bien que je ne la connaisse pas, une carogne! et toi un écuyer de bas étage. Cela te contente-t-il? Me dressez-vous des piéges avec vos femmes? (Touchant l'épée de Dinant.) Voilà une jolie épée, une charmante épée, j'ai grande envie de cette épée.

DINANT.

Vous ne la désirerez pas inutilement, gredin.

CLEREMONT.

Arrête! arrête! arrête! Dinant. (Dinant a tiré l'épée et attaque Lawrit.)

LAWRIT.

Comme vous voudrez! (Il tire son épée.) J'y ai la main.

CLEREMONT.

Je suis votre ami, monsieur. — Dinant, vous tirez l'épée contre un homme qui a préservé votre honneur; il a été mon second, et m'a noblement aidé. Cessez, vous dis-je, cessez.

DINANT à Lawrit.

Je vous remercie, monsieur, et suis maintenant votre serviteur.

LAWRIT.

Est-ce que nous ne nous battons pas?

CLEREMONT.

Je vous garantis que non.

LAWRIT.

J'en suis fâché; alors je ne reste pas ici un instant de plus, pas une minute. S'il y en a d'autres qui doivent passer avant moi, je m'en vais; mais vous m'entendrez toujours chanter, si vous avez besoin de moi. (Il sort en chantant.)

DINANT.

J'attends que vous me fassiez des reproches; ils seront justes; et que vous exprimiez avec amertume votre colère, je l'ai méritée; cependant, quand vous saurez...

CLEREMONT.

Grand merci! Pensez-vous que l'affront que vous

m'avez fait, ce grossier affront, cet affront indélicat...

DINANT.

J'avoue...

CLEREMONT.

Ce stratagème puéril...

DINANT.

Ce n'est pas exact, monsieur.

CLEREMONT.

Pensez-vous, dis-je, que ce honteux et vil abandon de votre honneur peut être excusé par des paroles...

DINANT.

Je vous laisse le champ libre.

CLEREMONT.

Ou coloré par des excuses emmiellées? Est-ce le rôle d'un gentilhomme, d'un homme qui porte une épée et qui respecte le point d'honneur, de se cacher quand on l'appelle, quand on l'appelle à haute voix pour le soin de sa réputation? rester en arrière, et tirer son épingle du jeu! Sur ma parole, je donnerais mes jours pour ne t'avoir jamais connu; cette disgrâce m'a rongé la cervelle comme un chancre, et ta vie tout entière ne saurait la guérir.

DINANT.

J'écoute patiemment ces paroles; je les trouve justes et honnêtes.

CLEREMONT.

Pouvez-vous trouver une excuse, pour que je puisse vous absoudre, ou quelque prétexte honnête qui vous justifie? me mettre en avánt comme un âne!

DINANT.

Voulez-vous m'écouter?



CLEREMONT.

Me faire suer comme une rosse, et me faire tirer toute la charge à perdre haleine, raillé de tout le monde et presque sifflé! m'exposer par cette honteuse conduite à la colère et aux deux épées de vos adversaires!

DINANT.

Si vous voulez avoir un peu de patience...

CLEREMONT.

Être ainsi trompé! Si je ne vous avais pas donné le nom d'ami, et si je n'attachais pas à ce nom une idée sainte, vous auriez à m'en rendre compte, je ne vous parlerais pas ainsi; non, monsieur, dorénavant, faites ce qui vous plaira, supportez vos propres affronts et ne m'y mêlez pas. Je dédaignerais de faire voir le jour à mon épée pour de si pauvres querelles.

DINANT.

Avez-vous fini? Je laisse libre carrière à votre courroux; je suis satisfait de vous entendre.

CLEREMONT.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu?

DINANT.

Vous savez que je ne suis pas un poltron, vous me connaissez; vous m'avez vu à l'œuvre, ce n'est donc pas la peur qui m'a tenu loin de vous. Vous savez que je ne suis pas faux, ni d'une nature perfide, ni capable de tromper un ami; je me suis déjà battu pour vous. Vous ne savez rien qui ait jamais déshonoré ni mon rang, ni ma famille, ni ma vie.

CLEREMONT.

Enfin, quelle est la cause?

DINANT.

L'honneur de la dame que j'aime, sa réputation, son nom; vous savez qu'elle m'avait envoyé chercher en toute hâte.

CLEREMONT.

Quel était donc le calomniateur?

DINANT.

Un habitant de la lune, je pense : elle m'avait envoyé ici, mais dans quel but?

LA NOURRICE entre.

CLEREMONT.

Tout cela c'est de la niaiserie!

LA NOURRICE à Dinant.

Je suis bien aise de vous avoir rencontré, monsieur; je vous cherchais, je vous cherchais partout.

CLEREMONT.

Puisque vous l'avez trouvé, dites votre affaire, vieille ambassadrice.

LA NOURRICE.

Qu'est-ce que cela vous regarde, monsieur le plaisant! — O monsieur, ma maîtresse...

DINANT.

Ne me parle plus, je t'en prie, de ta maîtresse, j'en ai assez.

CLEREMONT.

Moi, j'en veux encore, contez-moi cela.

LA NOURRICE.

A vous, monsieur? nous avons le temps. — (à Dinant.) Laissez là toute autre affaire...

DINANT.

Pourquoi?

LA NOURRICE.

Pour venir avec moi sur l'heure...

CLEREMONT.

Où?

LA NOURRICE.

Que vous importe? vous irez, monsieur, où l'on vous mènera.

CLEREMONT.

Miséricorde! quelle truande! vous pouvez y aller, Dinant, et suivre cette vieille fée pour achever de vous perdre, vous, vos amis et votre réputation, laissez, laissez prendre à la glu votre jeunesse dans les aventures; je regrette de vous avoir jamais connu.

LA NOURRICE.

Voulez-vous venir, monsieur? Je ne vous apporterai pas souvent de pareilles bénédictions. (Montrant Cleremont.) Fiez-vous à cet être, à ce brutal, et vous vous en repentirez.

CLEREMONT.

Silence, vieil amadou desséché.

DINANT.

Je n'irai pas, allez, dites à votre maitresse de chercher une autre dupe, quelque niais inexpérimenté qui la divertisse. J'ai été son jouet trop longtemps! je romps les fers dans lesquels elle m'avait enchaîné; je fais disparaître comme un souffle tous ses enchantements; jamais sa beauté...

LA NOURRICE.

Prenez garde à ce que vous allez dire, monsieur.

CLEREMONT.

Va toujours, Dinant.

DINANT.

Jamais l'éclat de ses yeux...

LA NOURRICE.

Soyez sage.

CLEREMONT.

Sois vaillant.

DINANT.

Jamais cette langue qui dit de si belles choses pour la ruine d'un homme, ne me mettra désormais à la torture.

LA NOURRICE.

Arrêtez-vous là.

CLEREMONT.

Va toujours.

DINANT.

Je veux l'entendre maintenant, la voir, comme une autre femme, l'étudier, étudier le pouvoir que les hommes lui laissent prendre, comme j'étudierais le cours ordinaire des choses de ce monde, sans être troublé, sans être ému.

CLEREMONT.

Tiens ta parole, et je te pardonne.

DINANT,

Elle n'est pas belle, et, ce qui la rend orgueilleuse, ce n'est pas sa propre beauté, mais la beauté que les hommes lui prêtent. Toucher sa main, baiser sa joue, n'est pas un bonheur; les lèvres d'une Éthiopienne brûlée par le soleil sont aussi douces que les siennes. Va-t'en, dis-lui de mettre à quelque autre loterie, pour y attraper une autre dupe qui n'ait à perdre ni un temps précieux, ni des amis, ni son honneur, ni sa vie. Semblable à un hardi marchand, à un banqueroutier intré-

pide, j'avais exposé tout cela sur la mer de l'aventure, et je fais sauter mon vaisseau; rends-lui cette réponse, je me suis réveillé, et je vois clair dans ses méfaits, et je ne me laisserai plus, sur un sot message, et pour un danger de fausse monnaie, entraîner comme un sot, pour être ensuite méprisé de tous. Je l'ai oubliée.

CLEREMONT.

Si cela est vrai...

LA NOURRICE.

Je suis fâchée de vous avoir dérangé, et plus fâchée encore que ma maîtresse ait aventuré une si grande faveur sur un si faible caractère. Vous refusez à cette heure ce qui vous fera devenir fou de regret quand vous saurez ce que vous avez refusé, et vous maudirez ce compagnon, votre ami. — Ah! elle n'est pas jolie! Ah! elle n'est pas belle! — Messieurs, je vous laisse.

CLEREMONT.

Attendez, madame, attendez. S'agit-il donc de cela?

LA NOURRICE.

Si c'eût été vous, vous vous seriez cassé le cou plutôt que de refuser.

CLEREMONT.

Les reins, voulez-vous dire.

LA NOURRICE.

Mais continuez, monsieur, à jouer ce beau rôle d'ami, et perdez-le; c'est un beau service à lui rendre.

DINANT.

J'ai parlé trop étourdiment.

LA NOURRICE.

Je répéterai tout ce que vous avez dit.

CLEREMONT.

Je vous ferai pendre auparavant. Vous voudriez bavarder à ses dépens. Emmenez l'homme avec vous.

LA NOURRICE.

Moi! je n'en ai pas le pouvoir.

CLEREMONT.

Vous pouvez la suivre, Dinant.

LA NOURRICE.

Cela dépend de sa volonté. Je n'avais pas d'autre commission, monsieur, que de vous dire ce que je vous ai dit; mais si j'avais su que vous me recevriez ainsi...

CLEREMONT, à Dinant.

En vérité vous pouvez y aller. Vous ne savez pas à quel point cela peut concerner votre amour. Si j'y voyais quelque ruse...

DINANT.

Cela finira là.

CLEREMONT.

Si vous y allez, je prends tout sur moi. Il y a une heure bonne à saisir dans les chances qu'offre la fortune. Vous croyez que je vous gronderai? non! non! je respecte les choses fatalement décidées. — Voyez s'il ose lever la tête. —Une dame de son rang enverrait-elle un pareil message dans un but aussi perfide! Mais supposez qu'elle veuille faire une plaisanterie, faites également le bouffon avec elle; à bouffonnerie, bouffonnerie et demie. — Femme, il va vous accompagner.

LA NOURRICE.

Comme il voudra; autrement je m'en vais seule, je sais le chemin.

DINANT.

Où est votre maîtresse?

LA NOURRICE.

Je vous conduirai rapidement auprès d'elle.

DINANT.

Eh bien, j'irai. Mais ce que je lui dirai en retour de ses outrages...

CLEREMONT.

Nous vous laissons ce soin-là. Vous me le raconterez.

DINANT.

Aussitôt mon retour.

CLEREMONT.

Marche donc vaillamment; adieu jusque-là; conduis-toi comme un homme.

DINANT.

Vous plaisantez, je n'en attends que du mépris. — Je vous suis. (Ils s'en vont de différents côtés.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAMPERNEL, LAMIRA, BEAUPRÉ, VERDONE et CHARLOTTE.

BEAUPRÉ, à Verdone.

Risquons la visite.

CHAMPERNEL, apercevant son neveu.

Sors de chez moi, je te chasse et ne veux plus te voir.

LAMIRA.

Quoi! votre neveu?

CHAMPERNEL.

Je le désavoue; il n'a rien de mon sang; mon frère, que la fortune avait favorisé, et qui avait des vertus héréditaires à laisser à sa descendance, n'a pas pu engendrer un lâche.

VERDONE.

Je me suis battu, monsieur, comme un gentilhomme et comme un soldat; mais les hommes sont des hommes, et ne peuvent faire leur destinée; parlez de mon père comme il vous plaira, je puis supporter avec patience...

CHAMPERNEL, l'interrompant.

Oui, toutes les disgrâces, misérable.

LAMIRA.

Cher monsieur, soyez patient.

CHAMPERNEL.

Un poltron n'est pas digne de tomber sous le fer d'un noble adversaire; mais n'y avait-il pas là quelque arbre où il pût se pendre, quelque rivière où il pût se noyer plutôt que de survivre à cette infamie, et de me tuer par la présence d'un être que je hais, et que je serais heureux d'oublier.

BEAUPRÉ.

Monsieur, sa mauvaise chance ne mérite pas ce reproche.

CHAMPERNEL.

C'est votre opinion; il convient que sur ce point

vous pensiez de même tous les deux; en effet, vous êtes de beaux galants qui avez la langue vaillante à la ville, mais qui, sur le terrain, n'avez ni le courage d'oser ni le pouvoir d'agir; vos épées sont de plomb sur le champ de bataille.

BEAUPRÉ.

Monsieur, si vous vous croyez le droit de décharger votre colère sur votre neveu, je ne connais pas de devoir qui me force à supporter de telles paroles.

CHAMPERNEL.

Vous supporteriez davantage de la part de Dinant. Faut-il que j'aie été assez maudit pour confier à un être comme lui le soin de mon honneur, et celui de ma femme, qui est l'innocence même! et, quand, pour la défendre, une colombe aurait su trouver le courage d'un aigle, devait-elle placer sa confiance dans un homme incapable de la garder! En mépris de vous, j'aime Dinant, mon ennemi, oui, je l'admire; sa valeur lui mérite ce témoignage. Celui qui a pu combattre ainsi dans une cause déshonnête, si son épée avait à défendre une cause honorable, serait brave et prompt comme l'éclair, et tuerait aussi mortellement que la foudre.

VERDONE.

Vous êtes aussi loin de la vérité en lui prodiguant vos louanges qu'en me chargeant de reproches.

BEAUPRÉ.

Dinant! Il n'a pas osé venir au rendez-vous.

LAMIRA.

Comment? pas osé, mon frère!

BEAUPRÉ.

Non, il n'a pas osé, je le répète.

VERDONE.

Et ce ne fut pas non plus la valeur de Cleremont qui me désarma ; j'avais l'avantage sur lui ; quant à Dinant, si, par là, je devais faire ma paix avec vous, j'oserais inscrire son nom sur tous les poteaux de la ville comme celui d'un lâche : et je soutiendrai l'épithète au risque de ma vie.

LAMIRA.

Si votre vie était l'enjeu, vous la perdriez.

CHAMPERNEL.

Il n'est pas venu, dites-vous?

VERDONE.

Non; mais à sa place nous avons eu un démon tiré de l'enfer par quelque magicien, sous la forme d'un avocat.

BEAUPRÉ.

C'est lui qui a tout fait.

VERDONE.

C'est à lui qu'est resté l'honneur.

BEAUPRÉ.

J'aurais préféré que Dinant... mais à quoi bon parler d'un homme qui s'est tenu à l'écart et qui n'a pas osé paraître?

LAMIRA.

Je suis trop amie de la vérité pour écouter cela froidement. Pourquoi calomniez-vous si pauvrement (à d'autres je dirais si bassement) un homme universellement estimé?

CHAMPERNEL.

Ah! comment cela?

LAMIRA.

Un homme si excellent dans tout ce qui est noble!

dont la seule faiblesse est un excès de courage, qui ne connaît pas d'ennemis qu'il ne puisse vaincre, excepté ses passions dont la plus violente est l'amour qu'il a pour moi.

CHAMPERNEL.

Pour vous!

LAMIRA.

Oui, monsieur, pour moi! J'ose vous l'avouer, car qu'est-ce que l'innocence n'ose pas? Ce qui lui a fait éviter le combat, ce ne fut pas la crainte de ses adversaires. Rougissez donc, et repentez-vous d'avoir, même en pensée, fait injure à la bravoure en personne.

BEAUPRÉ.

Voilà qui est singulier.

CHAMPERNEL.

Oui, en effet, singulier! voyons, modeste dame, vous qui chantez de tels éloges en l'honneur de votre premier prétendant...

VERDONE.

Comment vous y prendrez-vous pour nous convaincre de mensonge?

LAMIRA.

En vous fermant la bouche : sachez que c'est mon ordre qui l'a retenu.

CHAMPERNEL.

Votre ordre!

LAMIRA.

Oui, monsieur; et si j'avais voulu disposer de mon pouvoir et de son obéissance, j'aurais aussi bien pu vous l'envoyer, sans armes et les mains liées, que le retenir loin de votre rendez-vous, tant il est vrai qu'il aime son honneur plus que la vie.

CHAMPERNEL.

De mieux en mieux.

LAMIRA.

Dans un entretien particulier, j'ai réussi à l'éloigner, et à vous sauvegarder d'une mort certaine.

CHAMPERNEL.

Dans un entretien particulier?

LAMIRA.

Oui, monsieur, et j'ai employé tous les artifices et tous les charmes que peut avoir en sa possession une femme qui se savait la maîtresse absolue de toutes ses facultés.

CHAMPERNEL.

Lui avez-vous aussi donné toutes les récompenses que son dévouement pouvait mériter?

LAMIRA.

Ne jaunissez pas; j'ai mes motifs pour parler, et vos froncements de sourcils ne sauraient m'effrayer; par mes espérances du ciel, et par ma conscience de femme sans tache, si une fois j'ai l'assurance que vous doutez de moi, ou que vous mettez un frein à cette liberté que vous m'avez donnée naguère...

CHAMPERNEL.

Qu'arrivera-t-il?

LAMIRA.

Je ne souillerai pas seulement votre lit (ceci n'est rien), mais, pour vous vexer davantage, j'y suis résolue, je me ferai enlever, et l'on verra si Dinant aura le courage de me défendre.

CHAMPERNEL.

Impudente!

VERDONE.

Quelle subite métamorphose!

BEAUPRÉ.

Combien vous êtes changée de ce que vous étiez!

LAMIRA.

Jeune fille, j'étais une vierge innocente; épouse, je suis, je puis le jurer, une femme aussi pure que jamais ne le fut une femme en possession de mari, et je mourrai telle, si on me laisse vivre sans être suspectée; je ne suis pas esclave, et ne veux pas qu'on me traite comme une esclave. Si vous désirez me conserver fidèle comme je désire l'être, que la foi et la confiance engendrent et maintiennent ma fidélité! les jalousies déraisonnables font plus d'adultères que tous les filets tendus devant notre fragilité.

BEAUPRÉ.

Il n'y a pas à discuter avec elle; déjà, tout enfant, on l'apaisait difficilement quand elle était en colère. Cependant j'ose jurer qu'elle est honnête.

CHAMPERNEL.

Je le crois aussi, après plus mûre réflexion. Je ne suis pas Italien, pour la mettre sous les verrous, et je ne voudrais pas, comme un Allemand, faire de ma femme ma souveraine, ni me laisser mener. Je vais essayer un moyen plus doux; mais, s'il ne réussit pas, croyez-moi, monsieur, je saurai me porter à des extrémités...

BEAUPRÉ.

Vous ferez comme bon vous semblera, monsieur.

CHARLOTTE, à part, à sa maîtresse.

Vous avez conquis les culottes, madame! adoucissez vos regards. Il vient ramper à vos genoux.

LAMIRA.

Je vous apprendrai de meilleures manières. (Elle la frappe.)

CHARLOTTE.

Voilà le salaire d'un conseil donné mal à propos.

CHAMPERNEL.

Allons, ma chère amie, je me suis mépris sur ton compte, je t'en prie, pardonne-moi. Je ne serai jamais jaloux; avant de céder à une humeur si basse, je me donnerais au néant; j'avouerai que Dinant est bien tout ce que tu veux qu'il soit; cela te suffira-t-il?

LAMIRA.

C'est bien, monsieur.

CHAMPERNEL.

Use de ta liberté, sans observation, sans contrôle; si tu le veux, ces messieurs oublieront le soin de leur honneur, et moi, mes injures. Nous serons épris de Dinant; que l'enfer soit mon châtiment si je dissimule!

LAMIRA.

Que le même enfer me punisse si je l'aime! ce n'est pas un poltron, mais c'est un débauché libertin qui sollicite mon déshonneur; voilà quelle est ma querelle, c'est moi seule qu'elle regarde, et la vengeance que j'en tirerai effrayera tous ceux qui, dans l'avenir, oseront penser à devenir adultères.

CHAMPERNEL.

Emploie tous les moyens que tu voudras, je t'abandonne tout.

BEAUPRÉ.

O femmes! ô femmes! quand cela vous plaît, vous êtes les moindres de nos maux!

VERDONE.

Mais quand on vous provoque, vous êtes les pires de tous les démons. (Ils sortent.)

SAMPSON et TROIS CLIENTS.

SAMPSON.

Je connais M. Lawrit.

LE PREMIER CLIENT.

Je voudrais qu'il se connût lui-même.

SAMPSON.

C'était un joli avocat, une espèce d'espèce d'être assez incapable.

LE DEUXIÈME CLIENT.

Un bon avocat, monsieur! il vous enfourchait une affaire! Comme il la faisait passer d'une cour à l'autre!

SAMPSON.

Vous allez trop loin, mes amis, il n'est pas si bon avocat; il aurait pu faire quelque chose, mais peu de chose, peu de chose.

LE PREMIER CLIENT.

Je connais le crédit de votre seigneurie; vous êtes neveu du président, monsieur.

SAMPSON.

Cela peut bien être; oui, et l'on peut faire quelque chose sans trotter dans la boue, mes amis; il peut se faire que j'aille quelquefois le surprendre dans sa chambre, pour avoir avec lui une heure de conversation; oui, cela peut être, et lui dire ceci, cela, à l'oreille. — On a vu de pareilles faveurs; je ne veux pas dire que je le puisse.

LE TROISIÈME CLIENT.

Nous savons que vous le pouvez, monsieur.

SAMPSON.

Peut-être oui; peut-être non; mais où est Lawrit? où est votre habile avocat?

LE PREMIER CLIENT.

Il s'est envolé.

LE DEUXIÈME CLIENT.

Il est devenu fou; il se querelle avec tous les chiens qu'il rencontre; ce n'est plus un avocat de ce monde.

SAMPSON.

Pourquoi? est-il défunt? est-il mort?

LE DEUXIÈME CLIENT.

Non, il n'est pas encore mort; mais je ne voudrais pas prendre à bail sa vie pour deux heures; hélas! monsieur, il est possédé du démon des batailles, et se querelle avec tout le monde; mais la façon dont cette maladie lui est survenue...

SAMPSON.

S'il se bat bien, et comme un gentilhomme, à la bonne heure! l'homme peut se battre, car c'est une vocation légitime, voyez-vous, mes amis, je suis un gentilhomme, et monseigneur mon oncle m'aime.

LE TROISIÈME CLIENT.

Nous le savons tous, monsieur.

SAMPSON.

Oui, je crois qu'il m'aime; j'ai des affaires aussi, beaucoup d'affaires; je vous bâcle cinquante causes dans une semaine; cependant, lorsque j'attrape une heure de vacance, je puis me battre aussi, mes amis; se battre un peu fait bien; et je serais honteux si j'avais à apprendre comment on se bat.

LE PREMIER CLIENT.

Ne vous déplaise, monsieur; la manie qu'il a de se battre lui a fait négliger toutes nos affaires; nous sommes ruinés, nos causes sont perdues; son absence...

SAMPSON.

Alors il s'est battu trop longtemps; battez-vous un peu, mais battez-vous bien; décidément il se sera battu trop longtemps; néanmoins, les choses doivent être comme elles sont, et il y a des moyens...

LE PREMIER CLIENT.

Nous savons, monsieur, que, si cela vous convient...

SAMPSON.

Je ferai quelque chose; allez, rassemblez toutes vos causes.

LAWRIT et un GENTILHOMME entrent.

Lawrit est vêtu en gentilhomme.

LE DEUXIÈME CLIENT.

Maintenant, vous pouvez voir, monsieur, par vous-même, si nous mentons ou non.

LAWRIT, au fond de la scène.

Chers messieurs, je vous rencontrerai à la pension, et s'il y a là deux petites filles ou trois...

LE GENTILHOMME.

Nous les aurons.

LAWRIT.

Ne manigancez aucun duel avant mon arrivée; nous ne reculerons pas pour cela; je hais les poltrons.

LE GENTILHOMME.

On ne fera rien sans vous.

LAWRIT.

Agencez toutes les querelles que vous pourrez trouver, avant que j'arrive; et battons-nous tous; il n'y a pas d'autre joie au monde.

LE GENTILHOMME.

Nous verrons ce que nous pourrons faire, monsieur.

LE PREMIER CLIENT.

Ah! monsieur Lawrit!

LAWRIT.

Déjoués dans notre affaire, hein? Les causes sont perdues; jugement contre nous! voilà ce qu'il y a...

LE DEUXIÈME CLIENT.

Alors, qu'allons-nous faire, monsieur?

LAWRIT.

Enfanter de nouvelles querelles; allez vous faire pendre; qu'est-ce que cela me fait? j'ai un nouveau genre de vie.

LE PREMIER CLIENT, à Sampson.

Vous entendez ce qu'il dit, monsieur?

SAMPSON.

Il parle comme un gentilhomme!

LAWRIT, à ses clients.

Quelqu'un de vous veut-il se battre? se battre est mon occupation, voyez si vous vous trouvez offensés.

SAMPSON.

C'est un complet gentilhomme!

LAWRIT.

Arrière, sac aux placets, hôpital de causes boiteuses! (A un client.) Je me lamente pour toi, et jusqu'à ce que j'en aie pris vengeance...

SAMPSON.

Parfait, c'est parfait.

LAWRIT.

Allons! que chacun choisisse ses papiers et sa place; je répondrai à tous; je ne négligerai les affaires de personne; chacun aura la satisfaction qui est due à tout gentilhomme. Le juge peut faire ou ne pas faire; ce n'est, après tout, qu'un homme comme les autres.

SAMPSON.

Vous n'avez aucun de mes papiers dans les vôtres, monsieur?

LAWRIT.

Je ne sais pas, monsieur; mais vous y pouvez mettre quoi que ce soit, en fait de cartel.

SAMPSON.

Cela suffit; nous verrons plus tard.

LAWRIT.

Je demeure votre serviteur, monsieur.

SAMPSON, aux clients.

Assez de paroles, messieurs, suivez-moi; assez de paroles, si vous m'aimez! Ce gentilhomme est un noble gentilhomme! je ferai ce que je pourrai, et alors......

LES CLIENTS.

Nous vous remercions, monsieur.

SAMPSON.

Ne l'importunez point par une parole de plus, c'est un gentilhomme. (Sampson et les clients sortent.)

LAWRIT.

Pas une cause de gagnée? Le juge les a toutes fait perdre; il a prononcé son jugement, parce que je n'ai pas paru, étant honorablement occupé ailleurs; c'est

bien, c'est très-bien! ma foi c'est bien, monsieur le juge!

CLEREMONT entre.

CLEREMONT.

Qui avons-nous ici? Ah! notre petit avocat furibond.

LAWRIT.

Oui, dis-je, c'est bien; mais nous verrons la fin.

CLEREMONT.

Comme il est métamorphosé! Il ne lui reste rien d'un avocat, pas de sac à procès; plus un trait dans la figure qui soit d'un procureur. Ce n'est pas là une conversion ordinaire. (S'approchaut.) Votre serviteur, monsieur et ami.

LAWRIT.

Vous venez à propos, monsieur.

CLEREMONT.

Je n'en suis que plus heureux de me mettre à vos ordres.

LAWRIT, montrant son nouveau costume.

Vous pouvez vous étonner de me voir ainsi vêtu; mais que m'importe? on saura pourquoi avec le temps. C'est la vérité, j'étais un avocat; mais j'ai changé de plumes. Je hais les avocats; j'ai beaucoup parlé devant le tribunal; maintenant je hais de parler. — Je vous ai rendu service comme un homme.

CLEREMONT.

Je dois l'avouer.

LAWRIT.

Je n'ai pas lâché pied; non, je n'ai pas lâché pied.

CLEREMONT.

Non, vraiment.

LAWRIT.

Tout est là; un bon office en réclame un autre.

CLEREMONT.

Très-volontiers, monsieur, je me mets à votre service.

LAWRIT, lui donnant un papier.

Tenez, monsieur, lisez et comprenez; chargez-vous de ce message.

CLEREMONT, lisant.

Mais, c'est un défi.

LAWRIT,

Cela va de soi, monsieur, j'écris rarement des sonnets, maintenant.

CLEREMONT.

Oh, oh! (Lisant.) A monsieur Vertaigne, président.

LAWRIT.

Je ne m'adresse pas à des imbéciles, monsieur.

CLEREMONT.

Mais ce n'est pas un homme d'épée.

LAWRIT.

Qu'il apprenne à l'être, qu'il apprenne! Le temps, qui fait éclore les poulets, amènera promptement cette métamorphose.

CLEREMONT.

Mais! c'est un juge, un vieillard!

LAWRIT.

On n'est jamais trop vieux pour être gentilhomme! et celui qui est juge est le mieux à même de juger ce qui convient à l'honneur. Voilà quels sont mes griefs! il m'a fait perdre mes causes, c'est une atteinte à ma réputation; c'est pourquoi, juge ou non...

CLEREMONT.

Je vous en prie, monsieur, réfléchissez. (A part.) Voilà la plus insigne folie...

LAWRIT.

Vous ne voulez pas porter ce message?

CLEREMONT.

Je ne vous dis pas cela; mais si je pouvais vous convaincre...

LAWRIT.

Vous savez comment vous me traitiez quand je ne voulais pas me battre; vous vous le rappelez, monsieur?

CLEREMONT.

Il a le diable au corps.

LAWRIT.

Je vois dans vos yeux que vous consentez; vous avez une figure consentante, et vous consentez.

CLEREMONT.

Le moins que je risque, c'est le bannissement.

LAWRIT.

Faites-vous bannir alors; c'est le devoir d'un ami: nous nous rencontrerons en Afrique ou dans tout autre coin de la terre.

CLEREMONT.

Supposez qu'il ne veuille pas se battre.

LAWRIT.

Je sais alors ce que j'aurai à dire, n'en prenez pas souci, monsieur.

CLEREMONT.

Eh bien! je porterai le message et le délivrerai: demain matin, trouvez-vous au Louvre; je suis votre serviteur.

LAWRIT.

Un juge? qu'il le soit ou ne le soit pas... (Il sort.)

CLEREMONT.

C'est le plus précieux petit homme qu'on ait jamais vu; aller choisir le président pour le provoquer en duel? Quelle figure prendrai-je? Si je suis sérieux, je suis sûr de porter une paire de menottes. Cependant, cela peut devenir une excellente plaisanterie. Bah! je ferai le message! Le président arrive.

VERTAIGNE, entre avec deux gentilshommes.

VERTAIGNE.

Je trouverai le temps, messieurs, d'examiner vos affaires. (Apercevant Cleremont.) N'est-ce pas Cleremont?

LE PREMIER GENTILHOMME.

C'est lui, monseigneur.

VERTAIGNE.

Pourquoi sourit-il en me voyant? (Il s'avance.) Suis-je devenu ridicule, monsieur? Votre triomphe sur le fils vous fait-il mépriser le père? Un gentilhomme doit toujours respecter les convenances.

CLEREMONT.

Ne me jugez pas mal, monseigneur; je vous prouverai que je n'ai pour vous aucun dédain, et que je ne viens pas dans un esprit orgueilleux pour outrager votre personne; je connais votre rang, l'honneur qui vous est dû, et le respect que méritent vos vertus et vos cheveux blancs.

VERTAIGNE.

Cependant votre figure est toujours goguenarde.

CLEREMONT.

C'est mon message qui le veut. — Je supplie encore une fois votre grâce de ne pas se méprendre sur mon compte; je vous apporte, de la part d'un fou, ou plutôt d'un enragé... (S'interrompant.) Vous aviez coutume d'aimer la plaisanterie dans votre jeunesse; j'ai vu votre grâce la bien accueillir quelquefois, et mon message peut en faire naître une excellente... c'est un défi, monsieur; je vous en prie, ne tressaillez pas; il ne peut vous faire aucun tort, à vous ni à un gentilhomme quel qu'il soit. Si je prends la hardiesse de l'apporter à votre seigneurie, c'est pour mêler à vos heures sérieuses quelques instants de gaieté.

VERTAIGNE, lisant le cartel.

C'est à moi que s'adresse ce défi? En vérité! me prend-on pour un bretteur? à mon âge!

CLEREMONT.

Je n'ai d'autre but que celui d'exciter votre bonne humeur, voilà tout; sans quoi c'eût été de ma part une impardonnable irrévérence.

VERTAIGNE.

C'est signé Lawrit? c'est un défi en bonne forme.

CLEREMONT.

Mais, si votre seigneurie veut bien le remarquer, le fond en est fort plaisant.

VERTAIGNE.

J'ai connu de ce nom certain avocat braillard, un petit homme, grand tapageur. Oh! je me le rappelle, un notable bavard! Que la peste l'étouffe! il m'a défié carrément, c'est un duel à mort. Je me souviens aussi que j'ai rejeté ses causes.

CLEREMONT.

C'est justement le motif de ce mortel défi.

VERTAIGNE.

A quel garnement avons-nous affaire? Voyons, dites-le, foi de gentilhomme, n'avez-vous pas d'autre but ici qu'une plaisanterie? Quel vaillant homme de guerre! Son invitation est gaillarde.

CLEREMONT.

Si j'étais sérieux, je ne serais pas gentilhomme, ni digne de l'honneur de ma race. Votre seigneurie a, pour m'en vouloir, certains motifs (j'espère que le temps changera vos préventions), mais quant à mes manières...

VERTAIGNE.

Vous avez mon estime, — vous voyez, monsieur, que j'ai dépassé l'âge des duels; je ne puis donc pas lui faire l'honneur de me battre en personne avec lui. Mais j'ai un cousin qui lui ressemble beaucoup de caractère, d'esprit et d'humeur (vous pouvez donc l'appeler fou), un homme qui vous crachera autant de billevesées que votre ami.

CLEREMONT.

C'est bien l'homme qu'il faut.

VERTAIGNE.

Cependant, il est trop ardent; ces deux barils de poudre ensemble...

CLEREMONT.

Sur mon âme, il n'en résultera pas de mal.

VERTAIGNE.

Cela me fait sourire d'avance; quels tourbillons de fumée ils feront sortir de leurs poumons! Eh bien, oui, monsieur, il se présentera comme mon champion

(puisque vous voulez en faire une plaisanterie, je m'y hasarde), il défendra ma cause; mais, au nom de votre honnêteté, ne jouez pas avec du sang.

CLEREMONT.

Cher monsieur, fiez-vous à moi.

VERTAIGNE.

Un écuyer viendra vous trouver de la part de mon cousin; dès demain matin, vous pouvez accomplir votre plaisant dessein; rien n'y manquera; mais point de blessures!

CLEREMONT.

Soyez tranquille.

VERTAIGNE.

Adieu donc. (Il sort.)

CLEREMONT.

Que Dieu donne à votre seigneurie de long jours! (Seul.) C'est un noble cœur et plein d'aménité. — Il me reste maintenant à dresser mes batteries, car il faut qu'ils se rencontrent.

DINANT, entre.

DINANT.

O Cleremont! que je suis content de te trouver!

CLEREMONT.

J'ai de singulières choses à te raconter.

DINANT.

Oh! je t'en dirai de plus singulières encore. M'aimes-tu?

CLEREMONT.

Si je t'aime!

DINANT.

M'aimes-tu sincèrement, et feras-tu pour moi?...

CLEREMONT.

Oui, tout ce qui sera honnête!

DINANT.

Quand même il y aurait danger ?

CLEREMONT.

Au diable le danger!

DINANT.

Mais un danger terrible!

CLEREMONT.

Faut-il me briser le cœur?

DINANT.

Alors, viens avec moi.

CLEREMONT.

Je devrai te quitter demain matin.

DINANT.

Tu me quitteras, tu me quitteras. Rends-moi service cette nuit, et tu rendras ton ami parfaitement heureux.

CLEREMONT.

Allons donc, sans parler davantage. (Ils sortent.)

LAMIRA et la NOURRICE.

LAMIRA.

Nourrice, sois la bienvenue! où est Dinant?

LA NOURRICE.

Il est là, derrière mon dos. — Voilà un gentilhomme libéral! — Voyez l'or qu'il m'a donné pour mes peines! Ma foi! ce n'est pas moi qui vous blâmerai, si vous rendez la forteresse.

LAMIRA.

Comment? rendre la forteresse!

LA NOURRICE.

Je ne sais pas, mais celui qui aime et qui donne généreusement, quand il est jeune par-dessus le marché, doit avoir ses entrées partout, si je ne m'abuse.

LAMIRA.

Tu me feras mettre en colère.

LA NOURRICE.

Eh bien, si vous êtes en colère, j'espère que celui qui entre céans vous apaisera.

DINANT et CLEREMONT entrent.

Regardez-le seulement avec mes yeux. — (A Dinant.) Que le bonheur vous accompagne, monsieur; si j'étais jeune...

DINANT.

Je te remercie, nourrice.

LA NOURRICE.

Je serais traitable; et même, telle que je suis...

LAMIRA.

Sortez d'ici! être si vieille et si dévergondée! Veillez à ce que personne ne trouble mon mari, car le moindre chuchotement réveillerait la jalousie qui dort. (La nourrice sort.)

CLEREMONT, à Dinant, au fond du théâtre.

Soyez expéditif! Ne restez pas ainsi comme ravi en extase avant d'en être venu au fait; entrez, entrez. Je serai votre espion pour cette fois, et vous me rendrez plus tard le même service.

DINANT.

Je payerai cette dette.

LAMIRA.

Si vous tenez à vivre, ne parlez pas si haut.

CLEREMONT, à Dinant.

Alors jouez la pantomime, et moi je resterai muet.

LAMIRA.

Ne vous hâtez pas tant, monsieur; les pommes d'or avaient un dragon pour gardien; vos désirs, pour être satisfaits, doivent être achetés par un travail d'Hercule.

DINANT.

Dites ce qu'il faut faire.

LAMIRA.

Écoutez-moi en peu de mots : mon mari dort maintenant.—Hélas! toutes les nuits il ne fait que dormir!

CLEREMONT, à Dinant.

Allons, tenez-la éveillée.

LAMIRA.

Et lorsqu'il se réveille, ce qui lui arrive quelquefois, il étend seulement la main, et tâte si je suis au lit, et quand il s'en est assuré, il se rendort; mais s'il trouvait la place vide, la bravoure en personne ne saurait nous défendre.

DINANT.

Que faut-il faire, alors?

LAMIRA.

Les valets n'ont qu'une fidélité servile, et je n'en ai pas un auquel je puisse me fier; nous pouvons avec sécurité compter sur ce noble Cleremont.

CLEREMONT.

Exigez de moi tout ce qu'un homme peut faire.

LAMIRA.

Voilà donc ce que je désire de vous : vous coucherez à ma place auprès de mon mari.

CLEREMONT.

Coucher auprès d'un vieil homme? deux barbes ensemble! c'est abominable!

LAMIRA.

Il n'y a pas d'autre moyen, tout dangereux qu'il soit; car il a des serviteurs à portée de sa voix, tout armés et tout prêts à faire ce que leur commanderont sa rage et sa jalousie; cependant, un véritable ami ne doit pas s'arrêter au danger d'une simple vie...

CLEREMONT.

Je vous suis fort obligé. J'aime mon ami, mais je ne vois pas pourquoi je me haïrais moi-même. Quant à être une espèce d'entremetteur, vous le voyez, j'y consens; mais exposer mon propre cou, je vous fais mes excuses.

DINANT.

Alors je suis perdu et toutes mes espérances sont détruites; si j'avais l'occasion de risquer dix fois plus pour vous, Cleremont, vous verriez...

CLEREMONT.

Vous ne me dépasserez pas en amitié. Advienne que pourra, je consens à tout.

DINANT, à Lamira.

Mais sa barbe?...

LAMIRA.

Pour la cacher, vous aurez ma coiffe de nuit, et, une fois placé, mon Dinant et moi, nous aurons une conférence particulière.

CLEREMONT.

Je veux mieux qu'une conférence, où je ne me risque pas.

LAMIRA.

C'est ce dont nous conviendrons.

CHAMPERNEL entre, les autres sortent. La nourrice et Charlotte traversent la scène avec des oreillers, des vêtements de nuit et autres choses.

CHAMPERNEL.

Que fera ma femme, que veut-elle faire, tout en conservant son honneur? Je lui ai donné toute la liberté possible; cependant je ne veux pas aller trop loin, je ne veux être ni trop jaloux, ni trop confiant. Je crois qu'elle est vertueuse; cependant, malgré toute mon estime pour sa vertu, elle n'est qu'une femme, et par conséquent aussi près d'être fragile que d'être honnête; une pauvre femme superficielle, dont les bonnes intentions ne sont que de faibles remparts, qu'une mine ferait sauter! Cependant, laissons faire. Je serai là, l'œil ouvert, et je ne croirai que lorsque les témoignages seront monstrueux et se heurteront à ma tête. Elle peut... non! elle ne peut pas... (Il se cache.) Mettons-nous à notre poste d'observation.

DINANT et LAMIRA, entrent.

DINANT.

Pourquoi me faites-vous attendre, si vous m'aimez?...

LAMIRA.

Vous êtes trop violent.

DINANT.

Pourquoi me faites-vous voyager ainsi d'une chambre à l'autre?

LAMIRA.

Pour obtenir quelque délai, monsieur; le feu qu'on

arrose d'un peu d'eau fait une flamme plus vive et dix fois plus ardente.

DINANT.

Pourquoi parlez-vous si haut? Je vous en prie, entrez, chère maîtresse ; je suis fou ; le temps s'écoule, et quand nous voudrons...

LAMIRA.

Quoi ! sur l'heure? Fi, fi, mon cavalier servant : devons-nous agir comme des bêtes sensuelles ?

DINANT.

Donnez-moi au moins un baiser.

LAMIRA.

J'y consens, et vous verrez bientôt...

DINANT.

Parlez doucement, au nom du ciel! vous savez le danger que court mon ami. Eh bien ! maintenant, voulez-vous entrer ?

LAMIRA, riant haut.

Ah ! ah ! ah ! ah !

DINANT.

Pourquoi riez-vous si haut, ma précieuse amie? Voulez-vous me trahir, faire couper la gorge à mon ami ?

LAMIRA.

Venez, qu'on vous donne encore un baiser!

CHAMPERNEL, à part.

Vous offrez encore; mais vous êtes bien libérale, ce me semble. Si vous m'abusez...

LA NOURRICE, entre avec du vin.

DINANT.

Que nous apporte-t-on ?

LAMIRA.

Du vin, du vin ; prenez-en un verre ou deux.

DINANT.

Que vient faire cette femme ici?

LAMIRA.

Elle n'est pas un obstacle.

DINANT.

Elle aurait pu se dispenser de venir ; ce sont des retards et du temps perdu. Congédiez-la tout doucement.

LAMIRA.

Asseyez-vous, arrosez vos esprits d'un vin généreux qui fera de vous un autre Hercule.

DINANT.

Je n'ose pas boire; quels délais vous apportez à mon bonheur! Je ne veux pas boire, je serais aussitôt ivre, et ferais alors d'étranges choses.

LAMIRA.

Quoi! un seul verre avec votre maîtresse! O plaisir! (On entend de la musique.)

DINANT.

Madame, qu'est-ce que cela?

LAMIRA.

Nous devons avoir de la musique pour accompagner notre petit goûter.

DINANT.

Peste soit de la musique!

CHAMPERNEL, à part.

Dieu me donne sa miséricorde! O femme! si tu me trompes, je te pardonnerai.

DINANT.

Mais toute la maison va se réveiller; tout va se mettre en mouvement. Est-ce vous qui?...

LAMIRA.

Silence! et restez tranquille, mauvais plaisant. Vous m'aimez; allons, asseyez-vous et buvez.

CLEREMONT, d'en haut [1].

CLEREMONT.

Quelle mouche vous pique? J'ai une sueur froide. (On entend la musique.) Que la peste étrangle vos gosiers. — L'animal va se réveiller; il me semble que je sens son épée me traverser la gorge. Qu'est-ce que c'est que cela? vengeance sur ces chanteurs! — Êtes-vous là, madame? Empêchez donc ces gredins de jouer de leurs instruments; m'avez-vous amené ici pour me faire couper en tranches de pâté? Hé! Dinant!

DINANT, à Cleremont.

Je n'y puis rien; j'ai parlé, parlé. Je suis trahi et perdu.

CLEREMONT.

M'entends-tu? me comprends-tu? (On entend la musique.) Damnation sur ces siffleurs?

LAMIRA, à Cleremont.

Ce n'est qu'une méprise; ils ont fini : recouchez-vous.

CLEREMONT.

Je voudrais que vous eussiez fini aussi; vous ne

1. Voyez, sur la manière dont la scène est partagée, la notice en tête de ce volume.

savez pas dans quelle misérable transe je suis. Vous, Dinant, au moins, vous avez une dame dans vos bras.

DINANT.

Plût à Dieu !

CHAMPERNEL, à part.

On vous en donnera des plût à Dieu; j'ai l'œil sur vous.

CLEREMONT.

A l'œuvre; pour l'amour de Dieu, faites donc ce que vous êtes venu pour faire.

LAMIRA.

Couchez-vous donc; vous n'en avez plus que pour une heure...

CLEREMONT.

Je n'ose plus me recoucher; parlez doucement, chère dame. — Hé! qu'est-ce ?

LAMIRA.

Ce n'est que votre peur; il dort toujours profondément. Recouchez-vous.

CLEREMONT.

Madame, finissons-en.

DINANT.

Allons, madame.

LAMIRA.

Venez, ces chambres sont trop près.

DINANT et LAMIRA, sortent.

CHAMPERNEL, seul.

Je suis plus près encore. Suis ton chemin, ma fille; fais ce que tu voudras, j'aurai confiance en toi à travers le monde entier. Je n'ai jamais connu la

crainte, tu ne me la feras pas connaître. Foi de soldat, je te tiens pour une noble femme. Quelle triste mine les autres feront! comme leur sang doit se figer! — (Aux musiciens.) Jouez encore, enfants, vous aurez bientôt de quoi boire. O grand fou de Dinant! que ne profites-tu de ta bonne fortune! (On entend de la musique et la voix de Lamira.)

CLEREMONT, d'en haut.

Silence, chère madame! Ferme-lui donc la bouche, Dinant. Le vieux dort toujours. — Je vous en prie, soyez prudents; dépêchez-vous; je ne puis endurer ce martyre; je ne veux pas en entendre davantage; je vais dire mes prières et me recoucher. (On entend siffler.) Mille cris d'alarme vont-ils réveiller le camp ennemi? Que le ciel me mette hors d'ici! Quoi! lorsque je suis là comme un veilleur près d'un cadavre! La peste soit de votre maladresse, Dinant! Comme je tremble! Le bruit recommence; je voudrais être aux Grandes-Indes. (Il s'éloigne.)

DINANT et LAMIRA entrent. La pièce est éclairée.

DINANT.

Pourquoi me traitez-vous si indignement, si misérablement? Pourquoi faites-vous naître des espérances que vous vous hâtez de détruire? Pourquoi m'avez-vous envoyé chercher? Où me menez-vous par ce nouveau chemin?

LAMIRA.

Homme insensé! traître! je vais vous le dire maintenant.

DINANT.

Je vous en prie, faites éteindre ces lumières.

LAMIRA.

Non! je veux qu'elles luisent afin que tous les yeux chastes puissent voir votre concupiscence et l'accabler de mépris. Dites-moi seulement si, lorsque d'abord vous vous êtes épris de ma personne et me fîtes la cour pour obtenir ma main, si vous ne me teniez pas pour une honnête femme.

DINANT.

Oui, pour la plus vertueuse des femmes.

LAMIRA.

Et cette honnêteté n'était-elle pas le seul mérite qui pût me rendre digne de votre amour et de votre admiration ?

DINANT.

Je dois l'avouer.

LAMIRA.

Pourquoi vous conduisez-vous aujourd'hui si grossièrement? comme un lâche, comme un voleur?

DINANT.

Baissez la voix, chère madame.

LAMIRA.

Je veux parler haut. Ainsi donc, non content de briser tous les sentiments de la vertu, de l'honneur et de la sincérité qui me faisaient vous aimer, vous apprécier et vous appeler mon cavalier servant, vous voulez dérober la pierre précieuse qu'un autre a achetée et pieusement enchâssée dans l'or du mariage, cette même pierre précieuse que vous ne jugiez inestimable que parce qu'elle était sans défaut. Celui qui aime le bien peut-il aimer le mal? car, celui qui recherche une femme de mauvaise vie, ne sert que le

démon... Ou bien, suis-je moi-même d'un sang si bas, si grossier, assez nourri d'infamies...

DINANT.

Je suis loin de cette pensée; je me repens...

LAMIRA.

Ce repentir vient trop tard.

DINANT.

N'est-ce pas un message de vous qui me conduisit ici ?

LAMIRA.

C'est votre faiblesse qui vous servait de guide. Je ne vous ai fait venir que pour éprouver si un homme était au fond ce qu'il paraît au dehors, et si vous méritiez le nom d'homme vertueux; mais vous, comme un torrent sauvage, troublé par de bestiales affections, vous vous êtes précipité, roulant vos vagues empoisonnées...

DINANT.

Voulez-vous me livrer ?...

LAMIRA.

Oui, à toutes les misères qu'une femme offensée pourra inventer.

DINANT.

Laissez-moi libre, donnez-moi le temps d'attacher mon épée, et je vous dirai que vous êtes la plus perfide des femmes ! Oh ! si je pouvais trouver des expressions !...

LAMIRA.

Elles ne vous seraient d'aucune utilité.

DINANT.

Oh ! seulement des mots à double tranchant pour vous couper le visage : une traîtresse sans foi ! Périr

des mains d'une orgueilleuse poupée ! Je vous fis trop d'honneur en vous offrant mon amour. J'ai fait trop cas de votre personne en la jugeant digne de mes embrassements. Allez, prenez votre groom, folâtrez avec lui, avec votre groom couvert de graisse. Je dédaigne de greffer un arbre estropié. Vous n'êtes point jolie, vous n'êtes point belle ; j'ai menti hautement, ma langue vous calomniait, quand je parlais de votre beauté.

LAMIRA.

Bravo ! je vous admire ; c'est brave.

DINANT.

Éteignez ces lumières. Vos yeux lascifs ont assez de flammes pour attirer les niais. Une femme à complots ! Dois-je être la première dupe offerte en sacrifice à votre méchanceté? Mon ami et moi serons-nous les premières victimes dont vous et votre honorable époux prétendez verser le sang. Tous deux, vous êtes de misérables êtres tortus et déjetés.

LAMIRA.

A vos yeux, peut-être, monsieur. Mais aux yeux de la justice, nous sommes droits comme la vérité.

DINANT.

Est-ce là l'amour d'une femme? La pitié d'une femme? Professez-vous cela sérieusement? Me riez-vous au nez?

LAMIRA, riant.

Ah ! ah ! ah !

DINANT.

Que la peste emporte vos dédains et vos flatteries, vos grimaces insinuantes ; toutes ces armes de destruction ! Qu'un hiver précoce vienne rider vos joues, et flétrisse, oui, flétrisse, et flétrisse sans remède ces

roses orgueilleuses qui vous prêtent leur couleur! Que la mort sorte de vos regards pour faire fuir les hommes loin du péril de votre présence!

(Il appelle Cleremont.)

CLEREMONT.

Que diable avez-vous? (On entend un grand bruit.)

DINANT.

Quel bruit affreux! N'avez-vous point d'honneur! — Cleremont, nous sommes trahis, trahis, vendus par une femme; agis bravement de ton côté.

CLEREMONT.

Voilà le fruit du libertinage. A-t-on fait de nous des appeaux?

DINANT.

Oui, nous sommes perdus.

CLEREMONT, se tournant vers le lit.

Eh bien, vous payerez pour tous, vieille barbe grise, levez-vous, levez-vous! ou bien vous aurez eu votre dernier sommeil. (On éclaire la scène supérieure.)

ANABEL et deux valets entrent.

LE PREMIER SERVITEUR.

Non, monsieur, pas encore. Mademoiselle, apparaissez. Voudriez-vous, monsieur, avoir outragé cette beauté? et réveiller une si tendre vierge par des termes grossiers? Quoi, vous avez votre épée : nous devons vous prier de nous la donner.

LE DEUXIÈME SERVITEUR.

Ah! monsieur, une épée contre une si charmante femme!

CLEREMONT apercevant Anabel.

Était-ce là mon compagnon de lit? Je vous en prie,

laissez-moi la regarder; quoi! ne suis-je pas encore fou? Je le serai bientôt. — Couchait-elle à mon côté? C'est elle qui me faisait tant peur! C'est à cause d'elle que je tremblais! Honte et damnation! Je ne suis qu'un sot.

CHAMPERNEL, BEAUPRÉ, VERDONE, LAMIRA, ANABEL, CLEREMONT, et deux serviteurs.

DINANT.

Je suis stupéfié.

BEAUPRÉ.

Nous vous ferons revenir à vous.

VERDONE.

Vous marchez de façon terrible comme Robin des Bois; toute la maison est en l'air; chacun s'effraye à votre aspect.

DINANT.

C'est bien, madame; l'honneur de cette aventure vous appartient; le monde connaîtra votre bonté.

BEAUPRÉ.

Qu'allons-nous faire de ces messieurs?

CLEREMONT.

Faites-moi eunuque; il ne convient plus que je sois un homme; je suis un âne, un chien.

LAMIRA, à son frère.

Prenez votre vengeance; vous connaissez les outrages qu'a reçus mon époux, et le tort fait à votre honneur.

ANABEL, montrant Cleremont.

C'est un homme brave, admirablement brave; je ne voudrais pas être mise encore une fois à pareille

épreuve! C'est, ma foi, un gentilhomme d'excellente tournure.

CLEREMONT.

Voulez-vous me laisser coucher à ses côtés une heure de plus, et me pendre ensuite?

DINANT.

Nous attendons les effets de votre malice; enfoncez hardiment vos épées dans notre poitrine; vous avez raison d'avoir soif de notre sang.

LAMIRA, à son frère et à son neveu.

N'en faites rien, sur votre honneur.

CHAMPERNEL.

Haut les mains! donnez-leur la liberté, seulement qu'on les désarme.

BEAUPRÉ.

C'est déjà fait.

CHAMPERNEL.

Vous êtes les bienvenus, messieurs. Je suis bien aise que ma maison vous ait offert quelque plaisir; elle renferme un couple de femmes que l'on dit jolies; et vous êtes tous deux de jeunes et beaux cavaliers; avez-vous encore quelque idée de faire la cour aux femmes?

CLEREMONT.

Ou d'être trompés par elles? (A Anabel.) Mademoiselle, vous auriez pu empêcher cela?

ANABEL.

Il n'est plus temps; il se peut que plus tard je vous traite mieux... dans une circonstance plus sérieuse.

CLEREMONT.

Jamais tant que vous vivrez.

ANABEL.

Qui sait? Maintenant, monsieur, une poignée de main pour adieu.

CLEREMONT, touchant sa main.

C'est un duvet, et une rose! J'espère vous revoir. (A part.) Imbécile! quoi, pas la moindre révélation en toi-même!

LAMIRA.

Fûtes-vous assez effrayé! Étaient-ce des transes d'amour? n'étaient-elles pas glacées et de toutes les couleurs? C'est là tout votre châtiment.

CLEREMONT.

Ce châtiment serait tombé sur vous, si Dinant n'avait pas été un sot.

CHAMPERNEL.

Vous laisserez vos épées à ces messieurs.

VERDONE.

Et maintenant, quand vous voudrez vous battre, nous sommes à deux de jeu.

DINANT.

C'est bien; avoir une maîtresse, c'est aimer un monstre. Aussi je vous quitte vous et votre maison pour toujours.

LAMIRA.

Laisez là votre libertinage, et vous redeviendrez maître de vous-même.

CHAMPERNEL, à Cleremont.

Vous pouvez aussi partir.

CLEREMONT.

J'aimerais mieux rester.

CHAMPERNEL.

Nous pourrions vous effrayer encore.

CLEREMONT.

Pas de la même façon; voici cinq cents couronnes, essayez encore.

DINANT.

Viens, Cleremont, nous sommes dans l'heure des sottises.

CLEREMONT.

L'heure prochaine nous trouvera plus sages, ou nous retournerons à l'école. (Cleremont et Dinant sortent.)

CHAMPERNEL.

Comme ces bouillants amoureux s'en vont glacés! (A Anabel.) Ma foi, ma cousine, c'est avoir été sans conscience que d'être ainsi restée couchée si longtemps et sans bouger?

ANABEL.

C'était pour vous être agréable; si ce fut une faute, je puis m'amender une autre fois.

CHAMPERNEL, à Lamira.

O la meilleure des femmes! mène maintenant la vie que tu voudras.

LAMIRA.

Plus vous me montrerez de confiance, plus je mettrai de soin à suivre le chemin de la vertu et de l'honneur.

CHAMPERNEL.

Passons à rire le restant de la soirée, et comptons nos bénéfices; nous avons eu tout l'honneur, et eux toute la peine. (Ils sortent.)

ACTE IV.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEREMONT, et DINANT.

DINANT.

C'est décidé, ils iront.

CLEREMONT.

A leur résidence d'été?

DINANT.

Oui, dans la soirée; et ce qui aggrave la chose, ils ont l'intention d'insulter encore à nos infortunes.

CLEREMONT.

Tout est-il prêt pour notre complot?

DINANT.

Oui, oui.

CLEREMONT.

Complétement prêt?

DINANT.

Complétement.

CLEREMONT.

Basta! Je sais ce que vous voulez faire. Je ne vous ferai pas défaut.

DINANT.

Vous vous rappelez l'heure?

CLEREMONT.

Doutez-vous de ma mémoire? N'ai-je pas, comme vous, un motif de vengeance, et le désir de l'obtenir? Que vous paraissez mélancolique!

DINANT.

Je dois l'être, jusqu'à ce que j'aie une réparation complète.

CLEREMONT.

J'ai plus de raison que vous pour être triste; car j'ai manqué une chance qui, si elle se représente encore une fois, — je ne dis rien, — mais si je ne m'y prends pas autrement. — Oh! la charmante fille!

DINANT.

Il est certain qu'elle est très-belle.

CLEREMONT.

Il me semble que la petite était assez contrariée de la chose, elle a été assez longue à se montrer! Mais je dois vous quitter, j'ai une scène bouffonne à organiser, et l'heure est venue.

DINANT.

Ne manquez pas le rendez-vous.

CLEREMONT.

Je m'en garderai bien. (Ils sortent de différents côtés.)

SAMPSON et un GENTILHOMME entrent.

LE GENTILHOMME.

Je présume, monsieur, que vous n'avez pas besoin de plus ample instruction, et que vous comprenez les devoirs d'un gentilhomme : vous défendez la cause de votre oncle?

SAMPSON.

Ne m'importunez pas; je sais ce que j'ai à faire et je saurai me conduire convenablement.

LE GENTILHOMME.

Ne soyez pas trop avide de sang.

SAMPSON.

Cela dépendra de mon adversaire; si son épée mord... si elle mord, monsieur, il faudra m'excuser.

LE GENTILHOMME.

Sans doute, il est vaillant; autrement il ne se serait pas avancé.

SAMPSON.

Plus il sera vaillant, mieux je le recevrai; autrement ce ne serait pas un homme pour moi.

LE GENTILHOMME.

Supposez pourtant qu'il mollisse.

SAMPSON.

Il mourra s'il mollit; oui, s'il mollit il mourra, je ne puis l'empêcher; s'il demande quartier, *ipso facto*, il mourra en demandant quartier. Les affaires honorables de ce genre n'admettent pas de quartier. S'il se bat, il mourra encore. (Montrant son épée.) Voici son *quietus*.

LE GENTILHOMME.

Vous êtes net dans vos réponses! Allons donc les trouver; mais je vous répète encore, ayez quelque merci.

SAMPSON.

Je ne réponds qu'un mot : HONNEUR. (Ils sortent.)

CHAMPERNEL, LAMIRA, ANABEL, BEAUPRÉ, VERDONE, CHARLOTTE et un serviteur entrent.

LAMIRA.

Viendrez-vous avec nous, mon bon ami?

CHAMPERNEL.

Si j'irai? mais avec des ailes pour t'accompagner; moi, rester en arrière!

LAMIRA.

Mon frère viendra, ainsi que nos meilleurs amis.

BEAUPRÉ.

Et si nous ne sommes pas joyeux, nous aurons mauvaise chance, madame.

VERDONE.

Ma foi, nous devrions jouer une comédie.

CHAMPERNEL.

Quel en serait le sujet?

VERDONE.

L'histoire de Dinant.

LAMIRA.

Avec les joyeux bons mots de Cleremont, avec ses transes et ses accès de fièvre.

ANABEL.

Moi, je ne veux plus être couchée.

LAMIRA.

Cela dépendra de la pièce. Ce sera un rare divertissement; et combien nos galants seront vexés lorsqu'ils l'apprendront! (A Charlotte.) Avez-vous donné des ordres pour la voiture?

CHARLOTTE.

Oui, madame.

CHAMPERNEL, au serviteur.

Mon poney qui marche l'amble, et ma selle rembourrée?

LE SERVITEUR.

On les apprête.

CHAMPERNEL, à Verdone.

Où sont vos chevaux?

BEAUPRÉ.

Ils seront prêts dans une heure, monsieur. Nous ne serons pas les derniers.

CHAMPERNEL

Volons! Quelle soirée nous allons avoir, une soirée bruyante et joyeuse!

LAMIRA.

Nous ferons toute sorte d'excès.

CHAMPERNEL.

Oui! prends garde à toi, je te chiffonnerai de la belle manière; nous verrons à éprouver les lits de campagne.

LAMIRA.

Ne vous vantez pas trop, de peur que je n'attende quelque chose; car alors si vous manquez...

CHAMPERNEL.

Tu dis trop vrai; nous bavardons, nous bavardons; mais rentrons, préparons-nous, et après dîner, commençons notre joyeux pèlerinage.

LAMIRA.

Celui qui restera triste, puisse-t-il, pendant tout le cours de cette année, avoir à ses trousses une maîtresse acariâtre! (Ils sortent.)

CLEREMONT et LAWRIT entrent.

LAWRIT.

Puisque ce ne peut être le juge en personne...

CLEREMONT.

Oui, c'est bien préférable.

LAWRIT.

Vous êtes sûr qu'il est cousin de l'autre, et qu'il est gentilhomme?

CLEREMONT.

Un vrai gentilhomme, un vaillant compagnon, et aussi proche par le sang que possible.

LAWRIT.

Cela doit suffire; je veux lui donner du relief; je lui donnerai quittance de sa parenté, j'émonderai cette branche parasite.

CLEREMONT.

Voulez-vous donc le tuer?

LAWRIT.

Quand même il serait le seul cousin restant en ce monde, je le tue. J'ai l'intention, monsieur, de tuer toute la parenté de monseigneur; oui, un cousin pour chaque cause perdue.

CLEREMONT.

Et s'il n'a pas d'autre cousin?

LAWRIT.

Je prendrai celui qui est le plus proche dans la faveur de sa seigneurie, l'homme auquel il sourit.

CLEREMONT.

Mais c'est une vengeance horrible, barbare!

LAWRIT.

J'aime les vengeances barbares. (Déclamant.) « Parlez-moi d'un homme qui tue tous les autres et finit par se tuer lui-même. »

CLEREMONT.

Vous avez dérobé cette phrase.

LAWRIT.

Oui, je l'ai trouvée dans une pièce de théâtre;

mais que m'importe! Le sentiment qu'elle exprime est le mien. C'est ainsi que je ferai.

CLEREMONT.

Allons! il faut être miséricordieux.

LAWRIT.

Je ne le serai pour aucun des cousins de sa seigneurie; je les hais; le cousin d'un juge est pour moi une espèce de basilic; si je le vois le premier, il meurt.

CLEREMONT.

Une étrange antipathie! Que pensez-vous de leurs cousines?

LAWRIT.

Si elles me plaisent, elles peuvent vivre et multiplier. — C'est une froide matinée!

CLEREMONT.

Il fait aigre, en vérité. Vous avez déjeuné?

LAWRIT.

Non, vraiment.

CLEREMONT.

Votre bravoure aurait eu besoin d'une solide fondation.

LAWRIT.

Par la potence! je le tuerai à jeûn.

SAMPSON et LE GENTILHOMME entrent.

CLEREMONT.

Les voici; expliquez-vous, monsieur, avec des paroles douces et polies. Lorsque vos épées argumenteront...

LAWRIT.

Je vous en prie, monsieur, épargnez-moi vos préceptes.

LE GENTILHOMME.

Je vous ai amené monsieur...

LAWRIT.

Très-bien! pas de mots! (A Sampson.) Vous êtes le bienvenu, monsieur.

SAMPSON.

Je vous remercie, monsieur, pas de mots!

LAWRIT.

Je vous tuerai pour l'amour de votre oncle.

SAMPSON.

Soyez sûr de mon affection; je vous couperai la gorge pour l'amour de vous-même.

LAWRIT.

Vous avez toute mon estime.

CLEREMONT, au gentilhomme.

Donnons-leur une leçon de politesse et de belles manières; visitez mon ami, et je visiterai le vôtre.

LE GENTILHOMME.

Ce sera bientôt fait.

CLEREMONT, à Sampson.

Vous n'apportez ici ni charmes ni sortiléges?

SAMPSON.

Je viens tout bellement pour le tuer dans les règles.

LAWRIT.

Le diable emporte sortiléges ou maléfices; je viens pour tuer, comme un gentilhomme, le cousin de monseigneur, et je lui baise les mains.

LE GENTILHOMME.

Ce pourpoint est trop épais.

LAWRIT.

Débarrassez-m'en, je le hais; je hais toutes ces

fortifications. (Il ôte son pourpoint.) Sentez ma peau, la voilà, si elle est trop épaisse, ôtez-en les puces.

LE GENTILHOMME.

Le fait est qu'elle n'est pas fine.

LAWRIT.

Enlevez-la, vous dis-je, je me battrai avec lui comme un chat écorché.

LE GENTILHOMME.

Vous êtes bien, vous êtes bien.

CLEREMONT, à Sampson.

Il faut aussi vous déshabiller.

SAMPSON.

Oui, monsieur. (Il se déshabille.) Mais, dites-moi ceci : puis-je commettre mon honneur avec un compagnon qui n'a pas une dentelle à sa chemise?

LE GENTILHOMME, à Cleremont.

Le point est important à décider; mon ami en a deux.

CLEREMONT.

C'est vrai, monsieur.

LAWRIT.

O cousin vil et dégénéré, ne sais-tu pas qu'un vieux drapeau aux couleurs fanées n'en est que plus honorable devant l'ennemi, et plus fatal? J'ai combattu, cinq fois victorieux, dans cette chemise, et traversé avec mon épée maint escadron de ces chemises richement ouvragées, comme je traverserai la tienne. — Sois donc content et tremble!

CLEREMONT.

On ne peut rien répondre à cela.

SAMPSON.

Mais puis-je me battre contre une chemise sale?

LE GENTILHOMME.

Sans aucun doute, pourvu que ce soit une chemise de combat, quelque sale et pouilleuse qu'elle soit: César en portait une semblable.

SAMPSON.

Par saint Denis! alors, j'accepte votre chemise.

CLEREMONT.

Pas de précipitation! D'abord vous devez causer ensemble; c'est un point essentiel de la méthode française, causez avec civilité. Authentiquez votre cause.

LE GENTILHOMME.

Et durant cette conversation préalable, vous ne devez conserver ni épée ni colère.

CLEREMONT.

Quand vous aurez fini, vous échaufferez vos courages, et reprendrez bravement vos épées.

LAWRIT.

Il fait trop froid; c'est bon pour un duel d'été.

CLEREMONT.

Vous ne voudriez pas, pour un monde, transgresser les règles.

SAMPSON.

Il fait un temps fantasque, j'aimerais mieux me battre sans ces préliminaires.

LE GENTILHOMME.

Quand vous seriez dans une rivière...

CLEREMONT.

Tous les deux enfoncés jusqu'au menton...

LAWRIT.

Alors, dépêchons-nous de causer; peste soit de ce détail!

CLEREMONT, à part, au gentilhomme.

Nos chevaux sont-ils arrivés?

LE GENTILHOMME.

Oui, certainement. (Aux deux combattants.) Donnez-nous vos épées, et soyez civils.

CLEREMONT.

Nous nous tiendrons à l'écart, pendant ce temps-là. (Bas au gentilhomme.) Prenez tout et abandonnons-les; laissons jouer les enfants, il fait un joli temps pour les jeunes chiens. Je voudrais que le vieux juge fût ici.

LE GENTILHOMME.

Il mourrait d'un fou rire.

CLEREMONT.

Je suis fâché de n'avoir pas le temps de voir cette scène, allons-nous-en, allons-nous-en.

LE GENTILHOMME, à Lawrit et à Sampson.

Le combat sera chaud, je n'en doute pas; appelez-nous quand vous serez prêts. (Cleremont et le gentilhomme sortent.)

LAWRIT.

Voyons, monsieur, vous semblez un gentilhomme, et vous venez en l'honneur de votre oncle, brrr, brrr! il fait très-froid. — Votre oncle m'a fait un petit nombre d'affronts que ni la chair ni le sang ne peuvent tolérer, — brrr, brrr! il fait étonnamment froid.

SAMPSON.

Seigneur, mon oncle est un homme honorable, et ce qu'il vous a fait... — Oui, il fait très-froid, en vérité. — M'ayant choisi, moi, son indigne cousin, vous devez m'accepter... — Brrr, brrr! la peste du froid!

LAWRIT.

Broom! broom! j'en dis autant.

SAMPSON.

Vous dites que vous ne savez pas si... brrr, brrr! monsieur.

LAWRIT.

Donnez-moi du monsieur avec votre épée à la main; vous avez un gueux d'oncle, une gueuse de cause, et vous êtes... — Brrr, brrr!

SAMPSON.

Brrr, brrr! Que suis-je?

LAWRIT.

Un gueux de cousin!

SAMPSON.

Nos épées, nos épées! Tu n'es qu'un chien, et comme un chien... Nos épées!

LAWRIT, s'adressant en dehors de la scène.

Nos armes! messieurs. — Ah! où donc est votre second?

SAMPSON.

Où est le vôtre?

LAWRIT.

Holà! oh! nos épées!

SAMPSON.

Holà! oh! nos épées! — Nos pourpoints et nos épées! — Je meurs de froid.

LAWRIT, faisant des gestes.

Un, deux, trois. Que la peste vous étouffe, messieurs!

SAMPSON.

Sont-ce là les règles de l'honneur? Je meurs de froid.

LAWRIT.

Ils sont partis, et nous voilà. Qu'allons-nous faire?

SAMPSON.

Oh! si nous avions un couple de fagots!

LAWRIT.

Au diable votre couple de fagots! Oseras-tu prendre un rhume mortel avec moi?

SAMPSON.

Je l'ai déjà.

LAWRIT.

Voleurs! brigands! — Broom! broom! — Se sauver avec nos pourpoints! — Se battre à force de gifles maintenant? le bel amusement!

SAMPSON.

Il n'y aurait à cela pas d'honneur; ce serait canaille, voilà tout!

LAWRIT.

Faut-il venger mes torts à coups de poing?

SAMPSON.

Quoi! faire dépendre la cause de mon oncle d'une question de pugilat!

LAWRIT.

Allons à la recherche! Si jamais nous les rattrapons...

SAMPSON.

Nous aurons à la fois nos rhumes et nos pourpoints.

LAWRIT.

Donne-moi ta main, tu es un brave gentilhomme; je dis que si nous les retrouvons...

SAMPSON.

Entrons dans une maison, et réchauffons-nous le cœur.

LAWRIT.

Il n'y a pas la moindre maison à un mille d'ici aux

alentours. Bats-moi, donne-moi des coups de poing et des coups de pied, tout en marchant, et j'en ferai autant, le tout pour nous réchauffer. — Si jamais nous les retrouvons! — Frappe fort; je suis gelé. Bien, bien, assez, je commence à sentir.

SAMPSON.

Moi, je suis tout engourdi encore.

LAWRIT, le battant.

Je vais te réchauffer, je vais te réchauffer. (Appelant.) Messieurs! brigands! voleurs! Courez maintenant, je vais vous suivre. (Ils sortent.)

VERTAIGNE, CHAMPERNEL, BEAUPRÉ, VERDONE, LAMIRA, ANABEL, CHARLOTTE et LA NOURRICE.

VERTAIGNE.

Ayez des jambes, et usez-en.

CHAMPERNEL.

Vous qui en avez deux, vous pouvez dire cela; j'ai mis la seule qui me reste à une rude épreuve.

VERDONE.

Votre cheval, monsieur, viendra au-devant de vous à un demi-mille d'ici.

LAMIRA.

J'aime tant la marche, que je ne regretterais pas ma voiture, quand même elle serait plus loin. — Anabel, tu es triste : pourquoi cette mélancolie, ma nièce?

BEAUPRÉ.

Elle s'étonne encore, ma sœur, du sang-froid que son récent compagnon de lit a gardé auprès d'elle.

LA NOURRICE.

Toute vieille que je suis, ce voisinage m'aurait fort effrayée, et vous ne pouvez pas la blâmer.

CHARLOTTE.

Si j'avais été à sa place, la frayeur m'aurait fait crier, quand même il n'aurait pas dû...

ANABEL.

Fi donc, fi! vous l'auriez donc averti?

CHARLOTTE.

Je crois, sauf votre pardon, que vous regrettez de ne l'avoir pas fait.

ANABEL.

Allons! je suis bien aise d'offrir un but à vos plaisanteries. (On entend de la musique.)

VERTAIGNE.

Ne vous fâchez pas, c'est sans mauvaise intention. — Ah! de la musique, et une musique de choix!

CHAMPERNEL.

C'est près de nous, dans la forêt; à quelle aimable courtoisie en sommes-nous redevables? Mes jours de danse sont passés; cependant je voudrais remercier celui qui nous en régale, si je le connaissais.

VERDONE.

C'est, sans aucun doute, quelque habitant de votre village, qui, ayant appris que vous aviez dessein d'y venir, a imaginé cette musique pour vous recevoir, et honorer votre nouvelle épouse.

LAMIRA, à Vertaigne.

Je crois plutôt que ce sont quelques clients de votre seigneurie.

BEAUPRÉ, à Anabel.

Que diriez-vous, ma cousine, si nous la devions à vos adorateurs?

VERDONE.

C'est là le plus probable.

LA NOURRICE.

N'importe qui ce soit, mon avis est de rejoindre les musiciens et de les remercier; je puis encore sauter ou suivre une mesure.

LAMIRA.

Comme une jument de meunier.

LA NOURRICE.

Oui, je vous le garantis, et assez bien pour fatiguer tout le monde. Je veux être de la partie, et ouvrir la marche. (Elle sort.)

CHARLOTTE.

Remarquez-vous comme cette vieille brebis est ardente?

LAMIRA.

Et vous ne l'êtes pas moins. (A son mari.) Allons, mon ami, suivons-la; cela ne peut présager rien de mal.

CHAMPERNEL.

Je n'ai jamais eu peur. (Ils sortent.)

UN CHANT DANS LES BOIS.

Venez de ce côté, venez, entendez-nous, vous tous qui savez apprécier nos plaisirs; remplissez vos oreilles de nos douces mélodies, tandis que nos pieds font dégeler le sol glacé! venez de ce côté, ô belles! que vos yeux lumineux dorent l'atmosphère! venez, bénissez-nous par votre présence; de ce côté, de ce côté, venez chercher le plaisir.

Une troupe de GENTILSHOMMES déguisés en brigands entre en scène.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Nous les tenons; mais attirons-les un peu plus loin de la grande route, et dans le fourré voisin; et là

nous pourrons agir avec autant de sécurité que dans un château fort.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Ils viennent; le président Vertaigne marche d'un bon pas, et Champernel cloche du pied derrière lui; les femmes semblent avoir des ailes, et fendre l'air pour arriver plus vite.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Ils sont les bienvenus! Nous allons les fort divertir! Faites halte ici! Vous savez tous ce que nous avons à faire?

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Nous avons reçu nos instructions. (La musique continue au dedans.)

VERTAIGNE, CHAMPERNEL, BEAUPRÉ, VERDONE, LAMIRA, ANABEL, LA NOURRICE et CHARLOTTE.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Encore un ou deux airs. — Excellent! les voici arrivés.

LA NOURRICE.

Nous ne pouvions manquer de les atteindre! quand il s'agit de danse, mes oreilles ne me trompent jamais.

CHARLOTTE.

Je voudrais déjà y être; je ne marche pas, je danse.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Vous allez en avoir de la danse. — Attention! et quand je donnerai le signal...

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Il suffit, nous savons nos rôles. (On danse, puis les

gentilshommes déguisés en brigands se précipitent sur Beaupré et sur les autres.)

LES GENTILSHOMMES.

A nous!

BEAUPRÉ.

Au moins, attaquez-nous comme des hommes.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Oh! monsieur, nous ne venons pas pour éprouver votre valeur, mais pour vous faire prisonniers; cependant, nous vous traiterons avec clémence; nous ferons comme les brigands anglais, nous ne vous tuerons pas, et nous nous contenterons de vous dépouiller.

VERTAIGNE.

O ciel, ma vieillesse a-t-elle mérité cela!

CHAMPERNEL.

Que l'enfer les confonde! voilà ce que c'est que d'aller à pied. Oh! si j'avais eu mes deux jambes, ou mon bon cheval, mon armure sur le dos, mon bâton de commandant, et ma bonne épée pour m'aider, comme je vous les aurais rompus et dispersés!

TOUS LES GENTILSHOMMES, riant.

Ah! ah! ah!

CHAMPERNEL.

Vous moquez-vous de moi, canailles?

LA NOURRICE.

Mes gentilshommes, mes aimables gentilshommes, messieurs les gardiens de ces forêts, écoutez-moi, ne soyez pas si féroces; si c'est ma beauté qui vous tente, comme elle en a le droit, que l'un de vous, ou deux, m'entretienne à l'écart, je ne ferai pas trop la dégoûtée.

CHARLOTTE.

Ne me tuez pas. Faites de moi tout ce que vous voudrez, je saurai souffrir.

LAMIRA.

Taisez-vous, viles créatures.

VERTAIGNE.

Vous me reconnaissez donc, et vous savez quelles sont mes fonctions, puisque vous ne touchez pas à ma personne?

LE PREMIER GENTILHOMME.

Si l'on vous laisse la paix, contentez-vous-en; ne provoquez pas des frelons irrités.

VERTAIGNE.

Oui, vous êtes des frelons créés, non pour produire de la cire ou du miel, mais pour faire la honte de votre pays; cependant, si vous êtes des hommes, comme vous en avez l'extérieur, si vous êtes des Français, bien que le besoin vous contraigne à ces indignes façons de vivre, contentez-vous de ce que vous pourrez nous prendre; nous vous le donnons volontiers, mais respectez nos libertés et l'honneur de ces dames.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Vous ne nous donnez que ce qui nous appartient déjà.

VERTAIGNE.

Ayez égard à ces cheveux blancs, si jamais vous espérez vieillir; ayez pitié de leurs larmes, si jamais vous désirez que les vôtres trouvent miséricorde lorsque la justice vous atteindra.

CHAMPERNEL.

Regardez-moi, regardez-moi bien, coquins, et apprenez de moi que j'ai été aussi en quelque sorte de

votre profession, avant qu'aucun de vous n'ait teté le sein de sa mère, je le sais bien; j'ai fait des courses aussi, et de longues.

VERTAIGNE.

Prenez garde à ce que vous dites, monsieur.

CHAMPERNEL.

Traitez-moi donc un peu comme un frère d'armes! car j'ai été sur l'Océan ce que vous êtes sur terre; rendez-moi ma femme sans la déshonorer; n'outragez pas ma nièce; et qu'on me pende, si je vous poursuis pour l'or ou l'argent que vous nous aurez pris.

LA NOURRICE.

Voilà une belle offre; et, comme je vous l'ai dit, mes beaux messieurs aux mines rébarbatives, si vous êtes à certain diapason, si vous avez besoin de quelque divertissement, ce qui est excusable dans la vie solitaire que vous menez, épargnez les tendres nerfs de ces dames. C'est une viande creuse et sans substance; nous qui sommes expérimentées au jeu, et déjà un peu dures, nous tiendrons bon.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Comme cette vieille poule est pressée de se faire coquer!

DINANT et CLEREMONT entrent.

DINANT.

Laquais, mon cheval.

CLEREMONT.

De ce côté, j'entends des cris de femmes en détresse.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Tenez-vous sur vos gardes.

DINANT.

Que vois-je là? ma spirituelle et dédaigneuse maîtresse, aux mains de ces scélérats!

CLEREMONT.

Avec ma belle et froide vierge, qui, bien que femme, reste insensible aux côtés d'un homme!

DINANT.

Et la Justice sans épée pour la protéger!

CLEREMONT.

Et la Valeur avec les mains liées!

DINANT.

Et le vieux soldat tout mélancolique! Certes, c'est étrange!

LAMIRA.

Dinant, au nom de ton honneur!

ANABEL.

Au nom de votre vaillance, Cleremont!

LAMIRA, à Dinant.

Si jamais je te parus belle!...

ANABEL.

Par l'espoir de ce que je consentirais à vous donner!

CLEREMONT.

Voilà de charmantes conjurations!

LAMIRA.

Mettez pour un instant de côté toutes les injures que vous avez reçues.

ANABEL.

Montrez-vous hommes, et secourez-nous.

DINANT.

Votre ingrate conduite envers moi m'autoriserait à triompher de votre malheur, cependant, pour que

plus tard l'on dise que Dinant, méprisé et dédaigné, connaît les lois de l'honneur... (Il met l'épée à la main et se bat.)

CLEREMONT.

Je n'ai que peu de chose à dire. (Il montre son épée.) Celle-ci parlera pour moi.

CHAMPERNEL.

C'est bravement combattre.

VERTAIGNE.

Ce sont de nobles caractères! agir ainsi en faveur de leurs ennemis.

CHAMPERNEL.

Cependant les voilà vaincus. (Dans ce combat simulé, Cleremont et Dinant sont faits prisonniers.)

LE PREMIER GENTILHOMME.

Vous qui vouliez délivrer les autres, vous serez témoins de ce qui leur arrivera.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Emmenez-les promptement. (Ils sortent, excepté Vertaigne et Champernel, qu'on empêche de les suivre.)

CHAMPERNEL.

Si je pouvais seulement les suivre!

VERTAIGNE.

Je ne puis qu'accuser le sort, et souhaiter que le ciel me donne assez de vie pour me venger.

CHAMPERNEL.

Le prévôt mettra le feu à ces bois; mais je les découvrirai. Aucune caverne, aucun rocher, pas même l'enfer ne pourront les soustraire à mes recherches et à ma vengeance.

LAWRIT et SAMPSON entrent à demi nus.

LAWRIT.

Oh! quel froid! quel terrible froid! la peste de tous les seconds!

SAMPSON.

Oh! qui me donnera une pinte de vin chaud, ou un verre d'eau-de-vie?

CHAMPERNEL, les voyant.

Sur ma vie, les brigands auront aussi rencontré ces deux pauvres diables, et les auront volés.

LAWRIT, s'approchant.

Si vous êtes d'honorables gentilshommes, donnez à deux combattants glacés par le froid...

SAMPSON, reconnaissant Vertaigne.

C'est monseigneur mon oncle, aussi vrai que je suis vivant!

LAWRIT.

La peste soit de lui! son nom réchauffe ma langue.

VERTAIGNE, à Sampson.

Quoi! c'est vous, mon cousin; quoi, c'est vous! où avez-vous été, l'homme? Venez-vous de la boutique d'un marchand de comestibles, et nous arrivez-vous dépouillé comme un lapin? Je pourrais rire, et, ma foi, je rirai, je ris monstrueusement, bien que j'aie perdu mes enfants.

CHAMPERNEL.

Qui sont-ils?

VERTAIGNE.

Excusez-moi, monsieur, laissez-moi rire encore, et toujours.

CHAMPERNEL.

Pourquoi, monsieur?

VERTAIGNE.

Oh! c'est que je devine la chose! je la flaire, et elle est tellement risible!

LAWRIT.

Riez-vous de moi, monsieur? J'ai très-froid, ce n'est pas une raison d'en rire.

CHAMPERNEL.

Qui es-tu?

LAWRIT, à Champernel.

Et toi, qui es-tu?

SAMPSON.

S'il avait son pourpoint et son épée au côté, comme un gentilhomme devrait l'avoir...

VERTAIGNE.

Silence, monsieur Sampson.

CHAMPERNEL, à Lawrit.

Viens ici, mon petit monsieur.

LAWRIT.

C'est être un vil esclave que de se laisser commander. Viens ici, toi-même.

VERTAIGNE.

C'est le petit avocat.

CHAMPERNEL.

Quel petit avocat?

VERTAIGNE.

Le petit avocat qui m'a envoyé un cartel. Je vous ai dit que mon cousin s'était chargé de l'affaire. Vous en voyez l'issue.

CHAMPERNEL.

Ah! c'est là le petit avocat!

LAWRIT.

Vous avez une épée, monsieur, et je n'en ai pas ; vous avez aussi un pourpoint qui vous tient chaud et qui vous rend plaisant.

SAMPSON.

Si votre seigneurie connaissait le caractère et la noblesse de ce gentilhomme, tout chétif qu'il vous paraisse, si elle savait à travers quels tourbillons de dangers sa bravoure a passé, bien que les destinées étourdies jettent trop souvent leur homme dans l'abîme...

LAWRIT.

Ce petit avocat dresserait les oreilles, et mordrait le nez de votre seigneurie.

CHAMPERNEL.

Dites-vous cela, monsieur?

LAWRIT.

Et à vous aussi, seigneur Vertaigne, il vous casserait les jambes.

SAMPSON, à Lawrit.

Assez, cher gentilhomme, assez, monsieur.

LAWRIT.

Non, ce n'est pas assez, j'en veux dire plus encore.

VERTAIGNE.

Parle, parle.

SAMPSON.

Ah! c'est le plus vaillant homme...

CHAMPERNEL, qui a pu joindre Lawrit.

Ah! je vous tiens. (Il le frappe.)

VERTAIGNE.

Ne le tuez pas, ne le tuez pas !

CHAMPERNEL, le battant toujours.

Non, non, non, je ne le tuerai pas. — Eh bien, chantez-vous encore? A genoux, à genoux, cœur orgueilleux.

SAMPSON.

O bravoure! Hélas! mon vaillant ami, je n'ai pas le moyen de venir à ta rescousse... Oh! mon royaume pour une épée [1].

CHAMPERNEL.

Je vous battrai à votre tour; je veux aussi caresser votre vêtement de peau humaine.

VERTAIGNE.

Éloignez-vous, bon Sampson, ou bien il vous aura bientôt étendu sur l'herbe.

SAMPSON.

Mais, au moins, n'assassinez pas mon brave ami.

VERTAIGNE.

Ne dites plus un mot.

CHAMPERNEL.

Essayez d'en dire un.

SAMPSON.

Dois-je m'en aller déshonoré? L'adversité met la valeur à de cruelles épreuves; je te quitte donc, ô mon pauvre ami! (Il sort.)

CHAMPERNEL.

Êtes-vous un avocat, monsieur?

LAWRIT.

Je l'étais, je l'étais, monsieur.

CHAMPERNEL.

N'y faites pas attention; votre caboche d'avocat est

1. Plaisante allusion au cri de Richard III : *my kingdom for a horse,* dans le drame de Shakespeare, acte V.

brisée, et votre sang processif coule de vos oreilles; maraud, pourquoi vous battez-vous? pourquoi parlez-vous si insolemment?

LAWRIT.

J'étais possédé.

CHAMPERNEL.

Je vous déposséderai, moi!

VERTAIGNE, riant.

Ah! ah! ah!

LAWRIT.

Et toi aussi, Brutus!...

VERTAIGNE.

Ne le battez plus.

CHAMPERNEL.

Hélas! monsieur, il faut que je le batte jusqu'à lui faire rentrer dans la cervelle l'esprit de son métier; autrement, c'est un homme perdu.

VERTAIGNE.

Allons, faites comme vous l'entendrez.

CHAMPERNEL.

Couche-toi à terre, reste tranquille, ne bouge pas.

LAWRIT.

Je suis patient; je n'avais pas encore vu mon sang couler, cela me fait perdre courage; je n'ai pas plus de cœur maintenant qu'une oie.

CHAMPERNEL.

Aussi, monsieur, pourquoi abandonnez-vous votre métier, le métier qui vous fait vivre, pour envoyer vos défis comme des carreaux de foudre à des gens d'un rang honorable?

LAWRIT.

Je comprends, monsieur; avant que vous m'ayez battu, je ne comprenais pas.

CHAMPERNEL.

Cela fait donc un peu d'effet sur vous?

LAWRIT.

Oui.

CHAMPERNEL.

Me remerciez-vous pour cela?

LAWRIT.

Autant qu'un homme battu peut le faire.

CHAMPERNEL.

Et vous me promettez de vous en tenir dorénavant à votre profession, et de laisser de côté les querelles ?

LAWRIT.

Si vous voulez bien me laisser la vie.

CHAMPERNEL.

Et vous demanderez pardon à ce gentilhomme?

LAWRIT.

De tout mon cœur.

CHAMPERNEL.

Lève-toi donc et va-t'en; que je n'entende plus parler de toi que comme d'un avocat ressuscité. Ne parle plus, va-t'en; point de murmures, ou je te rattrape encore.

LAWRIT.

J'ai fini, mes braves gentilshommes, j'ai fini. (Il sort.)

VERTAIGNE.

Mais nous nous oublions, nous, nos amis et nos enfants.

CHAMPERNEL.

Nous allons d'abord soulever le pays, et nous nous en fierons à la fortune. (Ils sortent.)

LE PREMIER GENTILHOMME et LAMIRA. entrent.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Dois-je supplier pour obtenir ce que je puis exiger?

LAMIRA.

Pensez à ma naissance.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Ici, moi seul je suis noble, je suis roi; et toi, dans mes domaines, tu es une folle, une sujette, une esclave.

LAMIRA.

Ne soyez pas un tyran, ni un ravisseur, cher monsieur, alors je vous donnerai tous ces titres, et je vous payerai, à deux genoux, comme à mon souverain, les hommages d'une sujette et le tribut de mes prières et de mes larmes.

LE PREMIER GENTILHOMME.

J'aime cette humilité; je vais me promener un instant; restez à genoux, et pleurez (ce sera d'un bel effet) pendant que je réfléchirai à ma proie avant de la saisir.

LAMIRA.

O ciel! n'y a-t-il plus en toi de miséricorde?

LE DEUXIÈME GENTILHOMME et ANABEL entrent.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Ne pas vous embrasser? Je veux vous embrasser une fois, deux fois.

ANABEL.

Bête sauvage! que mon innocence soit ma force! Je te défie, je te dédaigne, je te crache au visage. Osez vous approcher; vous avez chaud, voici pour vous rafraîchir. (Elle crache par terre.)

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Quelle virago!

ANABEL.

Je suis plus qu'une virago, bouc immonde; je suis cette déesse dont les fouets d'acier châtieront ici, et plus tard en enfer, le rapt et le viol.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Je vais mettre à l'épreuve votre divinité.

ANABEL.

Ma chasteté et le couteau tenu par une vierge sauront résister à la concupiscence d'une bête fauve, aussi bien qu'à ton épée.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME, s'approche d'elle et lui saisit son couteau.

Eh bien! qu'en pensez-vous? Êtes-vous une déesse?

ANABEL.

Les dieux, qui devaient protéger l'innocence, m'abandonnent.

LE PREMIER GENTILHOMME, à Lamira.

Je suis tout feu, c'est toi qui devras l'éteindre et servir mes désirs. (A l'autre gentilhomme.) Allons, mon associé dans le butin et dans la récompense, saisissons nos proies.

LAMIRA.

O Dinant! ô ciel! ô mon époux!

ANABEL.

O mon Cleremont!

LE PREMIER GENTILHOMME.

Ce sont nos deux prisonniers qu'elles appellent; qu'on les amène ici enchaînés; qu'ils soient témoins de ce que nous ferons, et que leur peine en redouble!

DINANT et CLEREMONT, enchaînés, et le reste des brigands.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Asseyons-nous, et écoutons leurs plaintes sans en être émus.

CLEREMONT.

Sur ma vie, je souffre plus pour toi que pour moi.

DINANT.

Sois un homme, Cleremont, et regarde celles qui, non-seulement ont abusé de notre amour et ne nous ont nourris que d'espérances amères et indigestes, mais qui nous ont jetés dans un abîme de honte en tendant des piéges à notre honneur, et en nous rendant esclaves et pires que des esclaves.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Qu'il meure!

LE PREMIER GENTILHOMME.

Arrêtez, je vous prie; donnez-lui un peu de répit.

DINANT, à Lamira

Je vous vois maintenant malheureuse au delà de toute expression; je vois cet esprit dont vous vous faisiez gloire, décontenancé; cet honneur orgueilleux que vous croyiez entouré de murailles de bronze pour le défendre, prêt à être renversé par le moindre souffle de la concupiscence...

LAMIRA.

Hélas ! c'est une triste vérité !

DINANT, continuant,

Et cette confiance que rien ne devait ébranler, changée en fièvre incessante ! Ces faveurs qu'un amant, un brave gentilhomme, avait recherchées par un dévouement de toutes les heures, et pour lesquelles il avait fait tant de prières et de génuflexions inutiles, vous serez forcée de les accorder à un scélérat, à un bandit libertin qui ne vous en remerciera même pas.

CLEREMONT, à Anabel.

Je dois également dire quelque chose, et ce sera à vous, à vous qui êtes si jolie à travers vos larmes. La perspective d'être pendu, quand il plaira à ces dignes juges dont je ne connais pas la figure, me donne une certaine émotion ; mais un homme n'est rien : une virginité, voilà ce qui les tente le plus. Ne regrettez-vous pas maintenant, oui, du fond de votre cœur, de n'avoir pas, la nuit où j'étais à vos côtés, immobile par les craintes que m'avait suggérées votre bonne tante pour son divertissement, fait un petit signe, ou de ne m'avoir pas légèrement poussé le coude pour me dire que j'étais un homme et que vous étiez une femme ?

ANABEL.

Assez, je vous en prie !

CLEREMONT.

Si j'avais détaché cette ceinture virginale, écoutez-moi bien, nos meilleurs poëtes auraient célébré les joies de cette nuit charmante par de belles poésies qui auraient fait oublier celles composées par Ovide pour sa Corinne.

ANABEL.

Oui, je me repens, et je regrette...

CLEREMONT.

Ceci me console; mais à présent...

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Un autre qui veut et peut vous forcer de lui accorder vos faveurs, les obtiendra de vous.

CLEREMONT.

Oui, un misérable! un scélérat!

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Si vous tenez à votre cou...

LE PREMIER GENTILHOMME.

Qu'on les emmène!

ANABEL.

O Cleremont!

LAMIRA.

O Dinant!

DINANT.

Je ne puis, hélas! qu'ajouter vos chagrins à mes chagrins, vos terreurs à mes terreurs!

CLEREMONT.

Je souhaite, et vous, souhaitez avec moi que ce scélérat ne puisse commettre son crime avant que j'aie rempli la tâche pour laquelle je suis né.

ANABEL.

Amen! amen!

LE PREMIER GENTILHOMME.

Arrachez-moi, de vive force, ces esclaves. (A Lamira.) Quant à vous, je vais vous enfermer un instant ici: étudiez tous les moyens de me plaire, ou bien la mort succédera au viol.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME, à Anabel.

Cette caverne impénétrable vous tiendra renfermée ; faites-y vos réflexions, songez à ces nombreux amants qui ont langui pour obtenir votre virginité, et préparez-vous à la perdre avec contrition.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Aucun secours humain ne peut vous sauver.

LES DAMES.

Au secours ! au secours !

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Vous criez en vain ; ces rochers sont sourds. (Ils sortent.)

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

On entend au loin une horrible musique. On ouvre une porte dans l'appartement où Anabel et Lamira étaient enfermées.

LAMIRA.

O ma cousine ! comme j'ai tremblé durant cette longue nuit ! quels effroyables bruits nous avons entendus ! ils augmentent encore. Ces brigands revêtent diverses formes pour nous torturer, et, sous leur aspect de démons, ils semblent vouloir inventer aussi de nouvelles formes de déshonneur qui dépassent toute œuvre humaine. Ne va pas trop loin, et prions,

ma bonne cousine Anabel! Écoute, voici un nouveau bruit. (On entend une musique étrange.)

ANABEL.

Ils sont raffinés dans leurs machinations. Je veux continuer à m'avancer. La chambre que nous quittons ne nous offre pas plus de protection que toute autre. — Qu'est-ce que c'est que cela? quels sons tristes et prolongés! (Un des gentilshommes avance la tête pour regarder.)

LAMIRA.

Sont-ce des chants ou des gémissements? (Le bruit augmente.)

ANABEL.

C'est le vent qui murmure à travers ces vieilles chambres.

LAMIRA.

Le bruit croît encore. Ah! ce sont les tristes présages de notre ruine. (On voit des têtes qui regardent.) — Vois donc, ils nous regardent à la dérobée.

ANABEL, haut.

Que la peste les étouffe!

LAMIRA.

Oh! parle-leur plus poliment.

ANABEL.

Donnons-leur de la mort aux rats! (On les regarde du haut de la scène.)

LAMIRA.

Ils regardent d'en haut.

ANABEL.

Je voudrais les voir enfoncés au centre de l'enfer!

LAMIRA.

Tu es imprudente dans ton désespoir.

ANABEL.

Puisque nous devons perdre...

LAMIRA.

Appelons-les plutôt braves garçons, honnêtes gentilshommes.

ANABEL.

Appelle-les scélérats, les canailles qu'ils sont, et d'infâmes canailles !

LAMIRA.

Prends garde ! ne vois-tu pas le danger d'un pareil langage ?

ANABEL.

Jusqu'à ce qu'ils me touchent, je veux toujours parler, leur dire des injures, et des injures plus grosses encore lorsque le danger sera arrivé. Ils ne peuvent pas me manger. — Oh ! c'est un juste châtiment de notre orgueil ! Devions-nous outrager de braves gentilshommes, en faire nos bouffons, leur jeter à la figure des moqueries, des éclats de rire, eux si beaux et si nobles ! Ah ! nous avons eu beau triompher alors... si c'était à recommencer...

LAMIRA.

J'avoue, ma cousine, que ce fut insensé et cruel.

ANABEL.

Le trouvez-vous, maintenant ? L'avouez-vous ? Prenez garde au châtiment. Nous aurions pu avoir deux galants gentilshommes, jeunes et accomplis ; et maintenant, oh ! cette idée me torture, deux scélérats, que dis-je, deux ? vingt !...

LAMIRA.

Oh ! ne dis pas cela !

ANABEL.

Oh! si nous en sommes quittes pour si peu...

LAMIRA.

Si nous sommes traitées ainsi, pourrons-nous jamais nous montrer aux regards du monde?

ANABEL.

Pourquoi pas? pourquoi pleurez-vous? Ne serons-nous pas toujours des femmes? et dans quel but avons-nous été créées?

LAMIRA.

Mais de façon si abominable...

ANABEL.

Ce sera contre nos consentements; et s'il en vient un mille, ma foi...

LAMIRA.

Honte sur toi!

ANABEL.

Que vous êtes sotte! Devons-nous rougir et nous désoler de ce que nous ne pouvons empêcher? Il y en a d'autres, et de celles qui ont la réputation d'être d'excellentes femmes, qui donneraient tout ce qu'elles possèdent pour rencontrer cette chance.

LAMIRA.

Écoute, voilà un nouveau bruit.

ANABEL.

Je ne crains rien, laissez-les faire; je lutterai et me battrai, je les égratignerai; mais si cela ne peut pas me sauver, — eh bien! qu'il arrive ce qu'il plaira au sort, ma cousine! — Si je suis destinée à enfanter une race de bandits...

Il entre quatre bandits sur la scène, conduisant BEAUPRÉ et VERDONE qui ont les mains liées, et des cordes au cou.

LAMIRA.

Les voici.

ANABEL.

Soyez courageuse; ils sont les bienvenus.

LAMIRA.

Quel est ce visage pâle comme la mort? O mon cher frère!

ANABEL.

Et mon cousin aussi! Ah! scélérats, vous pouvez maintenant vous enorgueillir!

LAMIRA.

Hélas! devons-nous perdre notre honneur?

ANABEL.

Qu'importe l'honneur? quand la mort prépare le chemin, l'honneur n'est plus qu'une vaine pompe! Pourquoi les fait-on mourir?

BEAUPRÉ.

Pleurez sur vos propres infortunes; nous sommes heureux de mourir avant votre déshonneur.

ANABEL.

Aucun de ces scélérats n'a-t-il de langue?

LE PREMIER GENTILHOMME.

Femme insensée, notre capitaine a ordonné leur mort.

ANABEL.

Vous n'oserez pas lui obéir. Répétez à votre vil et farouche capitaine ce que je dis: dites-lui qu'il n'osera pas le faire. Vous riez, scélérat, vous riez!

LAMIRA.

Parle-leur plus doucement. — Bon monsieur, si vous êtes vraiment un gentilhomme...

ANABEL.

Lui? un gentilhomme? un gredin, un chien, un fourrier de Satan!

LAMIRA.

Monsieur, si vous avez une mère...

ANABEL.

Lui, avoir une mère! Il est né d'une ourse, d'une vieille louve sanguinaire. Lui, avoir une femme pour mère! Est-ce que cette masse informe a jamais eu de mère? — Moi, le supplier! Qu'il se pende! (Au gentilhomme.) Fais tout ce que tu voudras, tu n'oseras pas, tu n'oseras jamais toucher à leur existence; ton capitaine ne l'osera pas non plus. Ce sont des gentilshommes de trop de valeur...

VERDONE.

Quoi que nous ayons à souffrir, que votre colère ne fasse pas de tort à vous-même!

ANABEL.

Vous ne devez pas être leurs victimes; les hommes qui feraient un acte si sauvage devraient habiter la lune pour échapper à la griffe de la justice.

LAMIRA.

Ne vaudrait-il pas mieux?...

ANABEL.

Qu'est-ce qui vaudrait mieux? Laissons-les faire leur infâme métier, et continuer leurs singeries et leurs grimaces. Non, ils n'oseront pas le faire. Quoi! flatter de pareils gueux!

LE GENTILHOMME.

Femme, femme, vous aurez votre tour tout à l'heure.

ANABEL.

Déliez ces gentilshommes, et que leurs fatales destinées retombent sur notre tête !

LAMIRA.

Au nom de la pitié qui est dans vos cœurs !

ANABEL.

Au nom de vos cœurs de monstres !

LAMIRA.

Ne nous effrayez plus avec le naufrage de notre honneur ; si nous avons commis une faute, n'en punissez pas ces gentilshommes.

ANABEL.

Je dis qu'ils ne l'oseront pas. Il y aurait mille potences pour vous, scélérats, mille tortures, gredins sanguinaires, et combien de roues !

LE GENTILHOMME.

En marche !

LAMIRA.

Restez.

ANABEL.

Restez, oh ! restez. Je vais vous flatter aussi, mes bons et aimables gentilshommes, excellents et honnêtes ! (On emmène les prisonniers.) Oh ! mes cousins ! oh ! mes nobles cousins !

LE GENTILHOMME.

Qu'on les emmène ! (Ils sortent.)

ANABEL.

Restez, — que le diable et sa mère vous accompagnent ! — Allons, ma cousine, prenez courage ; s'ils

doivent mourir, ce que toute leur scélératesse ne peut me forcer à croire, jamais la mort ne les trouvera plus innocents, et ne laissera derrière eux plus d'amis pour les venger.

CLEREMONT entre, déguisé comme les autres brigands.

LAMIRA, en l'apercevant, à Anabel.

Maintenant, soyez courageuse, car notre épreuve commence.

CLEREMONT, à Lamira, désignant Anabel.

Cette beauté m'appartient; votre heure n'est pas encore venue.

LAMIRA.

Elle se trouve mal. (A Cleremont, qu'elle ne reconnaît pas.) Si vous êtes chrétien, si jamais une étincelle d'honneur...

CLEREMONT, bas, à Anabel.

Relevez-vous, madame, relevez-vous sans crainte, on ne songe pas à vous déshonorer; reconnaissez-vous ma voix?

ANABEL, à Cleremont, qui l'a éloignée de Lamira.

Je l'ai déjà entendue...

CLEREMONT.

Reconnaissez-la donc; je suis celui qui vous aime, et qui vous aime noblement; regardez mon visage. (Il se démasque un instant devant Anabel seule.)

ANABEL, le reconnaissant.

Oh! monsieur!

CLEREMONT, bas, à Anabel.

Ne dites pas un mot de plus; doucement, écoutez,

entendez-moi, comprenez bien, ne soupçonnez pas, ne craignez pas.

ANABEL.

Vous m'apportez l'espérance.

CLEREMONT.

Si vous avez le courage de me croire digne d'être votre époux, je ne suis ni un brigand ni un mendiant, si vous avez le courage...

ANABEL.

Vous êtes monsieur Cleremont?

CLEREMONT.

Lui-même. Si vous avez le courage de me suivre, parlez! sinon, je vous laisse, je vous abandonne à la merci de ces scélérats, qui ne penseront guère à vous rechercher en mariage.

ANABEL.

Sauvez ma réputation, et délivrez-moi des mains de ces misérables.

CLEREMONT.

Je le jure par ce baiser, je le ferai; et au lieu de ce déshonneur que ces coquins vous préparent, un prêtre est là tout près qui...

ANABEL.

Vous vous pressez bien.

LAMIRA, qui est séparée d'eux, et qui n'a pas reconnu Cleremont.

Est-ce là ma courageuse cousine? Quoi! elle cause bas avec ce brigand; elle l'embrasse, et se presse contre lui!

ANABEL.

Vous n'exigerez rien?

CLEREMONT.

Non, foi de gentilhomme, jusqu'au moment où nous serons unis.

ANABEL.

Pouvez-vous aussi délivrer ma cousine?

CLEREMONT.

Pas encore, chère maîtresse; mais ne craignez rien, tout ira bien; partons, il faut que cela se fasse sur-le-champ, ou bien...

ANABEL.

Je vous suis.

CLEREMONT.

Je connaîtrai au moins la personne qui dormira près de moi. (A Lamira.) Restez, madame. (Cleremont et Anabel sortent.)

LAMIRA.

Va donc, suis-le, et que ta propre honte t'accompagne; est-ce là la constance et la bravoure qu'elle prétendait montrer? est-ce là l'affection et la tendresse qu'elle devait à ses cousins? Oh! la vaillante femme, glorieuse et vaine! Voilà donc à quoi devait aboutir cette noble colère! Ne sont-ce pas là les brigands qu'elle dédaignait, les brigands qu'elle chargeait d'injures, l'écume et la honte de la création? Oh! belle modestie, excellente vertu, où vous êtes-vous enfuies? Quel châtiment descend du ciel sur nous, lorsque les vierges intrépides se laissent vaincre par la fortune? Je ne veux plus jamais croire à rien. Adieu, folle, un long adieu de tous ceux qui t'ont connue! Mon tour va venir. Je suis résolue; il vient, mais sous une plus noble forme!... Ha!

DINANT entre.

DINANT.

Que Dieu vous bénisse, madame!

LAMIRA.

Il n'est que trop vrai, monsieur, j'ai besoin de ses bénédictions; car toutes les heures de ma vie, depuis que je suis ici, n'ont été que des heures maudites. Comment avez-vous obtenu votre liberté? car je présume que vous venez m'apporter une consolation.

DINANT.

Oui, madame, je viens vous consoler et vous aimer, c'est la vérité; mon esclavage fut comme le vôtre, plein de douleur et d'amertume; chaque heure était une mort pour moi.

LAMIRA.

Dieu était votre seule espérance...

DINANT.

Jusqu'à ce dernier soir où, me voyant assis plein de tristesse, et gémissant, chère maîtresse, sur vos malheureuses destinées, car c'était des miennes que j'avais le moins de souci, le capitaine et sa compagnie restèrent stupéfaits de ma profonde douleur. Je leur commençai l'histoire de mon amour pour vous, belle sainte, et j'en racontai chaque détail avec un chagrin si poignant, que des larmes tombèrent de ces yeux cruels qui n'avaient jusqu'alors jamais connu la pitié. Prenez garde, ô maîtresse! que ces cœurs barbares ne vous surpassent en pitié : le dieu aux douces ailes en serait courroucé. Ces hommes furent donc comme transformés par le récit extraordinaire que je leur faisais, et, surpris, ils m'ordonnèrent de me lever et de

vivre, puis, me rendant la liberté, ils me souhaitèrent d'être heureux dans mon amour. Souhaitez-le donc aussi de votre côté, soyez sage, montrez-vous douce et aimante.

LAMIRA.

O monsieur! est-ce une heure convenable pour parler d'amour? devons-nous faire une bouffonnerie de notre affliction? Un tendre sentiment peut-il se faire une entrée dans mes oreilles, lorsqu'une sanglante horreur les remplit de toutes parts? Mon frère et mes cousins sont morts, monsieur, ils ont été tués, bassement assassinés. Est-ce un moment de s'occuper de folies? Moi-même, que deviendrai-je? Puis-je le savoir? Cependant, je dois vous remercier; et si, par hasard, vous m'aviez fait cette demande hier, lorsque mes parents vivaient encore, et que mes craintes étaient moindres, peut-être vous aurais-je écouté?

DINANT.

Paix à vos chagrins! je vous lie à votre parole.

CLEREMONT, ANABEL, BEAUPRÉ, VERDONE, CHARLOTTE, LA NOURRICE, et les deux GENTILSHOMMES, qui ont déposé leur déguisement.

LAMIRA.

Quoi! faites-vous des conjurations?

DINANT.

Au moins n'est-ce pas pour évoquer de terribles apparitions, mais des personnes que vous serez contente de voir.

LAMIRA.

Mon frère et mon neveu vivent encore!

BEAUPRÉ.

Et tous deux nous devons la vie à la valeur de ces gentilshommes...

VERDONE, continuant.

Qui méritent notre reconnaissance, et, à cause de nous, vos gracieux remercîments.

LAMIRA.

Je les accorde de tout mon cœur, et je désire pour l'avenir entrer dans une plus grande familiarité avec un si grand mérite. (On s'embrasse.)

LE PREMIER GENTILHOMME.

Regardez-nous toujours, madame, comme vos serviteurs.

CLEREMONT.

Si vous voulez savoir comment nous avons été délivrés, je le dirai en peu de mots. Ces gentilshommes, ayant rencontré cette nuit les bandits qui nous avaient faits prisonniers hier, furent, comme nous, attaqués par eux. Eurent-ils plus de courage ou seulement plus de chance? le fait est que non-seulement ils se défendirent, mais encore ils forcèrent les féroces brigands, en se mettant entre eux et leur caverne infernale, à fuir dans les bois pour sauver leur vie, et à leur abandonner tout ce qu'ils possédaient. C'est là ce qui sauva du gibet votre frère et votre cousin, et rendit à mon ami et à moi notre liberté; enfin, c'est ainsi que fut préservé votre honneur si fortement menacé.

DINANT, à part.

Si je ne savais qu'il dit un mensonge, et que les brigands n'étaient autres que ces gentilshommes eux-mêmes que j'avais entraînés à jouer cette comédie, je

crois que j'ajouterais foi à ce beau récit, tant Cleremont l'a débité avec assurance.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Si nous avons bien agi, nous en sommes récompensés.

LE DEUXIÈME GENTILHOMME.

Mais ces remercîments nous enlèvent le mérite d'un service désintéressé.

CLEREMONT, bas, aux deux gentilshommes.

Par vos mains que je serre! vous avez si habilement joué vos rôles, que, tant que nous vivrons, vous pouvez être sûrs que Cleremont et Dinant seront à vos ordres. Beaupré ni Verdone n'ont flairé notre stratagème; quant à ces dames, elles étaient plus aisées à duper.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Ce n'était qu'une plaisanterie; mais cette plaisanterie, si elle avait été connue, aurait bien pu nous faire pendre.

CLEREMONT.

Ne craignez rien.

DINANT, bas, à Cleremont.

Eh! Cleremont, quel succès!

CLEREMONT.

Il est tel que je pouvais le désirer. La chose s'est bien passée, l'ami; j'ai tout espoir que la nuit prochaine je ne serai pas un bloc immobile; mais où en sont vos affaires?

DINANT.

Je suis encore en suspens; trouve quelque moyen d'éloigner promptement tout ce monde.

CLEREMONT.

Je le tiens. — Allons! nous sommes encore tous mélancoliques. Je pense que les braves compagnons qui nous ont précédés ici n'étaient pas des hommes assez niais et assez imprévoyants pour ne pas nous avoir laissé de quoi manger et boire.

LE PREMIER GENTILHOMME.

Pillons-les alors; tout ce qu'ils ont nous appartient légitimement.

CLEREMONT.

Qu'en dites-vous, ma chère Anabel, avez-vous appétit?

ANABEL.

J'aimerais mieux encore refaire une promenade dans le bois.

CLEREMONT.

Un peu de répit, ma toute belle; allons, ne rougissez pas. Vous ne demandez que ce qui vous appartient. — Monsieur Beaupré, et vous, Verdone, que pensez-vous de la motion?

VERDONE.

Montrez-nous le chemin.

BEAUPRÉ.

Nous vous suivrons avec plaisir.

CLEREMONT, à Lamira.

Nous vous attendrons; vous viendrez quand vous le jugerez convenable. (Ils sortent tous, excepté Dinant et Lamira.)

DINANT.

Maintenant, madame, souvenez-vous de votre promesse.

LAMIRA.

Je ne vous ai promis qu'une chose, c'est de vous écouter.

DINANT.

Mais cette promesse en renfermait une autre, que vous devez accomplir...

LAMIRA.

Que je dois?

DINANT.

Que vous devez accomplir et que vous accomplirez. Je ne veux plus être dupé; vous avez usé de ruses damnables, vous vous êtes fait un jeu de mon ami et de moi, vous avez abusé de votre pouvoir, et m'avez fustigé avec la verge de ma propre passion. Ne vous flattez pas de l'espoir qu'aucun secours humain puisse vous protéger, à moins d'un miracle dont une ingrate comme vous est indigne.

LAMIRA.

Vous ne voulez pas me violenter?

DINANT.

Si fait, et de préférence à vous posséder avec votre consentement, parce que je veux vous torturer. Je veux que vous éprouviez les effets d'un amour abusé, je veux me glorifier de vos tortures.

LAMIRA, criant.

Mon frère! mon cousin! au secours! au secours! pour l'amour de Dieu!

DINANT.

Déchirez-vous le gosier, criez plus haut encore; quand même chaque feuille de ces arbres serait un écho et convoquerait tous vos amis pour venir à votre secours, ce serait inutile. Ce n'est pas que je vous

aime, ou que j'apprécie ces voluptés que vous estimez tant; une pièce d'argent m'achèterait une jouissance plus grande, et une compagne en comparaison de laquelle vous ne seriez qu'une Éthiopienne, quelque bien parée que vous fussiez.

LAMIRA.

Dans ce cas, épargnez-moi.

DINANT.

Non pas! je le ferai par dépit et pour briser cette volonté opiniâtre qui a tenu bon si longtemps. Votre honneur si vanté, j'en ferai l'égal de l'honneur d'une courtisane; cette source de chasteté qui entretenait votre orgueil et avait formé toute une rivière de vaine gloire, je la souillerai de boue, et la rendrai dégoûtante même pour les chèvres.

LAMIRA.

O ciel! monsieur, n'aurez-vous pas de pitié?

DINANT.

Vous m'avez appris à n'en pas avoir : osez-vous l'implorer? Je vais vous le dire, femme insensée, les gens qui vous ont surprise étaient mes instruments; je puis aussi faire des complots, chère madame, vous le verrez; et au lieu de joindre les mains, de m'agenouiller et de me lamenter comme un enfant nouvellement mis en culotte qui demande un jouet, qui, en vérité, ne vaut pas une pomme, je prends un moyen plus simple, et je demande avec autorité ce que je veux avoir.

LAMIRA.

Je suis perdue! cher monsieur, je confesse ma faute, ma faute grossière, et je m'avoue misérablement coupable. C'est à genoux que je le confesse; vous ne

pouvez inventer de châtiments que je n'aie mérités. Je suis en votre pouvoir, et, je l'avoue encore, vous ne sauriez être injuste à mon égard. S'il y a, en outre de l'abandon de cet honneur si longtemps préservé, quelque autre punition qui égalise les plateaux de la balance, ajoutez-la; ajoutez toutes les espérances qui pouvaient me rester; la douleur m'enserre comme une chaîne; l'enfer m'environne, et le viol est le moindre châtiment que je puisse attendre. — Faites ce que vous voudrez.

DINANT.

Rassurez-vous, madame, je ne ferai rien; je ne vous toucherai pas, je ne vous offenserai pas, et jamais je n'en eus l'infâme projet.

LAMIRA.

Peut-il y avoir tant de clémence dans un cœur tellement offensé!

DINANT.

Soyez-en assurée, je scelle ainsi le serment que j'en fais; je dois avouer que vous m'aviez blessé en me dupant si souvent, et les craintes que vous m'aviez inspirées un moment, demandaient un équivalent que j'ai trouvé: Dinant rejette loin de lui tout amour qui n'est pas chaste. Vivez pour tous les hommes comme vous avez vécu pour moi, et j'honorerai votre vertu, sans jamais penser à votre beauté.

LAMIRA.

Tout ce que je possède ne suffirait pas pour payer...

DINANT.

Trêve de compliments! ne regardez les terreurs de cette nuit que comme un horrible rêve, et oubliez ce rêve comme on oublie les autres. Quant à Dinant, qui

a tant travaillé pour flétrir votre honneur, il s'en fait dès à présent le champion, le protecteur et le gardien.

LAMIRA.

Il est alors en plus de sécurité que si j'avais une armée entière pour le défendre. (Ils sortent.)

LAWRIT, SAMPSON et des clients

LAWRIT.

Ne m'en dissuadez pas, cher monsieur Sampson; je suis redevenu un mortel ordinaire et un avocat. J'ai dépouillé mon rôle martial.

SAMPSON.

Cher monsieur, ne suivons que les lois que notre honneur nous impose.

LAWRIT.

Monsieur Sampson, mon honorable ami, mon meilleur ami, sois aussi battu que... (Il s'interrompt.) Marchez devant, mes braves clients, je suis à vous, et je reviens à vous. — Sois aussi rossé, reçois un peu la même correction sous le bâton...

SAMPSON.

Toutes choses qui demandent réparation...

LAWRIT.

Je l'ai eue, cette réparation; elle m'a coûté une demi-couronne, je l'ai sur le corps, je l'ai partout le corps, monsieur Sampson, sous la forme d'huiles et d'emplâtres qu'est venue m'appliquer la vieille qui me soigne.

SAMPSON.

Cela vous regarde : vous avez été étrillé.

LAWRIT.

Fais-en aussi ton profit, mon bon; va, sois battu, tu n'as qu'à dire quelques impertinences comme moi; parle à ce seigneur, à ce lion, éveille sa colère, et gagnes-y une centaine de coups de bâton, va. Trois trous à la tête, quelques dents cassées, tes bras vaillants et tes jambes rompus à couvrir de cataplasmes; à ton tour, mon pauvre Sampson, à ton tour.

LE PREMIER CLIENT, à Sampson.

Vous faites tort à ce gentilhomme en essayant de brouiller sa cervelle, vous nous faites du tort à nous et à nos causes.

LAWRIT, aux clients.

Tombez sur lui, messieurs, attaquez-le, battez-le, s'il veut briser notre tranquillité. (A Sampson.) Quand tu auras été estropié, et que la bedaine t'en fera mal, tu me parleras; d'ici là je méprise tes conseils. Gagne l'expérience que j'ai, et que monseigneur te guérisse.

SAMPSON.

Le brave Lawrit peut-il...

LE DEUXIÈME CLIENT.

Ne le tentez plus, je vous en avertis, ne le tentez plus.

LAWRIT.

Si tu continues, Sampson, tu vois mes myrmidons, je les lâche sur toi, et à l'instant.

SAMPSON.

Je ne dis plus rien, monsieur, mais j'aurais désiré...

LAWRIT.

Ils te détruiront seulement pour tes souhaits; il n'y a pas un de ces hommes-là qui n'ait perdu dix causes plus précieuses que dix existences d'hommes; tente-

moi encore, et tu meurs! Rentre chez toi, et souris à ton cher oncle, attrape de l'argent à ceux que tu as l'intention de duper, bois sec, mange bien, et vis sagement; parle peu, c'est un excellent antidote contre la bastonnade; garde-toi de toucher à ton épée ni au jupon de ta blanchisseuse, et je te promets une longue vie.

LE PREMIER CLIENT.

Écoutez-le, et faites votre profit de ses leçons.

LAWRIT.

Je me trouve aujourd'hui plus sage qu'un juge de paix; parlez-moi de la sagesse qu'on vous infuse à coups de canne; celle-là ne nous quitte plus. Eh bien! es-tu un nouvel homme?

SAMPSON.

Oui, oui. Tes savants préceptes m'ont convaincu et ravi.

LAWRIT.

Va, mon fils Sampson, je t'ai enfanté à une nouvelle vie; je t'enverrai des causes, parle à ton oncle, vis bien, et mets de côté ma part. Va, et vis en paix: mets d'autres habits, et revêts ceux de ta profession; l'homme qui néglige son métier n'est qu'un âne. — Adieu. (Sampson sort.) Allons gaiement, mes enfants, à nos affaires!... Au diable les épées, vive l'éloquence!

LE PREMIER CLIENT.

Oh! cher avocat! (Ils sortent.)

CHARLOTTE et LA NOURRICE entrent.

LA NOURRICE.

Je ne sais pas, ma fille; qu'on les appelle comme on voudra, ou bandits ou voleurs, il en est un, quant

à moi, qui, j'en suis sûre, était un honnête garçon; il m'a très-bien traitée! et certes il n'a pas eu à se plaindre de moi.

CHARLOTTE.

Je dois avouer qu'il s'en est trouvé un qui a été assez téméraire à mon égard, une prude dirait grossier, mais il n'importe pas; j'avais à payer la rançon d'une femme de chambre, et je l'ai payée; et je la payerais encore demain, si j'étais de nouveau arrêtée.

LA NOURRICE.

Il n'y a pas d'offense! Si c'est un péché pour de pauvres gens qui mangent du pain dur et qui sont soumis à un long jeûne au milieu des bois...

CHARLOTTE, continuant.

Que Dieu vienne en aide aux courtisans qui ont toujours leur râtelier plein.

LA NOURRICE.

Je n'en aimerai que mieux les brigands tant que je vivrai; ces gens-là ont une vocation charitable; ils donnent à ceux qui ont besoin; ils ont mis un penny dans ma bourse qui depuis plus de vingt ans était restée vide.

CHARLOTTE.

Tais-toi, nourrice. Mange, et ne te vante pas du rôti. Il me semble que Cleremont et mademoiselle Anabel ont fait entre eux, cette nuit, une intime connaissance.

LA NOURRICE.

Je l'ai bien vu; mais a-t-elle payé rançon?

CHARLOTTE.

Assez, tais-toi; voici monsieur Vertaigne accompa-

gné du prévôt. Hâtons-nous d'aller prévenir notre maîtresse. (Elles sortent.)

VERTAIGNE, CHAMPERNEL et LE PRÉVOT entrent.

LE PRÉVOT.

C'est étrange, c'est extraordinaire.

VERTAIGNE.

C'est pourtant vrai, monsieur, et vous pouvez m'en croire.

CHAMPERNEL.

Sur mon honneur, c'est vrai.

LE PRÉVOT.

Voici vingt ans que je suis grand prévôt, et j'ai fait pendre un mille de ces bandits; mais je n'ai jamais rencontré un seul membre de cette confrérie aussi près de la ville.

CHAMPERNEL.

Nous les avons vus à nos dépens; ferez-vous fouiller le bois?

LE PRÉVOT.

Il est entouré, et ils ne peuvent nous échapper. Rien ne m'étonne plus que cette circonstance : comment, vous ayant en leur pouvoir, vous ont-ils laissé aller? C'est une courtoisie que les voleurs en France n'ont pas souvent. Je plains beaucoup ces dames; je ne sais pourquoi, mais j'ai plus d'espérance que de crainte. Sont-ce là les prisonniers?

DINANT, CLEREMONT, VERDONE, BEAUPRÉ, LAMIRA, ANABEL, CHARLOTTE et LA NOURRICE.

DINANT.

Nous l'étions il y a un moment.

VERTAIGNE.

Excès de ma joie, ne me tue pas.

CHAMPERNEL, à Lamira.

Je vois que tu vis; mais n'as-tu pas eu un infâme traitement.

LAMIRA.

Non, sur mon âme, j'ai été noblement traitée.

CHAMPERNEL.

Comment avez-vous été délivrée? mais embrasse-moi d'abord; nous avons le temps de parler de cela; je suis content de te retrouver. (A Anabel.) Eh bien, ma nièce, vous vous tenez loin de moi, comme si vous ne me reconnaissiez pas.

ANABEL, au bras de Cleremont.

Mon oncle, je suis là où m'attache ma plus grande obligation.

CLEREMONT.

C'est on ne peut plus vrai, monsieur. L'homme qui devait être votre compagnon de lit, le compagnon de lit de votre seigneurie, et qui n'avait pas su flairer la vierge de seize ans qui vous remplaçait, l'homme qui fut votre dupe et qui vous fit tant rire, ce pauvre garçon si simple a de nouveau rencontré la jeune fille, et maintenant elle est sa femme.

CHAMPERNEL.

Quoi! a-t-elle été déshonorée?

CLEREMONT.

Non, à moins que le mariage ne soit chose déshonorante. Le ciel a été témoin de notre heureux contrat, et le prêtre que j'ai fait venir l'a rendu valable aux yeux du monde. Ce qui n'était qu'une plaisanterie est devenu sérieux.

CHAMPERNEL.

Tout ceci est-il vrai, ma nièce?

DINANT.

Sa rougeur et son silence vous le disent. Allons, monsieur, ne vous emportez pas : il est mon ami, et je puis répondre de tout; la naissance et la fortune sont égales entre elle et lui. Votre seigneurie aurait certes pu en choisir un pire. Nous sommes tous amis à présent, tous nos différends sont terminés. A moins, monsieur, que vous ne vouliez élever de nouvelles querelles, achevez ce qui est si bien commencé.

VERTAIGNE.

Agir autrement ne serait pas généreux.

LAMIRA.

Laissez-moi vous persuader...

CHAMPERNEL.

Eh bien, que Dieu vous donne la joie! (A Cleremont.) Ma nièce ne vous arrivera pas comme une mendiante, monsieur; quant à vous, monsieur Dinant, je vous montrerai avant peu une autre nièce qui n'est pas inférieure à celle-ci, et vous verrez ce que vous aurez à faire.

DINANT.

Je vous remercie, monsieur.

CHAMPERNEL.

Retournons donc à Paris; c'est un heureux voyage que celui qui d'ennemis mortels a su faire de parfaits mis. (Ils sortent tous.)

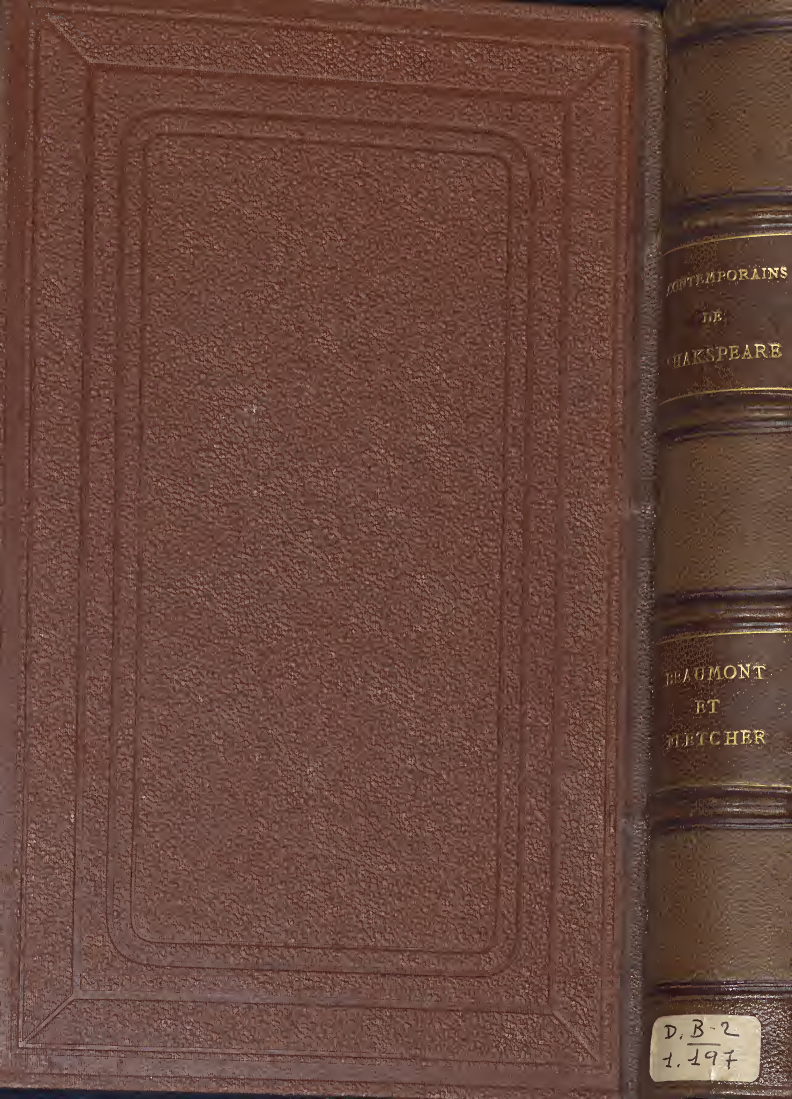
FIN DU PETIT AVOCAT FRANÇAIS.

TABLE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.
37






CONTEMPORAINS
DE
SHAKSPEARE
BEAUMONT
ET
FLETCHER